



0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

**© 1983**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

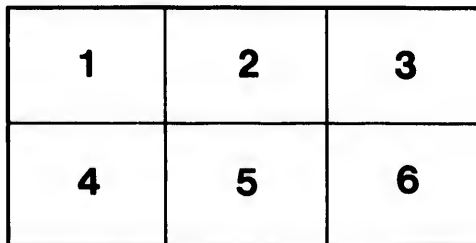
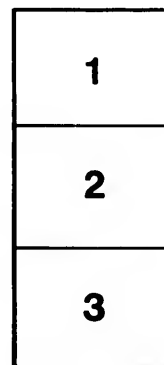
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata  
l to

t  
e pelure,  
on à



32X



Se trouve à PARIS,

Chez { BOSSANGE, MASSON et BESSON, Libraires, Rue  
des Mathurins S. Jacques, à la Grille ;  
CHARLES POUGENS, de l'Institut national des  
Sciences et des Arts, Imprimeur - Libraire, Quai  
de Voltaire, N.º 10 ;  
DUPRAT, Libraire, Quai des Augustins, N.º 71.

VOYAGE  
AUTOUR DU MONDE,  
PENDANT LES ANNÉES 1790, 1791 ET 1792,  
PAR ÉTIENNE MARCHAND,

*PRÉCÉDÉ*

D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE;

*AUQUEL ON A JOINT*

DES RECHERCHES SUR LES TERRES AUSTRALES DE DRAKE,

ET

UN EXAMEN CRITIQUE DU VOYAGE DE ROGGEWEEN;

*AVEC CARTES ET FIGURES:*

PAR C. P. CLARET FLEURIEU,  
De l'Institut national des Sciences et des Arts,  
et du Bureau des Longitudes.

---

TOME I.

---

A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.

AN VI.

I  
C  
c  
j  
a  
F  
M  
É

—  
dan  
le  
Re  
l'A  
d'A  
cet  
d'o  
Re

---

## DIVISION DE L'OUVRAGE.

### TOME I.

1.<sup>o</sup> INTRODUCTION, ou Histoire abrégée de la Découverte progressive de la Côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, depuis l'Année 1537, que CORTÈS découvrit par mer la CALIFORNIE, jusqu'en 1791, que le capitaine MARCHAND aborda à cette Côte par le cinquante-troisième Parallèle<sup>1</sup>.

2.<sup>o</sup> RELATION DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE, fait en 1790, 1791 et 1792 par ÉTIENNE MARCHAND.

CHAPITRES I, II et III.

### TOME II.

Suite de la RELATION du VOYAGE.

Du CHAPITRE IV au Chapitre IX et dernier.

---

<sup>1</sup> Cette INTRODUCTION conduit l'Histoire des Découvertes dans cette partie du Monde jusqu'à la dernière Expédition que le Gouvernement Britannique a ordonnée pour faire une Reconnoissance complète de la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique; car nous savons que c'est vers le milieu du mois d'Avril de l'Année 1792, que les Bâtimens employés dans cette grande entreprise ont abordé à la Côte de *New-Albion*, d'où ils ont dû s'élever jusqu'au soixantième Parallèle: cette Reconnoissance complétera la Découverte.

*TOME III.*

1.<sup>o</sup> RÉSULTAT DES OBSERVATIONS DE LATITUDE ET DE LONGITUDE faites sur le Navire LE SOLIDE, dans le cours de son Voyage autour du Monde, servant à déterminer les changemens qu'ont apportés les COURANS à la Direction et à la Vitesse apparentes du Vaisseau, dans les différens Parages qu'il a traversés, ainsi que l'ERREUR du calcul de l'ESTIME, dans l'intervalle des Observations, et à l'époque de chaque Attérage.

2.<sup>o</sup> ADDITIONS à la RELATION DU VOYAGE.

3.<sup>o</sup> ADDITIONS aux RÉSULTATS DES OBSERVATIONS.

*TOME IV.*

HISTOIRE NATURELLE des Oiseaux, des Poissons, des Cétacées, des Amphibies, et des Plantes et autres Productions marines, que LE SOLIDE a rencontrés à la mer dans sa CIRCONNAVIGATION DU GLOBE.

*TOME V.*

1.<sup>o</sup> Suite de l'HISTOIRE NATURELLE.

2.<sup>o</sup> ADDITIONS à l'HISTOIRE NATURELLE.

3.<sup>o</sup> RECHERCHES sur les îles et le Port

DE L'OUVRAGE. ij

découverts par Sir FRANCIS DRAKE, en 1578, dans le GRAND OCÉAN AUSTRAL; et identité de ces Terres et de la partie Occidentale-Méridionale de la TIERRA DEL FUEGO (la *Terre de Feu*); avec des NOTES relatives à ces RECHERCHES.

4.° EXAMEN CRITIQUE des Relations du Voyage autour du Monde, fait, en 1721 et 1722, par l'Amiral hollandais ROGGEWEEN : pour parvenir à déterminer la Position géographique de chacune des Découvertes de cet Amiral; et démêler quelles de ces Découvertes ont été reconnues par les Navigateurs de notre temps, et quelles autres restent encore à chercher :

Auquel on a joint un TABLEAU COMPARATIF des Positions différentes que divers Géographes ont données aux Découvertes de ROGGEWEEN; avec des NOTES relatives à cet EXAMEN.

5.° LISTE DES AUTEURS cités dans l'Ouvrage, et TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES, communes aux Tomes I, II, III, IV et V.

TOME VI.

1.° OBSERVATIONS sur la DIVISION HYDROGRAPHIQUE DU GLOBE; et changemens

---

\* Le Tome VI, imprimé sur papier *Grand-Raisin*, est commun à l'Édition *in-8.°* et à l'Édition *in-4.°*

iv DIVISION DE L'OUVRAGE.

proposés dans la NOMENCLATURE générale et particulière de l'HYDROGRAPHIE.

2.<sup>o</sup> APPLICATION DU SYSTÈME MÉTRIQUE DÉCIMAL à l'HYDROGRAPHIE et aux CALCULS de la NAVIGATION ; moyens proposés pour en faciliter l'établissement ; et TABLES à cet usage.

3.<sup>o</sup> Quinze CARTES et une Planche de FIGURES, savoir : deux Cartes appartenant à l'INTRODUCTION ; une Carte générale, dix Cartes particulières et une Planche de Figures pour le VOYAGE DE MARCHAND ; une Carte pour les RECHERCHES SUR LES TERRES AUSTRALES DE DRAKE ; une autre pour l'EXAMEN DES DÉCOUVERTES DE ROGGEWEEN.

---

AVERTISSEMENT.

LE Lecteur est prié de jeter un coup-d'œil sur l'ERRATA de chaque Volume avant la lecture de l'Ouvrage, et de noter en marge du Texte, par des renvois aux Corrections, les Fautes qui pourroient l'induire en erreur, et qui sont distinguées dans les ERRATA par un Astérisque.

AVIS AU RELIEUR.

Toutes les Cartes doivent être placées à la fin du Tome VI, suivant l'ordre des Numéros, et se tirer à droite : il sera mis des Onglets de fond à celles qui, sans cette addition, ne pourroient pas sortir en entier hors du Livre.

TA

CORTÈ  
CORONA  
CABRIL  
DRAKE  
JUAN D  
VISCAIN  
L'Amira  
BERING  
*Les mém*  
*Les mém*  
VICENT  
1769  
Expéditi  
Voyage  
AYALA  
ARTEAG  
COOK,  
LA PÉR  
DIVERS  
le 48  
Voyage  
HANNA  
*Le mém*  
PETERS

---

---

# TABLE DES MATIÈRES

*Contenues dans ce Volume.*

---

## INTRODUCTION.

CORTÈS, Année 1537.....	Page iij
CORONADO et ALARÇON, 1540.....	v
CABRILLO, 1542.....	viiij
DRAKE, 1578.....	ix
JUAN DE FUCA, 1592.....	x
VISCAINO et AGUILAR, 1602.....	xvj
L'Amiral de FUENTE, 1640.....	xxj
BERING et TSCHIRICOW. I. <sup>er</sup> Voyage, 1728..	xlij
<i>Les mêmes.</i> II. <sup>e</sup> Voyage, 1729.....	xlviiij
<i>Les mêmes.</i> III. <sup>e</sup> Voyage, 1741.....	<i>ibid.</i>
VICENTE VILA et GASPARD DE PORTOLA, 1769.....	lv
Expédition des ESPAGNOLS par Terre, 1771.	lixj
Voyage présumé des ESPAGNOLS en 1774..	lxv
AYALA et LA BODEGA, 1775.....	<i>Ibid.</i>
ARTEAGA, 1779.....	lxxx
COOK, 1778.....	xcij
LA PÉROUSE, 1786.....	cv
DIVERSES RECONNOISSANCES partielles entre le 48. <sup>me</sup> et le 56. <sup>me</sup> Parallèle.....	cxxij
Voyage projeté par W. BOLTS, en 1781..	cxxiiij
HANNA, I. <sup>er</sup> Voyage, 1785.....	cxxiv
<i>Le même</i> , 2. <sup>d</sup> Voyage, 1786.....	cxxv
PETERS, 1786.....	cxxvj



LOWRIE et GUISE , 1786.....	Page cxxvij
MEARES et TIPPING , 1786 — 87.....	cxxxij
PORTLOCK et DIXON , 1786 — 87.....	cxxxij
BERKLEI , 1787.....	cxl
COLNETT et DUNCAN , 1787 — 88.....	cxlj
MEARES et DOUGLAS , 1788 — 89.....	cxlvij
GREY ( Américain ) , 1788 — 89.....	clij
Nouveaux Voyages des ESPAGNOLS.	
D. MARTINEZ et D. HARO , 1788.....	clxij
D. MARTINEZ , 1789.....	clxvij
MALESPINA , 1790 et années suivantes ( on sait seulement que le Voyage a été fait )...	clxxij
RÉSUMÉ des Découvertes.....	clxxvj
PRÉLIMINAIRES du Voyage du capitaine MARCHAND.....	
De divers Objets que l'on s'est proposés en publiant ce Voyage.....	clxxxiv cxc

## VOYAGE DE MARCHAND.

CHAPITRE I. Départ de *Marseille*. — Relâche  
à *Porto-Praya* de l'île *Sant-Yago*. — Le  
Cap de *Horn* doublé. — Relâche aux îles  
*las Marquesas de Mendocça*. — Séjour et  
Commerce avec les Naturels dans la Baie  
de la *Madre de Dios* de l'île *Santa-Christina*  
ou *Wahîtahô*. ( Du 14 Décembre 1790  
au 21 Juin 1791. )..... I

CHAPITRE II. Description générale des îles  
*las Marquesas de Mendocça*, et particulière  
de l'île *Santa Christina* ou *Wahîtahô*,

DES MATIÈRES.

vij

d'après les Espagnols, les Anglais et les Français. — Description de la Baie de la *Madre de Dios*. — Terrain, productions, animaux et climat de l'île. — Description des Habitans : leur physique, leurs habillemens et ornemens, leurs alimens, leur industrie, leurs mœurs, leur caractère, leurs usages, leurs exercices, &c. — Idée de leur Gouvernement. — Population présumée des cinq îles du Groupe. — Vocabulaire de *Wahitahô*. — Les Naturels de cette île comparés à ceux de *Taïti*. . . . . Page 81

CHAPITRE III. DU MOUILLAGE de la Baie de la *Madre de Dios* on aperçoit, dans l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest quart d'Ouest, une Terre qui n'est pas indiquée sur les Cartes hydrographiques. — On se dirige sur cette Terre; on découvre un nouveau Groupe d'îles qui ne forme qu'un même Archipel avec les îles de *Mendoça*. — Description de ce Groupe. — Description particulière d'une des îles principales et de ses habitans. — Conjectures sur d'autres Terres qui doivent être situées dans l'Ouest du nouveau Groupe. — Les habitans des îles de la *Société* avoient connoissance du Groupe des *Mendoça* et de celui qu'a découvert le capitaine *Marchand*, avant que les Navigateurs de notre temps eussent pénétré dans le *Grand Océan*. — Opinion sur l'existence d'une autre Terre sous le vent de ces îles.

vij TABLE DES MATIÈRES.

— Traversée depuis les îles nouvelles jusqu'à la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*.  
( Du 21 Juin au 12 Août 1791. ) . . . . . Page 224

*ERRATA* . . . . . 295

*FIN de la Table des Matières du Tome I.*

INTRODUCTION.

---

## INTRODUCTION.

[ Lue dans les Séances de l'Institut National des Sciences et des Arts, Classe des Sciences morales et politiques, le 17 et le 22 Messidor, an V de l'Ere Française. ]

---

LES CÔTES du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, séparées de l'*Europe* par une vaste Mer, et par un grand Continent qu'il faut prolonger du côté de l'*Orient* jusqu'à cinquante-sept ou cinquante-huit degrés de latitude Australe, pour le remonter ensuite, du côté de l'*Occident*, jusqu'à soixante degrés de latitude Boréale, ne furent connues que long-temps après que ses côtes du *Nord-Est* situées sur les mêmes Parallèles que celles du *Nord-Ouest*, eurent été soumises au joug européen, et même eurent subi plusieurs révolutions qui les ont seulement fait changer de Maîtres, sans jamais y rétablir la Nature dans ses droits. Trois siècles écoulés n'ont pas encore suffi à nous faire connoître toutes les côtes Occidentales de l'*Amérique* du *Nord*; la découverte s'en est faite par parties, et à des époques éloignées les unes des autres. Une interruption de cent années avoit fait oublier le succès des premières tentatives; il a fallu découvrir de nouveau ce qui déjà avoit été decouvert.

Ce n'est que vers le milieu de notre siècle que l'on a repris la trace des premières Expéditions ; et l'on peut dire qu'avant cette époque , nous savions seulement que les Côtes du *Nord-Ouest* de l'*Amérique septentrionale* ; mais nous n'avions pas même la certitude que l'Ancien et le Nouveau Monde ne formoient pas au Nord une Terre continue , et que chaque Continent étoit une grande île.

Avant que de rendre compte du *Voyage autour du Monde* , fait en 1790 , 91 et 92 par le capitaine *Étienne Marchand* , commandant le navire le *Solide* , le premier que le Commerce de *France* ait hasardé vers ces Côtes lointaines , je vais rappeler sommairement les Découvertes anciennes qui nous procurèrent les premières notions de cette partie du Nouveau Continent. Je tâcherai , en me reportant au temps de chaque Découverte , de démêler quel motif décida chaque Expédition ; et j'arriverai graduellement aux Voyages de notre temps , dont le succès a déterminé de nouvelles spéculations de commerce. La grandeur et les difficultés de l'entreprise ont dû y attacher une sorte d'attrait ; mais ces opérations , avantageuses dans le début , et tant qu'elles ne furent pas traversées par une concurrence désordonnée , ne promettoient pas pour l'avenir un bénéfice capable de balancer les risques et de compenser la dépense , si elles

## INTRODUCTION.

iij

n'étoient combinées avec sagesse, et contenues dans des limites qui ne peuvent être franchies, sans s'exposer volontairement à des pertes inévitables.

CORTÈS avoit conquis et soumis le *Mexique* par la puissance de son génie, peut-être plus encore que par la supériorité des armes européennes; mais *Charles-Quint*, satisfait, pour le moment, des trésors que lui assuroit cette première conquête, ou trop prudent pour confier à *Cortès* un grand pouvoir dans le nouvel Empire qu'il venoit de donner à l'*Espagne*, voulut le rendre inutile pour qu'il ne fût pas dangereux. En lui accordant de grands titres d'honneur, il limita son autorité au commandement oiseux de Troupes réduites à l'inaction, lui interdit toute Expédition militaire sur le Continent, et l'autorisa seulement à tenter au dehors un nouveau genre de gloire dans des Expéditions maritimes. Cette ame ardente, que de grandes conceptions jusqu'alors avoient occupée, accoutumée à ces succès brillans et inespérés que la Fortune tient toujours hors de la portée des hommes vulgaires, s'agita dans les entraves qu'un monarque ombrageux vouloit mettre à son ambition : de nouveaux projets furent aussitôt exécutés que conçus ; et il se lança avec ardeur dans l'unique carrière qu'une autorité jalouse

1537.

Cortès.

1537.  
Cortès.

laissoit ouverte à son activité. Déjà, par ses Lieutenans, il avoit fait visiter le *Darien*, pour s'assurer s'il ne seroit pas possible de triompher des obstacles que la Nature pouvoit opposer à la jonction des deux *Océans*; déjà il avoit fait reconnoître la côte Orientale de l'*Amérique du Nord*, et rechercher si quelque Détroit n'offriroit pas un libre passage à la Navigation; mais ses espérances ayant été trompées dans l'une et l'autre tentatives, il se borna aux Expéditions qui pouvoient se faire des Ports du *Mexique* situés sur le *Grand-Océan*. De petites escadres furent successivement équipées; mais l'inexpérience des Chefs perdit les unes, et les autres rentrèrent sans qu'aucune Découverte importante eût satisfait son ambition. Humilié, en quelque sorte, de cette suite de mauvais succès auxquels il n'étoit pas accoutumé, et qu'il imputoit à l'inhabileté et au défaut de constance dans la conduite des opérations, il ordonne, en 1537, un nouvel Armement qu'il met sous les ordres du chevalier *Francisco de Ulloa* à qui de longs services avoient acquis une réputation. Mais quand les Vaisseaux sont équipés et prêts à faire voile, las enfin de confier à d'autres l'exécution de ses projets et les intérêts de sa gloire, il prend le commandement en personne, monte la *Capitaine*; et, confiant à la *Mer Cortès* et sa fortune, il dirige sa course vers le Nord. Une longue suite

INTRODUCTION.

v

de fatigues et des dangers dignes de lui se partagèrent les premiers temps de sa Navigation : son courage bouillant trouvoit enfin des obstacles qu'il ne pouvoit surmonter ; il y opposa le courage froid de la persévérance, et , après avoir lutté longtemps contre une mer courroucée que des Vaisseaux sillonnoient pour la première fois, il découvrit enfin la grande Péninsule de la *Californie* qui eût été honorée de porter son nom, et il reconnut la plus grande partie de ce Golfe long et étroit qui est aujourd'hui connu sous le nom de *Mer Vermeille*. La découverte d'un pays aussi étendu eût pu suffire à la gloire de tout autre ; mais elle n'ajouta rien à celle de *Cortès*, et ne satisfit pas les grandes espérances qu'il avoit conçues <sup>1</sup>.

1537.  
Cortès.

ANTONIO DE MENDOÇA qui, peu de temps

1540.  
Coronado  
et  
Alarçon.

---

<sup>1</sup> Voyez *Herreya*, Decad. V, Liv. 8, Chap. 9, 10. — Decad. VIII, Liv. 6, Chap. 14. = *Venegas*, *Hist. de la Californie*, 124. = *Lorenzana*, *Hist.* page 322. = *Robertson's Hist. of America*, Liv. V.

*Reinold Forster*, en parlant de l'expédition de *Cortès*, dit qu'il revint sans avoir rien fait [ *without having done any thing* ] : il me semble que c'est trop la déprimer ; car enfin la *Californie* fut découverte ; et la connoissance qu'on acquit de l'existence de ce pays, fut un acheminement à des Découvertes plus importantes. Voyez *Voyages and Discoveries made in the North*. By *R. Forster*. Translated from the German. London, 1776, in-4.<sup>o</sup>, page 448.



1540.  
Coronado  
et  
Alarçon.

après, réunit, avec le titre de Vice-roi, la plénitude des pouvoirs, qui entre ses mains ne parut pas dangereuse, s'occupa de poursuivre les Découvertes au Nord. Les Expéditions avoient moins pour objet de découvrir de nouvelles Terres, que de chercher un Passage, une communication de l'Océan Atlantique à la Mer de l'Ouest, à travers l'*Amérique*; et ces recherches étoient excitées par la croyance qu'on accorderoit à une fable. En 1500 ou 1501, *Gaspar de Cortereal*, Portugais, homme de naissance, partit de *Lisbone*, arriva à *Terre-Neuve*, en visita la côte Orientale, se présenta à l'embouchure du fleuve *Saint-Laurent*, découvrit, au-dessus du cinquantième Parallèle, une Terre qu'il nomma *Terra de Labrador*, parce qu'il la jugea propre au labourage et à la culture, parvint enfin, en remontant vers le Nord, à l'entrée d'un Détroit auquel il imposa le nom de *Détroit d'Anian*<sup>1</sup>, et qui, plus de cent ans après, fut appelé *Détroit de Hudson*, du nom du Navigateur anglais qui, en 1610, pénétra par ce Passage dans la Baie qui également a retenu son nom. *Cortereal*, supposant de bonne foi que le Détroit dont il avoit découvert l'entrée, devoit conduire dans la Mer des *Indes Orientales*, se hâta de revenir à *Lisbone* pour y apporter la

---

<sup>1</sup> C'étoit le nom de deux frères, compagnons de *Cortereal*.

nouvelle de sa grande Découverte. Il en repartit l'année suivante pour se rendre aux *Indes* par son prétendu Passage ; mais , depuis , on n'a jamais entendu parler ni de lui , ni de son Vaisseau : en 1502 , *Miguel de Cortereal* entreprit le même Voyage , pour aller à la recherche de son frère , et eut la même destinée : enfin , l'aîné de la famille , *Vasco de Cortereal* , qu'une grande charge attachoit à la Cour , voulut équiper un Vaisseau et s'exposer lui-même aux hasards de la Navigation , dans l'espoir de retrouver *Gaspar* et *Miguel* ; mais le Roi de Portugal qui l'affectionnoit particulièrement , et qui jugeoit que cette entreprise , périlleuse pour lui , seroit sans utilité pour ceux qu'il regrettoit , s'opposa , par un ordre de défense , à ce dévouement fraternel :

1540.  
Coronado  
et  
Alarçon.

L'idée de cette communication des deux Mers par le Nord , avoit pris faveur chez les Espagnols qui , non contents de la possession jusqu'alors exclusive d'un Monde nouveau , ambitionnoient toujours de partager avec les Portugais , les richesses que versoit en Europe , par leur canal , ces fameuses Contrées situées à l'Orient de l'ancien Continent : *Mendoça* occupé , comme son prédécesseur , du projet d'y parvenir , pensa que ,

---

<sup>1</sup> *Hakluytus posthumus, or Purchas his Pilgrimes. Lond. 1625. f.° T. IV, pages 809 et 810.*

1540.  
Coronado  
et  
Alarçon.

si, en effet, le *Détroit d'Anian* existoit, il pourroit, en le faisant chercher sur la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, découvrir sa sortie dans la Mer de l'Ouest.

C'est dans cette vue qu'en 1540, il expédia *Francisco-Vasquès Coronado* par terre, et *Francisco Alarçon* par mer, pour aller à la recherche du prétendu *Détroit*. *Alarçon* ne s'éleva pas plus haut que le trente-sixième Parallèle. Son Vaisseau avoit essuyé des avaries; les maladies commençoient à faire des progrès parmi l'Équipage; et la terre, à cette hauteur, lui ayant paru se porter au Nord-Ouest, il craignit de se trop éloigner des troupes qui faisoient les recherches par terre sous la conduite de *Coronado*; il rebroussa chemin, et revint au Port d'où il étoit parti<sup>1</sup>.

1542.  
Cabrillo.

LE MÊME projet fut repris, en 1542, par *Rodriguès de Cabrillo*, Portugais au service de l'Espagne. Il n'alla pas au-delà du quarante-quatrième degré de Latitude. Le très-grand froid qu'il éprouva à cette hauteur, les maladies, le manque de provisions, le mauvais état et les mauvaises qualités d'un Bâtiment peu propre à la Navigation de cette Mer, le forcèrent au retour avant que de s'être élevé jusqu'au Parallèle que

---

<sup>1</sup> *Herrera. Descript. de las Indias. = Laët. Novus Orbis.*

INTRODUCTION.

ix

ses Instructions lui avoient fixé. Il n'avoit fait aucune Découverte : seulement à la hauteur de 42 degrés (ou plus exactement de 41 degrés et demi), il avoit aperçu une Pointe de terre, à laquelle, en l'honneur du Vice-roi, il donna le nom de *Capo Mendocino*; et depuis ce Cap, en redescendant jusqu'au Port de *la Natividad*, situé vers 19 degrés 3 quarts, d'où il avoit été expédié, il reconnut que la Côte formoit une ligne continue, sans aucune interruption, aucune ouverture qui pût indiquer un Détroit <sup>1</sup>.

1542.  
Cabrillo.

LES ESPAGNOLS sembloient avoir perdu de vue les Découvertes au Nord, lorsqu'en 1578, un Navigateur anglais, que son Voyage autour du Monde et ses exploits ont également rendu célèbre, *Sir Francis Drake*, après avoir, le premier de sa Nation, passé par le *Détroit de Magellan*, à peine encore connu, et traversé, en ravageant les Possessions espagnoles, le *Grand-Océan* du Sud au Nord, atterrit à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, à la hauteur de 48 degrés, à laquelle aucun Navigateur espagnol n'étoit encore parvenu; côtoya la terre, en redescendant, jusqu'à 37 degrés; à 38 degrés et demi de Latitude, découvrit le Port où il séjourna, et qui a conservé son nom; imposa

1578.  
Drake.

---

<sup>1</sup> *Laët. Novus Orbis. Lib. VI, Cap. 19.*

1578. celui de *New Albion* [Nouvelle Albion] à toute  
 Drake. la contrée dont il prit possession solennellement  
 au nom d'*Élizabeth*, reine d'*Angleterre* <sup>1</sup> : et pour  
 la première fois, l'*Amérique* avoit vu flotter  
 sur ses côtes Occidentales, le Pavillon de la  
*Grande-Bretagne*, qui, si souvent depuis, y porta  
 l'épouvante.

1592. NOUS ARRIVONS à des Découvertes qui  
 Fuca. long-temps ont été regardées comme des fictions :  
 et si les recherches des Voyageurs de notre temps  
 ont fait connoître qu'elles ne sont pas dépourvues  
 de réalité ; elles ont aussi prouvé que souvent la  
 vérité s'y trouve confondue avec le mensonge : je  
 veux parler des Expéditions de *Fuca*, de *Viscaino*  
 et de l'amiral de *Fuente*.

*Juan de Fuca*, Grec de l'île de *Céphalonie*, dont  
 le vrai nom étoit *Apostolos Valerianos*, avoit été  
 employé plus de quarante ans au service de l'*Es-*  
*pagne*, en qualité de Matelot et de Pilote. A son

---

<sup>1</sup> *The World encompassed*, by *Fletcher*. London, 1653, in-4.º, page 64 et suiv. On lit dans cette Relation du Voyage de *Drake*, qu'il donna au pays qu'il découvrit, le nom de *Nouvelle-Albion* pour deux raisons : la première, parce que, par la nature des Bancs et des Rochers blancs dont la Côte est bordée, elle présente le même aspect que celle d'*Angleterre* ; la seconde, parce qu'il étoit raisonnable et juste que cette Terre, jusqu'alors inconnue, portât le nom de sa patrie du premier Navigateur qui y eût abordé.

retour de ses Voyages , se trouvant à *Venise* en 1596 , il fit le récit de sa dernière Expédition à un Anglais , *Michael Lock* ( ou *Lok* ) , qui consigna ce récit dans un écrit que *Samuel Purchas* nous a conservé dans sa *Collection de Voyages*.

1592.

Fuca.

*Fuca* , suivant le rapport qu'il fit , avoit été expédié du Port d'*Acapulco* , en 1592 , par le Vice-roi du *Mexique* , avec une petite Caravelle et une Pinasse , pour découvrir la communication , par le Nord de l'*Amérique* , entre le *Grand-Océan* et l'*Océan Atlantique*. Il vit , entre le quarante-septième et le quarante-huitième Parallèle , que la terre couroit au Nord-Est , et présentoit une large Ouverture qui pouvoit être un Détroit : il s'y engagea et y navigua l'espace de vingt jours. En des endroits , est-il dit , la terre s'étendoit vers le Nord-Est ; dans d'autres , vers le Nord-Ouest ; et le Passage qui devenoit beaucoup plus large qu'il ne l'étoit à son ouverture , contenoit plusieurs îles. *Fuca* mit souvent à terre , et vit nombre d'habitans vêtus de peaux de bêtes : le pays lui parut très-fertile , et il abonde en or , en argent et en perles. Il parvint ainsi jusqu'à l'*Océan Atlantique*. Il avoit reconnu que le Détroit , sur toute sa longueur , est d'une largeur suffisante pour la Navigation ; et l'embouchure par laquelle il y étoit entré , lui avoit paru avoir trente ou quarante lieues de large. Deux motifs le décidèrent alors à faire son retour

1592.

Fuca.

par le même Passage : d'une part, l'objet de sa mission étoit rempli; la Communication des deux Mers, à travers le Continent de l'*Amérique*, étoit découverte : de l'autre, il craignoit que, s'il venoit à être attaqué par les Sauvages, ses forces ne fussent pas suffisantes pour résister à leur nombre. Il revint donc à *Acapulco* où il sollicita vainement, pendant deux ans, la récompense que lui sembloit mériter une Découverte qui ouvroit à l'Espagne une nouvelle source de richesse et de prospérité<sup>1</sup>.

Tel est le récit abrégé qui nous a été conservé de l'Expédition de *Juan de Fuca*; et l'on est assuré que tout ce qui en est rapporté n'est pas apocryphe, depuis qu'en 1787, le capitaine *Berclay*, et, en 1788, le capitaine *Duncan* avec son Vaisseau, et le capitaine *Meares* par sa Chaloupe, ont, l'un et l'autre, reconnu vers 48 degrés et demi de latitude, une Entrée dont une partie a été visitée, et dont on a trouvé les bords habités par des hommes semblables à ceux dont le Navigateur espagnol a fait la description : on doit même croire, sur le témoignage de M. *Meares*, qui a figuré cette

---

<sup>1</sup> Voyez dans la Collection anglaise de *Purchas*, Tom. III, pag. 849-852, plusieurs Pièces relatives à cette Expédition. — Voyez aussi le *Traité des Tartares* par *Bergeron*, chap. 21, pag. 125 et suiv. in-4.<sup>o</sup>

Découverte<sup>1</sup> sur les Cartes qui accompagnent la Relation de ses Voyages<sup>2</sup>, qu'en 1789, le Sloop américain le *Washington*, commandé par le capitaine *Grey*, étant entré par le *Détroit de Fuca*, a contourné par l'Est un grand Archipel dont l'étendue est de plus de cent soixante lieues sur une ligne Nord-Nord-Ouest et Sud-Sud-Est, et qui comprend dans sa partie méridionale *Nootka-Sound*, si connu par le troisième Voyage du capitaine *Cook*. La même Relation et la même Carte indiquent aussi qu'en naviguant le long de la côte Orientale de cet Archipel, dans une grande Mer libre, le *Washington* a eu constamment la vue des hautes terres du Continent qui lui restoient dans l'Est. En admettant que la Route du Sloop américain soit bien constatée, on devroit une sorte de réparation à *Juan de Fuca*, et il seroit juste de lui faire honneur de ce qu'il y a de vrai dans la Relation que *Purchas* a publiée. On pourroit donc accorder que ce Navigateur a découvert l'Entrée ou le Détroit qui porte son nom, non pas un Détroit de 30 ou 40 lieues de largeur, mais de 4 ou 5 lieues; qu'après l'avoir

1592.

Fuca.

---

<sup>1</sup> Voyez la Planche II.

<sup>2</sup> *Voyages made in the years 1788 et 1789, from China to the North-West Coast of America, &c. By John Meares.* London, 1790, in-4.°



1592. traversé, il a pénétré dans la Mer intérieure ou le Bassin qu'on annonce avoir été découvert dans ces derniers temps, par le *Washington*; qu'ayant parcouru 150 ou 160 lieues dans ce Bassin, il n'a pas mis en doute qu'il ne dût le conduire à l'*Océan Atlantique*; et que, sur cette présomption qu'il aura regardée comme une certitude, il s'est hâté de revenir sur ses pas pour annoncer sa Découverte, ainsi que l'avoit fait le Portugais *Cortereal* pour son *Détroit d'Anian*, aujourd'hui le *Détroit de Hudson*. Il est probable que la vérité de sa Relation se borne à l'Entrée qui porte le nom de *Fuca*, et peut-être à un grand Bassin, ou une Mer intérieure, qui sépare un grand Archipel des hautes terres du Continent: mais rien ne semble moins prouvé, et, on peut le dire, rien n'est moins probable que sa prétendue Communication du *Grand-Océan* avec l'*Océan Atlantique*; car si elle existoit, le Canal ne pourroit déboucher à l'Est que sur quelque point de la côte Occidentale de la Baie de *Hudson*; et cette Côte a été visitée si soigneusement, et à plusieurs reprises, par les Anglais qui, depuis long-temps, ont des Établissemens fixes sur les Côtes de cette Mer intérieure, et qui avoient connoissance de la Relation de *Fuca*, qu'il n'est pas permis de supposer que la Communication eût échappé à leurs recherches. Mais est-il bien certain que ce soit à

*Fuca* que doit être fait le reproche d'avoir ajouté à sa Découverte? Je ne serois pas éloigné de croire que quelque ardent partisan du Passage par le *Nord* de l'*Amérique*, se sera permis, par une fraude officieuse, de proclamer la découverte de ce Passage, afin d'entretenir l'opinion régnante, qu'il devoit exister dans cette partie une Communication entre les deux Mers, et par ce moyen exciter les Navigateurs anglais à multiplier les efforts et les recherches qui pouvoient les conduire à cette Découverte.

Quant à l'or, à l'argent et aux perles qui doivent se trouver dans le pays que *Fuca* dit avoir découvert, il paroît que les Espagnols eux-mêmes n'ajoutèrent pas plus de foi à cette séduisante annonce, que nous ne lui en accordons aujourd'hui, puisqu'ils ne donnèrent aucune suite à la Découverte. A l'époque où elle fut faite, toutes les têtes étoient si remplies de l'idée des richesses inépuisables que le Nouveau Monde devoit verser dans l'Ancien, que les Aventuriers se figuroient que, sur cette Terre nouvelle, tout étoit Or, et que toutes les coquilles de la mer devoient donner des Perles. On a bien retrouvé, dans ces derniers temps, les hommes vêtus de peaux de bêtes que *Fuca* y avoit vus; mais, jusqu'à présent, les perles et les métaux précieux ne se trouvent que dans la Relation de *Purchas*: et il se pourroit bien que

1592.

*Fuca.*

1592. la même main qui y a ouvert un Passage d'un  
 l'oc. Océan à l'autre , y eût aussi semé les richesses  
 qui pouvoient présenter à ceux qui voudroient  
 s'occuper de la recherche du Passage , l'assurance  
 ou du moins l'espoir de se dédommager sur la  
 route , des avances qu'ils auroient faites.

1602. LA SECONDE Expédition sur laquelle, ou  
 Viscaïno du moins sur une circonstance de laquelle on peut  
 et élever des doutes qui paroîtront fondés, est celle  
 Aguilár. de l'amiral *Viscaïno* : des considérations politiques  
 l'avoient déterminée.

L'arrivée de l'amiral *Drake*, en 1578, sur les  
 Côtes Occidentales de l'*Amérique*, ainsi que l'en-  
 trée de *Cavendish* en 1587, et celle d'*Olivier van*  
*Noort*, en 1598, dans le *Grand-Océan*, impropre-  
 ment appelé *Mer Pacifique*, avoient appris aux  
 Espagnols que la porte de cette Mer dont, jus-  
 qu'alors, ils se regardoient comme les uniques  
 propriétaires et les Souverains, étoit désormais  
 ouverte à toutes les Nations. Cette certitude étoit  
 faite pour alarmer des usurpateurs : en effet,  
 l'Espagne pouvoit craindre que des Navigateurs,  
 aussi entreprenans que les Anglais, aussi accou-  
 tumés aux longues Navigations, ne voulussent  
 renouveler sur les côtes Occidentales de l'*Amé-  
 rique*, ces scènes de dévastation qui avoient signalé  
 l'apparition des *Drake* et des *Cavendish*; et que  
 bientôt,

hientôt, encouragée par les premiers succès que l'antique valeur des Castillans n'avoit pas même tenté de disputer, l'*Angleterre* ne conçût et n'exécutât le projet de former des Établissements dans les parties du Nord qui n'étoient pas encore occupées par les Espagnols, et n'avoient pas même été reconnues par leurs Navigateurs. Ces Établissements, à la vérité, les Anglais ne pouvoient se les procurer que par des envahissemens, qu'en violant envers les Naturels du pays, tous les droits de la Nature et des Gens; mais l'exemple des Espagnols eût semblé peut-être justifier cette entreprise; et, comme eux, les Anglais pouvoient se créer des motifs pour s'autoriser à opposer à ces droits, trop souvent méconnus ou éludés, le seul droit que reconnoissent les Conquérens, celui de la Force, qui ne légitime pas les usurpations aux yeux de la Raison et de la Justice, mais qui, malheureusement, suffit pour opérer les conquêtes et les consolider.

Ces considérations, et le desir de trouver dans le voisinage du Cap *Mendocino*, un Port qui pût offrir, à la fois, aux Galions revenant des *Philippines* un abri contre les vents et un refuge contre les Croiseurs ennemis, décidèrent sans doute *Philippe III* à ordonner à son Vice-roi du *Mexique*, *D. Gaspar de Zuniga*, Comte de *Monterey*, de faire faire la Reconnoissance exacte des Côtes

1602.

Viscaino  
et  
Aguilar.

1602. situées sur les Parallèles voisins de celui du Cap  
 Viscaïno et Aguilár. *Mendocino*, découvert, en 1542, par *Rodriguès Cabrillo*.

*Sebastian Viscaïno* fut chargé de cette mission, et fit voile d'*Acapulco*, le 5 de Mai 1602, avec deux Vaisseaux, une Frégate et une Chaloupe pontée. Il visita les havres et les îles auxquels il put aborder, et eut souvent à lutter contre les vents de Nord-Ouest qui sont les vents dominans sur cette Côte. Il parvint, enfin, à découvrir vers 36 degrés deux tiers de latitude, un excellent Port auquel, en l'honneur du Vice-roi, il imposa le nom de *Puerto de Monterey*, et qui, depuis, est devenu le principal Établissement des Espagnols à la Côte du Nord-Ouest. *Viscaïno* remonta ensuite jusqu'à la hauteur du Cap *Mendocino*, par 41 degrés et demi de latitude, dont il prit connoissance; mais les maladies commençant à se déclarer sur ses Vaisseaux, il ne poussa pas ses recherches plus loin, et se hâta de faire son retour au Port d'*Acapulco*.

Le Port de *Monterey* est aujourd'hui trop connu, pour que cette partie des Découvertes de *Viscaïno* puisse donner lieu à aucune observation<sup>1</sup>; mais *Torquemada* qui nous a conservé

---

<sup>1</sup> On trouvera de grands détails sur le Port et le Préside de *Monterey*, dans la Relation du Voyage de la *Pérouse* actuellement sous presse.

Le récit de cette Expédition, dans sa *Monarquia Indiana*<sup>1</sup>, ajoute que *Martin de Aguilar*, qui commandoit un des Bâtimens légers, ayant été séparé de l'Escadre par la violence des vents, parvint à doubler le Cap *Mendocino* qui, jusqu'alors, avoit été seulement aperçu; que, le 19 Janvier 1603, à trente lieues plus Nord que ce Cap, par 43 degrés de latitude, il découvrit un second Cap ou une Pointe à laquelle il donna le nom de *Capo Blanco*; qu'au-delà de celui-ci, la Côte commence à décliner plus à l'Est; qu'enfin, près de *Capo Blanco*, il découvrit une Entrée sûre et navigable qu'il prit pour l'embouchure d'une grande Rivière; mais que cette Entrée est un Détroit qui conduit à une grande Ville, nommée *Quivira*; que la rapidité du courant empêcha qu'il ne pût remonter la Rivière; et que, forcé de renoncer à cette tentative, se rappelant d'ailleurs que la mission de *Viscaino* n'avoit d'autre objet que de chercher et reconnoître un Port, et cet objet étant rempli, il avoit pris le parti de retourner à *Acapulco*.

Les Navigations de ces derniers temps ne nous ont procuré aucune lumière, ni sur cette Entrée

1602.  
Viscaino  
et  
Aguilar.

---

<sup>1</sup> Lib. V, chap. 45 et 55. = Voyez aussi les *Considérations géographiques et physiques*, par Philippe Buache. Paris, 1753, in-4.º pag. 33.

1602.  
Viscaino  
et  
Aguilar.

de *Martin de Aguilar*, ni sur cette grande Ville de *Quivira*. Les Espagnols assurent que, dans un Voyage fait en 1775<sup>1</sup>, ils ont vainement cherché l'Entrée entre 45° 27' et 45° 50' de latitude; mais il semble qu'ils eussent eu plus d'espoir de la retrouver, si leur recherche se fût portée sur les environs de *Capo Blanco*, situé vers 43 degrés. Le capitaine *Cook*, dans la Reconnoissance qu'il a faite, en 1778, de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, a atterri par une latitude plus Nord que celle de *Capo Blanco*, et n'a pu qu'apercevoir de loin cette partie de la Côte; ses Découvertes ne commencent qu'à *Nootka-Sound*, situé vers 49 degrés deux tiers de latitude, c'est-à-dire, 5' ou 6 degrés au Nord de *Capo Blanco*. D'un autre côté, *la Pérouse* qui, en 1786, a pris connoissance de ce Cap et des parties de côte qui en sont voisines au Nord et au Sud, n'a point aperçu l'Entrée d'*Aguilar*: mais comme il se trouvoit alors à une assez grande distance de la terre, et qu'il n'a point fait une recherche particulière de cette Entrée, on n'en peut rien conclure contre son existence. Je n'ai pas connoissance que, plus récemment, aucun Navigateur ait cherché à éclaircir ce point de Géographie: et ce seroit porter, ce me semble, un jugement précipité, de

---

<sup>1</sup> Voyez ci-après à l'année 1775.

décider , comme l'ont fait quelques Savans, qu'on ne doit point ajouter foi , sur ce point , à la Relation de *Torquemada*. La plupart des Cartes géographiques et hydrographiques placent l'Entrée ou Rivière d'*Aguilar* dans le Sud de *Capo Blanco* ; mais *Thomas Lopez*, dans sa Carte générale de l'*Amérique*, publiée en 1772, la place à vingt lieues dans le Nord de ce Cap, par 44 degrés de latitude, avec cette simple indication : *Rio que corre à l'Oeste* [Rivière qui court à l'Ouest]; et il n'y est point fait mention de la grande Ville de *Quivira*.

1602.

Viscaino  
et  
Aguilar.

QUOIQUE la Découverte de *Fuca* et celle d'*Aguilar* ne fussent pas généralement admises, on les voyoit cependant indiquées sur toutes les Cartes. Il n'en est pas de même de celles de l'amiral *de Fuente* ; elles ne se trouvoient tracées que sur quelques Cartes systématiques ; on croyoit même ne devoir plus s'occuper d'une Expédition dont on n'avoit entendu parler que long-temps après l'époque à laquelle elle est rapportée. Mais comme il est aujourd'hui démontré qu'elle n'est pas fauleuse dans tous les points ; que ce n'est pas un roman totalement inventé pour exciter l'ardeur et les recherches des Aventuriers ; qu'il est donc probable que les Espagnols ont cru avoir un grand intérêt à l'ensevelir dans le plus profond oubli ;

1640.

L'Amiral  
de Fuente.



1640. il convient de la présenter avec quelque détail.  
L'Amiral  
de Fuente.

Vers le commencement de notre siècle, se répandit en *Europe* la Relation d'une Expédition faite en 1640, par un amiral *Bartolomeo de Fuente* ou *de Fonte*, suivant que son origine est espagnole ou portugaise, et *de Fonte*, selon quelques Auteurs. Cette Relation, dont on ignore la source, et qui est sous la forme d'une Lettre écrite par l'Amiral lui-même, parut, pour la première fois, à *Londres*, en 1708, dans un Ouvrage périodique, intitulé *Memoirs of the Curious* [Mémoires des Curieux], feuillés des mois d'Avril et de Juin. Elle a long-temps occupé les Géographes anglais, allemands et français; et parmi ces derniers, *Guillaume de l'Isle* et *Philippe Buache* ont publié, vers le milieu de ce siècle, de savantes Dissertations et des Systèmes ingénieux pour concilier les Découvertes de *Fuente* à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, avec ce que nous connoissons d'ailleurs de cette partie Septentrionale du nouveau Continent<sup>1</sup>. D'autres Géographes, et quelques Savans ont regardé la Relation de l'amiral de

---

<sup>1</sup> Voyez *Explication de la Carte des nouvelles Découvertes du Nord de la Mer du Sud*, par *Guillaume de l'Isle*. Paris, 1752, in-4.° = *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles Découvertes au Nord de la grande Mer du Sud*, par *Philippe Buache*. Paris, 1753, in-4.° = Voyez aussi plusieurs Mémoires du Baron d'*Engel* sur les mêmes sujets.

*Fuente* comme supposée et apocryphe : et du nombre de ceux-ci est le docteur *Reinold Forster* qui, avec *George Forster*, son fils, accompagna le capitaine *Cook* dans son second voyage, et à qui nous devons une excellente *Histoire des Découvertes et des Voyages faits dans le Nord*<sup>1</sup>. L'énumération des raisons sur lesquelles les adversaires ont appuyé, de part et d'autre, cette longue et savante discussion qui a perdu beaucoup de son intérêt, me paroîtroit ici superflue ; je me bornerai à présenter un extrait des Découvertes de l'amiral de *Fuente*, tel qu'on les lit dans la Lettre qu'on suppose écrite par lui-même ; et je me permettrai seulement d'y joindre quelques observations.

L'*Espagne* ne cessoit d'avoir les yeux ouverts sur les recherches que les Anglais multiplioient depuis 1607, époque du premier Voyage de *Hudson*, pour s'ouvrir, par l'*Amérique*, un Passage des Mers d'*Europe* à celles d'*Asie* : instruite qu'en 1639, d'habiles Navigateurs de *Boston*, dans la *Nouvelle-Angleterre*, avoient fait de nouvelles tentatives pour parvenir à cette Découverte, elle ordonna, en 1640, l'armement, au Port du *Callao* de *Lima*, d'une Escadre de quatre Vaisseaux, composée de l'*Espiritu-Santo*, que montoit l'amiral

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

---

<sup>1</sup> *Reinold Forsters's Northern Voyages and Discoveries, &c.*, page 454.

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

*de Fuente*, commandant en chef l'Expédition ; de la *Santa-Lucia*, montée par le vice-amiral Don *Diego de Penelossa* ; de *el Rosario*, par *Pedro Bernardo* ; de *el Re Felipe*, par *Felipe de Ronquillo*. L'Escadre mit à la voile le 3 Avril de la même année. Je passe sous silence les premiers temps de sa Navigation, pour me porter tout de suite à celui de ses Découvertes. Avant que d'être parvenu à la hauteur où elles commencent, l'Amiral avoit détaché *Penelossa* pour une mission particulière, et il poursuivit sa route avec les trois autres Vaisseaux.

Il ne s'étoit encore élevé qu'à 20 degrés de latitude Septentrionale, lorsqu'il fut favorisé par un vent frais du Sud-Sud-Est\*, qui souffla constamment du 26 Mai au 14 Juin, et le porta jusqu'à 53 degrés de latitude Nord, où il découvrit l'embouchure d'une Rivière qu'il nomma *Rio de los*

---

\* La latitude de 20 degrés est moins septentrionale que celle de la Pointe la plus Sud de la *Californie* ; et de cette hauteur, *Fuente*, suivant la Relation, s'est élevé jusqu'à 53 degrés avec un vent du *Sud-Sud-Est* qui a soufflé constamment pendant un mois. Rien n'est plus extraordinaire que ce vent constant de Sud-Sud-Est ; car on sait que les Vaisseaux qui veulent remonter au Nord de la *Californie*, éprouvent les plus grandes difficultés et les plus longs retards dans leur route, parce que les vents, sur toute cette Côte, soufflent assez constamment du Nord ou du Nord-Ouest.

*Reyes*, et une autre qui fut nommée *Rio de Haro*. Après avoir donné l'ordre au capitaine *Bernardo* de reconnoître et remonter la seconde Rivière; le 22 Juin, il s'engagea dans la première. Il avoit été embarqué sur le Vaisseau commandant deux Missionnaires jésuites qui prétendoient s'être avancés, dans leurs Missions, jusqu'à 66 degrés de latitude Nord, et avoir fait des observations très-curieuses sur cette partie de l'*Amérique*: un de ces deux Missionnaires fut détaché pour accompagner *Bernardo*, et lui servir d'interprète auprès des Peuples qu'il visiteroit.

Avant que d'être parvenu à *Rio de los Reyes*, l'Amiral avoit parcouru environ 260 lieues dans les canaux tortueux que laissent entre elles les îles qui composent un grand Archipel auquel il donna le nom d'Archipel de *San-Lazaro*: ses chaloupes précédoient le Vaisseau à un mille de distance et sondoient les canaux. Quand il eut traversé l'Archipel, il fit voile dans la rivière de *los Reyes* qu'il trouva très-navigable: son cours est, en général, Nord-Est et Sud-Ouest; mais elle change plusieurs fois de direction sur un espace de 60 lieues: à 20 lieues de son embouchure, est un Port qui fut nommé *Puerto del Arena*. En remontant *Rio de los Reyes*, on parvint, le 22 Juin, à *Lago Bello*, ou le Beau Lac. Au Midi de ce Lac, est une belle Ville indienne

1640.

L'Amiral

Fuente.

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

appelée *Conasset* ; c'est ( dit la Relation ) un endroit fort agréable où les deux Missionnaires jésuites avoient séjourné pendant deux ans durant le cours de leur Mission.

Le 1.<sup>er</sup> Juillet, l'Amiral ayant laissé ses Vaisseaux dans un très-beau Port du *Lago Bello*, devant cette ville de *Conasset*, fit voile ( sans doute avec une chaloupe ) vers une seconde Rivière à laquelle il donna le nom de *Parmentiers* ou *Parmentire*, un de ses compagnons de voyage. Il franchit huit Cataractes qui, prises ensemble, ont une hauteur perpendiculaire de trente-deux pieds au-dessus du niveau du Lac. Cette rivière le fit aboutir, le 6 de Juillet, à un autre grand Lac de 160 lieues de longueur, dans la direction Est-Nord-Est et Ouest-Sud-Ouest, et de 60 de large, sur une profondeur d'eau de 20 à 30 brasses, et de 60 dans quelques endroits. Ce Lac, qui fut nommé *Lago de Fuente*, renferme un grand nombre d'îles grandes et petites, et une entre autres qui se fait remarquer par son étendue et par sa nombreuse population : toutes sont très-fertiles.

Le 14 Juillet, l'Amiral fit voile de la Pointe Est-Nord-Est du Lac de *Fuente*, et traversa un autre Lac de 34 lieues de longueur et de 2 ou 3 de largeur, sur 20, 26 et 28 brasses d'eau : ce Lac reçut le nom d'*Estrecho de Ronquillo* [Détroit de *Ronquillo*]. Ce Détroit fut traversé dans l'espace

de 10 heures, avec le vent et la marée favorables. 1640.

A mesure que l'Amiral s'avançoit plus à l'Est, l'Amiral de Fuente.  
il remarqua que le pays devenoit insensiblement plus mauvais. Il arriva, le 17 Juillet, devant une seconde Ville indienne ; et il apprit des habitans, qu'à peu de distance de la Ville, étoit mouillé un grand Vaisseau, dans un endroit où jamais Vaisseau ne s'étoit montré. Il fit voile vers ce Navire où il ne trouva qu'un homme âgé et un jeune homme ; mais, le 30 Juillet, le Propriétaire du Vaisseau et tout l'Équipage se rendirent à bord ; et l'Amiral sut par le capitaine *Shapely* qui le commandoit, que le Propriétaire du bâtiment, *Saimour Gibbons*, étoit le Major général de la plus grande Colonie de la Nouvelle - Angleterre, de *Matechusets* ( sans doute *Massachusset* ) ; et que le Vaisseau avoit été expédié d'un Port appelé *Boston*. Quoique les Instructions de l'Amiral portassent expressément de s'emparer de tout Navire qui seroit employé à la recherche d'un Passage à travers le Nord de l'Amérique ; comme celui - ci ne lui parut occupé que de la traite des Pelleteries, sans aucune vue de Découvertes, il ne jugea pas à propos de s'en saisir ; et au contraire, il combla de présens le Propriétaire, le Capitaine et tout l'Équipage.

Voilà donc, suivant la Relation, une *Communication des deux Mers* bien établie ; du côté de l'Est, le capitaine *Shapely* venoit de *Boston* ; et l'amiral

1640. *de Fuente*, du côté de l'Ouest, venoit du *Callao*  
L'Amiral de *Lima*.

Le 6 Août, l'Amiral se mit en route pour faire son retour. Il traversa, du Nord-Est au Sud-Ouest, le Lac et le Détroit de *Ronquillo* et le Lac *de Fuente*, redescendit la Rivière *Parmentiers*, et, le 16 Août, rejoignit ses Vaisseaux devant la belle Ville de *Conasset*, où il trouva toutes choses en bon état.

Il paroît que le capitaine *Bernardo*, détaché pour l'Expédition du Nord, avoit cependant entretenu une correspondance suivie avec son Amiral; car on voit d'abord que *Bernardo* avoit remonté la Rivière de *Haro* dont le courant est peu rapide et l'eau profonde de 4, 5, 6, 7 et 8 brasses; qu'en la remontant, il avoit commencé par faire route au Nord; qu'ensuite il s'étoit dirigé au Nord-Nord-Ouest, puis au Nord-Ouest; qu'alors il étoit entré dans un Lac rempli d'îles, dans lequel est une grande Péninsule, nommée *Conibasset* et très-peuplée, et qu'il imposa au Lac le nom de *Velasco*; qu'ayant laissé là son Vaisseau, il avoit fait usage, pour faire voile sur ce Lac, des chaloupes indiennes, appelées *Periagos* dans la langue des Naturels; qu'il y avoit parcouru 140 lieues à l'Ouest, et ensuite 436 à l'Est-Nord-Est, et que cette Route l'avoit porté à 77 degrés de latitude.

Par une Lettre datée du 27 Juin, *Bernardo* 1640.  
 donne à l'Amiral de plus amples détails de sa L'Amiral  
 Navigation dans l'intérieur de l'*Amérique* ; il lui de Fuente.  
 mande qu'ayant laissé son Vaisseau dans le Lac  
*Velasco*, entre l'île *Bernarda* ( que nous ne connois-  
 sions pas encore ) et la Presqu'île *Conibasset*, il a  
 descendu une Rivière qui sort du Lac, a trois  
 Cataractes sur un espace de 80 lieues, et tombe  
 dans la Mer de *Tartarie* à 61 degrés ; et que la  
 Côte s'étend au Nord - Est : il ajoute qu'il a été  
 accompagné dans ce Voyage, par le Missionnaire  
 jésuite, par 36 Naturels du Pays dans leurs *Periagos*,  
 et 20 Matelots espagnols <sup>1</sup>.

Le 20 Août, un Indien apporta à l'Amiral qui,  
 à son retour, avoit mouillé devant sa belle Ville  
 de *Conasset*, une seconde Lettre de *Bernardo*, datée  
 du 11 du même mois, par laquelle ce Capitaine  
 lui mandoit qu'il étoit revenu de son Expédition  
 au Nord, et l'assuroit qu'il n'existe point de

---

<sup>1</sup> On est étonné que l'Éditeur anglais de la Lettre de  
 l'amiral *de Fuente*, auquel il est vraisemblable que nous  
 sommes redevables de la partie romanesque dont, sans doute  
 par un motif louable, il a cru devoir embellir son récit, ait  
 une imagination si stérile : assurément, il n'est pas fécond en  
 moyens ; et l'on voit que son Voyage de *Fuente*, et son  
 Voyage de *Bernardo*, dans l'intérieur de l'*Amérique*, sont  
 calqués sur un même plan, et ne présentent, l'un et l'autre,  
 que les mêmes incidens et les mêmes particularités.



1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

Communication entre les deux Mers par le *Détroit de Davis* : il en donnoit pour preuve, que les Naturels du pays ayant conduit un de ses Matelots à la tête de ce Détroit, il l'avoit vu terminé, à 80 degrés de latitude, par un Lac d'eau douce d'environ 30 milles de circuit ; que, vers le Nord, s'élevent des montagnes d'une hauteur prodigieuse ; et qu'au Nord-Ouest du Lac, sont des glaces qui paroissent aussi anciennes que le Monde. Il ajoutoit que, d'une île nommée *Basset*, il avoit fait voile au Nord-Est, à l'Est-Nord-Est et au Nord-Est quart d'Est, jusqu'à 79 degrés de latitude ; et qu'à cette hauteur, il avoit observé que la terre s'étend au Nord, et que la glace y est perpétuelle.

Enfin, une dernière Lettre de *Bernardo*, écrite de *Minhauset*, autre Ville indienne située au-dessous de *Conasset*, et sur la rive opposée, annonçoit à l'Amiral qu'il étoit arrivé le 29 Août au Port *del Arena*, et qu'ayant remonté la Rivière de *los Reyes* jusqu'à vingt lieues au-dessus de son embouchure, il y attendoit ses ordres.

L'Amiral ne tarda pas à les lui porter lui-même. Le 2 de Septembre, les Vaisseaux ayant embarqué le gibier et le poisson que le capitaine *Ronquillo* avoit fait saler, en l'absence de l'Amiral, pour l'approvisionnement de l'Escadre, ainsi que cent tonneaux de Maïs, *Fuente* fit voile de

*Conasset*, et le 5 du même mois, il laissa tomber l'ancre entre *Minhauset* et le *Port del Arena*. Tous les Vaisseaux réunis descendirent la Rivière, eurent bientôt gagné la haute mer, et se rendirent au *Pérou*; ayant trouvé (dit l'Amiral, en terminant sa lettre) qu'il n'existe point de Communication entre les deux Océans, par le Passage désigné sous la dénomination de Passage du Nord-Ouest.

Cette conclusion de la Lettre de l'Amiral semble détruire tout ce qui y est rapporté de sa Navigation intérieure; car si, en effet, après être entré dans une Rivière située à 53 degrés de latitude, et en tenant constamment une Route qui le portoit vers l'Est, il est parvenu, par d'autres Rivières et des Lacs d'une grande étendue, jusqu'à rencontrer le Vaisseau du capitaine *Shapely* qui venoit de *Boston*, et conséquemment de l'Est; il est certain qu'il y auroit une Communication ouverte entre les deux Océans par le Nord de l'Amérique. On pourroit croire, si tous les détails de cette Navigation intérieure se trouvent réellement dans la Lettre originale, qu'en disant que le Passage cherché n'existe pas, l'Amiral a entendu que la partie septentrionale du Continent américain n'est pas partagée par un Détroit ou Canal continu et navigable par les Vaisseaux sur toute sa longueur, comme la partie méridionale est divisée par le *Détroit de Magellan*;

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

et que la communication des Mers par le Nord est interrompue par les Cataractes de la Rivière *Parmentiers*, lesquelles exigent ou un portage ou un transversement dans des Embarcations qui puissent franchir les Cataractes. Mais si, comme plusieurs motifs portent à le croire, quelque zélé promoteur de la recherche du Passage, instruit qu'en 1640, un Amiral espagnol avoit découvert, à 53 degrés de latitude, un grand Archipel, et une grande Rivière navigable dont le lit se prolonge sur la direction du Nord-Est, a bâti sur cette base un édifice fantastique, a tracé sur le papier des Rivières et des Lacs imaginaires, qui établissent une Communication courte et facile entre les deux Mers; ne seroit-il pas possible que cet Éditeur d'une prétendue Lettre de *Fuente*, après avoir intercalé dans une Relation vraie tout ce qui pouvoit faire croire au Passage<sup>1</sup>, tout ce qui devoit exciter le zèle et les efforts de ses compatriotes à rivaliser une découverte supposée des Espagnols, eût eu une distraction, et ne se fût pas aperçu que les derniers mots qu'il fait écrire

---

<sup>1</sup> J'ai supprimé de la Relation tout ce qui a rapport aux productions naturelles du pays, aux animaux terrestres, aux oiseaux, aux poissons, aux descriptions des lieux et des habitans, et une infinité de détails nautiques et de diverses particularités qui donnent à l'ensemble l'apparence de la vérité.

à l'Amiral, et qu'il est probable qu'il a écrits, savoir, qu'il n'existe point de Passage, suffisent pour faire suspecter la réalité de la Relation, et pour envelopper dans une proscription commune le roman et la vérité.

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

Le docteur *Reinold Forster* veut que la Relation de l'amiral *de Fuente* soit reléguée dans la classe des *Voyages imaginaires*; il n'hésite même pas à la comparer à une Relation anglaise de *Daniel Foe*, connue sous le titre de *Nouveau Voyage autour du Monde par une route qui, jusqu'à présent, n'a été pratiquée par aucun Navigateur*<sup>1</sup>. J'avoue cependant que, si les raisons par lesquelles ce Savant cherche à se fortifier dans son incrédulité, étoient les seules qu'on pût opposer à la lettre publiée sous le nom de *Fuente*, je ne croirois pas que l'on fût fondé à conclure que la Lettre est apocryphe. « Nous ne nous en rapporterons, dit *M. Forster*<sup>2</sup>, à aucun des Auteurs qui ont attaqué l'authenticité de la Relation; mais, après qu'en 1775, les Espagnols ont reconnu avec soin la Côte du Nord de l'*Amérique*<sup>3</sup>;

<sup>1</sup> *Foe's new Voyage round the World, by a course never sailed before.*

<sup>2</sup> *Reinold Forster's Northern Voyages and Discoveries.* Page 454.

<sup>3</sup> On verra ci-après, à sa date, comment fut fait ce Voyage de 1775, et ce qu'il étoit possible d'en attendre.

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

après que l'immortel *Cook* a visité la même Côte ; après que les Aventuriers russes se sont adonnés à la fréquenter et l'ont fouillée plus que jamais ; enfin , après que la Compagnie de *Hudson* , très-récemment encore , a fait faire un Voyage par terre , de la Baie de *Hudson* à la Mer Glaciale ; il est difficile de concevoir dans quelles parties on pourra placer l'Archipel de *San-Lazaro* , la Rivière de *Los Reyes* , le Lac *Bello* , la Rivière *Parmen-tiers* , le Lac de *Fuente* , le Détroit de *Ronquillo* , découverts par l'Amiral , ainsi que la Rivière de *Haro* , le Lac *Velasco* , et la Péninsule *Conibasset* de son capitaine *Bernardo* , qui tous se trouvent nommés et décrits dans la Relation , ou plutôt dans la rêverie de l'amiral de *Fuente* ».

Quelque estime que j'aye pour la grande érudition , le génie observateur et la sagacité de *M. Forster* , je ne puis me dissimuler la foiblesse de ces objections : elles s'évanouissent si elles sont rapprochées des faits.

On verra ci-après dans les Voyages des *Espagnols* , du capitaine *Cook* et des *Russes* , sur lesquels *M. Forster* s'appuie : 1.° Que les *Espagnols* , dans leur Voyage de 1775 , en remontant de 47 degrés 2 tiers jusqu'à 57 degrés de latitude Nord , ont navigué à une trop grande distance de la terre pour jamais en avoir la vue ; et qu'en redescendant , ce ne fut que par 47 degrés

qu'ils commencèrent à distinguer et reconnoître les Anses, les Caps, &c. : 2.<sup>o</sup> Que le capitaine *Cook* a été privé de la vue de la terre depuis le 50.<sup>me</sup> jusqu'au 56.<sup>me</sup> Parallèle : 3.<sup>o</sup> Que les *Russes*, dans ceux de leurs Voyages que nous connoissons, ne sont jamais descendus au-dessous du 56.<sup>me</sup> degré de latitude : ainsi, ni les *Russes*, ni *Cook*, ni les *Espagnols*, n'ont jamais été à portée de vérifier une Découverte que la Relation de *Fuente* place à 53 degrés.

Quant à l'objection que fournit à *M. Forster* le Voyage par terre de la *Baie de Hudson* à la *Mer Glaciale*, elle ne me paroît pas plus solide. Les Voyages de *M. Héarnes* et autres, qui tous sont partis des Parallèles de 59 ou de 60 degrés, et se sont élevés dans le Nord tant que la Terre les a pu porter, ne prouvent rien contre la réalité d'une Découverte qui doit être placée au 53.<sup>me</sup> Parallèle. On pourroit bien plutôt argumenter d'après les recherches qui ont été faites dans le pays situé à l'Occident de la partie méridionale

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

---

<sup>1</sup> Quand je dis que les Russes ne sont pas descendus au-dessous de 56 degrés de latitude, je n'entends pas parler des îles *Aleutiennes* qui sont une dépendance de l'*Amérique* et dont les plus méridionales s'étendent sous le 51.<sup>o</sup> Parallèle : il ne s'agit ici que de la grande Côte occidentale du Continent, éloignée d'environ trois cents lieues dans l'Est des plus orientales des *Aleutiennes*.

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

de la *Baie de Hudson* vers le Parallèle de 53 degrés; mais cette Reconnoissance qui, jusqu'à présent, ne paroît pas s'être portée au-delà de 300 ou 350 lieues à l'Occident, pourroit seulement prouver qu'il n'existe pas dans cette partie une Communication des deux Mers; mais non pas qu'à 200 ou 300 lieues à l'Ouest du terme de cette Reconnoissance, l'Amiral de *Fuente* n'a pas découvert sur la Côte Occidentale de l'*Amérique*, un grand Archipel, une grande Rivière navigable et des Lacs où les chaloupes peuvent entrer.

Il me semble que, d'après les connoissances que nous ont procurées sur cette partie les Navigateurs qui l'ont visitée en 1786-87-88 et 89, il est possible de démêler dans la Lettre de l'amiral de *Fuente*, ce qui est la vérité de ce qui appartient à la fiction; et rien n'est plus commun que les fictions dans les anciennes Relations des Espagnols. Certainement, je ne croirai pas que l'Amiral, avec le seul secours de la Marée montante, ait franchi, dans sa chaloupe, des Cataractes de 32 pieds de hauteur perpendiculaire: je ne croirai pas à ce grand *Lago de Fuente*, rempli de grandes îles habitées; je ne croirai pas à ces grandes Villes dans un pays où l'on n'en a jamais vu; ni à ces Naturels si humains, si hospitaliers qui approvisionnent abondamment l'Escadre et pourvoient à tous ses besoins, et qui, quoique devant parler

des langues différentes, sont tous également entendus par les Espagnols : je ne croirai pas non plus à ce grand Lac *Velasco*, dans lequel le capitaine *Bernardo*, après avoir fait 140 lieues à l'Ouest, en parcourt ensuite 436 à l'Est-Nord-Est, direction qui, du point d'où il part, auroit dû le faire arriver à 60 degrés de latitude, et qui le transporte, comme par enchantement, à 77 et même à 79 degrés : je ne croirai pas à la rencontre du Vaisseau hostonien du capitaine *Shapely*, que l'Amiral va visiter avec sa chaloupe, sans doute à la côte Occidentale de la *Baie de Hudson* : enfin, je ne croirai pas que, dans un pays inconnu, à travers des Lacs, des Détroits, des Rivières, des Cataractes, on puisse terminer dans l'espace de deux mois une Navigation de six cents lieues pour aller et six cents lieues pour revenir. Tout cet amas de merveilles et d'absurdités est, si je puis le dire, la fable du Poëme; c'est, si l'on veut, l'amorce que l'Éditeur anglais de la Lettre de *Fuente* a présentée à l'avidité des Aventuriers qu'il veut engager à poursuivre la recherche d'un Passage par le Nord de l'Amérique; mais voyons si, au milieu de toutes ces exagérations, au milieu de tout ce qui n'est pas vrai, nous ne démêlerons pas un fait, une vérité.

Les Historiens espagnols n'ont fait aucune mention du Voyage de *Fuente*, je ne sais même

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.



1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

si cet Amiral est seulement nommé dans les Histories de l'*Amérique* ; mais leur silence sur cet événement ne seroit pas une preuve que le Voyage n'a pas été fait. Les Découvertes des Voyageurs modernes des autres Nations, moins réservés que ne le furent, dans les temps passés, ceux de l'*Amérique* espagnole à qui le secret étoit commandé, et qui, en général, l'ont trop bien gardé, peuvent jeter un grand jour sur les Découvertes des anciens Navigateurs. On est assuré que, dans l'intervalle de 1786 à 1789, la *Pérouse*, et, après lui, les Navigateurs Anglais et les Américains des *États-Unis*, que le commerce des Pelleteries a fait affluer à la Côte Nord-Ouest de l'*Amérique*, ont découvert et visité, entre le 47.<sup>me</sup> et le 56.<sup>me</sup> Parallèle, près de 200 lieues de Côtes, où le capitaine *Cook*, avant ces époques, avoit déjà découvert dans la partie méridionale, le Point de *Nootka-Sound*. Tout cet espace, qui comprend au Sud l'*Entrée* ou le *Détroit de Fuca*, et au Nord, d'autres *Entrées*, dont plusieurs ont été reconnues et où des Vaisseaux ont mouillé, ne présente, sur toute sa longueur, qu'une suite d'îles groupées qui forment entre elles des canaux sans nombre ; et l'on en voit plusieurs à la hauteur de 53 degrés à laquelle *Fuente* place son Archipel de *San-Lazaro* et son *Rio de los Reyes*. Si l'on admet que cet Amiral, après avoir traversé l'Archipel,

soit parvenu dans cette grande Mer où le capitaine *Meares* assure qu'en 1789, le Sloop américain, le *Washington*, a navigué, laissant l'Archipel à l'Ouest, et voyant les Terres du Continent à l'Est, on peut croire que *Fuente* apercevant devant lui la grande Terre, a dirigé sa route sur elle; que parvenu à la Côte, il y a découvert, à 53 degrés de latitude, une grande Rivière où il a fait entrer ses Vaisseaux; et que ses chaloupes, en la remontant, ont pu se porter jusqu'au Lac où est située la source de la Rivière'. On conçoit

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

---

' Je dirai ici, en anticipant sur les temps, qu'en 1786, *la Pérouse* découvrit, à une assez grande distance à l'Ouest du Continent, une suite de Terres, ou d'îles, dont le milieu est situé vers 53 degrés de latitude: il s'assura qu'elles sont séparées de la grande Terre par un Canal, ou un long Golfe d'environ 20 lieues de largeur; et après avoir traversé ce Canal, de l'Ouest à l'Est, il découvrit dans l'Est des premières Terres, vers 52 degrés et demi, un grand Archipel qui n'est pas encore le Continent, mais au-delà duquel il distinguoit les hautes Terres qui y appartiennent. En 1788, le capitaine *Duncan* a visité la côte orientale des premières Terres qu'avoit découvertes *la Pérouse*, et la côte occidentale de l'Archipel situé à l'Est de ces Terres; il a trouvé que cet Archipel présentait un nombre considérable d'Ouvertures, d'Entrées, de Passages, &c. Enfin, en 1789, le capitaine *Grey* du Sloop des *États-Unis* le *Washington*, après avoir traversé le Détroit de *Fuca* qui termine au Sud le grand Archipel, entra (*dît-on*) dans une Mer libre, côtoya la bande orientale de cet Archipel, et eut constamment dans l'Est et à un

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

ensuite que l'Amiral ou l'Éditeur de sa Lettre, a pu accompagner ces faits vraisemblables, et peut-être vrais, de tous les accessoires romanesques qui ont décidé quelques Savans à rejeter cette relation dans la classe des Voyages imaginaires : mais il pourra n'en être pas moins vraie, à 53 degrés de latitude, l'Amiral a navigué à travers un Archipel, qu'au-delà, il a trouvé une Mer libre, une Côte habitée, une grande Rivière et des Lacs; et que, tandis que lui, en

---

grand éloignement, la vue des hautes Terres du Continent.

En comparant avec ces Découvertes de notre temps (*dont je suppose les rapports exacts*), ce qu'on lit dans la Relation de Fuente, on pourroit peut-être supposer que l'Amiral, porté au large par des vents contraires, auroit d'abord reconnu la côte occidentale des premières Terres, les plus éloignées du Continent, et dont le milieu est situé vers 53 degrés de latitude; qu'ayant traversé ces Terres qui présentent plusieurs Canaux, dans lesquels un Courant établi peut donner à un long Déroit l'apparence d'une Rivière, il se sera trouvé dans le Golfe qui sépare ces premières Terres ou îles du grand Archipel de l'Est; que parvenu, en faisant route à l'Est, à ce second Archipel, qu'il aura pris pour le Continent, il y aura abordé, vers 53 degrés de latitude, à quelque-une de ces nombreuses Ouvertures que le capitaine *Duncan* y a découvertes; qu'engagé dans cette Ouverture qu'il aura prise pour l'embouchure d'une Rivière, il l'aura remontée vers le Nord-Est; que cette route l'aura fait parvenir à cette mer intérieure que le *Washington* a découverte; et que, la prenant pour un grand Lac, et l'ayant traversée de l'Ouest à l'Est, il sera parvenu à la côte du Continent, où il aura trouvé quelque

sortant de l'Archipel, se dirigeoit vers l'Est, son capitaine *Bernardo* s'est porté dans le Nord de ce même bassin, où il a pu trouver quelque Rivière, quelque Entrée, quelque Lac, qui lui auront permis de pousser sa course vers le Nord, assez avant dans les terres. Tout ce que, dans ces derniers temps, nous avons retrouvé des anciennes Découvertes dont on nioit la réalité, parce que, en les niant, on étoit dispensé de les chercher, les îles de *Salomon*, de *Mendaña*, la *Sagittaria* et

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

---

embouchure de Rivière, par laquelle il aura pu pénétrer, jusqu'à une certaine distance, dans l'intérieur des terres, &c.

Ces suppositions, sans doute, n'offrent rien d'in vraisemblable; mais il ne se présente aucun moyen de vérifier les faits. Cependant, j'incline plutôt à croire que l'Archipel auquel *Fuente* a imposé le nom d'Archipel de *San-Lazaro*, est celui qui se trouve le plus voisin du Continent, celui qui s'y rejoint par ses Extrémités du Nord et du Sud, et dans l'Est duquel est située cette grande Mer libre qui le sépare du Continent. Ce qui me porte à le penser, c'est que suivant la Relation, *Fuente* a parcouru 260 lieues espagnoles, ou près de 300 lieues marines, dans les canaux tortueux de son Archipel de *San-Lazaro*; et que nous savons que l'Archipel que *la Pérouse* a découvert à vingt lieues au large du Continent, n'a pas plus de 20 lieues marines dans sa plus grande largeur.

J'invite le Lecteur à jeter les yeux sur la Carte qui appartient aux Voyages de *Meares*, et à relire cette Note quand il aura pris connoissance des Voyages de *la Pérouse*, de *Duncan*, de *Grey* et autres, qui se trouvent ici à la suite de l'Histoire des Navigations des Espagnols. (*Voyez Pl. II.*)

1640.  
L'Amiral  
de Fuente.

autres îles de *Quiros*, sa *Tierra Austral del Espiritu Santo*, les îles *Sandwich*, &c., nous imposent l'obligation d'être très-réservés à prononcer que ce que nous n'avons pas encore retrouvé n'existe pas. On ne peut douter que le Gouvernement espagnol n'en sache beaucoup plus sur la partie du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, que nous n'en pouvons deviner; mais il n'est pas moins certain qu'il est peu disposé à permettre que ce qu'il en connoît soit connu des autres Nations<sup>1</sup>.

1728.  
Bering  
et  
Tschiricow.  
1.<sup>er</sup> Voyage.

L'EXAMEN auquel je me suis livré, du Voyage de l'amiral *de Fuente*, m'a mis dans le cas d'indiquer, par anticipation, des Découvertes qui appartiennent à des époques très-récentes; mais je reprends l'ordre chronologique des Voyages.

La dernière Expédition dont l'Histoire nous ait

---

<sup>1</sup> L'Espagne a semblé affecter jusqu'à présent de regarder comme apocryphe la Relation de *Fuente*, et de confirmer l'opinion qui s'étoit établie, que sa Découverte est une Fable. On lit dans un Ouvrage espagnol, ayant pour titre, *Noticia de California*, dédié à Sa Majesté Catholique, publié sous l'approbation du Conseil de *las Indias*, et avec toutes les Permissions et les Censures exigées (*Madrid*, 1757. In-4.<sup>o</sup> page 436): qu'à l'égard des Découvertes de *Fuca* et de *Fonta* (ou *Fuente*) tous les motifs d'honnêteté et de bonne foi obligent à déclarer qu'on ne doit pas faire fond sur les Relations qui nous les ont annoncées. « Si l'on me demande à présent, ajoute l'Auteur, quelles Rivières, quels Lacs, quelles

transmis les détails authentiques, étoit, comme on l'a vu, celle de *Viscaino* en 1602; et j'ai exposé ce qu'on pouvoit présumer de celle de *Fuente*, en 1640. A compter de celle-ci, un siècle entier s'est écoulé sans qu'aucune Nation ait paru s'occuper des Côtes Occidentales de l'*Amérique du Nord*. On doit croire néanmoins que, si l'*Espagne* n'a fait aucune Expédition maritime, elle n'a pas négligé de pousser par terre ses Découvertes au Nord; mais ses Historiens se taisent sur le succès de ces entreprises: on sait seulement que les excursions qu'elle ordonna, à différentes époques, conduisirent d'abord à découvrir, à l'Est de la *Californie*, les Provinces de *Sonora* et *Cinaloa*, la plus riche portion de cette Terre

1728.  
Bering  
et  
Tschiricow.  
1.<sup>er</sup> Voyage.

en malheurs si féconde,  
Qui produit les trésors et les crimes du Monde <sup>1</sup>.

---

Nations, &c., à l'exception de ce qui est connu par les Découvertes des Russes, doivent se trouver sur la côte de l'*Amérique*, à partir de la *Californie* et du *Nouveau Mexique*, vers le Nord, sur un espace de cinquante degrés [ mille lieues ] en latitude; je n'ai pas honte de répondre sans hésiter, et d'un seul mot: *Yo no lo sé*; je l'ignore, je n'en sais rien."

Le soin d'accréditer cette opinion a pu avoir son motif dans une politique dont la marche n'est pas nouvelle: l'*Espagne*, en déclarant qu'elle ne croyoit pas aux Découvertes de *Fuca* et de *Fuente*, a voulu que les autres Nations n'y crussent pas non plus, et ne fissent aucune tentative pour les retrouver.

<sup>1</sup> *Voltaire*, Tragédie d'*Alzire*.

1728. Cependant la *Russie* qui cherchoit à étendre vers l'Orient le territoire déjà trop étendu sur lequel son Tzar faisoit peser sa domination, poussa ses Découvertes de cê côté jusqu'à l'extrême frontière de l'*Asie*, et ne renonçoit pas à l'espoir de joindre un jour à ses vastes Domaines de l'Ancien Monde quelque portion du nouveau Continent. Ses espérances ne paroissent pas dénuées de fondement : ses Coureurs, ses Cosaques ne pouvoient à la fin manquer d'atteindre l'*Amérique* ; soit que les deux Continens fussent unis par le Nord et formassent une Terre continue ; soit qu'ils fussent séparés par un Détroit : car, dans cette dernière hypothèse, on pouvoit croire que les deux grandes Divisions de la Terre se rapprochoient assez des dimensions que leur assignoient les combinaisons des Géographes, pour que le Détroit, s'il existoit, ne présentât qu'un espace de mer peu considérable, et tel qu'il pût être franchi par les embarcations du pays, sur-tout avec la certitude de rencontrer, à peu de distance, les Terres Occidentales de l'*Amérique*.

Mais on avoit peu d'espoir, il en faut convenir, que des Aventuriers, sans aucune connoissance de l'Art de la Navigation, et qui, Chasseurs par état, tentoient de temps à autre la fortune sur la Mer, pour étendre leur chasse sur les îles voisines du *Kamtschatka*, pussent procurer des éclaircissemens

qui ne laissassent aucun doute sur la situation relative de l'*Asie* et de l'*Amérique* : naviguant d'une île à l'autre, dans le Bassin formé par les Côtes *Nord-Est* de la première, et les Côtes *Nord-Ouest* de la seconde, il eût été possible que ; sans s'en douter, ils eussent abordé à quelque Pointe avancée du Continent américain ; et qu'y trouvant les mêmes animaux qu'ils poursuivoient sur les îles, il ne leur vînt pas en la pensée qu'ils avoient passé d'un Monde dans un autre. On ne pouvoit donc obtenir des connoissances certaines à cet égard, que par une Expédition concertée qui devoit n'être confiée qu'aux Marins les plus expérimentés. *Pierre I*, à qui la moitié d'un grand Continent, échue dans son lot, ne sembloit pas encore suffisante, traça de sa propre main, peu de temps avant sa mort, les Instructions d'un Voyage dont l'objet, qui l'occupoit depuis plusieurs années, étoit de s'assurer si l'*Asie* étoit séparée de l'*Amérique* par un Détroit : bien déterminé, sans doute, à ne pas regarder ce Détroit, s'il existoit, comme une borne que la Nature eût mise à son ambition et à son Empire.

Mais toute la Marine du *Kamtschatka* n'étoit pas capable de fournir les vaisseaux et les hommes propres à cette Expédition : il fallut ordonner d'avance le rassemblement de tous les matériaux nécessaires pour la construction et l'équipement

1728.

Bering

et

Tschiricow.

1.<sup>er</sup> Voyage.



1728. des Vaisseaux , et envoyer de Russie , des Capitaines , des Officiers et des Gens de mer. *Vitus Bering* <sup>et</sup> *Tschiricow*. I.<sup>er</sup> Voyage. *Bering* <sup>1</sup>, Danois d'origine , et le Russe *Alexoi Tschiricow*, furent choisis pour exécuter cette partie du testament de *Pierre le Grand*, dont la volonté dernière , plus respectée que celle de notre *Louis le Grand*, survécut à un pouvoir qui n'étoit plus , mais dont le souvenir commandoit encore l'obéissance. *Bering* étoit Capitaine Commandant , ou Commodore , dans la Marine de Russie ; *Tschiricow* avoit le grade de Capitaine : le Danois , employé depuis long-temps au service du Tzar , avoit donné des preuves d'une grande habileté ; le Russe étoit digne de le seconder.

Les deux Vaisseaux destinés pour l'Expédition projetée , les premiers qui eussent été construits à une des extrémités de la Terre à peine connue , ne purent être prêts à prendre la mer avant l'année 1728 ; et le 20 Juillet , *Bering* fit voile de l'Embouchure de la Rivière de *Kamtschatka*. Il dirigea sa route vers le Nord-Est suivant la direction de la Côte d'*Asie* dont il ne perdit jamais la vue. Le 15 d'Août , il étoit parvenu , par 67 degrés 18 minutes de latitude

---

\* Quelques Auteurs écrivent *Beerings*, les Anglais *Behring* : *Muller* ( dans la traduction française ) écrit *Bering* ; et j'ai cru devoir suivre son orthographe.

Nord, à la vue d'un Cap au Nord duquel la Côte couroit à l'Ouest. Il n'eut point connoissance dans ce premier Voyage, de la Côte de l'*Amérique*, et revint au Port d'où il étoit parti <sup>1</sup>.

1728.  
Bering  
et  
Tschiricow.  
1.<sup>er</sup> Voyage.

*William Coxe*, dans son *Histoire des nouvelles Découvertes des Russes*, dit que « *Bering*, parvenu à la hauteur de  $67^{\circ} 18'$ , conclut trop tôt qu'il avoit dépassé l'extrémité Orientale de l'*Asie*; et que, s'il eût continué de suivre la Côte, il eût reconnu que ce qu'il avoit pris pour l'*Océan du Nord*, n'étoit qu'une grande Baie profonde <sup>2</sup> ».

M. *Coxe* commet ici une erreur que, sans doute, il eût rectifiée, si, au temps où il écrivoit (avant l'année 1780), il eût pu connoître les Découvertes du capitaine *Cook* dans cette partie. Les Observations de ce célèbre Navigateur ont fixé la latitude du Cap le plus Oriental de l'*Asie* à  $66^{\circ} 5' 3''$ : et si *Bering* s'est en effet élevé jusqu'à  $67^{\circ} 18' 4''$ , il étoit parvenu à une latitude plus

<sup>1</sup> Voyez les *Voyages et Découvertes des Russes*, par *Muller*, trad. de l'allemand. Tom. I.<sup>er</sup>, pages 147 et suiv.

<sup>2</sup> *Russian Discoveries*, by *W. Coxe*. London, 1780. In-4.<sup>o</sup>, page 323, Note\*.

<sup>3</sup> Voyez the *Original Astronomical Observations made in a Voyage to the Northern Pacific Ocean*, &c. By *W. Bayly*. London, 1782. In-4.<sup>o</sup>, page 350.

<sup>4</sup> *Reinold Forster* dit que *Bering* s'éleva, dans ce premier voyage, jusqu'à 76 degrés de latitude (*Northern Voyages and Discoveries*, p. 481): je présume que c'est une faute d'impression.

1728. Nord d'environ un degré un quart que celle de la partie la plus orientale de l'ancien Continent : il étoit donc entré dans l'*Océan Boréal* ; et, sans le savoir, il avoit passé par le Détroit qui sépare les deux Mondes ; le problème étoit résolu. La postérité équitable a imposé à ce Détroit le nom de *Détroit de Bering* ; et sa réalité a remplacé la fable du *Détroit d'Anian*.

1729. UN SECOND Voyage fut entrepris, en 1729, par les mêmes Navigateurs ; mais il ne procura aucune nouvelle connoissance.

1741. CE NE FUT qu'en 1741 que *Bering* et *Tschirikow*, pour la troisième fois, firent voile du *Kamtschatka*, le 4 de Juin, avec l'intention, après s'être élevés jusqu'à 50 degrés de latitude Nord ; de pousser leur route à l'Est jusqu'à la rencontre du Continent de l'*Amérique*. Mais, dès le 20 du même mois, les Vaisseaux furent séparés par un coup de vent ; et la brume ne permit pas qu'après la tempête ils se rejoignissent.

Le 18 Juillet, *Bering* découvrit le Continent de l'*Amérique* à 58° 28' de latitude ; et, suivant son Estime, à 50 degrés <sup>1</sup> à l'Est du Méridien

---

<sup>1</sup> On sait aujourd'hui que cette différence de Méridien est de 62 degrés.

d'*Awatscha*, aujourd'hui *Petropawłowska*, ou *Saint-Pierre* et *Saint-Paul*. Le 20, il laissa tomber l'ancre près d'une assez grande île, à peu de distance du Continent; et, en cet endroit, une Pointe de terre qui s'avance dans la mer, fut nommée Cap *Élie*, du Saint du jour: un autre Cap qui se montrait dans l'éloignement, à l'Ouest du premier, reçut le nom de *Saint-Hermogène*. La terre paroissoit former un grand Golfe entre ces deux Caps. *Bering* communiqua avec les Naturels du pays.

Le 21, il remit à la voile, avec le projet de s'élever dans le Nord, en suivant la direction de la Côte, jusqu'à 65 degrés de latitude; mais le gisement des terres qui se portoient dans le Sud-Ouest, s'opposa à la route qu'il se proposoit de tenir. Il navigua à travers une suite d'îles qui bordent la grande Péninsule, connue aujourd'hui sous le nom d'*Alaska*: tout le mois d'Août fut employé dans cette navigation. Le 29, il mouilla, à 55° 25', au milieu d'un groupe d'îles qu'il nomma *Schumagin*: elles sont habitées; et les Russes communiquèrent avec les Naturels. On lutta contre les vents contraires jusqu'au 24 de Septembre, que l'on revit la terre au Nord; une montagne assez haute, située sur la Pointe Sud-Ouest de la Péninsule d'*Alaska*, vers 51 degrés et demi de latitude, fut nommée Mont de *Saint-Jean*.

1741.

Bering

et

Tschiricow.

III. Voyage.

## I INTRODUCTION.

1741. Dans le courant d'Octobre, on découvrit une  
*Bering* partie des îles que nous connoissons aujourd'hui  
 et sous le nom d'*Aleutiennes*, et qui dépendent du  
*Tschirikow.* Continent de l'*Amérique*.  
 III. Voyage.

*Bering*, depuis long-temps, étoit dans un état de maladie et de dépérissement qui ne lui permettoit plus de s'occuper de la conduite du Navire; et la plus grande partie de l'Équipage étoit atteinte du scorbut. On navigua à l'aventure, jusqu'à ce que les vents et la mer portèrent enfin le Vaisseau sur une île dont on ignoroit la position à l'égard des deux Continens, et sur laquelle le Bâtiment fit naufrage. *Bering* mourut, le 8 de Décembre, sur cette île qui, avec raison, a pris le nom du premier Navigateur qui se soit hasardé dans ces parages et qui ait découvert le Continent de l'*Amérique Occidentale* à une hauteur à laquelle, avant lui, aucun Voyageur connu ne s'étoit élevé.

Quelques hommes de l'Équipage, les seuls qui purent résister à la rigueur de l'hiver et à l'excès des fatigues et de la misère, parvinrent, après des peines infinies, à construire, avec les débris du Vaisseau, une Chaloupe qui, l'année suivante, les transporta au *Kamtschatka*.

L'île où repose *Bering* est située entre 55 et 56 degrés de latitude, à environ 50 lieues de la Côte du *Kamtschatka*.

Le Voyage de *Tschirikow* fut moins malheureux

## INTRODUCTION.

17

que celui de son Chef ; mais il n'eut guère moins à souffrir. Après sa séparation du Vaisseau commandant, qu'il chercha jusqu'au 25 de Juin, se trouvant sur le Parallèle de 48 degrés, il dirigea sa course à l'Est. Il paroît par la Carte que *Muller* a jointe à ses *Découvertes des Russes*, que *Tschirikow* qui découvrit la Côte de l'*Amérique* vers le milieu de Juillet, y attérit entre le cinquante-cinquième et le cinquante-sixième Parallèle; mais d'autres le font attérir à 58 degrés. La Côte qui se présenteoit devant lui, étoit escarpée, aride, défendue par des rochers, et sans une seule île qui pût offrir un abri. Il mouilla au large, et détacha sa grande chaloupe pour prendre terre où elle pourroit aborder. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'elle reparût : il expédia le canot pour en avoir des nouvelles ; mais cette seconde embarcation éprouva sans doute le même sort que la première ; et on ignore quel fut celui de l'une et de l'autre. Des canots, montés par des Américains, se présentèrent, quelques jours après, pour reconnoître le Vaisseau ; mais ils n'osèrent en approcher, et il ne restoit à bord aucun Bâtiment à rames qu'on pût détacher pour aller à leur rencontre ou à leur poursuite, et les engager à venir au Vaisseau où on les eût retenus comme otages. *Tschirikow* désespérant de revoir les hommes qu'il avoit envoyés à terre, prit le parti

1741.  
Bering  
et  
*Tschirikow*.  
III. Voyage.

1741. d'abandonner la Côte, et revint au *Kamtschatka*'.  
 Bering Tel fut le succès de la première expédition  
 et des Russes à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* : la  
 Tschiricow. Découverte de cette partie du nouveau Continent  
 III.° Voyage. leur coûta la perte du plus habile de leurs Navi-  
 gateurs ; mais ce premier Voyage, en les éclairant  
 sur la situation relative de l'*Amérique* et de l'*Asie*,  
 leur ouvrit la voie à toutes les Découvertes qui  
 ont été faites successivement, soit par des Aven-  
 turiers, aux frais des Armateurs et Négocians du  
*Kamtschatka*, soit par des Officiers de la Marine  
 impériale, aux frais du Gouvernement : en 1745,  
 par *Michel Navodtsikoff* ; en 1750, par *Émilien*  
*Yagoff* ; de 1753 à 1756, par *Cholodiloff*, *Serebra-*  
*nikoff* et *Ivan Krassilnikoff* ; de 1758 à 1760, par  
*Demetrius Paikoff*, *Pushkareff*, *Pierre Wasyntinski*  
 et *Maxime Lasaroff* ; en 1762, par *Drusin*,  
*Medvedeff*, *Korovin* et *Étienne Glotoff* ; en 1764,  
 par *Solovioff* et le lieutenant *Synd* ; en 1766, par  
*Aphanassei Otcheredin* ; et de 1768 à 1769, par  
 le capitaine *Krenitzin* et le lieutenant *Levasheff*<sup>2</sup>.  
 Tous ces Voyages ont eu principalement pour  
 objet la Reconnoissance de ce long Archipel,

---

<sup>1</sup> Voyez *Muller*, *Découv. des Russes*, Tome I.<sup>er</sup>, page 240  
 et suiv.

<sup>2</sup> *W. Coxe* a publié les Relations de ces divers voyages  
 dans ses *Russian Discoveries*.

connu sous le nom collectif d'îles *Aleoutes*, *Alcutiennes*, ou *des Renards*, que les Cartes russes partagent en plusieurs Archipels sous des noms différens; de toute la partie de Côte qui s'étend Est et Ouest sous le Parallèle de 60 degrés, et comprend un grand nombre d'îles situées au Sud de la grande Terre, dont quelques-unes avoient été visitées, et d'autres seulement aperçues par *Bering*; enfin de la Presqu'île d'*Alaska*, et des Terres situées au Nord de cette Péninsule jusqu'au 70.<sup>me</sup> degré. C'est sur les îles *Aleutiennes*, et sur plus de trois cents lieues de Côtes qui se prolongent jusque par-delà le Cercle Polaire, que les Russes infatigables ont formé ces Établissemens multipliés, ces Factoreries qui alimentent le commerce des Pelleteries dont l'Empire de *Russie* tire de si grands avantages dans ses relations commerciales et ses échanges avec l'Empire de la *Chine*.

Je dois faire remarquer que les Français n'ont pas été totalement étrangers à la première découverte que les Russes ont faite de la Côte Occidentale de l'*Amérique du Nord*. Le frère de nos célèbres *Delisle*, l'un Astronome, l'autre Géographe, *Delisle de la Croyère*, étoit embarqué, en qualité de Savant, sur le Vaisseau de *Tschirikow*, comme *Steller*, Médecin de profession et versé dans toutes les parties de l'Histoire naturelle, l'étoit

1741.

Bering

et

Tschirikow.

III. Voyage.



1741. sur celui de *Bering*. Les maladies qui firent tant  
Bering de ravages sur le Vaisseau de *Tschirikow*, n'épar-  
et gnèrent pas *la Croyère*; sa vie finit avec l'Expe-  
Tschirikow. dition. Le capitaine *Clerke* qui, après la mort  
III. Voyage. tragique du capitaine *Cook*, dans son troisième  
 Voyage, lui avoit succédé dans le comman-  
 dement en chef de l'Expédition, découvrit, au  
*Kamtschatka*, le lieu de la sépulture d'un Français  
 que l'amour des Sciences avoit poussé jusqu'à  
 l'extrémité Orientale de l'*Asie*; et il s'occupa avec  
 intérêt de signaler par une inscription honorable,  
 le coin de terre oublié où les cendres de *la*  
*Croyère* reposent si loin de sa terre natale. *La*  
*Pérouse*, dans le séjour qu'il fit à *Petropawlowaska*,  
 eut occasion d'acquitter la dette des Français  
 envers la Nation anglaise: le capitaine *Clerke* qui  
 termina sa carrière, lorsque, après une seconde  
 course au Nord, il venoit, une seconde fois,  
 relâcher dans le même Havre, y fut inhumé: le  
 temps, ou la curiosité des Kamtschadales, avoit  
 détruit l'inscription que portoit sa tombe; *la Pé-*  
*rouse* donna tous ses soins à la rétablir, telle qu'on  
 la lit dans la Relation originale du troisième  
 Voyage de *Cook*; et, afin d'en prolonger la durée,  
 il la fit graver sur le cuivre. Ces égards mutuels  
 de Navigateurs étrangers l'un à l'autre, ces actes  
 de l'amitié et de la fraternité, pourront étonner  
 les habitans sédentaires et apathiques de nos

Cités , qui , n'ayant jamais été tentés de s'exposer aux dangers de la Mer , ignorent ce que peut inspirer la communauté de ces dangers , à ceux qui , sans se connoître , savent qu'ils les ont partagés. Au *Kamtschatka* , à sept mille lieues de l'*Europe* , tous les Européens , et sur-tout les Européens Marins , sont compatriotes et frères : et l'homme qui , par ses Découvertes ou ses travaux , a bien mérité du Genre-humain , n'appartient-il pas , par la reconnaissance , à tous les Peuples de la Terre ?

1741.  
Bering  
et  
Tschiricow.  
III. Voyage.

TANDIS que les Russes , dans leurs courses multipliées , s'empessoient de découvrir la partie du Nord de l'*Amérique* , voisine de leurs Domaines d'*Asie* , qu'il leur importoit de connoître ; les Espagnols , pour qui cette connoissance n'étoit pas moins importante , sembloient , depuis long-temps , ne pas s'occuper de poursuivre leurs premières Découvertes. Depuis 1640 , c'est-à-dire , depuis l'Expédition , en partie vraie , en partie fabuleuse , de l'amiral de *Fuente* , ou plutôt depuis 1602 , époque de l'Expédition authentique de *Viscaino* , jusqu'en 1769 , les Historiens espagnols gardent le silence sur les tentatives successives que les Vice-rois du *Mexique* ont dû ordonner pour accroître le territoire de l'*Amérique espagnole* , et pousser les envahissemens dans le Nord de

1769.  
Vicente Vila  
et  
Gaspar  
de Portola.

1769. la *Californie*. On ne peut douter cependant que, durant cette période de 167 ans, les Espagnols n'ayent gagné du terrain, pied à pied, dans l'intérieur des terres; mais il paroît qu'aucune Expédition par mer, entreprise dans cette vue, n'a mérité que l'Histoire nous en transmît les détails, ou même en conservât le souvenir. Ce ne fut qu'en 1769; qu'éveillé par les Découvertes des Russes que l'attrait d'un climat plus doux pouvoit attirer des Côtes glaciales du Nord, vers les Côtes moins septentrionales de l'*Amérique*, et décidé par la crainte que quelque autre Nation, plus entreprenante, ne fût appelée par le commerce, et ne voulût prendre pied dans ces Contrées qui, quoique voisines ou limitrophes des Provinces soumises à la Couronne d'*Espagne*, sembloient ne lui pas appartenir, le Gouvernement espagnol voulut enfin réaliser d'anciennes Prises de possession, quoiqu'il dût bien savoir que, de tout temps, ces sortes d'Actes furent considérés par toutes les Puissances de la Terre, comme de vaines formalités, comme des titres caducs que le temps a frappés de prescription; il voulut se mettre en mesure de soutenir par la force, si les circonstances l'exigeoient, des prétentions qui n'avoient de fondement que le hasard d'une première Découverte, et tout au plus un projet d'occupation, dont l'exécution avoit été

renvoyée à un avenir incertain. Alors on se rap-  
 pela qu'en 1602, un amiral *Viscaino* avait dé-  
 couvert un excellent Port, situé à 36 degrés  
 deux tiers de latitude septentrionale. Cette po-  
 sition qui devenoit intermédiaire entre les Places  
 fortes du *Mexique* et la limite des Découvertes  
 des Russes, parut mériter qu'avant de pousser les  
 Reconnoissances plus au Nord, on s'occupât de  
 se faire un point d'appui, de se ménager un Port  
 de refuge. Il fut donc résolu qu'on établiroit un  
*Presidio* à *Monterey*, anciennement découvert par  
*Viscaino*; et qu'en marchant vers ce Port, on  
 commenceroit par établir un premier Préside à  
 celui de *San-Diego*, situé à 33 degrés deux tiers  
 de latitude, à la hauteur de l'Isthme de la *Califor-  
 nie*. Mais, en projetant un nouvel envahisse-  
 ment sur les Naturels de l'*Amérique*, il falloit  
 bien se faire illusion à soi-même, se dissimuler  
 l'injustice d'une usurpation; et le Gouvernement  
 crut être justifié aux yeux du Genre-humain, et  
 aux siens propres, s'il associoit, en quelque sorte,  
 l'Etre suprême à un projet d'iniquité: comme si  
 le Dieu de paix étoit le Dieu des conquêtes et  
 de la destruction! On ne parla que de la propa-  
 gation de la Foi, de la conversion des Infidelles;  
 et la Religion qu'on mettoit en avant, couvrit  
 d'un voile respecté, les véritables motifs et le but  
 de l'entreprise: des Prêtres missionnaires furent

1769.

Vicente Vila  
 et  
 Gaspar  
 de Portola.

1769. destinés pour marcher avec l'Armée, et établir une  
 Vicente Vila Mission dans chaque lieu où l'on se proposoit  
 et d'établir un Préside; ainsi, par-tout, l'Étendard  
 Gaspar de Portola. de l'Usurpateur devoit être planté à côté de la  
 Croix des Chrétiens.

Mais l'*Espagne* décidoit, sans le vouloir, une question que son intérêt peut-être eût demandé qu'elle laissât toujours indécise; celle de savoir si la simple Découverte d'une terre, ou même la vaine formalité de la Prise de possession, sans être suivie de l'effet, pouvoit tenir lieu d'un titre réel de Propriété et du droit d'occupation. Avoit-elle oublié qu'en 1578, l'amiral *Drake* qui découvrit la *Nouvelle Albion*, comprenant plus de deux cents lieues de Côtes, entre 37 et 48 degrés de latitude, avoit pris solennellement possession de toute la Contrée, au nom de la Reine *Élisabeth!* et si, aujourd'hui, l'*Angleterre* se proposoit de faire revivre cette ancienne Prise de possession, cette prétendue Propriété, l'*Espagne* ne se croit-elle pas fondée à soutenir que le temps en a effacé le titre! Mais, je le demande, celui que l'*Espagne* avoit pour occuper *San-Diego*, *Monterey*, et les pays adjacens, est-il mieux conservé, parce qu'il a vingt-quatre années de moins d'ancienneté! Je ne suis qu'Historien, et je dois laisser aux Publicistes à décider la question: peut-être jugeroient-ils, après avoir consulté le droit

primitif de tout habitant de la Terre , qu'il y a eu d'un côté , et qu'il y auroit de l'autre , usurpation et abus de la force.

1769.  
Vicente Vila  
et  
Gaspar  
de Portola.

Quoi qu'il en soit , le projet d'établir des Présides au Nord de la *Californie* avoit été conçu par le Gouvernement espagnol ; et le Vice-roi de la *Nouvelle-Espagne* , le Marquis de *Croix* , ordonna un armement composé des Paquebots le *San-Carlos* et le *Sant - Antonio* , l'un commandé par Don *Vicente Vila* , premier Pilote de la Marine royale ; l'autre par Don *Juan Perez* , Pilote pour la Navigation des *Philippines* : et un Détachement de troupes sous le commandement de Don *Gaspar de Portola* , Gouverneur de la Péninsule de *Californie* , fut destiné pour suivre la Côte par terre , tandis que les Paquebots la prolongeroient par mer. Mais le Marquis de *Croix* jugeant que le petit nombre d'Européens dont il pouvoit disposer , ne seroit pas suffisant pour réduire les Peuples du Nord de la *Californie* , qui , sans doute s'armeroient contre les *Envahisseurs* de leur pays , se décida , à l'exemple du Conquérant du *Mexique* , à opposer un Peuple de l'*Amérique* à un autre : et des Californiens , armés à leur manière , furent contraints de se joindre à la Troupe européenne , pour aider à soumettre leurs compatriotes au joug étranger qu'eux - mêmes avoient subi.

1769. Le 10 de Janvier 1769 <sup>1</sup>, Don *Vicente Vila* fit voile du Port de *la Paz*, situé à la côte Occidentale de la *Californie*, vers 24 degrés et demi de latitude. Les Paquebots eurent à lutter contre les vents du Nord qui dominant sur cette Côte; et la Troupe de Terre éprouva les plus grandes fatigues. Ce ne fut que le 29 d'Avril qu'on put atteindre le Port de *San-Diego*, le premier où l'on devoit former un Établissement; et on le quitta le 14 de Juin suivant.

Vicente Vila  
et  
Gaspar  
de Portola.

De plus grandes difficultés s'opposèrent encore à l'arrivée au Port de *Monterey*. Quoiqu'il ne soit éloigné du premier que d'environ 72 lieues dans le Nord-Ouest, et que sa latitude eût été déterminée avec exactitude dans le Voyage de *Viscaino*, dont *Torquemada* avoit écrit et publié la Relation; ce ne fut qu'après les recherches les plus pénibles par mer et par terre, que le 31 mai 1770, une année après leur établissement à

---

<sup>1</sup> La Relation espagnole de ce Voyage a été imprimée à l'Imprimerie du Gouvernement de la *Nouvelle Espagne*, sous le titre de *Diario historico de los Viages de Mar y Tierra hechos al Norte de la California*, &c. L'Ouvrage se trouve très-difficilement en *Espagne*; mais je suis parvenu à m'en procurer, de *Madrid*, une copie manuscrite qui, par son exactitude, équivaut à l'imprimé. On trouvera un Extrait plus détaillé de ce Voyage, dans les Notes géographiques qui étoient jointes aux Instructions données à *la Pérouse*.

*San-Diego*, les Espagnols parvinrent enfin à retrouver le Port de *Monterey* sur le même Parallèle que celui qui étoit indiqué dans la Relation de *Viscaino*<sup>1</sup>. Je ne puis me dispenser de remarquer que, lorsqu'en 1786, *la Pérouse* revenant de la côte du *Nord-Ouest*, voulut relâcher à ce Port, qu'il ne connoissoit, comme *Vicente Vila*, que par sa latitude, il y atterrit avec la même précision, et le trouva avec la même facilité, qu'un Vaisseau français, revenant du large, retrouve l'île d'*Ouessant* et le Port de *Brest*.

1769.

Vicente Vila  
et  
Gaspar  
de Portola.

On est étonné, en lisant le Journal du Voyage des Espagnols, qu'en 1770, ils en fussent encore à connoître un pays si voisin de celui qu'ils occupent depuis trois cents ans : il paroît cependant, d'après ce qui est dit dans la Relation, que les hommes et les choses étoient également nouveaux pour eux ; et cette observation peut faire croire que si, dans l'intervalle de 1602 à 1769, ils ont fait des progrès au Nord du *Mexique*, dans l'intérieur des Terres, ils avoient négligé la connoissance des Côtes : on sait qu'en général,

---

<sup>1</sup> *Torquemada* place ce Port à 36° 40' : les Espagnols, dans leur Voyage de 1769, observèrent la même latitude ; mais, dans un second voyage, en 1775, ils la fixent à 36° 44'. Suivant les Observations faites par *la Pérouse* en 1786, la latitude doit être de 36° 38' 25", et la longitude, à l'Ouest du Méridien de *Paris*, de 124° 3'.



1769. ce n'est pas dans le voisinage de la mer que la  
 Nature prépare, par le travail des siècles, ces  
 métaux précieux et funestes, dont la recherche  
 pouvoit seule exciter les efforts et les entreprises  
 d'une Nation à qui tous les moyens ont paru  
 légitimes pour en acquérir l'exclusive possession.  
 On lira avec plaisir, dans le Journal de *la Pé-  
 rouse*, des détails intéressans sur le Port de *Mon-  
 terey*, sur le pays qui en dépend, et sur l'espèce  
 de Gouvernement que les Conquérans y ont établi :  
 on doit dire, à l'éloge des Religieux Mission-  
 naires, employés pour en maintenir la conquête,  
 que, s'ils font plier la sainteté de leur ministère  
 à servir la politique et la cupidité, du moins ils  
 s'occupent avec un zèle vraiment chrétien  
 d'adoucir par toutes les consolations que la Re-  
 ligion peut apporter, le fardeau de l'esclavage,  
 qui a dû paroître insupportable à des hommes  
 qui jouissoient de toute la liberté de la Nature.

1771. L'EXPÉDITION de 1769 se borna à la se-  
 conde Découverte du Port de *Monterey*, et à  
 l'établissement d'un Préside : les Découvertes à  
 faire par des latitudes plus élevées furent renvoyées  
 à un autre temps. Un objet plus important, et pour  
 l'exécution duquel Don *Joseph Galvez* avoit été  
 envoyé d'*Espagne*, en qualité de Visiteur général  
 du *Mexique*, devoit absorber tous les soins et tous

INTRODUCTION. 1xiiij

les efforts du Gouvernement. Les Provinces de *Sonora* et de *Cinaloa*, situées à l'Est de la *Mer Vermeille*, avoient été anciennement soumises, mais n'étoient point encore occupées; et le peu de forces qu'on y entretenoit, avoit engagé, en 1765, quelques tribus sauvages qui les avoisinent à y faire de fréquentes incursions: le Marquis de *Croix* voulut y rétablir la tranquillité; et les moyens ordinaires aux Conquérens de l'*Amérique* furent mis en usage pour y parvenir. Cinq années avoient déjà été employées à poursuivre les Sauvages dans des montagnes et des défilés presque impraticables; mais il s'agissoit de posséder paisiblement les Mines les plus abondantes du Nouveau Monde, et rien ne parut impossible: enfin l'Expédition fut terminée en 1771, par la destruction de ces Américains qu'on appeloit *Sauvages et rebelles*: et ce furent encore les plus heureux; car la servitude enveloppa de sa chaîne tous ceux qui survécurent à l'envahissement de leur pays<sup>1</sup>.

1771.  
Expédition  
par terre.

LES VOYAGES répétés des Anglais dans le *Grand-Océan*, lesquels ne pouvoient plus avoir, comme les premiers, pour objet ou pour prétexte, d'y faire observer le Passage de *Vénus* devant le disque du Soleil, devoient naturellement réveiller

1774.  
et  
1775.  
Expédition  
des  
Espagnols.

---

<sup>1</sup> Voyez *Robertson's History of America*, Lib. VII.

1774 les inquiétudes du Cabinet de *Madrid*, et ne  
et tardèrent pas à y porter de nouveau l'alarme. Le  
1775. Gouvernement jugea qu'il n'avoit pas de temps  
Expédition des Espagnols. à perdre pour faire poursuivre les Découvertes  
au Nord de la *Californie*, et s'établir sur la côte  
du *Nord-Ouest*, ou du moins annoncer que l'*Espagne*  
en avoit pris possession, avant que les Navigateurs  
anglais, à l'exemple de leur compatriote *Drake*,  
ne vinssent y planter le Pavillon de la *Grande-  
Bretagne*. Par ces Prises de possession, tout illusoires  
qu'elles sont, l'*Espagne* se préparoit les moyens de  
défendre le terrain, de gagner du temps, et  
d'engager dans sa cause, ses Alliés à qui il impor-  
toit indirectement que les Anglais, qui occupent  
déjà la plus grande partie des côtes Orientales et  
du territoire de l'*Amérique* du Nord, ne parvinssent  
pas à former de même, sur ses côtes Occidentales,  
des Établissmens auxquels la persévérance d'une  
Nation infatigable, et jamais rebutée quand il  
s'agit de son commerce, pourroit, par la suite,  
ouvrir des communications promptes et faciles  
avec ses Établissmens de la partie Orientale. Les  
Anglais, occupant ainsi l'*Amérique* Septentrionale,  
du Levant au Couchant, de cette position eussent  
menacé sans cesse l'*Amérique* Espagnole; et,  
quelque jour, sur quelque'un de ces prétextes que  
la politique tient toujours en réserve au service  
de l'ambition, l'effët eût pu suivre la menace,  
avant

INTRODUCTION. I xv

avant que l'*Espagne* eût fait passer d'*Europe* les forces nécessaires pour défendre ses Possessions d'au-delà des Mers. 1774  
et  
1775.

Les Expéditions au Nord de la *Californie* furent donc reprises par les Espagnols. Il paroît qu'un premier Voyage eut lieu en 1774 ; mais nous n'avons connoissance que de celui qui fut fait en 1775, et dans lequel on se proposoit de faire pousser les Découvertes jusqu'au soixante - cinquième Parallèle, sans doute dans la vue de reconnoître tout ce que les Navigations des Russes avoient pu leur faire découvrir dans cette partie. Expéditions des Espagnols.

L'Honorable *Daines Barrington* a traduit en anglais, et a fait imprimer dans ses *Miscellanies* , 1775.  
Ayala  
et  
la Bodega.  
la Relation du Voyage que Don *Antonio-Maria de Bucarelli y Ursua*, alors Vice-roi du *Mexique*, avoit ordonné, en 1775, pour remplir l'objet que le Gouvernement s'étoit proposé. M. *Barrington* étoit parvenu à se procurer d'*Espagne* une copie du Journal manuscrit de Don *Francisco-Antonio Maurelle*, premier Pilote dans l'Expédition ; mais il n'avoit pu, par aucun moyen, obtenir une copie de la Carte des Découvertes : on n'obtient jamais des Espagnols une communication entière. Nous n'avons plus à regretter cette Carte, depuis que *Cook*, la *Pérouse*, et postérieurement à eux,

---

<sup>1</sup> London, J. Nichols, 1781. In-4.º

1775. plusieurs Navigateurs, Anglais, Américains et  
 Ayala Français, après avoir reconnu la Côte du *Nord-*  
 et *Ouest* de l'*Amérique*, ont publié sans réserve, leurs  
 la Bodega. Observations de tous les genres, et les Cartes  
 générales et particulières des parties qu'ils ont  
 visitées. Il ne nous reste plus à acquérir que des  
 connoissances de détail, que peut-être nous ne  
 devons jamais attendre des Espagnols, mais que  
 les Navigateurs des autres Nations, qui sauront  
 se les procurer sur les lieux, s'empresseront de  
 communiquer à ceux même qui s'obstinent à laisser  
 les leurs enveloppées dans les ombres impéné-  
 trables du mystère.

L'armement des deux Bâtimens légers, la  
 Goïlette *la Sonora* et un Paquebot, qui devoient  
 être employés dans cette nouvelle Expédition,  
 fut fait au Port de *San-Blas*, situé à la Côte de  
*Galicia*, une des Provinces du *Mexique*; et le  
 commandement en fut confié à Don *Juan de*  
*Ayala* qui eut sous ses ordres Don *Juan-Fran-*  
*cisco de la Bodega y Quadra*.

<sup>1</sup> Ils appareillèrent de *San-Blas* le 17 Mars 1775.

Le 7 Juin, à 41 degrés et demi de latitude,  
 ils reconnurent, à une assez grande distance, une

---

<sup>2</sup> On trouvera un Extrait plus détaillé de ce Voyage des  
 Espagnols dans le Recueil des Notes géographiques qui avoient  
 été jointes aux Instructions données à *la Pérouse*.

INTRODUCTION. Ixvij

longue suite de Côtes s'étendant Sud-Est et Nord-Ouest : cette partie comprend le Cap *Mendocino*. 1775. Ayala

Le 9, ils mouillèrent dans un Port situé à 41 degrés 7 minutes de latitude, et à 19 degrés 4 minutes à l'Occident de *San-Blas*; et ils lui imposèrent le nom de *Puerto de la Trinidad*: le Pilote *Maurelle* vante beaucoup le pays et ses habitans. et la Bodega.

Le 9 de Juillet, ils s'estimoient à 47 degrés 40 minutes de latitude; et ils eurent des indices du voisinage de la terre.

Elle fut aperçue le 11, à douze lieues de distance, et le 12 au soir, on n'en étoit pas éloigné de plus d'une lieue. On distinguoit plusieurs Caps, plusieurs îlots, et des montagnes couvertes de neige; et l'on remarqua une petite île stérile, d'environ une demi-lieue de tour, qui fut nommée *Isla de los Dolores*. La latitude étoit de 47° 39'.

Le 13, on mouilla sur la Côte par 47 degrés 28 minutes; et le soir du même jour, on fit un second mouillage, à 47 degrés 21 minutes: les Espagnols eurent ici un engagement assez sérieux avec les Naturels du pays; et les deux partis laissèrent plusieurs morts sur le champ de bataille<sup>1</sup>.

Le 1.<sup>er</sup> Août, une brume épaisse les força de

---

<sup>1</sup> Cette partie de la Côte correspond, pour la latitude, à celle qui est appelée sur la Carte de *Meares, Shoal-Water Bay*, Baie des *Bas-fonds* ou des *Dangers*. (Voyez la Pl. II.)

1775. s'éloigner de la Côte : les vents souffloient du  
Ayala Nord-Ouest et Nord.

et  
la Bodega. Le 5, le vent passa au Sud-Ouest.

Le 13, on eut plusieurs indices du voisinage de la terre, et, le 14 et le 15, ces signes se multiplièrent encore : on s'estimoit alors par 56 degrés 8 minutes de latitude, à 154 lieues espagnoles ( de 17 et demi au degré ) à l'Ouest du Continent, et à 60 lieues seulement d'une île qui, suivant le Journal, doit être la partie la plus occidentale d'un Archipel situé sur le même Parallèle, et se trouvoit marquée sur la Carte manuscrite dont les Espagnols faisoient usage pour régler leur route : il en résulteroit que cette île devoit être éloignée du Continent, de 94 lieues espagnoles, ou d'environ 107 lieues marines de 20 au degré. J'ignore quelle est l'île dont il semble que les Espagnols avoient une connoissance certaine puisqu'elle se trouvoit marquée sur leur Carte, et que *Maurelle*, en parlant de sa distance à la grande Terre, ne dit pas que son existence fût douteuse : aucune Route des Navigateurs de ces derniers temps ne passe à un si grand éloignement du Continent sur le Parallèle de 56 degrés. Quant à cet Archipel situé à la même latitude, duquel *Maurelle* ajoute que cette île forme la partie la plus avancée du côté de l'Ouest; *la Pérouse* a, en effet, reconnu un

Archipel qu'il a désigné par le nom d'Iles ou Archipel *des Espagnols*, et qui s'étend du 55.<sup>me</sup> au 56.<sup>me</sup> Parallèle; et l'on pourroit supposer que c'est celui dont les Espagnols avoient connoissance et qu'on voyoit tracé sur leur Carte; mais cet Archipel n'est pas éloigné du Continent, de 107 lieues, il l'est seulement de 12 ou 15 milles à sa plus grande distance.

1775.  
Ayala  
et  
la Bodega.

Le 16 Août, *Ayala* reprit la vue de la terre et découvrit un Cap très-remarquable et une montagne d'une grande élévation : la Montagne fut nommée *Monte San-Jacinto*, et le Cap, *Capo del Engaño* : celui-ci est situé à 57 degrés 2 minutes de latitude, et à 34 degrés 12 minutes à l'Ouest du Méridien de *San-Blas*. La montagne a pour base le Cap qui se projette au large : sa forme, est-il dit dans le Journal, est la plus belle et la plus régulière qu'on ait jamais vue : elle est isolée et détachée de la chaîne des autres montagnes : son sommet étoit couvert de neige; on voyoit au-dessous quelques grands espaces nus qui se prolongeoient jusque vers le milieu de ses flancs; et de cette hauteur jusqu'au pied, sa surface étoit couverte de grands arbres.

Le lendemain, il entra dans une grande Baie, qui reçut le nom de *Baya de Guadalupe*, et il y mouilla dans un Port situé à 57° 11' de latitude.

Cette Baie est ouverte de 3 lieues à son entrée;



1775.  
Ayala  
et  
la Dodega.

et elle est couverte du côté du Nord par le Cap *del Engaño*. Sur le côté opposé au Cap, ils découvrirent ce qu'ils appellent le *Port*, dont l'entrée a plus d'une lieue d'ouverture, et qui est à l'abri de tous les vents, excepté de ceux qui soufflent de la partie du Sud. Ils contournèrent la Baie à une très-petite distance de la Côte, et ne trouvèrent jamais moins de 50 brasses d'eau; mais les montagnes se prolongeant jusqu'au rivage, la Côte ne présentait aucune Plage propre au débarquement. On distingua cependant une petite Rivière; mais il étoit nuit : on mouilla sur 66 brasses, fond de vase dure.

Le 18, *Ayala* remit à la voile.

A 57 degrés 18 minutes de latitude, et 34 degrés 12 minutes à l'Ouest de *San-Blas*, le 19 Août, il découvrit un Port dans lequel se décharge une Rivière; il y mouilla et lui imposa le nom de *Puerto de los Remedios* : les Espagnols communiquèrent ici avec les Naturels de la Côte, y firent de l'eau et du bois, et prirent possession du pays avec le cérémonial d'usage.

*Ayala* s'éleva ensuite jusqu'au Parallèle de 58 degrés, sans faire aucune Découverte. Parvenu à cette hauteur qui excède la limite des Découvertes anciennes les plus septentrionales, il demeura persuadé que les *Entrées* ou *Détroits indiqués par les anciens Navigateurs n'existent pas*. Mais si

*Maurelle*, en consignant cette opinion dans son Journal dont le Gouvernement espagnol a laissé circuler des copies, n'a pas obéi à un ordre qui a pu lui imposer silence sur ce qui auroit été découvert; si ce n'a pas été une manière adroite de détourner les autres Nations du projet de tenter des Découvertes dans cette partie; si telle a été enfin l'opinion véritable des Espagnols chargés de la conduite du Voyage; la persuasion où ils sont restés ne peut pas affaiblir le témoignage des Navigateurs plus modernes qui ont justifié *Fuca* et *Fuente*, et attestent la réalité des parties de leurs Découvertes, qui n'ont pas été altérées, et peut-être à dessein, par des accessoires romanesques: mais il restera prouvé qu'*Ayala*, en remontant la côte du Nord-Ouest depuis le Port de *la Trinidad* jusqu'au Parallèle de 58 degrés, s'est contenté le plus souvent de reconnoître la terre de loin.

Le cinquante-huitième Parallèle étoit, sans doute, le Terme que les Espagnols avoient fixé à leur course, quoique leurs Instructions ne l'eussent limitée qu'au soixante-cinquième; car à peine sont-ils parvenus à 58 degrés de latitude, qu'on les voit redescendre dans le Sud, avec l'intention de regagner le Port de *Monterey*: ils firent cependant quelques Découvertes que le hasard offrit sur leur route.

1775.  
Ayala  
et  
la Bodega.

1775. Le 24 Août, à 55 degrés 17 minutes de latitude, et 32 degrés 9 minutes à l'Occident de *San Blas*, ils mouillèrent dans une grande Baie où un bras de mer présente un Havre spacieux, qui fut nommé, en l'honneur du Vice-roi, *Puerto Bucarelli*: ce Port, qui paroît formé par plusieurs îles, doit être la partie méridionale de cet Archipel détachée du Continent, que les Espagnols connoissoient par leur Carte, qu'ils n'avoient pas pu retrouver en remontant la Côte, dont, en redescendant, ils n'ont reconnu que l'extrémité inférieure, et que *la Pérouse*, qui l'a prolongé du Nord au Sud, a nommé, par respect pour une ancienne Découverte dont il ignoroit l'époque et l'auteur, *les Iles des Espagnols*. Une île de hauteur moyenne qu'ils apercevoient dans le Sud, à six lieues de distance du Port, reçut le nom de *Isla de San-Carlos*. Ici, Don *Juan de Ayala* prit possession, au nom de Sa Majesté Catholique, du pays qu'il voyoit et de tout celui qu'il ne voyoit pas: c'étoit prendre possession d'un désert que personne ne lui disputoit; car, aux restes d'une cabane détruite, et à quelques marques éparses çà et là, on reconnoissoit bien que des individus de l'Espèce humaine avoient autrefois séjourné dans cet endroit; mais, pendant tout le temps qu'on passa dans le Havre, aucun habitant ne se montra.

En quittant le Port de *Bucarelli*, les Espagnols vinrent jeter l'ancre à 2 lieues de l'île *San-Carlos*; et de ce Mouillage, on découvroit, à 4 ou 5 lieues de distance, un Cap, situé à 55 degrés de latitude, auquel on donna le nom de *Capo Sant-Agustin*.

1775.

Ayala  
et  
la Bodega.

On voyoit la Côte, à partir de ce Cap, se prolonger si loin dans l'Est, qu'elle finissoit par s'effacer totalement. L'action de deux Courans qui agissoient ici dans des directions opposées, étoit si violente qu'il ne fut pas possible d'y sonder: et comme ces Courans, est-il dit dans le Journal, paroissoient suivre le cours des Marées, on en conclut que cette *Entrée* pouvoit être une embouchure de Rivière, et l'on regarda comme certain qu'elle ne communique qu'avec le *Grand-Océan Boréal* dans lequel on naviguoit. Ainsi l'on se persuada que cette Terre qui s'étendoit si loin dans l'Est, formoit le côté septentrional de l'entrée d'une Rivière, dont cependant on n'apercevoit pas le côté méridional; et dans cette supposition, dont on se contenta, l'on ne chercha pas à acquérir une certitude.

La saison n'étoit pas encore avancée; on pouvoit espérer des vents favorables; et les Espagnols, éprouvant peut-être une sorte de honte de s'être arrêtés fort en-deçà du terme que leurs Instructions avoient fixé, semblèrent un moment reprendre

1775. courage, et se déterminèrent à tenter de nouveau  
 Ayala la Route du Nord.  
 et  
 la Bodlega.

Le 28 Août, ils profitèrent des vents variables pour s'approcher de la Côte à 55 degrés 50 minutes de latitude : ils n'eurent pas assez près pour l'apercevoir ; mais à cette hauteur, ils trouvèrent, comme ils le desiroient, des vents de la partie du Sud-Ouest et du Sud.

Le 1.<sup>er</sup> Septembre, ils avoient remonté jusqu'à 56 degrés 50 minutes ; mais le 7, les vents du Nord ayant repris le dessus, et les Équipages des deux Bâtimens se trouvant excédés de fatigue, *Ayala* abandonna toute idée de poursuivre les Découvertes au Nord, et fit route pour regagner le Port du départ. Il chercha cependant à se rapprocher de la Côte pour en reconnoître quelques Points ; mais il parcourut encore plus de trois degrés de latitude sans s'en approcher assez pour la découvrir, et il ne se mit en position de l'apercevoir, que par 53 degrés 54 minutes, et à 8 ou 9 lieues de distance : il s'en tint constamment assez loin, est-il dit dans le Journal, pour n'avoir point à craindre de s'y affaler, et assez près pour n'en pas perdre la vue ; j'ajouterois, mais pas assez près pour être à portée de faire aucune Reconnoissance. Ce ne fut que par 47 degrés 3 minutes, que, naviguant, à la distance d'un mille de la Côte, il put distinguer les Caps, les

Baies et les autres Points remarquables, et en faire les Relèvemens qui devoient en fixer les positions relatives sur la Carte qu'il étoit chargé de dresser : mais le Journal n'entre dans aucun détail sur ce qu'*Ayala* a pu découvrir à cette hauteur ; et la Carte n'a point été communiquée.

1775.  
Ayala  
et  
la Bodega.

On perdit de nouveau la vue de la terre ; on ne la reprit que le 24, à 45 degrés 27 minutes, et on prolongea la Côte à une portée de canon : et « comme cette latitude, dit le pilote *Maurelle*, s'approche de celle à laquelle on place l'*Entrée d'Aguilar*, dont on vouloit vérifier l'existence et la position, nous mêmes en panne pendant la nuit ».

*Ayala* s'occupa de la recherche de cette *Entrée* jusqu'au Parallèle de 45 degrés 50 minutes. A cette hauteur, et à 20 degrés 4 minutes à l'Occident de *San-Blas*, on découvrit un Cap qui, pour sa ressemblance à une table ronde, fut nommé *Capo Mesari* : dans le voisinage de ce Cap, on aperçoit dix petites îles, et l'on distinguoit même quelques îlots presque à fleur d'eau. « Nous naviguions si près de la Côte, ajoute *Maurelle*, que, si l'*Entrée d'Aguilar* existoit dans cette partie, elle n'eût pu échapper à l'exactitude de nos recherches ». Il est difficile de concevoir comment *Maurelle* pouvoit chercher cette *Entrée* dans le voisinage de 45° 50' de latitude, puisqu'il savoit par la Relation que *Torquemada* a donnée du

1775. Voyage de *Viscaino*, qu'elle doit être située vers 43 degrés<sup>1</sup>, et que les Cartes espagnoles qui la placent le plus au Nord, ne la portent pas au-delà de 44 : car, sans doute, on ne croira pas, avec le Pilote espagnol, qu'il soit probable qu'*Aguilar* eût pu commettre sur cette latitude, une erreur de deux ou trois degrés, erreur que l'imperfection des Instrumens en usage dans le temps où il observa, ne pourroit pas excuser, puisque les latitudes données par les Navigateurs contemporains de *Viscaino*<sup>2</sup> et *Aguilar*, et même par les Voyageurs plus anciens, tels que *Drake*, *Cavendish*, *Olivier Van-Noort*, *Spilbergen*, le *Maire* et *Schouten*, ne sont jamais en erreur d'un demi-degré, quand ils ont eu occasion de les observer.

Après l'inutile recherche de l'*Entrée* ou de la Rivière d'*Aguilar*, à la place où l'on ne devoit pas la trouver, *Ayala* se livra à la recherche d'un Port que le Journal désigne par le nom de *Puerto de San-Francisco*, et qui est, en effet, le Port de *Francisco*, mais de *Francisco Drake* ou *Sir Francis Drake*. Le nom de l'*Alferez*<sup>3</sup> *la Bodega* fut substitué,

---

<sup>1</sup> Voyez ci-devant, page *xix*.

<sup>2</sup> On a vu que la latitude que *Viscaino* assignoit à son Port de *Monterey*, ne différoit de la véritable, que d'environ 2 minutes. (Ci-devant, page *lxj*, Note <sup>1</sup>.)

<sup>3</sup> Enseigne.

sans pudeur, à celui de l'amiral *Drake*, et même à celui de *Saint-François*. L'honorable *Barrington* reproche avec raison aux Espagnols d'avoir cru la Religion intéressée à supprimer le nom du brave *Hérétique* qui, parti d'un Port d'Angleterre, s'étoit élevé sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique jusqu'à une hauteur à laquelle, avant lui, aucun Navigateur espagnol n'avoit tenté de parvenir : mais on peut croire que la vanité nationale a eu plus de part que la piété, à une substitution de nom que le Géographe impartial ne se permettra pas d'adopter. Le pilote *Maurelle* place le Port de *Sir Francis Drake* par 38 degrés 18 minutes de latitude : l'Amiral anglais l'avoit indiqué à 38 degrés et demi, et une erreur de 12 minutes n'en est pas une considérable pour le temps où il observa, et pour les Instrumens qu'il pouvoit employer dans ses Observations : j'ajouterai que cette erreur qui n'est que d'un cinquième de degré, ne pouvoit pas empêcher que les Espagnols ne reconnussent l'identité de *Sir Francis Drake's Harbour*, *Puerto de San-Francisco* et *Puerto de la Bodega* : et si la petite différence entre les latitudes

1775.

Ayala  
et  
la Bodega.

---

\* *Maurelle* dit que l'*Histoire de la Californie* place ce Port à 38 degrés 4 minutes. Il me semble que c'étoit plutôt dans le *Voyage de Drake* même qu'il falloit chercher cette latitude : et *Fletcher* dans la *Relation originale*, la donne de 38° et demi.



1775. eût pu leur laisser le plus léger doute, la vue du  
 Ayala Pays et de ses habitans, tels que *Drake* les a  
 et peints, tels que les Espagnols les ont retrouvés,  
 la Bodega. devoit être suffisante pour faire disparaître toute  
 incertitude.

L'amiral *Drake* avoit négligé d'imposer des noms aux deux Pointes ou Caps qui forment l'entrée de son Port : les Espagnols ont réparé cet oubli ; le Cap du Nord fut nommé *Punta de las Arenas* [ Pointe des Sables ], et celui du Sud, *Capo del Cordon* [ Cap du Cordon ] : cette dernière dénomination pourroit être une sorte de restitution faite à *Saint François* qu'on avoit dépouillé de son Port ; car on sait que , dans les deux *Espagnes*, le *Cordon de Saint François* est un des objets les plus recommandés à la vénération, j'ai presque dit au culte des Fidelles.

Les Espagnols quittèrent le Port de *Drake* le 4 Octobre : le 7, ils mouillèrent dans celui de *Monterey* ; et le 20 de Novembre, ils rentrèrent dans celui de *San-Blas*, d'où ils étoient partis deux cent soixante jours auparavant.

Ce Voyage de 1775 avoit été plus heureux , plus utile pour les progrès de la Géographie, que celui de 1770, dont le plus grand succès, après une année de recherches, s'étoit borné à retrouver le Port de *Monterey* : celui de 1775 a fait connoître le Port de *la Trinidad*, à 41 degrés 7 minutes de

latitude ; le Cap *Mesari*, à 45° 50' ; le Cap *Sant-Agustin*, à 55 degrés ; le Port de *Bucarelli*, à 55 degrés 17 minutes ; le Mont *San-Jacinto* et le Cap *del Engaño*, à 57 degrés 2 minutes ; la Baie de *Guadalupa*, à 57 degrés 11 minutes dans sa partie du Nord ; le Port de *los Remedios*, à 57° 18' ; et l'on a retrouvé le Port de *Sir Francis Drake*, dont on a fixé la latitude à 38 degrés 18 minutes.

Mais, en reconnoissant que ce dernier Voyage a plus avancé la Découverte de la Côte Nord-Ouest de l'*Amérique* que celui de 1770 ; on est forcé de convenir que, si les autres Navigateurs de ces derniers temps eussent mis dans leurs recherches la prudence et la circonspection que les Espagnols ont apportées dans les leurs, nos connoissances n'en auroient pas reçu un grand accroissement. Quand il s'agit de reconnoître une Côte, ce n'est pas en naviguant *assez près pour ne la pas perdre de vue*, et *assez loin pour n'avoir pas à la craindre*, qu'on peut espérer de découvrir des Entrées, des Canaux, des Baies, &c. On sait que, d'une certaine distance, tous ces accidens doivent se confondre avec la suite de la Côte, et se perdre, à la vue, sur le fond des Terres élevées qui les dominant au loin. Mais si, d'un côté, l'on s'aperçoit, en lisant le Journal de *Maurelle*, qu'*Ayala* sembloit craindre, en quelque sorte, de trouver ce qu'il cherchoit ; de l'autre, on l'est souvent tenté

1775.

Ayala  
et  
la Bodega.

1775.  
Ayala  
et  
la Botiega.

de soupçonner que, si ses recherches l'ont conduit à retrouver les Découvertes dont il avoit les indications, il a jugé qu'il étoit prudent de ne pas enlever le voile qui les couvre. Impéritie, timidité ou réticence : quelle que soit la cause, n'importe ; pour nous l'effet est le même <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Si l'on veut se convaincre que ce Voyage des Espagnols n'a pas été jugé trop sévèrement, il suffit de suivre Don *Ayala* dans sa navigation, quand il remonte la Côte, et ensuite quand il la descend : on verra que, dans l'une et l'autre Route, il ne s'est pas occupé de rechercher les anciennes Découvertes dont il avoit les indications.

Le 9 Juin, il découvre le Port de la *Trinidad* à 41 degrés 7 minutes de latitude.

Plus d'un mois après (le 11 juillet), par 47 degrés 39 minutes, il commence enfin à se mettre à portée de voir la terre, mais à douze lieues de distance : il aperçoit des caps, des îlots, des montagnes couvertes de neige ; et pour toute Reconnoissance, il remarque une petite île stérile qu'il nomme *Isla de los Dolores*.

Le 13 du même mois, il mouille à la Côte, par 47 degrés 21 minutes, et se bat contre les Naturels.

Le 5 Août, par 56 degrés 8 minutes, il a des indices de terre.

Il a la vue de la terre, le 16, et découvre, à 57 degrés 2 minutes, le Mont *San-Jacinto*, le Cap *del Engaño*, la Baie de *Guadalupa*, à-peu-près sur le même Parallèle.

Ainsi, entre 47 degrés 2 tiers et 57 degrés, c'est-à-dire, sur un espace qui occupe 9 degrés un tiers, ou plus de 186 lieues en latitude, aucune vue de terre.

A 57 degrés 18 minutes, il découvre le Port de *los Remedios* ;

INTRODUCTION. lxxxj

IL PAROÎT que l'opinion que les Espagnols avoient prise du Voyage de 1775, n'étoit pas aussi désavantageuse que celle qu'a dû nous en donner le Journal d'*Antonio Maurelle* ; car le vice-roi *Bucarelli*, satisfait sans doute du succès de cette Expédition, s'occupa, dès 1777, d'un nouveau

1779.  
Arteaga.

---

et de là, il s'élève, sans voir la Côte, jusqu'au 58.<sup>e</sup> Parallèle, limite de sa navigation vers le Nord.

Examinons à présent sa Route du Nord au Sud, en redescendant la Côte.

Le 24 Août, à 55 degrés 17 minutes, il découvre le Port de *Bucarelli*; mais l'Archipel des Espagnols (ainsi nommé par la Pérouse) entre 56 et 57 degrés, dont ce port occupe la partie méridionale, n'a point été aperçu.

Dans le même temps, il voit de loin le Cap *Sant-Agustin* par 55 degrés de latitude.

A 53 degrés 54 minutes, il a la vue de la terre; mais il navigue constamment à huit ou neuf lieues de distance, et se contente de l'apercevoir à cet éloignement.

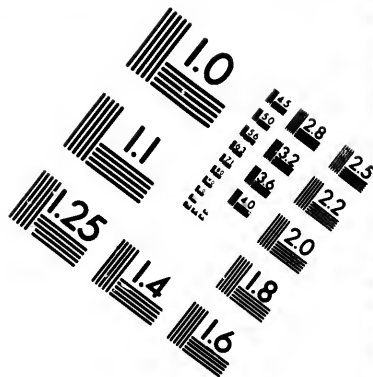
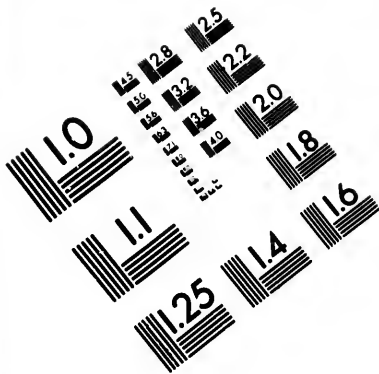
Ce n'est qu'à la hauteur de 47 degrés 3 minutes qu'il rallie la Côte, et la reconnoît en détail, à un mille de distance; mais le Journal ne fait pas mention de ce qu'on découvrit à cette hauteur.

Bientôt il perd de nouveau la vue de la terre, et ne s'en rapproche qu'à 45 degrés 27 minutes, pour faire dans les environs de ce Parallèle, l'inutile recherche de l'*Entrée d'Aguilar*, que les Relations indiquent à 43 degrés, &c. &c.

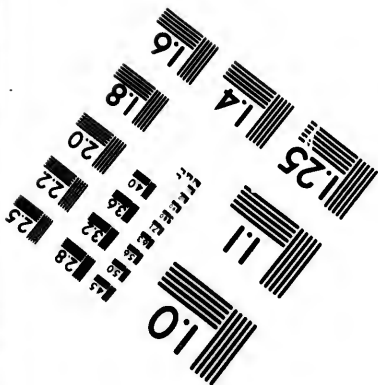
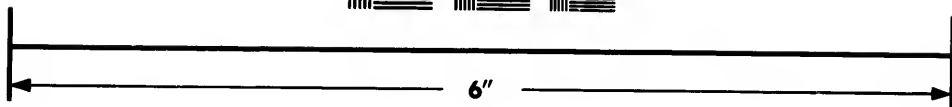
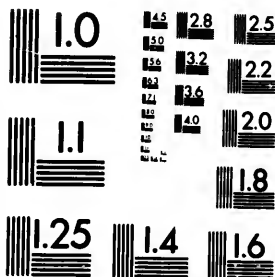
Ainsi l'intervalle compris entre le 55.<sup>e</sup> et le 47.<sup>e</sup> Parallèle n'a pas été plus reconnu en descendant la Côte, qu'il ne l'avoit été en la montant.

C'est cependant entre ces deux Parallèles qu'étoient indiquées les Découvertes de *Fuente* et celles de *Fuva*: et si *Ayala*,





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

15 28 25  
12 32  
18 22  
20  
18

11  
01  
11

1779.  
Arteaga.

Voyage dont le projet ne fut réalisé qu'en 1779 , et dans lequel il se proposoit de faire reconnoître la côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* , à commencer du 58.<sup>me</sup> degré de latitude , et en remontant jusqu'au *soixante-dixième*. Si les recherches ne devoient commencer qu'à 58 degrés , c'est qu'apparemment le *Vice-roi* étoit convaincu que , au-dessous de ce *Parallèle* , les travaux d'*Ayala* , secondé par son pilote *Maurelle* , qui , dans le Voyage de 1775 , s'étoit élevé jusqu'à cette

---

favorisé des vents du Nord , comme il le fut constamment à son retour des parties septentrionales , eût mis un peu de persévérance à rechercher les anciennes Découvertes des Navigateurs de sa Nation , il est probable qu'il n'eût pas laissé à d'autres le mérite de les retrouver.

Et en effet si , lorsque , à partir de son cap *Sant-Agustin* , il eût suivi cette longue Côte qui fuyoit dans l'*Est* , elle l'eût conduit dans le Canal qui sépare du Continent un groupe de grandes îles que *la Pérouse* , en 1786 , à découvertes du côté du large , et que le capitaine *Dixon* qui les visita sur le même côté , l'année suivante , a nommées îles de *Queen-Charlotte* : en prolongeant la côte du Continent , il eût rencontré l'*Archipel* de *San-Lazaro de Fuente* , retrouvé par *la Pérouse* , et visité postérieurement par les Anglais et les Américains des États-Unis , que la Relation de l'*Amiral* espagnol indiquoit entre 53 et 52 degrés de latitude : plus bas il eût rencontré la Baie de *Nootka* que *Cook* a découverte en 1778 , par 49 degrés 36 minutes : plus bas encore , dans le voisinage du 48.<sup>e</sup> *Parallèle* , il eût retrouvé l'*Entrée* de *Fuca* qui n'a pas échappé aux recherches des Navigateurs anglais.

D'un autre côté , si , lorsque , à la hauteur d'environ 54 deg. ,



INTRODUCTION. Ixxxiiij

hauteur, ne pouvoient avoir rien laissé à faire pour la suite entre les deux Latitudes extrêmes que sa course avoit embrassées. On peut croire que Don *Antonio-Maria Bucarelli y Ursua* ignoroit que, dès 1778, cette Reconnoissance avoit été faite par un Anglais, *James Cook*, dont les Découvertes, à son retour, avoient été publiées sans réserve : car si, comme l'on est autorisé à le penser, l'objet du Vice-roi n'étoit que de faire prendre encore aux Vaisseaux de Sa Majesté Catholique la vue,

1779.  
Arteaga.

il aperçut une terre, qui est la partie du Nord - Ouest des *Queen-Charlotte*, au lieu de s'en tenir constamment à huit ou neuf lieues de distance, il s'en fût approché, et l'eût reconnue d'aussi près que le lui facilitoit le vent de Nord ; en la prolongeant, il fût parvenu jusqu'à l'extrémité méridionale du Groupe : rapiquant ensuite dans l'Est, entre 52 et 53 degrés, pour regagner le Continent, comme a fait *la Pérouse*, il eût encore, par cette autre Route, retrouvé l'Archipel de *San-Lazaro*, et en redescendant, découvert *Nootka*, et plus bas l'*Entrée de Fuca*.

J'ajouterai que si, conformément à ses Instructions, il eût eu la constance, pendant le mois d'Août, de pousser ses recherches jusqu'au 65.<sup>e</sup> Parallèle, peut-être eût-il devancé le capitaine *Cook* dans la Reconnoissance de *William's-Sound*, de *Cook's-River*, de la presqu'île d'*Alaska*, de la longue chaîne des *Aleutiennes*, &c. découverts plus anciennement par les Russes qui, dans cette partie de l'Amérique du Nord, le prolongement des Possessions espagnoles, ont su se procurer les Établissemens, ou fixes ou temporaires, propres à faciliter leur grand commerce de Pelleteries avec l'empire de la *Chine*.

1779.  
Arteaga.

en passant, de quelques Caps sur la Côte du Nord-Ouest, et de les faire mouiller dans quelques Ports, pour assurer à l'Espagne la possession exclusive de cette immense Côte; la connoissance du Voyage antérieur du capitaine *Cook* auroit pu lui donner l'inquiétude assez fondée, que les Anglais, qui avoient sur les Espagnols la priorité de la Découverte, ne prétendissent aussi quelque jour à la priorité de Possession: *indè bellum*. Quoi qu'il en soit, il fit équiper au Port de *San-Blas*, deux Frégates, la *Princesa* et la *Querida* [ la Favorite ]: le commandement de l'Expédition fut confié à Don *Ignacio Arteaga*; et la seconde Frégate fut montée par Don *Juan-Francisco de la Bodega y Quadra*, qui avoit été employé sous les ordres d'*Ayala* dans le Voyage de 1775, et qui prit pour son second Capitaine Don *Francisco-Antonio Maurelle*, alors Enseigne de Frégate, qui a écrit la Relation de ce nouveau Voyage, comme il avoit écrit celle du précédent <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> J'ai tiré l'Extrait suivant du Voyage de 1779, d'un Manuscrit espagnol, l'Ouvrage de *Maurelle*, que la *Pérouse* s'étoit procuré à *Manille*, et qu'il joignit à une partie de son propre Journal et à ses Dépêches datées d'*Awatska* [ *Saint-Pierre* et *Saint-Paul* du *Kamtschatka* ], Septembre 1787. Ses paquets furent apportés en France par le jeune *Lesseps*, employé dans l'Expédition en qualité d'Interprète pour la langue russe, qui fit le voyage par terre d'*Awatska* à *Paris*.

J'aurois dû, pour maintenir l'ordre chronologique, faire précéder ce Voyage de 1779, par celui du capitaine *Cook*, à qui l'*Europe* doit la véritable Découverte de la côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* en 1778; mais l'ordre des temps peut céder un moment à l'ensemble historique qui ressortira mieux, si l'on a lu de suite toutes les Expéditions qui ont été faites vers le même temps par les Ports de la côte du *Mexique* situés sur le *Grand-Océan*.

*Arteaga* fit voile, le 11 Février 1779, du Port de *San-Blas*, à 22 deg. de latitude Septentrionale.

Le Journal de *Maurelle* ne contient aucune particularité digne d'être remarquée jusqu'au 3 de Mai, que les deux Frégates mouillèrent dans le Port ou plutôt dans la vaste Baie de *Bucarelli*, à 55° 17' de latitude, qui avoit été découverte par *Ayala* dans le Voyage de 1775<sup>1</sup>.

Le Commandant fit faire une Reconnoissance complète de cette espèce de Golfe qui s'enfonce de plus de huit lieues dans les terres, renferme plusieurs grandes îles, et présente sur son contour onze beaux Ports où les Vaisseaux peuvent mouiller

---

<sup>1</sup> Voyez ci-devant page lxxij. L'Entrée de cette Baie est située d'après les Déterminations de *la Pérouse*, à environ 136 degrés 1 quart à l'Occident de *Paris*, et la latitude de l'Entrée est, suivant le Plan des Espagnols, de 55° 15'.

1779.  
Arteaga.

1779. avec sûreté : *Maurelle* dit qu'il n'en connoît pas  
 Arteaga. un seul dans toute l'*Europe* qui pût être préféré à  
 celui de la *Santa-Cruz*, dans lequel les Frégates  
 s'étoient établies : il est situé à l'entrée du Golfe  
 sur sa côte Orientale.

Les Espagnols communiquèrent et commer-  
 cèrent avec les habitans, dont le Journal fait une  
 description assez détaillée et d'après laquelle on  
 peut juger que ces Américains diffèrent peu, par  
 leur physique, leur costume, leurs mœurs, leurs  
 usages, de ceux des autres parties de la Côte, que  
 les Relations des Voyages anglais nous ont fait  
 connoître <sup>1</sup>.

En quittant le Port de la *Santa-Cruz*, le 15  
 Juin, *Arteaga* gagna celui de *Sant-Antonio* situé à  
 la Côte occidentale de l'entrée du Golfe, au  
 Nord-Ouest du premier; et le 1.<sup>er</sup> Juillet, il en  
 fit voile pour se porter sur les parties septentrionales  
 de la Côte.

Le 16, il eut la vue du Mont *Saint-Élie* de  
*Bering*, qu'il estima devoir être situé à 59 degrés  
 53 minutes de latitude, et que le capitaine *Cook*  
 place à 60 degrés 27 minutes <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> On a vu que, dans le Voyage de 1775, les Espagnols  
 n'avoient aperçu aucun habitant dans le Port de *Bucarelli*.  
 (Ci-devant page lxxij.)

<sup>2</sup> Il paroît, d'après ce qui est dit dans le Journal, que les  
 Espagnols se dirigeoient sur une Carte de l'Hydrographe

INTRODUCTION. Ixxxvij

Il reconnut, le 18, un Golfe de dix lieues de profondeur, dans l'Ouest du Cap *Saint-Élie* <sup>1779.</sup>

Arteaga.

Pendant que les Espagnols étoient occupés de faire la Reconnoissance de ce Golfe, des Américains, venus dans des pirogues, les engagèrent à mouiller dans un petit Port situé à 60° 13' de latitude, auquel *Arteaga* donna le nom de Port de *Sant-Yago* <sup>2</sup>. La structure des pirogues se fit remarquer : elle consiste en une membrure, assez semblable à celle d'un de nos canots européens, et simplement recouverte de peaux qui font l'office de bordages. On voit dans les Relations des

---

français *Bellin*, publiée en 1766 sous le titre de *Carte Réduite de l'Océan Septentrional compris entre l'Asie et l'Amérique*, suivant les Découvertes faites par les Russes, et qui fait partie du 2.<sup>d</sup> volume de l'*Hydrographie française*, sous le n.<sup>o</sup> 99. Cette Carte est défectueuse dans tous les points; c'est une caricature, telle qu'on avoit pu la faire en plaçant et dessinant les côtes Septentrionales de l'*Amérique* et de l'*Asie* d'après les Voyages des Russes, dont les Relations avoient été publiées par *Muller*. On peut dire que c'est une Carte de *Cosaques*, les premiers Aventuriers qui, sous la direction de *Bering*, découvrirent la côte du Nord-Ouest de l'*Amérique*; mais il n'est pas prouvé que le Voyage de 1779 eût pu nous en donner une qui fût beaucoup plus exacte. (Voyez ci-après page xcj, à la fin de la Note.)

<sup>1</sup> Ce doit être *William's-Sound*, découvert l'année précédente par le capitaine *Cook*, et antérieurement par les Russes.

<sup>2</sup> Ce doit être, à en juger par la latitude, le petit Port situé au Nord du Cap *Hlinchubrook* de *Cook*.

1779. Voyages plus récents, que ces sortes d'embarcations  
 Arteaga. sont particulières aux parties septentrionales de la  
 Côte. Les flèches des Naturels du Port *Sant-Yago*  
 sont armées de pointes de cuivre ; et les Espagnols  
 demeurèrent persuadés que la terre de l'*Amérique* ,  
 à ces latitudes élevées, doit renfermer des mines  
 de ce métal. Cette opinion n'est pas dénuée de  
 fondement ; car nous voyons qu'en *Europe* , à une  
 latitude peu différente, la *Suède* possède des mines  
 aussi riches par l'abondance que par l'excellente  
 qualité du cuivre.

*Arteaga* quitta le Port de *Sant-Yago* le 28  
 Juillet pour se porter sur une Pointe de terre qu'il  
 découvrit à 11 lieues de distance dans le Sud-  
 Ouest quelques degrés Sud de son Mouillage<sup>\*</sup>.  
 Son intention étoit de se maintenir à la vue de la  
 terre ; mais la brume et la pluie ne lui permirent  
 pas toujours de la distinguer.

Le 31, après avoir tenu à la cape les deux jours  
 précédens, il découvrit, à une petite distance des  
 Frégates, un Groupe d'îles qui s'étendoit du Sud-  
 Sud-Ouest au Sud-Sud-Est. Il laissa tomber  
 l'ancre, le 1.<sup>er</sup> Août, dans le Sud d'une de ces  
 îles que le Journal place à 59 degrés 8 minutes  
 de latitude observée : elle fut trouvée inhabitée ,

---

\* Cette Pointe ne pouvoit qu'être une de celles de l'île  
*Montagu de Cook*.

et reçut le nom de *Isla de Regla* '. Du Mouillage , 1779.  
 on découvroit , lorsque le temps étoit clair , dans Aricaça.  
 le Nord-Ouest 7 degrés Ouest , et à la distance  
 de plus de vingt lieues , une Montagne-volcan  
 qu'on supposa devoir être plus élevée que le *Pic*  
 de *Tenerife* , et qui étoit entièrement couverte de  
 neige : près de celle-ci , dans l'Ouest-Nord-Ouest  
 8 degrés Ouest , et à 15 lieues de distance , on en  
 remarqua une autre d'une grande élévation , sur  
 laquelle on ne voyoit point de neige ; et dans  
 l'Ouest-Sud-Ouest , à 13 lieues , deux autres sur  
 lesquelles la neige tenoit encore <sup>2</sup>.

Il est dit dans le Journal de *Maurelle* que ,  
 depuis le Cap *Saint-Élie* jusqu'à l'île de *Regla* ,  
 il releva avec la plus scrupuleuse exactitude , les  
 Iles , les Caps , les Baies , &c. , dont les Frégates  
 purent avoir la vue ; mais que trop souvent les  
 vents contraires , et des Courans presque habituels  
 et seulement variables dans leur direction , les

---

<sup>1</sup> D'après la latitude observée par *Maurelle* , ces îles doivent  
 être le Groupe des *Barren-Islands* [ les îles Stériles ] de *Cook* ,  
 situées à l'entrée de *Cook's-River* , entre le Cap *Élisabeth* et  
 la Pointe *Baird*.

<sup>2</sup> Cette Montagne-volcan et les autres Montagnes situées  
 dans la même partie , sont le Volcan et les Montagnes que  
 l'on voit marqués sur la Carte de *Cook* , à la côte Occidentale  
 de l'Entrée de *Cook's-River*. (Voyez son 3.<sup>e</sup> Voyage , Planche  
 n.<sup>o</sup> 44 , Vol. II , page 353 de l'Original.)

1779. éloignoient de la Côte, et ne permettoient pas  
 Arteaga. d'estimer la Route avec précision<sup>1</sup> : ce qui n'a pas  
 empêché que l'on ne dressât une Carte *exacte* de  
 la partie de Côte comprise entre le Cap *Saint-Élie*  
 et l'île de *Regla*<sup>2</sup>.

C'est à cette île de *Regla*, à cinquante-neuf degrés  
 de latitude, que se termine la grande Expédition  
 de 1779 qui devoit pousser les Découvertes  
 au Nord jusqu'au *soixante-dixième* Parallèle. On  
 la quitta le 7 d'Août; et le 27 Septembre, les  
 deux Frégates étoient amarrées dans le Port de  
*San-Blas*, d'où elles auroient pu n'être pas sorties

---

<sup>1</sup> On voit qu'en 1779, les Espagnols en étoient encore  
 réduits à l'*Estime* de la Route : et déjà depuis dix ans, les  
 Français et les Anglais déterminoient les Longitudes en mer,  
 ou avec le secours des Horloges et Montres marines, ou par  
 l'Observation des Distances de la Lune au Soleil et aux Étoiles !

<sup>2</sup> J'extraits d'une Lettre que *la Pérouse* m'écrivit d'*Awatska*  
 le 10 Septembre 1787, ce qu'il me mandoit au sujet de  
 l'Expédition des Espagnols en 1779 ; on y verra quelle opi-  
 nion il avoit de ce Voyage, et de la Carte qui avoit été  
 levée de la partie de Côte qu'*Arteaga* avoit reconnue : cette  
 opinion est celle qu'il avoit puisée à *Manille* dans ses con-  
 versations avec les Marins espagnols.

« Je me suis procuré à *Manille* (dit-il) le Journal du  
 Voyage que le Pilote espagnol, le fameux *D. Francisco-*  
*Antonio Maurelle*, a fait, en sa qualité, sur la côte *Nord-*  
*Ouest* de l'*Amérique*. Ainsi, en joignant ce Journal à celui de  
 la première campagne des Espagnols dans cette partie, que  
*M. Barrington* a publié dans ses *Miscellanies*, dont j'avois



sept mois et demi auparavant, sans que nos connoissances en Géographie eussent rien perdu par leur inaction. Si les notions que les Espagnols ont pu acquérir à cet égard, ne sont pas plus étendues que celles qu'il nous a été permis de recueillir dans un Journal indigeste ou tronqué, on peut dire que, dans ce Voyage, comme en plusieurs autres, ils ont consumé beaucoup de temps et ont fait de grands frais pour faire très-peu d'ouvrage; mais s'ils n'ont voulu paroître dire quelque chose, que pour persuader aux autres Nations qu'ils avoient dit tout, leur réticence

1779.  
Artcag.

---

l'Extrait traduit dans les Notes que vous avez bien voulu rassembler pour mon instruction, nous aurons tous les *Secrets* de *Maurelle*. J'ai laissé ce Navigateur à *Manille*, commandant un des Vaisseaux de la nouvelle Compagnie, destinés à faire le cabotage de *Cavite* à *Canton*. Je vous envoie un Plan très-détaillé du Port *Bucarelli* et des îles des environs, que j'ai obtenu à *Manille* \*. Les Espagnols dans leur seconde campagne (celle de 1779), pénétrèrent jusqu'à *William's-Sound*; et croyant être sur la Côte du *Kamtschatka*, ils craignoient, à chaque instant, d'être attaqués par les Russes. Je ne vous envoie pas leur *Carte générale*, parce que, en vérité, elle nuirait plutôt au progrès de la Géographie qu'elle ne pourrait y être utile. Ont-ils voulu nous tromper! ou plutôt ne se sont-ils pas trompés eux-mêmes! Quoi qu'il en soit, ils n'ont vu la terre qu'auprès du Port *Bucarelli* et à l'Entrée de *William's-Sound* ».

\* Ce Plan sera inséré dans l'*Atlas* qui doit accompagner la Relation du Voyage de la *Pérouse*.

1779. n'atteindra pas son but; et un jour viendra que  
 Arteaga. d'autres pourront leur apprendre à eux-mêmes ,  
 et peut-être mieux qu'ils ne le savent, ce qu'ils  
 mettent aujourd'hui tant de soin à leur cacher.

1778. HEUREUSEMENT , nous sommes arrivés à  
 Cook. l'époque où les autres Nations s'emparent des  
 Découvertes à faire sur la côte *Nord-Ouest* de  
 l'*Amérique*; et nous n'avons plus à parcourir que  
 des Journaux dans lesquels la véracité de l'His-  
 torien égale l'habileté du Navigateur.

L'inutilité des tentatives multipliées, depuis  
 plus de deux siècles, par les Hollandais, les  
 Danois et principalement les Anglais, pour  
 trouver, du côté de l'Europe, par le *Nord-Ouest*,  
 ou du côté de l'*Amérique*, par le *Nord-Est*, un  
*Passage* aux Mers de l'*Asie*, et une Route plus  
 abrégée que celle du Cap de *Bonne-Espérance* ou  
 celle du Cap de *Horn*, n'a pu, jusqu'à présent, faire  
 abandonner à la Nation britannique l'espérance  
 de voir un jour se réaliser un projet auquel, de  
 tout temps, elle attacha la plus haute importance :  
 et ce fut pour renouveler ces tentatives, qu'en 1773  
 le capitaine *Phipps*, aujourd'hui lord *Mulgrave*,  
 fut envoyé avec deux Vaisseaux au *Spitzberg*,  
 pour examiner la partie de l'*Océan glacial Arctique*  
 comprise entre cette île et l'*Amérique*; mais les  
 glaces s'opposèrent à tout examen dans le voisinage

du 81.<sup>me</sup> Parallèle qu'elles ne lui permirent pas d'atteindre; il fut arrêté, le 27 Juillet, à 80 degrés 48 minutes de latitude. On savoit, d'un autre côté, que, dès 1540, l'*Espagne* avoit fait visiter diverses parties de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, pour connoître s'il ne seroit pas possible par l'Occident, de découvrir, à travers la partie septentrionale de ce Continent, quelque Passage qui auroit pu échapper aux recherches faites, du côté de l'Orient, par la Baie de *Hudson* et par celle de *Baffin*. On savoit aussi que, depuis 1728, la *Russie* avoit, dans la même vue, dirigé plusieurs Expéditions, du *Kamtschatka* vers les parties de l'*Amérique Occidentale* les plus élevées en latitude. Mais il étoit permis de croire que *Coronado*, *Cabrillo*, *Fuca*, *Viscaino*, *Aguilar*, et l'amiral de *Fuente*, dirigés par les Gouverneurs du *Mexique*, et les Aventuriers et les Cosaques, encouragés par la *Russie*, n'avoient ni les lumières ni l'expérience qui pouvoient assurer le succès d'une pareille recherche, et fixer l'opinion sur ce qu'il étoit permis d'en espérer. D'ailleurs les Relations des Russes étoient très-imparfaites et dénuées d'Observations; et celles des Espagnols, dans lesquelles, ainsi que je l'ai dit, la vérité, le plus souvent, se trouve confondue avec la fiction, ne pouvoient inspirer aucune confiance: quelques-unes même de celles-ci étoient réputées apocryphes.

1778.  
Cook.

1778.  
Cook.

Dans cet état d'incertitude, que l'*Espagne* seule peut-être ne partageoit pas, si, comme on peut le croire, elle a fait, en différens temps, des expéditions dont nous n'avons aucune connoissance, dans cet état, dis-je, le Gouvernement britannique qui, depuis quelques années, avoit expédié plusieurs Vaisseaux pour visiter en détail le *Grand-Océan* entre l'*Amérique* et l'*Asie*, jusqu'alors très-imparfaitement connu, jugea que le capitaine *Cook*, déjà célèbre, à juste titre, par deux Voyages autour du Globe sur deux Routes différentes, et par une Navigation à travers les glaces du Pôle Austral, desquelles aucun Navigateur avant lui n'avoit tenté d'approcher, pourroit employer avec succès, sur la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* et dans le voisinage du Pôle Arctique, ces talens supérieurs, cette activité infatigable, cette persévérance sans exemple dont il avoit donné des preuves si distinguées, si multipliées, dans la Reconnoissance qu'il avoit faite de la côte Orientale de la *Nouvelle-Hollande*, jusqu'alors inconnue; des deux îles de la *Nouvelle-Zélande*, dont, en 1643, *Abel Tasman* n'avoit découvert qu'une petite portion; de la *Nouvelle-Calédonie*, dont on ignoroit l'existence; de la Terre Australe du *Saint-Esprit* de *Quiros*, que *Bougainville* avoit retrouvée en 1768, dont *Cook* compléta la Découverte; et dans sa recherche d'un Continent Austral, où il sembla

s'agrandir à proportion que les difficultés et les dangers de tous genres parurent s'accroître et se multiplier autour de lui.

1778.

Cook.

*Cook* fut donc destiné, en 1776, pour aller, avec deux Vaisseaux dont le second étoit monté par le capitaine *Clerke*, résoudre la grande et interminable Question du *Passage du Nord-Ouest*. Mais il commença par remplir d'autres objets de ses Instructions, et ne se présenta à la Côte Occidentale du Nord de l'*Amérique* que dans les premiers jours de Mars 1778<sup>1</sup> : et voulant, en quelque sorte, rappeler l'ancien titre de propriété, ou plutôt la prétention de la *Grande-Bretagne* à la propriété d'une portion de cette Côte, il attérit, le 7 du mois, à 44 degrés de latitude, sur la *Nouvelle-Albion* dont, en 1578, l'amiral *Drake* avoit pris possession, au nom d'*Élisabeth*. Contrarié par les vents, il ne put que reconnoître quelques Caps ou Pointes de terre, auxquels il imposa les noms de *Gregory* et *Perpetua*, tirés du Calendrier les jours où il en eut la vue, et le Cap *Foul-Weather* [Mauvais temps] : le premier des trois, le Cap *Gregory* que *Cook* place à 43 degrés 10 minutes, paroît être le *Capo-Blanco* de *Martin de Aguilar* en 1603. Toujours repoussé de la Côte par les

---

<sup>1</sup> Voyez *A Voyage to the Pacific Ocean, &c. By James Cook. London, 1784. In-4.° Tome III.*

1778. vents , il en perdit de nouveau la vue , pour ne  
Cook. la reprendre qu'à 48 degrés de latitude , où il  
ne put encore apercevoir que de loin , à 48 degrés  
un quart , un Cap qu'il nomma *Cap Flattery*.

Enfin , après avoir encore lutté long - temps  
contre l'opposition des vents , *Cook* prit terre le  
29 Mars , par 49 degrés 36 minutes de latitude ,  
et mouilla dans une Baie qu'il nomma *Nootka-*  
*Sound* , du nom de *Nootka* qu'elle reçoit des Na-  
turels du pays '. C'est ce même *Nootka* dont , en  
1790 , l'*Espagne* réclamoit la propriété comme  
partie intégrante de ses Domaines d'*Amérique*.

*Cook* y séjourna jusqu'au 26 d'Avril. Il ne fut  
pas plus favorisé des vents en quittant ce Port ,  
qu'il ne l'avoit été avant de le découvrir ; et les  
contrariétés qu'il éprouva au-dessus du 50.<sup>me</sup> Pa-  
rallèle , portèrent sa Route à une si grande dis-  
tance de la Côte , qu'il ne put en prendre aucune  
connoissance , jusqu'à ce qu'il eut atteint la lati-  
tude de 55 degrés 20 minutes. Le 2 Mai , à  
cette hauteur , il vit la terre à 6 lieues. Parvenu

---

' Elle avoit d'abord reçu de *Cook* le nom de *King George's Sound* [ Baie du Roi George ] ; mais celui de *Nootka* , qui est son nom propre , a prévalu , et avec raison : le *King George* des Anglais eût déjà été dépossédé par le *San-Lorenzo* des Espagnols qu'ils ont substitué au premier ; mais il faut espérer que ceux-ci en viendront quelque jour à appeler *Nootka* par son nom ( *Noûtha* pour la prononciation française ).

à 57 degrés 4 ou 5 minutes, il aperçut, à 5 ou 6 lieues d'éloignement, une Montagne remarquable et un Cap, qu'il nomma *Mount* et *Cape Edgcumbe* : c'est le *Monte San-Jacinto*, et le *Capo del Engaño* des Espagnols en 1775. Au Sud de ce Cap, se trouve la Baie qu'*Ayala* nomma *Baya de Guadalupe* ; et au Nord, *Cook* aperçut une autre Baie à laquelle il donna le nom de *Bay of Islands* [Baie des îles], et qui est le *Puerto de los Remedios* de 1775. *Cook* soupçonna que ces deux Baies pouvoient communiquer par un des bras de la première qui tourne au Sud ; et dans cette supposition, sa Montagne et son Cap *Edgcumbe* devoient appartenir à une île ; le capitaine *Portlock* qui, postérieurement à *Cook*, a visité cette partie avec plus de détail, a reconnu que ce grand Navigateur, sans prendre terre, avoit parfaitement jugé de la disposition des Terres.

Vers 58 degrés de latitude, *Cook* découvrit une Entrée et un Cap qu'il nomma *Cross-Sound* et *Cross-Cape* [Entrée et Cap de la Croix], du nom que le Calendrier anglais donne au 3 Mai, jour de cette Découverte. A environ deux tiers de degré plus au Nord, il apercevoit une Pointe de terre avancée en mer, et dominée par une haute Montagne à pic : cette Pointe reçut le nom de *Mount Fair Weather* [Mont Beau-Temps]. A partir du 58.<sup>me</sup> Parallèle, les Découvertes du

1778.  
Cook.

our ne  
où il  
degrés  
y.  
- temps  
terre le  
atitude,  
*Nootka*-  
des Na-  
ont, en  
comme  
rique.  
Il ne fut  
ce Port,  
r ; et les  
o.<sup>me</sup> Pa-  
nde dis-  
e aucune  
nt la lati-  
Mai, à  
Parvenu  

---

ng *George's*  
*ka*, qui est  
e *George* des  
zo des Es-  
aut espérer  
*Nootka* par  
e).

1778.

Cook.

capitaine *Cook* se confondent avec celles des Navigateurs russes qui, par la position avantageuse des Points de leur départ, la Rivière de *Kamtschatka*, et le Port de *Petropawłowska*, se sont trouvés à portée de devancer tous les Européens dans la découverte des parties les plus septentrionales de l'*Amérique Occidentale*. Mais si les Russes peuvent, à juste titre, revendiquer la priorité de la Découverte, personne ne disputera au capitaine *Cook* la gloire et le mérite d'avoir le premier déterminé la véritable situation de cette partie du Nouveau Monde, d'avoir fixé la distance des deux Continens, et leur étendue respective, à l'Est pour l'*Asie*, à l'Ouest pour l'*Amérique du Nord*, et, par ses recherches et ses observations, d'avoir ouvert la carrière aux Navigateurs des Nations européennes qui voudroient dans la suite s'attacher à la nouvelle branche que la découverte de ces Côtes présente aux spéculations et aux entreprises du Commerce.

En remontant vers le Nord-Ouest, *Cook* reconnut le Mont *Saint-Élie* de *Bering*, vers 60 degrés et demi de latitude. Il mouilla dans une grande Baie qu'il nomma *Prince William's Sound* [Entrée du Prince *Guillaume*], et de là, redescendant vers le Sud-Ouest, il découvrit et remonta une Rivière à laquelle, après sa mort, la reconnaissance de sa Nation a imposé le nom de *Cook's-*



*River* [ Rivière de *Cook* ]. Il côtoya ensuite la côte Orientale de la Presqu'île d'*Alaska*, et toucha à l'île *Ounalaska* qui n'est séparée de la Pointe Sud-Ouest de la Péninsule que par l'île d'*Ounimak*: ces deux îles sont les plus voisines du Continent, et les plus Orientales de cet Archipel, ou cette longue chaîne d'îles de diverses grandeurs, qui s'étend de l'Est à l'Ouest, sur une ligne courbée vers le Sud, jusqu'à trois cent cinquante lieues de la grande Terre, si l'on considère l'île de *Bering* comme l'extrémité de la chaîne. Cet Archipel, connu sous le nom collectif d'*îles Aleutiennes*, forme avec la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, et la côte *Nord-Est* de l'*Asie*, un vaste Bassin d'environ douze cents lieues de circuit, qui communique, du côté du Sud, avec le *Grand-Océan Boréal*, par autant de Détroits que les îles forment entre elles de canaux; et du côté du Nord, sous le 66.<sup>me</sup> Parallèle, avec l'*Océan glacial Arctique*, par l'unique Détroit de *Bering*.

Je vais laisser le capitaine *Cook* prolonger sa course dans le *Bassin du Nord*, et y reconnoître, tour à tour, la côte de l'*Amérique* et celle de l'*Asie*; il nous suffit de savoir qu'il visita d'abord une partie de la première, et y suivit dans son contour, une grande Baie qu'il nomma *Bristol-Bay*; que, de là, se portant vers le milieu du *Bassin*, il vit l'île *Matweïa* des Russes à laquelle il imposa le nom de

1778.  
Cook.

1778. *Gore*, le premier de ses lieutenans, qui se trouva  
 Cook. commandant en chef après sa mort et celle du  
 capitaine *Clerke*; et que plus au Nord, il reconnut  
 les îles du Lieutenant russe, *Synd*, qu'il nomma  
*Clerke's Islands* [ îles de *Clerke* ]<sup>1</sup>. Dans l'Est-Nord-  
 Est de ces îles, sur le Continent de l'*Amérique*, il  
 découvrit *Norton-Sound* [ Baie ou Entrée de  
*Norton* ] : il passa ensuite le Détroit de *Bering*, et  
 s'éleva dans l'*Océan glacial Arctique*, en suivant la  
 côte du même Continent, et luttant sans cesse  
 contre les dangers, les Bancs et les Montagnes  
 flottantes de glace, jusqu'au Parallèle de 70 degrés  
 44 minutes, où il parvint le 18 Août. Ici, une mer  
 qui n'est plus liquide, une plaine de glace qu'on  
 peut croire perpétuelle, ne permit pas à ses Vais-  
 seaux de se porter plus près du Pôle.

Le capitaine *Cook* put dire, comme notre Poète  
*Regnard*, quand il atteignit les rochers du Nord  
 de la *Laponie* :

*Hic tandem stetimus nobis ubi defuit Orbis*<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> On voit avec peine que le capitaine *Cook* ait voulu substituer des noms anglais à ceux que les Russes avoient imposés à toutes les îles éparses dans le *Bassin du Nord* dont nous leur devons la première Découverte : ces substitutions ne peuvent que jeter de la confusion dans la nomenclature de la Géographie, et faire naître, dans la suite, des incertitudes et des doutes sur les époques des Découvertes.

<sup>2</sup> Si l'on vouloit hasarder une traduction libre de ce vers

## INTRODUCTION.

cj

J'observerai, en passant, que l'Océan navigable s'étend plus loin vers le Nord, entre l'*Europe* et l'*Amérique* qu'entre l'*Amérique* et l'*Asie*; car, du premier côté, le capitaine *Phipps* parvint, peu s'en faut, jusqu'au 81.<sup>me</sup> Parallèle; et de celui-ci, le capitaine *Cook* ne put pas atteindre le 71.<sup>me</sup>: les deux tentatives furent faites à deux époques de l'année peu différentes; la première, le 17 Juillet, la seconde, le 18 Août. On sait que le capitaine *Cook*, dans le Voyage où il parcourut sur toutes les directions une partie de l'*Océan glacial Antarctique*, ne put pas pénétrer au-delà de 71 degrés 10 minutes de latitude. Ainsi le Parallèle de 71 degrés, tant au Sud qu'au Nord, semble être la limite de l'Océan navigable entre l'*Amérique* et l'*Asie*; mais on peut dire que, d'un côté et de l'autre, il est dangereux, et qu'il est devenu inutile pour l'accroissement de nos connoissances, de voyager sur les frontières.

1778.

Cook.

LES RECHERCHES du Navigateur le plus expérimenté, le plus infatigable qu'ayent vu les deux Océans, n'ont pu faire renaître l'espoir de

---

également applicable aux deux Voyages Polaires du capitaine *Cook*; on pourroit dire:

L'Argonaute Breton que Neptune admira,  
Ne put être arrêté qu'où la Mer lui manqua.

1778.  
Cook.

trouver jamais ce Passage tant cherché du *Grand-Océan* à l'*Océan Atlantique*, à travers l'*Amérique septentrionale* : mais si, sous ce rapport, l'Expédition dont la conduite lui avoit été confiée, n'a pas eu le succès que, sans doute, tout autre tenteroit en vain d'obtenir, du moins par la même voie ; nous lui devons d'avoir fait connoître à l'*Europe* une nouvelle branche de commerce avec la *Chine*, le trafic des Pelleteries, qui, jusqu'alors, étoit à-peu-près ignoré, et sembloit, ou devoir être réservé exclusivement à la Nation qui occupe le *Kamtschatka*, ou, tout au plus, partagé avec celle qui, occupant la *Californie*, d'une part, et les *Philippines*, de l'autre, pouvoit faire ses Armemens dans les Ports de la première, et faire des secondes, l'Entrepôt de ses marchandises d'échange et de celles de retour. Les séjours que le capitaine *Cook* avoit faits à *Nootka-Sound*, à *William's-Sound* et à *Cook's-River*, avoient mis ses Équipages à portée de communiquer long-temps avec les Naturels des différentes parties de la Côte du *Nord-Ouest*, et de se procurer, en échange de quelques marchandises d'*Europe* d'un vil prix, des peaux de Loutre, et d'autres dépouilles d'animaux. Ces Fourrures, portées à la *Chine*, s'y vendirent à des prix exorbitans, et tels qu'on seroit tenté de soupçonner de l'exagération, si l'on ne connoissoit l'exactitude et la véracité du lieutenant *King* qui a

rédigé le troisième Volume du dernier Voyage du capitaine *Cook*, d'où j'extraits les détails que je vais présenter<sup>1</sup>.

1778.  
Cook.

« Pendant notre séjour dans la Rade de *Macao*, dit le lieutenant *King*, les Chinois achetèrent de nos Vaisseaux une grande quantité de peaux de Loutre ; et, chaque jour, ces peaux avoient augmenté de prix. La pacotille d'un seul Matelot avoit été vendue huit cents piastres : quelques-unes de première qualité, bien entières, bien conservées, se vendirent cent vingt piastres chacune. J'estime que les pacotilles réunies de la *Resolution* et de la *Discovery* ont produit deux mille livres sterling, en Espèces ou en Marchandises ; et cependant nous calculâmes que, des peaux qui avoient été traitées à la Côte de l'*Amérique*, les deux tiers étoient ou gâtés ou usés, ou avoient été vendus au *Kamtschatka* ; ainsi le prix de deux mille livres sterling doit être regardé comme le produit du seul tiers qui restât de la totalité de la Traite. J'observerai, ajoute le lieutenant *King*, que, lorsque nous rassemblions ces Fourrures, nous n'avions aucune idée de leur valeur réelle ; la plupart avoient servi de vêtemens aux Américains ; aucune ne fut soignée pendant notre longue traversée ; souvent

---

<sup>1</sup> *A Voyage to the Pacific Ocean, &c. London, 1783. In-4.°*  
Tome III, page 437.

1778. elles furent employées pour couvertures de lit , ou  
Cook. servirent de manteaux dans notre course au Nord ;  
et encore est - il bien probable que les Marchands  
chinois , profitant de notre inexpérience dans ce  
genre de trafic , ne nous offrirent jamais de nos  
Fourrures les prix que des Courtiers accrédités  
auroient su en obtenir. J'en conclus qu'une Expé-  
dition à l'*Amérique* , qui auroit pour objet unique  
la Traite des Pelleteries , procureroit un bénéfice  
des plus considérables aux Négocians qui vou-  
droient se livrer à cette nouvelle spéculation. Les  
Équipages des deux Vaisseaux étoient si convaincus  
que ce trafic devoit donner d'immenses profits , que  
tous manifestèrent le desir le plus vif de retourner  
à *Cook's-River* ; et l'assurance de faire leur fortune  
avec une seconde cargaison de Fourrures , exalta  
les têtes à un tel degré , que nous vîmes le mo-  
ment où cette fermentation pouvoit les porter à la  
révolte ».

Le lieutenant *King* termine son récit par l'ex-  
position d'un plan de Voyage pour ouvrir un  
commerce réglé entre la Côte *Nord-Ouest* de  
l'*Amérique* et la *Chine*. Ce plan , proposé par  
l'élève , l'ami , le compagnon de *Cook* , et , pour  
ainsi dire , l'héritier de ses pensées , appuyé d'ail-  
leurs du tableau séduisant des énormes bénéfices  
qu'avoit procurés une première opération , faite  
sans dessein , comme sans préparatifs , offroit à

INTRODUCTION. cv

la cupidité un appât qui fut saisi avidement par les Nations de l'*Europe* adonnées au grand commerce et déjà familiarisées avec les longues Navigations. Bientôt l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Amérique Orientale du Nord* se montrèrent empressées de puiser à cette nouvelle source ; l'*Europe*, par les Ports d'*Angleterre* ; l'*Amérique*, par ceux des *États-Unis* ; l'*Asie*, par le *Bengale* et par *Bombay* : et le commerce des Pelleteries sembloit assurer des profits si immenses , et se présenta avec des attraits si irrésistibles , que les Espagnols même , sortant de leur indolence , et les Portugais de leur léthargie , se disposèrent à faire des Expéditions , ceux-ci de *Macao* , et les premiers des *Philippines*.

1778.  
Cook.

LE GOUVERNEMENT de *France*, occupé de tout ce qui pouvoit donner , à la fois , plus d'activité au Commerce national , et plus d'extension à la Navigation des Français , ne pouvoit voir avec indifférence le mouvement général qui se préparoit dans le commerce étranger , et cette direction commune et simultanée de toutes les spéculations vers un même objet. Mais avant que d'exciter , par des invitations , par des encouragemens même , notre Marine commerçante à entrer en concurrence avec celle des autres Nations , pour un nouveau trafic qui , dans le principe , avoit dû présenter des bénéfices hors de

1786.  
La Pérouse.

1786. proportion, mais qui, par la suite, pouvoit n'offrir  
*La Pérouse.* plus que des pertes, si le concours dans les achats  
en *Amérique*, et le concours dans les ventes en *Asie*,  
s'accroissoient outre mesure, la prudence com-  
mandoit de faire visiter la Côte *Nord-Ouest* de  
l'*Amérique* par des Bâtimens de l'État, et de vé-  
rifier par nous-mêmes ce qu'il étoit permis d'es-  
pérer, pour l'avenir, d'un commerce qui s'étoit  
annoncé avec tant d'avantages. Les détails sur ce  
nouveau genre de trafic, que le lieutenant *King*  
avoit insérés dans le troisième Volume du dernier  
Voyage de *Cook*, furent connus en *France* au  
moment où le Gouvernement, dans la vue de  
remplir utilement les loisirs de la Paix, et de pro-  
curer aux officiers de notre Marine militaire de  
grands moyens d'instruction, se proposoit d'or-  
donner l'armement de deux Frégates qui, en  
faisant le Tour du Monde, seroient employées à re-  
connoître les portions de la Terre que les Navi-  
gateurs n'avoient point encore visitées; à compléter  
diverses Découvertes faites dans le *Grand-Océan*  
par les Français; et à perfectionner, par des Ob-  
servations astronomiques et par des Recherches  
dans les différentes branches de la Physique et  
de l'Histoire Naturelle, la Description générale  
et particulière du Globe que nous habitons. La  
Reconnaissance des côtes Occidentales de l'*Amé-  
rique du Nord*, qui fournissent les Pelleteries,



pouvoit entrer dans le plan qui avoit été conçu, 1786.  
sans qu'il fût nécessaire d'en changer les premières dispositions : et les Instructions données à La Pérouse.  
à la Pérouse, à qui la conduite de l'Expédition fut confiée, lui prescrivoient expressément de faire une Reconnoissance particulière des Côtes Nord-Ouest de l'Amérique. Il importoit sur-tout qu'il visitât soigneusement les parties comprises entre 49 et 57 degrés de latitude, parce que, sur tout cet espace, le capitaine Cook constamment contrarié par les vents, n'avoit pu reconnoître que le seul Point de *Nootka*; et l'on savoit que, si les Découvertes de *Fuente* avoient quelque réalité, c'étoit dans l'intervalle de ces deux Parallèles qu'on pouvoit espérer de les retrouver. La Pérouse, dans sa Reconnoissance de la Cote Nord-Ouest de l'Amérique, devoit aussi examiner quelle seroit la manière la plus avantageuse d'en extraire les Pelleteries; à quel taux elles s'étoient élevées, depuis que la concurrence avoit dû en faire hausser la valeur; et quelles marchandises d'Europe paroissent avoir une préférence marquée dans les échanges avec les Naturels de la Côte; il devoit, au moyen des divers effets de Traite qui avoient été remis à sa disposition, se procurer par lui-même un assortiment de peaux de Loutre et d'autres animaux, suffisant pour un Essai, et porter ces peaux à la *Chine* pour y être vendues

1786. ou converties en denrées et marchandises de  
*La Pérouse.* l'Orient. Cette double opération d'échange don-  
neroit un premier bénéfice auquel on ajouteroit le  
bénéfice connu sur les productions de l'*Asie* dans  
les Marchés de l'*Europe* : et cette série d'opérations  
combinées pouvoit seule conduire à se former ,  
par aperçu , une idée du bénéfice total que la  
Traite des Pelleteries , qui appeloit nos Vaisseaux  
à de si grandes distances et exigeoit des avances  
si considérables , pouvoit promettre en dernier  
résultat aux spéculations du Commerce.

Mon intention n'est point de devancer la pu-  
blication du Voyage de *la Pérouse* , ni de rapporter  
en détail ses opérations à la Côte Nord-Ouest de  
l'*Amérique* ; je ne veux qu'indiquer les Points qu'il  
y a découverts ou reconnus , et les époques de  
ses Découvertes.

Il attérit le 23 Juin 1786 , vers le 60.<sup>me</sup> Pa-  
rallèle , sur le mont *Saint-Élie* de *Bering*. Parvenu  
à 58° 38' de latitude , et 139 degrés 50 minutes  
à l'Occident du Méridien de *Paris* , il aperçut  
une Ouverture qui indiquoit un Havre ou un  
Passage : il s'y engagea , et découvrit un très-  
beau Port qu'il nomma le *Port des Français* , et  
qui , malheureusement , n'a que trop de droits à  
conserver à jamais ce nom , après qu'un accident  
lamentable y a occasionné la perte de plusieurs  
Officiers distingués , et d'un grand nombre de

INTRODUCTION. cix

gens des Équipages appartenant aux deux Frégates. 1786.

Entre le 57.<sup>me</sup> et le 55.<sup>me</sup> Parallèle, c'est-à-dire depuis le *Monte San-Jacinto* jusqu'au Cap *Sant-Agustin* des Espagnols, la *Pérouse* a relevé soigneusement une étendue de 40 lieues de Côtes, que le capitaine *Cook* n'avoit, pour ainsi dire, qu'entrevue, et de laquelle on n'a eu qu'une idée bien imparfaite, tant qu'on ne l'a connue que par le Journal d'*Antonio Maurelle*. La *Pérouse* s'est assuré, par une Reconnoissance exacte et détaillée, que l'intervalle entre le 56.<sup>me</sup> et le 55.<sup>me</sup> degré de latitude, est rempli par un Archipel qui, séparé du Continent par un Canal d'environ 5 lieues dans sa plus grande largeur, se prolonge sur une longueur de plus de 20 lieues, du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Est. Cet Archipel ne se trouve même pas indiqué dans le Journal des Espagnols : c'est cependant vers le tiers de sa longueur, à partir du Cap *Sant-Agustin*, que se trouve situé leur beau Port de *Bucarelli* : et leur île *San-Carlos* qui se présente à 3 ou 4 lieues dans le Sud-Sud-Ouest du Cap, avec les îlots qui en dépendent, pourroit être considérée comme un prolongement ou la queue de cet Archipel.

Le 10 Août, vers 54 degrés un tiers de latitude, la *Pérouse* commença à découvrir une longue suite de Terres que le capitaine *Cook*, écarté de la Côte par les vents contraires, n'avoit point été

La Pérouse.

1786. à portée de reconnoître, et dont on peut douter  
 La Pérouse. que les Espagnols ayent jamais eu connoissance, puisqu'ils n'en ont fait aucune mention particulière. *La Pérouse* les prolongea pendant dix jours, du Nord au Sud, jusque par-delà le 52.<sup>me</sup> degré sur une étendue de 50 lieues; et après avoir doublé le Cap le plus méridional, il rapiqua dans le Nord à l'Est de ces Terres qu'il reconnut être détachées du Continent; mais il ne put, avec les vents de la partie du Nord, s'élever assez haut dans le Golfe où il se trouvoit engagé, pour s'assurer si elles font partie d'un Archipel, comme il le présuinoit, ou si elles appartiennent à une grande presqu'île liée au Continent par un isthme que l'éloignement ne lui auroit pas permis d'apercevoir. On a su depuis que c'est, en effet, un Archipel que les Anglais qui l'ont reconnu, postérieurement au Voyage des Français, ont nommé *Queen Charlotte's Islands* [îles de la Reine Charlotte].

De la partie méridionale de ces Terres, traversant le Golfe et cinglant vers le Nord-Est, *la Pérouse* atteignit bientôt celles qui se montroient de ce côté, et découvrit plusieurs îles qui doivent faire partie de l'Archipel de *San-Lazaro* de l'amiral de *Fuente*, et au-delà desquelles, à un assez grand éloignement, il distinguoit les hautes terres du Continent. (*Voyez* la Note <sup>a</sup> ci-devant pag. xxxix.)

La visite de la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* 1786.  
n'étoit pas l'objet principal de l'Expédition de *la Pérouse*.  
*Pérouse* ; et comme la fin du mois d'Août appro-  
choit, et que la saison de la navigation sur cette  
Côte où les brumes sont très-fréquentes et les  
vents pour l'ordinaire violens , finit avec le mois  
de Septembre, il ne lui étoit pas loisible de s'en-  
gager dans des Reconnoissances de détail qui au-  
roient exigé plusieurs mois : il étoit d'ailleurs  
obligé d'économiser le temps , et d'en faire une  
répartition proportionnée au nombre , à la nature  
et à la durée présumée des opérations qui lui  
restoient à faire, telle , enfin , que la lui imposoit  
l'entière exécution du plan immense qui lui étoit  
tracé dans ses Instructions. En prolongeant ,  
comme il le fit , ses Reconnoissances jusqu'au  
*Nootka-Sound* de *Cook* , il avoit complété ce qui  
manquoit à celles de ce célèbre Navigateur entre  
le 49.<sup>me</sup> et le 57.<sup>me</sup> Parallèle. Ainsi des Vaisseaux  
expédiés des Ports d'*Europe* nous ont procuré ,  
par quelques mois de recherches , la connois-  
sance d'une longue suite de Côtes que les Espa-  
gnols qui , depuis deux siècles et demi , en oc-  
cupent une partie , n'étoient pas encore parvenus  
à connoître !

*La Pérouse* dressa une Carte exacte de toute la  
côte qu'il a visitée , et imposa des noms aux Caps ,  
aux Ports et aux îles qui n'ont point été vus par

1786.  
La Pérouse.

les Navigateurs qui l'avoient devancé<sup>1</sup>. Parvenu à la hauteur de *Nootka-Sound*, il continua de faire route dans le Sud, et relâcha vers le milieu de Septembre, au Port de *Montercy*, d'où il fit passer en *France* un précis des premières opérations de sa Campagne.

Je ne suivrai pas *la Pérouse* dans sa navigation ultérieure ; j'ajouterai seulement à l'indication que j'ai donnée de la portion de Côtes qu'il a reconnue, que, pour satisfaire à l'article de ses Instructions relatif au commerce des Pelleteries, il avoit traité quelques Fourrures à la Côte du *Nord-Ouest* ; et qu'ayant, dans le cours de son Voyage, relâché dans la Rade de *Macao*, il y fit mettre en vente les peaux de Loutre et d'autres animaux qu'il avoit pu se procurer. Cette vente produisit cinquante-cinq mille livres tournois ; et j'observe que cette somme fut répartie, *en totalité*, entre les Matelots et les Soldats des deux Frégates, *sans aucun partage avec les États-Majors*.

On s'étonnera, sans doute, que j'appuie sur cette observation ; et, assurément, il ne me fût jamais

---

<sup>1</sup> On trouvera dans l'*Atlas* qui doit accompagner la Relation du Voyage de *la Pérouse*, une Carte générale et plusieurs Cartes particulières qui présenteront, dans le plus grand détail, la Reconnoissance qu'il a faite de la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*.

venu dans la pensée qu'il pût être nécessaire 1786.  
de la présenter, si le Rédacteur <sup>1</sup> du *Voyage du* La Pérouse.  
*capitaine Dixon* ne se fût permis des assertions téméraires, je dirois presque mal-honnêtes, que je suis bien loin d'attribuer au capitaine *Dixon* lui-même : un Navigateur par état, un Militaire marin, connoît trop les égards mutuels que se doivent ceux qui, en affrontant les mêmes dangers, se dévouent à éclairer et enrichir leur pays, pour qu'il se fût hasardé à porter un jugement défavorable sur une Expédition qu'il ne connoît pas et ne peut pas connoître, encore moins pour qu'il cherchât à faire suspecter la véracité du chef de l'Expédition.

« Les Frégates françaises la *Boussole* et l'*Astrolabe*, dit le Rédacteur anglais <sup>2</sup>, commandées par

---

<sup>1</sup> On a ignoré quel étoit le Rédacteur du *Voyage de Dixon*, écrit en forme de lettres signées *W. B.* jusqu'à ce que *M. Dixon* d'une part, et de l'autre, *M. Meares*, nous aient appris que le Journal étoit l'ouvrage de *M. Beresford*, employé sur le navire *Queen-Charlotte* en qualité de Subrécargue. (Voyez *Dixon's Remarks on Meares's Voyages*, page 8, et *Meares's Answer*, page 6.)

Quand on lit ce Journal, on croit sans peine ce que le capitaine *Dixon* a dit de l'ignorance de son Auteur sur tout ce qui concerne la Marine et la Navigation. (Page xxij de l'Introduction qui est l'ouvrage de *Dixon*.)

<sup>2</sup> *Dixon's Voyage round the World*. London, 1789. In-4.º, page 320.

1786. MM. de la Pérouse et de Langle, furent expédiées  
 La Pérouse. d'un Port de France en 1785 : on dit <sup>1</sup> qu'ils ont  
 suivi la Côte Nord-Ouest de l'Amérique depuis  
 l'Établissement espagnol de Monterey jusqu'au  
 60.<sup>me</sup> degré de latitude Nord, ce qui n'est pas  
 vraisemblable : car, quoique ces Bâtimens n'eussent  
 d'autre destination que celle de faire des Découvertes,  
 cependant les Commandans n'ont pas oublié que les  
 Fourrures sont un article de commerce d'une grande  
 valeur ; et conséquemment, ils se sont procuré,  
 pendant leur séjour sur la côte de l'Amérique,  
 environ six cents peaux de Loutre, mais la plupart  
 coupées par morceaux, de la dernière qualité, et  
 évidemment de la même partie d'où les Espagnols tirent  
 les leurs : tandis que, s'ils eussent, en effet, traité dans  
 les parties septentrionales, comme on le suppose, ils y  
 auroient trouvé des peaux d'une qualité très-  
 supérieure à celles qu'ils ont rapportées ».

Je dirai d'abord que je conçois que le désin-  
 téressement du Commandant et des États-majors des

---

<sup>1</sup> Le Traducteur français du Voyage de Dixon a traduit cette phrase : *They are said to have traced the North-West Coast of America*, &c. par celle-ci : *Ils prétendent (la Pérouse et de Langle) avoir suivi la côte de l'Amérique*, &c. La véritable traduction est, *On dit qu'ils ont suivi*, &c. ; ce qui est très-différent : la première expression reprocheroit formellement aux Commandans français d'en avoir imposé ; la seconde ne présente qu'un *on dit* dont il est permis de douter.



Frégates françaises puisse étonner un *Subrécargue* 1786.  
 dont toutes les idées doivent rouler sur les moyens *La Pérouse.*  
 qu'on peut employer pour accroître les bénéfices  
 de ses *Commettans* ; mais j'ajouterai qu'un Militaire  
 français n'attache à cet acte de désintéressement  
 d'autre mérite que celui d'avoir fait ce qu'il se doit  
 à lui-même, et ce qu'il doit aux compagnons  
 ignorés de ses travaux, qui, partageant également  
 avec ceux qui les commandent, les fatigues et  
 les dangers de l'Expédition, n'ont pas une part  
 égale à la gloire : chacun se trouve payé dans la  
 monnoie qui lui convient.

Je demanderai ensuite au Rédacteur d'où il sait  
 que les Frégates françaises n'avoient *d'autre desti-*  
*nation que celle de faire des Découvertes* : voudroit-il  
 què nous crussions qu'il avoit lu les Instructions  
 données à *la Pérouse* !

Je lui demanderai encore si la latitude de 58  
 degrés 38 minutes, qui est celle du *Port des*  
*Français*, lui paroît assez Septentrionale pour que  
 ce Port soit compris dans ce qu'il appelle *les*  
*Parties Septentrionales* ! Je lui ferai observer que  
 la latitude de *Norfolk-Bay*, la *Baya de Guadalupa*  
 des Espagnols, dans laquelle, en 1787, le capi-  
 taine *Dixon* a fait une partie de sa Traite, n'est  
 que de 57 degrés ; et que les îles de *Queen-*  
*Charlotte* devant lesquelles, en si peu de temps,  
 il traita une quantité si considérable de manteaux

1786. de Castor et de peaux de Loure, selon lui de la  
 La Pérouse. première qualité, sont situées entre le 54.<sup>me</sup> et le  
 52.<sup>me</sup>. Parallèle : pourquoi ne veut-il donc pas  
 que la Pérouse qui s'est élevé jusqu'au voisinage  
 du 59.<sup>me</sup> où il a traité, ait pu s'y procurer des  
 Fourrures d'une aussi belle qualité que pouvoient  
 l'être celles que *Dixon* a obtenues 7 degrés plus  
 bas, puisqu'il dit lui-même, et que l'on savoit  
 avant lui, que, plus la latitude est élevée, plus les  
 peaux augmentent en qualité ! Et pourquoi se  
 permet-il de dire qu'il est évident que la Pérouse  
 n'a traité que dans les parties Méridionales exploitées  
 par les Espagnols ! J'ignore d'où ceux-ci tirent  
 leurs Fourrures ; mais il est vraisemblable qu'ils se  
 les procurent principalement par leurs Présides de  
*San-Diego* et de *Monterey*, le premier situé à 33  
 degrés deux tiers, le second à 36 degrés 38  
 minutes<sup>1</sup> : il y a loin de ces latitudes, et loin  
 encore de celle de 52 degrés à laquelle *Dixon* a  
 fait sa riche Traite, jusqu'à la latitude de 58 degrés

---

<sup>1</sup> Si les Espagnols forment quelque jour, comme on peut  
 le présumer, un Établissement solide dans la Baie de *Bucarelli*,  
 qui présente plusieurs beaux Ports, et qui est située au-dessus  
 de 55 degrés de latitude, ils pourront en tirer des Fourrures  
 de première qualité : et sans doute, ils ne négligeront pas  
 cette ressource qui est, pour ainsi dire, à leur porte, et peut  
 alimenter leur commerce languissant des *Philippines* avec la  
*Chine*.

deux tiers à laquelle *la Pérouse* a fait la sienne, et où *il est évident* (car c'est ici qu'est l'évidence) qu'il a pu se procurer des peaux de *première qualité*. Je ne sais si les Anglais pensent que décrier le Commerce des autres Nations soit un moyen *légitime* de donner plus d'extension et plus de lustre à celui de la *Grande-Bretagne* <sup>1</sup>.

1786.

La Pérouse.

---

<sup>1</sup> Assurément, je ne prétends pas que l'essai de Traite fait par *la Pérouse*, lui ait procuré des peaux d'aussi belle condition que celles que *Dixon* a obtenues dans un voyage qui n'avoit d'autre objet que la Traite des Pelleteries; mais il ne s'agit pas ici de la Condition des Peaux, c'est de leur Qualité qu'il est question; parce que la qualité tient aux latitudes par lesquelles on a traité, et que la condition dépend de circonstances absolument étrangères à la latitude. *La Pérouse*, dans une lettre qu'il m'écrivoit de la Rade de *Macao*, le 13 Janvier 1787, disoit: « Nous avons traité, à la côte de l'Amérique septentrionale, près de mille peaux de Loutre; mais le plus grand nombre est en lambeaux et pourri ». — Certes, il falloit que ces lambeaux eussent appartenu à des Peaux d'une Qualité bien supérieure, et par conséquent provenant de Latitudes bien élevées, puisque leur vente à la *Chine* a produit Dix mille Piastres [55 mille livres tournois, la Piastre à 5 l. 10 s.] Quand on a connu *la Pérouse* et les sentimens d'humanité et de bienfaisance qui dirigeoient sa conduite, on n'est pas étonné qu'il gémit sur ses Fourrures, et qu'en m'écrivant dans la douleur de son cœur, il ait beaucoup exagéré le mauvais état dans lequel elles se trouvoient à son arrivée à *Macao*: hélas! il eût voulu que le produit de ces Peaux pût faire la fortune de chacun des Matelots et Soldats qui servoient sous ses ordres, et qu'il chérissoit comme ses enfans!

1786. Enfin, pour dissiper les doutes que le Rédacteur  
La Pérouse. de *Dixon* feint d'avoir, et qu'il voudroit accréditer, sur la Reconnoissance que *la Pérouse* a faite de la Côte Nord-Ouest de l'*Amérique*, je lui dirai que le vrai n'est pas toujours vraisemblable, mais qu'il est toujours vrai; que le Journal de ce Commandant, écrit de sa propre main, depuis son départ de *Brest*, jusqu'au jour qui a précédé son départ de *Botany-Bay*, et imprimé tel qu'il est parvenu en France en différens envois, prouvera que *la Pérouse* a prolongé, reconnu, examiné, relevé la Côte Nord-Ouest de l'*Amérique*, non pas, comme le dit l'Écrivain que je combats, depuis *Monterey* jusqu'au 60.<sup>me</sup> degré de latitude Nord, mais depuis le 60.<sup>me</sup> degré jusqu'à *Monterey*, ce qui est très-différent; car on sait que les vents du Nord et du Nord-Ouest, qui règnent assez constamment sur cette étendue de Côte, donnent toute facilité pour descendre du Nord au Sud, tandis qu'ils opposent des difficultés souvent insurmontables, ainsi que le capitaine *Cook* l'a éprouvé, quand on veut remonter du Sud au Nord.

On ne sera plus étonné que le Rédacteur du Voyage de *Dixon* veuille douter que *la Pérouse* ait reconnu une longueur de Côtes d'environ 23 degrés et demi, ou 470 lieues en latitude, si l'on fait attention que l'espace entre le 50.<sup>me</sup> et le 56.<sup>me</sup> Parallèle, que *Cook* n'avoit pu reconnoître,

se trouve compris dans l'espace que la *Pérouse* 1786.  
a reconnu en 1786 : comment croire, en effet, La Pérouse.  
qu'un Français ait exécuté ce qu'un Anglais  
n'avoit pu faire ? Il faut encore que l'on sache  
que le capitaine *Dixon*, quoique les capitaines  
*Lowrie* et *Guise* lui contestent la priorité, a la  
prétention d'avoir découvert, en 1787, ces  
mêmes terres ou plutôt ces mêmes îles séparées du  
Continent par un Golfe, que la *Pérouse* avoit  
découvertes, l'année précédente, entre 54 et 52  
degrés de latitude'. Le Voyage de la *Pérouse*  
donnera un nouveau déplaisir au Rédacteur de  
celui de *Dixon*, lorsqu'il y verra qu'un Français  
a retrouvé, en 1786, entre 52 et 53 degrés,  
l'Archipel *San-Lazarò* de l'amiral de *Fuente* que les  
Navigateurs anglais n'ont retrouvé que dans les  
années suivantes : il en sera quitte pour dire que

---

' Le capitaine *Dixon* pourroit objecter que, le 17 Septembre  
de 1786, il avoit atterri, par 53 degrés 46 minutes de latitude,  
sur la Côte Occidentale des îles *Queen-Charlotte*, qu'il ne  
reconnut que l'année suivante ; mais il ne fit qu'une pointe  
sur ces Terres qu'il crut appartenir au Continent ; et il continua  
sa route pour *Nootka-Sound* (*Dixon's Voyage*, page 76). Si  
l'on vouloit appeler cette simple *Vue* la Découverte des îles  
*Queen-Charlotte*, *Dixon* n'auroit pas encore la priorité : car  
il en entrevit un point le 17 Septembre ; et, du 10 au 20  
Août de la même année, la *Pérouse* en avoit prolongé la  
bande occidentale du Nord au Sud sur toute leur longueur,  
et les avoit contournées par leur partie méridionale.

1786. *cela n'est pas vraisemblable* ; et il ne doutera pas  
 La Pérouse. que, sur une assertion aussi imposante, qui ne  
 permet pas l'examen, toute l'*Europe* ne demeure  
 convaincue que *cela n'est pas vrai*.

Les Anglais ont profité trop long-temps de notre  
 silence ; trop long-temps ils ont eu l'honneur de  
 ces Découvertes dans lesquelles nous les avons  
 devancés : eh quoi ! parce que des circonstances  
 malheureuses, trop connues du Monde entier pour  
 que je ne m'épargne pas le supplice de les retracer,  
 et au Lecteur celui de les lire, se sont opposées  
 invinciblement à ce que la publication du Voyage  
 de notre Compatriote fût faite dans le temps où  
 elle eût dû l'être, nous souffririons, sans réclamer,  
 que cet infortuné Navigateur ne jouît pas, après  
 sa mort, de ses immortels travaux ! Ah ! si sa  
 destinée n'a pas permis que nous pussions les graver  
 sur sa tombe ; que du moins, en recueillant cet  
 héritage, la Nation sensible et juste, pour laquelle  
 il sacrifia sa vie, consacre à jamais dans les fastes  
 de l'Histoire, ses services, sa mort et notre re-  
 connoissance !

Mais si l'on ne peut accorder aux Anglais  
 d'avoir les premiers découvert les îles auxquelles  
 ils ont imposé le nom de *Queen-Charlotte*, ni d'avoir  
 retrouvé les premiers l'Archipel de *San-Lazaro*,  
 qu'ils ont nommé *Princess Royal Islands* [ îles de la  
 Princesse Royale ], on ne peut leur refuser un

mérite qui ne doit pas être oublié , celui d'avoir 1786.  
reconnu dans un plus grand détail ces mêmes La Pérouse.  
parties de Côtes qui avoient échappé aux recherches  
du capitaine *Cook* ; que les Espagnols peuvent avoir  
vues antérieurement sans les reconnoître , ou peut-  
être sans vouloir nous les faire connoître ; et qui  
complètent la Reconnoissance des Côtes du *Nord-*  
*Ouest* de l'*Amérique* , depuis le Cap *Mendocino* , par  
41 degrés et demi de latitude , jusqu'au Cap de  
*Glace* , situé entre le 70.<sup>me</sup> et le 71.<sup>me</sup> Paral-  
lèle , le plus septentrional que le capitaine *Cook*  
put atteindre dans ce fatal Voyage où une mort  
tragique termina la plus laborieuse et la plus  
utile carrière que jamais aucun Navigateur ait  
remplie.

COMME toutes les Reconnoissances , depuis le Reconnois-  
48.<sup>me</sup> degré jusqu'au 56.<sup>me</sup> , faites par les Navi- sances de la  
gateurs anglais , dans le cours des quatre années Côte du N. O.  
comprises entre 1785 et 1789 , rentrent en partie entre le 48.<sup>me</sup>  
les unes dans les autres , je ne présenterai pas de et le 56.<sup>me</sup> Pa-  
grands détails sur les opérations particulières de rallèle.  
chaque Navigateur ; je dois me borner à indiquer  
les époques des Voyages , et la circonstance la plus  
marquante de chaque Expédition. On assure que  
le Gouvernement anglais a expédié , dans ces  
derniers temps , des Bâtimens avec la mission spé-  
ciale de faire une Reconnoissance complète de la

Reconnoissances de la Côte du N. O. entre le 48.<sup>me</sup> et le 56.<sup>me</sup> Parallèle.

Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, de vérifier et rectifier les rapports de chaque Navigateur, et de composer, de tous les travaux particuliers de la Nation anglaise dans cette partie, un tableau général fait de la même main, dans lequel la description de cette partie du Globe, fondée sur des recherches et des Observations multipliées, ne le cédera point en exactitude à la description des Continens dont les Côtes sont le plus fréquentées. On peut croire que la Nation Britannique qui, dans tous les temps, a publié sans réserve le résultat de ses Expéditions maritimes, n'en mettra point dans la publication d'un Ouvrage qui, en faisant honneur à la prévoyance de son Gouvernement et aux talens de ses Marins, deviendra la censure du silence ou des réticences d'une Nation dont toutes les autres devoient attendre ce bienfait. Mais si le travail des Anglais est terminé, nous ne pourrons en jouir que lorsque la plus impitoyable des guerres ayant enfin cessé de dépeupler l'*Europe* et de désoler les deux Mondes, une paix nécessaire aura rouvert, du moins pour un temps, des canaux de communication entre deux Peuples qui, l'un et l'autre, ont trop d'énergie, trop de lumières, trop de possessions, trop de commerce, trop de puissance, pour que, rivaux de gloire depuis qu'ils figurent sur la scène du Monde, ils ne soient pas éternellement divisés d'intérêts.



INTRODUCTION. cxliij

En attendant que le travail général qui est annoncé puisse nous être connu, parcourons rapidement les opérations particulières qui ont préparé ce grand ensemble.

Reconnais-  
sances de la  
Côte du N. O.  
entre le 48.<sup>me</sup>  
et le 56.<sup>me</sup> Pa-  
rallèle.

LE TROISIÈME Voyage du capitaine *Cook* ne fut publié à *Londres* qu'en 1784; et déjà en 1781, à la première indication qu'on avoit eue d'une nouvelle branche de commerce, qui se présentoit sur la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, une Expédition s'étoit préparée dans le *Golfe Adriatique*, avec Pavillon impérial, sous la direction de *Williams Bolts*, Anglais de Nation, au service de l'Empereur d'*Allemagne*, homme très-instruit, employé long-temps dans les *Indes-Orientales* et au *Bengale*, et qui avoit acquis dans plusieurs grands Voyages de mer, toutes les connoissances nécessaires pour bien disposer une Expédition de ce genre. Aussi l'armement avoit-il le double objet de faire des Découvertes géographiques, et de traiter des Pelleteries à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique*; et dans cette vue, des personnes versées dans les différentes parties des Sciences naturelles et physiques, devoient y être employées. Mais une intrigue dont on ignore et la source et les moyens, culbuta cette entreprise, avant que les deux Navires qui y étoient destinés eussent été mis en état de l'exécuter.

Voyage  
projeté.  
W. Bolts.

1785. SI LES SPÉCULATIONS qu'un nouveau Commerce excitoit, pouvoient, à un si grand éloignement, engager l'*Europe* à faire des entreprises; combien ne devoient-elles pas être plus attrayantes pour les Armateurs et les Négocians disséminés sur toutes les parties de l'*Asie* où les Européens exercent leur activité commerciale! En effet, il étoit sensible que les Vaisseaux qui seroient expédiés des Mers situées à l'Orient de l'Ancien Monde, auroient un grand avantage sur ceux qui partiroient des Ports d'*Europe*: le Voyage des premiers ne consistoit qu'à traverser deux fois le *Grand-Océan* avec des vents réguliers et connus; tandis que les seconds, obligés de doubler ou le cap de *Horn*, ou le Cap de *Bonne-Espérance*, selon qu'ils prennent leur route par l'Ouest ou par l'Est, et exposés à la variation et à la contrariété des vents, alongent nécessairement leurs traversées de 7 ou 8 mille lieues, et la durée de leur Navigation, de plus d'une année: aussi les spéculations se sont-elles principalement multipliées dans les Ports de la *Chine* et de l'*Inde*.

La première Expédition fut préparée dans la Rivière de *Canton*: le capitaine *James Hanna* y équipa un Brig de 60 tonneaux et 30 hommes d'Équipage, et fit voile du *Tyfa* au mois d'Avril 1785. Il s'éleva dans le Nord de l'*Asie*, traversa par le Sud du *Japon*, et arriva, dans le mois d'Août,

à *Nootka-Sound* que, d'après l'expérience du capitaine *Cook*, on regardoit comme le grand Marché des Fourrures de l'*Amérique*. 1785.  
Hanna.  
I.<sup>r</sup> Voyage.

Quand sa Traite fut terminée, *Hanna* remonta dans le Nord de *Nootka*; vers 51 degrés un quart de latitude, il découvrit *Fitzhugh-Sound* [l'Entrée de *Fitzhugh*], et n'avoit qu'un pas à faire pour retrouver l'Archipel de *San-Lazaro* de *Fuente*; il visita même, à cette hauteur des îles nommées par lui îles *Lance*, qui pourroient en dépendre, d'autres Terres auxquelles il donna le nom de *Henry Lane*, et un Port qui reçut celui de *Sea-Otter's Harbour* [le Havre de la Loutre de mer]. On dit que *Hanna* rapporta à la *Chine* une riche cargaison de Fourrures<sup>1</sup>.

LE SUCCÈS de ce premier Voyage l'engagea, en 1786, à en entreprendre un second avec un Navire de 120 Tonneaux de Port, le *Sea-Otter*. 1786.  
Hanna.  
II.<sup>r</sup> Voyage. Il partit de *Macao* dans le mois de Mai, et se rendit en droiture à *Nootka-Sound*. Cette seconde Expédition de *Hanna* n'a rien ajouté à nos connoissances sur la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*;

---

<sup>1</sup> J'ignore si, depuis que les communications avec l'*Angleterre* sont fermées, les Voyages de *Hanna* et de quelques autres Navigateurs anglais ont été publiés; j'ai extrait ce qui concerne celui de *Hanna*, des Relations originales de *Portlock*, page 3. — *Dixon*, page xvij, et *Meares*, page 1j.

1786. on ne croit pas qu'elle ait été aussi lucrative que la première : il fit son retour à *Macao*, au mois de Mai 1787, et se dispoisoit pour un troisième Voyage, lorsque la mort l'arrêta au milieu de sa carrière.

Hanna.  
II. Voyage.

1786. CETTE EXPÉDITION ne fut pas la seule que l'année 1786 vit entreprendre : diverses Sociétés de Négocians et de riches Capitalistes, tant en *Asie* qu'en *Europe*, voulurent tenter la fortune par la voie que le capitaine *Cook* avoit ouverte.

Peter.

Le capitaine *Peters*, commandant le *Senau* le *Lark* [l'Alouette] de 220 tonneaux et 40 hommes d'équipage, fut expédié de *Macao* dans le mois de Juillet de l'année 1786 : ses Instructions lui prescrivoient de se rendre à la Côte Nord-Ouest de l'*Amérique* par la Route du *Kamtschatka*, et de reconnoître les îles qui sont situées au Nord du *Japon*. Il arriva le 20 Août à *Petropawlovska*, et en repartit le 18 Septembre. On a su depuis que le *Lark* avoit péri sur *Mednoi Ostroff* [l'île de Cuivre], située dans le Sud-Est de l'île *Bering*, et que deux personnes seulement avoient échappé du naufrage<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> L'Introduction du Voyage du capitaine *Dixon* (page xvij de l'Original), m'a fourni l'Extrait qu'on vient de lire du

QUOIQUE la Rivière de *Canton* et le Port de *Macao* semblassent indiqués spécialement pour les Expéditions relatives à un commerce qui avoit son débouché par la *Chine*; les Ports de l'*Inde*, *Bombay* et *Calkutta*, à raison des facilités qu'ils offrent aux Armateurs pour l'équipement et l'approvisionnement des Vaisseaux, obtinrent bientôt la préférence sur les premiers.

*Bombay* mit en mer vers le commencement de

1786.

L. wrie  
et  
Guise.

---

Voyage du Senau le *Lark*; mais j'ai pensé que j'y devois joindre des détails particuliers qui prouvent à quel point l'activité commerciale des Anglais s'exerce sur tous les points du Globe; et comment, par des spéculations combinées, par des opérations d'échange, doubles et triples, ils savent, en multipliant, pour ainsi dire, le même voyage, doubler et tripler les bénéfices, sans augmenter les frais de l'Expédition. Nous devons ces détails à un Voyageur français qui, comptant à peine cinq lustres, n'hésita pas d'entreprendre par terre, et termina heureusement, mais non sans beaucoup de fatigues et de dangers, un voyage de quatre mille lieues, à travers les déserts glacés du *Kamtschatka* et de la *Sibérie*, et cette immense étendue de pays compris entre *Petropawlowska* et la Capitale de la France, pour apporter à *Versailles*, où il arriva le 17 Octobre 1788, les dépêches et les Journaux de la *Pérouse* sous les ordres duquel il avoit servi depuis son départ d'*Europe*, jusqu'à son départ du *Kamtschatka*.

(Voyez le *Journal historique du Voyage de Lesseps, du Kamtschatka en France*, Paris, Imprimerie Royale, 1790. 2 vol. in-8°. Tome I.<sup>er</sup>, Note de la page 10.)

« Un Bâtiment anglais (dit *Lesseps*), appartenant à M. *Lanz*

1786.  
Lowrie  
et  
Guise.

l'année 1786, les *Senaus*, le *Capitaine Cook* du port de 300 tonneaux, commandé par le capitaine *Lowrie*, et l'*Experiment*, de 100 tonneaux, par le capitaine *Guise* : *M. Strange*, employé de la Compagnie anglaise, s'embarqua sur le premier de ces Bâtimens en qualité de Subrécargue.

Ces deux Navires furent rendus, le 27 Juin de la même année, à *Nootka-Sound* où ils séjournèrent jusqu'au 27 de Juillet.

---

» ( ou *Lance* ), Négociant à *Macao*, vint l'année dernière,  
 » 1786, mouiller au Port de *Saint-Pierre et Saint-Paul* :  
 » le capitaine *Peters*, commandant le Navire, fit aux Russes  
 » des propositions de commerce, dont voici la substance. Par  
 » son Traité avec un Marchand russe, nommé *Schelikhoff*, il  
 » s'engageoit à faire le commerce dans cette partie des États  
 » de l'Impératrice ; et demandoit des marchandises pour la  
 » valeur de quatre-vingt mille roubles. Il est probable que  
 » ces marchandises n'eussent consisté qu'en Pelleteries que les  
 » Anglais se proposoient de vendre en *Chine*, d'où ils auroient  
 » rapporté, en échange, des étoffes et d'autres objets conve-  
 » nables aux Russes. Le Négociant *Schelikhoff* se rendit lui-  
 » même à *Saint-Pétersbourg*, pour y solliciter l'agrément de  
 » sa Souveraine, et l'obtint ; mais pendant qu'il travailloit à  
 » se mettre en état de remplir les clauses de son traité, il  
 » fut informé que le Navire anglais avoit péri sur les côtes  
 » de l'île de *Cuivre*, en revenant au *Kamtschatka*, de la partie  
 » Nord-Ouest de l'*Amérique* : il y avoit été, selon toutes  
 » les apparences, prendre des Fourrures pour commencer sa  
 » cargaison qu'il venoit compléter au Port de *Saint-Pierre et*  
 » *Saint-Paul*. On sut que deux hommes seulement de son  
 » Équipage, un Portugais et un Nègre du *Bengale*, s'étoient

Ils

Ils visitèrent ensuite d'autres parties de la Côte , 1786.  
et parvinrent à *William's-Sound*, découvert, en  
1778, par *Cook*, sous le 60.<sup>e</sup> Parallèle '.

Lowrie  
et  
Guise.

« C'est dans cette traversée (dit M. *Meares*),  
qu'ils découvrirent ces Terres auxquelles M. *Dixon*,  
en 1787, a donné le nom de *Queen-Charlotte's*  
*Islands* ; mais ce n'est, ajoute-t-il, que par  
conjecture que celui-ci a pu les qualifier d'*îles* :  
car ce ne fut qu'en 1788, après que le capi-  
taine *Douglas*, commandant l'*Iphigenia*, eut passé  
au Nord entre ces Terres et celles du Continent,

---

» sauvés, et avoient passé l'hiver dans l'île de *Cuivre*, d'où  
» un Vaisseau russe les avoit transportés à *Nijenai-Kamtschatka* :  
» ils nous ont joints à *Bolcheretsk*, où je me trouvois alors  
» avec le colonel *Kasloff-Ougrenin*, commandant à *Okotsk* et  
» au *Kamtschatka*, qui se proposoit de les envoyer, à la saison  
» prochaine, à *Saint-Petersbourg* ».

*N. B.* Ceux qui desireroient avoir des détails aussi vrais  
qu'intéressans sur l'état actuel du *Kamtschatka*, sur les habitans  
et les productions de cette presqu'île et des contrées qui en  
sont voisines, doivent lire le Voyage de *Lesseps* qui, possédant  
la langue russe, et ayant fait un assez long séjour dans le pays,  
avec le desir et les moyens d'acquérir des connoissances, a  
été à portée de tirer de M. *Kasloff*, homme très-instruit et  
très-communicatif, tous les renseignemens qui peuvent donner  
une idée exacte de cette partie orientale de l'*Asie*, jusqu'à  
présent assez mal connue.

' Voyez *Dixon's Voyage*, pages xviii et 232. — *Meares's*  
*Voyages*, page liij.

1786. qu'on fut assuré qu'en effet ce sont des îles <sup>1</sup> ».  
 Lowrie et Guise. Les Senaus le *Cook* et l'*Experiment*, comme tous les Bâtimens qui les avoient précédés, firent leur retour à *Macao*.

On voit que le capitaine *Meares* attribue aux capitaines *Lowrie* et *Guise*, à l'exclusion du capitaine *Dixon*, la première Découverte des Terres de la *Reine Charlotte*; et au capitaine *Douglas*, la Découverte du Détroit du Nord qui les sépare

---

<sup>1</sup> Voyez *Meares's Voyages*, page liij.

Une discussion polémique des plus vives s'est engagée entre MM. *Dixon* et *Meares*, à leur retour de l'*Amérique*: ils se sont réciproquement contesté des Découvertes; et chacun des contendans attribue quelquefois celles de son concurrent à un autre Navigateur, plutôt que de lui en laisser la jouissance à lui-même. Je déclare formellement que je ne prétends point décider entre eux, et *tantas componere lites*. Peut-être qu'au milieu de l'obscurité qui règne pour les Français sur cette matière, depuis que nos communications avec l'*Angleterre* sont interrompues, il me sera arrivé d'attribuer à un Navigateur quelque petite portion de Découverte qu'un autre peut revendiquer; mais tous me sont également inconnus, autrement que par les relations de leurs Voyages, et par ce que quelques-uns d'entre eux ont dit des Voyages de leurs compatriotes: et si, par hasard, j'enrichis l'un aux dépens de l'autre, c'est par malentendu, et l'intention n'y est pour rien; la seule que j'aye, c'est de garder la neutralité entre des Navigateurs *quorum causas procul habeo*. On ne désapprouvera pas cependant que cette neutralité soit une neutralité armée, quand il s'agit de revendiquer ce qui peut appartenir aux Français dont la cause est étrangère à la querelle des Anglais, Mon unique objet a été



INTRODUCTION. cxxxj

du Continent, et en fait des îles. Nous ne disputerons pas aux Anglais cette dernière Découverte; car *la Pérouse*, qui avoit bien présumé que ces Terres devoient être des îles, n'a pu s'en procurer la certitude; mais nous ne leur accorderons pas aussi facilement la priorité de la Découverte; car il est dit que les capitaines *Lowrie* et *Guise* n'arrivèrent à *Nootka-Sound* que le 27 Juin, et qu'ils y séjournèrent jusqu'au 27 Juillet. On ne

1786.

Lowrie  
et  
Guise.

---

de m'assurer que l'Archipel de *San-Lazaro de Fuente*, et le Détroit ou l'Entrée de *Fuca*, ne sont pas des Découvertes romanesques, sous le rapport de la Géographie, et de pré-munir les Géographes et les Historiens contre la facilité avec laquelle on se permet trop souvent de prononcer qu'une Découverte est fabuleuse, parce que nous n'avons pas encore pu retrouver les îles ou les terres que les Anciens nous ont indiquées: le vieil *Hérodote* pourroit ici se joindre à *Fuente* et à *Fuca*, bien moins anciens, pour réclamer contre les nombreuses injustices qu'il a éprouvées. Ce qui importe dans la question qui nous occupe, c'est de constater l'identité de la Découverte ancienne avec la Découverte moderne; et laissons ensuite aux seconds Découvreurs à faire valoir et à disputer leurs titres de *Priorité*: avec le temps, les prétentions mal fondées se dissipent et cèdent la place à la vérité.

Si l'on veut connoître avec détail quels sont les objets en litige, on peut consulter les Ouvrages polémiques suivans:

*Remarks on the Voyages of J. Meares Esq. By George Dixon. London, Stockdale, 1790, in-4.º* — *An Answer to M. G. Dixon. By John Meares Esq. London Topographic Press, 1791, in-4.º* — *Further Remarks on the Voyages of J. Meares, &c. By G. Dixon. London, Stockdale, 1791, in-4.º*

1786.  
Lowe  
et  
Guise.

sait ni à quelle époque précise, ils ont vu les îles de la *Reine Charlotte*, ni comment s'est faite cette Découverte, ni quelle portion de ces terres ils ont reconnue; mais nous savons avec certitude que la *Pérouse* les a découvertes le 10 Août de la même année; qu'il en a suivi et examiné les Côtes pendant dix jours, et les a prolongées, du Nord au Sud, sur une étendue de cinquante lieues: ce qu'on peut préjuger de plus favorable à la prétention des Anglais, c'est que, de quelque côté que soit la priorité, les deux Découvertes doivent être à-peu-près contemporaines; et que, des deux côtés, l'honneur est égal.

1786-7.  
Meares  
et  
Tipping.

LES EXPÉDITIONS du *Bengale* suivirent de près celles de la Côte de *Malabar*: les Navires, le *Nootka*, de 200 tonneaux, et le *Sea-Otter*, de 100 tonneaux, le premier commandé par le capitaine *John Meares*, le second par le capitaine *William Tipping*, furent équipés à *Calkutta*.

*Meares* fit voile au mois de Mars 1786; et dans ce premier Voyage, il prit sa route par les îles *Aleutiennes*, avec quelques-unes desquelles il communiqua. Il aborda ensuite à *William's-Sound*, et fut forcé d'hiverner dans cette Baie: vingt-trois hommes de son Équipage y périrent de froid et de misère. Il fit son retour, par les îles *Sandwich*, à *Macao* où il arriva le 20 Octobre 1787.

INTRODUCTION. cxxxiiij

Le capitaine *Tipping*, montant le *Sea-Otter*, 1786-7. avoit quitté *Calkutta* peu de jours après le capitaine *Meares* : sa destination étoit pareillement pour *William's-Sound* où il fut rendu dans le mois de Septembre ; et il y trouva les Navires le *Capitaine Cook* et l'*Experiment*. Il en repartit le lendemain, pour remonter, à ce qu'on croit, jusqu'à *Cook's-River* ; mais, depuis cette époque, on n'a plus entendu parler du *Sea-Otter*, et l'on suppose que ce Bâtiment a péri<sup>1</sup>.

Meares  
et  
Tipping.

JUSQU'À PRÉSENT, toutes les Expéditions 1786-7. pour le commerce des Pelleteries étoient parties des Ports de l'*Asie* ; et les Navigateurs anglais, connus sous la dénomination de *India-men* [ Hommes ou Marins des *Indes* ], avoient eu pour seuls concurrents les Portugais de *Macao* : l'appât des immenses profits qui se faisoient journellement sous les yeux de ces Européens asiatiques, pouvoit bien les tirer quelques instans de leur engourdissement, et les pousser à faire quelque effort pour se traîner sur les traces des Anglais ; mais une concurrence mal dirigée, tardive et éphémère, ne pouvoit jamais balancer l'activité commerciale de leurs infatigables rivaux. Les Armateurs qui s'étoient présentés les premiers dans la carrière, devoient plutôt redouter

Portlock  
et  
Dixon.

<sup>1</sup> Voyez *Meares's Introductory Voyage*, page j et suivantes.

1786-7. les spéculations de l'*Europe* : et, en effet, les  
 Portlock  
 et  
 Dixon, Vaisseaux européens ne tardèrent pas à se présenter  
 sur les Côtes du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* ; ils y  
 furent bientôt suivis par ceux des *États-Unis* ; mais  
 ceux de la *Tamise* devancèrent tous les autres.

*Richard Cadman Etches* et d'autres Négocians  
 de *Londres* avoient formé, dans le mois de Mai  
 1785, une Société de Commerce sous la dénomi-  
 nation de *the King George's Sound Company* [ Com-  
 pagnie de l'*Entrée du Roi George* ], aujourd'hui  
*Nootka-Sound* : l'objet de cette association étoit  
 d'établir un commerce réglé entre la Côte *Nord-  
 Ouest* de l'*Amérique* et la *Chine*. Mais deux Pri-  
 vilèges s'opposoit également à cette entreprise ;  
 celui de la Compagnie de la Mer du Sud [ *South-  
 Sea Company* ], qui ne fait rien, et nuit à qui  
 veut faire ; et celui de la Compagnie des *Indes  
 Orientales*, qui fait trop, et veut que les autres  
 ne fassent rien. On négocia avec les deux Compa-  
 gnies : on obtint de la première que, puisqu'elle  
 ne vouloit point envoyer de Vaisseaux dans sa *Mer  
 du Sud*, elle permît du moins que d'autres y en  
 envoyassent ; on obtint de la seconde qu'elle  
 s'engageât à donner aux Vaisseaux qui auroient  
 apporté les Fourrures de l'*Amérique* à *Canton*, des  
 cargaisons de Thé à apporter de la *Chine* en *Europe*.  
 La Compagnie de *Nootka-Sound* a prouvé qu'une  
 association de Négocians et de Capitalistes peut,

sans Privilège, entreprendre et exécuter de grandes opérations, quand elle n'a pas à lutter contre les préjugés et le monopole.

1786-7.

Portlock  
et  
Dixon.

Elle équipa à ses frais deux grands Navires, le *King George*, de 320 tonneaux, et le *Senau Queen Charlotte*, de 200 tonneaux. Le capitaine *Nathaniel Portlock* eut le commandement en chef de l'Expédition ; il monta le premier Vaisseau, et le capitaine *George Dixon* le second : ces deux Officiers qui avoient servi avec le capitaine *Cook*, s'étoient formés sous ce grand Maître aux grandes Navigations.

Les deux Vaisseaux mirent à la voile de la Rade de *Downs* [des Dunes] le 2 Septembre 1785'. Leurs opérations sur la côte d'*Amérique* se bornèrent, en 1786, à traiter dans *Cook's-River* ; mais ils ne purent pas pénétrer dans *William's-Sound*. Ils quittèrent la côte du Nord pour se porter sur celle du Nord-Ouest ; mais, contrariés par les vents, ils renoncèrent, pour cette année, à la Traite de *Nootka-Sound*. Dans cette traversée, ils avoient pris connoissance de la terre entre 58 et 57 degrés de latitude ; et à la hauteur de 53 degrés, ils eurent encore la vue d'une Terre qu'ils

---

\* Voyez *A Voyage round the World, &c. By Nathaniel Portlock. London, 1789. In-4.º* — *A Voyage round the World, &c. By George Dixon. London, 1789. In-4.º*

1786-7. jugeoient être la suite du Continent ; mais on sut, Portlock et Lixon. l'année suivante, que le Cap, ou la portion de Côte qu'ils avoient aperçue à cette hauteur, appartient à ces îles découvertes par *la Pérouse*, que, depuis, les Anglais, ont nommées îles de *Queen-Charlotte*.

Le mois d'Octobre approchoit ; il étoit prudent d'abandonner la Côte : Les deux Vaisseaux dirigèrent leur route sur les îles *Sandwich* qui offroient des ressources pour leur ravitaillement. *Portlock* jugea, avec raison, qu'il y auroit moins de danger pour la santé des Équipages, à les occuper à la mer, dans la traversée de l'*Amérique* aux *Sandwich*, et dans le retour de ces îles à la Côte, que de les faire hiverner dans un Pays dont la rigueur du climat et la rareté des subsistances devoient également lui faire redouter le séjour.

Au retour de la belle saison, les deux Vaisseaux se reportèrent à la Côte du Nord de l'*Amérique*, et attérèrent, le 23 Avril 1787, sur l'île *Montague*, à l'Entrée de *William's-Sound*, par 59 degrés 10 minutes de latitude. Ils traitèrent pendant quelque temps dans cette Baie ; et après que cette opération fut terminée, ils se séparèrent.

*Portlock*, à la hauteur de 57 degrés 50 minutes, découvrit les Havres de *Goulding* et de *Portlock*, et *Salisbury-Sound*. Tandis qu'il étoit à l'ancre dans le Port de son nom, par 57 degrés 48

INTRODUCTION. cxxxvij

minutes, il détacha sa chaloupe pour visiter la partie de Côte située dans le Sud-Est de ce Port, et y traiter des Fourrures avec les Naturels qui l'habitent. La chaloupe parvint, dans sa course, à l'embouchure d'un Canal étroit dans lequel elle s'engagea, et qui la fit aboutir à la partie septentrionale de la *Baya de Guadalupa* des Espagnols, à l'Est-Nord-Est du Mont *San-Jacinto* et du Cap *del Engaño* (le Cap et le Mont *Edgecumbe* de *Cook*), par 57 degrés 10 minutes de latitude. Cette route a prouvé que ce Cap et cette Montagne forment la partie méridionale d'une île étroite, d'environ dix lieues de long, sur la direction Nord-Nord-Ouest et Sud-Sud-Est, et qu'ils n'appartiennent point au Continent. Le capitaine *Portlock* imposa à cette île le nom de *Pitt*; et le Canal, qui a son embouchure du Nord dans *Salisbury-Sound*, et celle du Sud, dans la Baie de *Guadalupa*, fut nommée *Hayward's-Strait*, du nom de l'Officier qui en avoit fait la découverte.

*Portlock* termina ici ses opérations, et fit route pour les îles *Sandwich*.

*Dixon*, de son côté, avoit découvert, à la hauteur de l'*Admiralty-Bay* de *Cook*, vers 59 degrés et demi de latitude, un Port qu'il nomma *Port Mulgrave*. De là, en suivant la Côte, il relâcha dans la Baie de *Guadalupa*, que, sans doute, il ne reconnut pas d'abord pour être celle des

1786-7.

*Portlock*  
et  
*Dixon*.

1786-7. Portlock  
et  
Dixon. Espagnols, car il lui imposa le nom de *Norfolk-Bay*. Un peu au Sud de cette Baie, à 56 degrés 35 minutes de latitude, il découvrit un beau Port qu'il nomma Port de *Banks*, en l'honneur de *Sir Joseph Banks*, le Promoteur éclairé de toutes les entreprises favorables aux progrès des Sciences et des Arts, qui accompagna à ses frais le capitaine *Cook* dans son premier Voyage autour du Monde, et dont le zèle, les lumières et la fortune furent constamment employés pour le bien de son pays, et pour l'accroissement des connoissances humaines. Entre 56 et 55 degrés, il vit une longue chaîne de petites îles qui remplissent, en avant du Continent, l'espace compris entre ces deux Parallèles; ce sont les mêmes que *la Pérouse* avoit reconnues en 1786, et auxquelles il a donné le nom collectif d'*îles des Espagnols*, parce que c'est dans la partie méridionale de ce petit Archipel que se trouve leur Port de *Bucarelli*. En continuant sa route dans le Sud-Sud-Est, *Dixon* découvrit, le 1.<sup>er</sup> Juillet, une Terre à 54 degrés 24 minutes: c'étoit la partie septentrionale de ces îles qu'on voit aujourd'hui portées sur les Cartes anglaises sous le nom de *Queen-Charlotte's Islands*, et que *la Pérouse*, le premier, avoit découvertes l'année précédente. *Dixon* prolongea cet Archipel, comme l'avoit fait *la Pérouse*, par sa bande de l'Ouest, jusqu'à



son extrémité méridionale, le doubla par le Sud, 1786-7. et remonta dans le Nord, en prolongeant la bande de l'Est, jusqu'à 53 degrés 10 minutes. A cette hauteur, il aperçut à l'Est, dans l'éloignement, un Cap du Continent, auquel il imposa le nom de *Cap Dalrymple*; hommage rendu, à juste titre, à un savant Navigateur dont les recherches ont tant contribué à débrouiller le chaos des Navigations anciennes, et dont les travaux hydrographiques et les Écrits, en perfectionnant la description du Globe, ont facilité les communications entre les deux Mondes. Il est probable que le Cap *Dalrymple* est la partie élevée de quelque'une des îles qui forment l'Archipel de *San-Lazaro* de l'amiral *de Fuente*. Le capitaine *Dixon* redescendit la côte Orientale des îles *Queen-Charlotte*, comme il l'avoit montée, sans pousser ses recherches vers le Continent. Il se présenta ensuite devant *Nootka-Sound*; mais ayant été instruit, par des Bâtimens anglais qui en sortoient, que la Traite, pour cette année, étoit épuisée dans cette partie, il fit route pour les îles *Sandwich* où il se réunit au capitaine *Portlock*.

Portlock  
et  
Dixon.

Les deux Vaisseaux portèrent le produit de leur Traite à *Canton* d'où ils firent leur retour en *Angleterre*. Les capitaines *Portlock* et *Dixon* ayant visité quelques parties de Côte qui n'avoient point encore été exploitées, se procurèrent des

1786-7. cargaisons beaucoup plus riches qu'aucune de celles que les parties fréquentées avoient pu fournir aux Vaisseaux de l'Inde qui, les premiers, avoient attaqué cette nouvelle branche de commerce <sup>1</sup>.

Portlock  
et  
Dixon.

1787. LES PORTS de l'Angleterre et ses Capitalistes sembloient ne devoir pas suffire à l'empressement avec lequel ses Navigateurs se seroient portés vers cette nouvelle source de richesse, si leur essor n'eût rencontré une barrière insurmontable dans les privilèges des grandes Compagnies. Pour éluder ces Privilèges qui n'atteignoient que les Expéditions qu'on voudroit faire dans les Ports des trois Royaumes, les spéculateurs anglais vinrent chercher sur le Continent, la liberté que le Monopole, depuis long-temps, avoit bannie de leurs îles.

Berklay.

L'*Aigle impériale*, commandée par le capitaine *Berklay* ou *Barklay*, fut expédiée du Port d'*Ostende* vers la fin de Novembre de l'année 1786.

Il arriva à *Nootka-Sound* dans le mois d'Août de l'année suivante. Il visita une partie de Côte située au Sud de *Nootka*, et parvint, en redescendant, jusqu'à une Entrée ou Baie qui a reçu son nom, *Berklay-Sound*. Sa chaloupe, expédiée

---

<sup>1</sup> Voyez *Portlock's Voyage*. — *Dixon's Voyage*, *Passim*.

de ce dernier Port pour faire une reconnoissance des parties plus méridionales , découvrit , vers 48 degrés et demi de latitude , une Entrée ou un Déroit ; et l'on ne peut pas douter que ce ne soit celui que *Juan de Fuca* avoit découvert en 1592 , et qui est indiqué à-peu-près sur ce Parallèle. ( *Voyez* ci-devant , page xj. )

1787.

Berklay.

On dit que le capitaine *Berklay* arriva à la *Chine* un an après son départ d'*Ostende* : on doit donc présumer qu'il avoit trouvé toute facilité à faire sa Traite , puisque , dans un si court intervalle , il avoit pu , sans nuire à ses opérations de commerce , donner quelques jours à la visite des Côtes , et se livrer à une recherche qui a éclairci un point de l'histoire des Navigations anciennes , et ressuscité *Don Juan de Fuca* pour le faire jouir de la Découverte de son Déroit , que les Géographes avoient rejetée dans le pays des Fables.

EN RENDANT compte de l'Expédition des capitaines *Portlock* et *Dixon* , j'ai dit que , lorsque celui-ci se présenta devant *Nootka-Sound* , au commencement d'Août 1787 , il rencontra des Bâtimens qui en sortoient , et le dissuadèrent d'y

1787-8.

Colnett

et

Duncan.

---

\* *Voyez* pour le Voyage de *Berklay* , *Dixon's Voyage* , pages xx et 232. — *Mearns's Voyages* , page lv.

1787-8. entrer : ces Bâtimens étoient un Vaisseau et un Sloop appartenant aux propriétaires des Navires commandés par *Portlock* et *Dixon*, *M. Etches* et ses Associés. Le Vaisseau, nommé *Prince of Wales* [le Prince de Galles] étoit monté par le capitaine *Colnett* <sup>1</sup>, et le Sloop *Princess Royal* [la Princesse Royale] par le capitaine *Duncan*. Ces Capitaines, expédiés d'Angleterre dans le mois de Septembre de l'année 1786, avoient commencé par établir, au Sud de l'Amérique, sur la *Terre des États* qui forme, avec la *Terre de Feu*, le *Détroit de le Maire*, une Factorerie dont l'objet étoit de rassembler des peaux de Veaux marins et d'extraire l'huile de leur chair. Après que cette première opération eut été terminée, ils firent route pour *Nootka-Sound* où ils se rendirent directement et sans avoir fait aucune relâche <sup>2</sup>.

Je ne connois point de Relation particulière du Voyage de ces deux Bâtimens; mais *Dixon*, dans un de ses Ouvrages polémiques dirigés contre le capitaine *Mearns*, a fait imprimer une Lettre qui lui fut écrite par le capitaine *Duncan*, d'*Islington*, le 17 Janvier 1791, et dans laquelle celui-ci trace lui-même sa Route et rappelle les

---

<sup>1</sup> *Colnett* suivant le capitaine *Duncan*, et *Collinett* suivant le Journal de *Dixon*.

<sup>2</sup> Voyez *Dixon's Voyage*, page 230.

INTRODUCTION. cxliij

Reconnoissances qu'il a faites de la Côte orientale des îles de *Queen-Charlotte*, et de la Côte du Continent à l'opposé <sup>1787-8.</sup>

Colnett  
et  
Duncan.

Le *Prince of Wales*, monté par *Colnett*, et la *Princess Royal* par *Duncan*, après avoir passé aux îles *Sandwich* l'hiver de 1787, revinrent sur la Côte à la belle saison ; et le 31. Mars 1788, *Duncan*, destiné pour les parties méridionales, mouilla à *Nootka-Sound*, tandis que *Colnett* faisoit route pour aller traiter à *William's-Sound* et sur les autres parties du *Nora*.

En résumant les diverses opérations du capitaine *Duncan*, on voit qu'il mouilla et fit la Traite dans plusieurs Ports de la côte Orientale des *Queen-Charlotte*, qu'il suivit ces îles, les reconnut et les visita, depuis 52 jusqu'à 54 deg. de latitude.

De cette hauteur, il traversa le Canal qui sépare ces premières îles du Continent, et se porta sur d'autres îles situées dans l'Est, qu'il a nommées *Princess Royal's Isles*, et qui occupent, en masse, l'espace compris entre 54 et 51 degrés. Cet Archipel offre, parmi les nombreuses îles dont il est composé, des Baies, des Ports, des Ouvertures, des Entrées, des Passages, dont le capitaine *Duncan* reconnut une partie ; dans *Dix-neuf* desquels il mouilla, non sans s'exposer

---

<sup>1</sup> Voyez *Dixon's Further Remarks*, pages 25 à 31.

1787-8. souvent au danger de perdre son Bâtiment ; et  
Colnett  
 et  
 Duncan. où une traite abondante le dédommagea de ses  
 fatigues, et lui fit oublier les risques qu'il avoit  
 courus. Il côtoya ces îles jusqu'à la hauteur où  
 l'Archipel se termine.

Il rentra alors à *Nootka-Sound* que *Colnett* avoit  
 fixé pour point de Rendez-vous : mais le *Prince  
 of Wales* n'arrivant pas, *Duncan* reprit la mer. Il  
 continua de descendre la Côte, mouilla devant  
 un Village nommé *Ahouset* ; et sa Route vers le  
 Sud l'amena à la hauteur du Détroit ou de l'En-  
 trée de *Fuca*, dont il fixe la latitude à 48 degrés  
 30 minutes. Il mouilla sur la côte Méridionale  
 du Détroit devant un Village nommé *Claasit* ou  
*Claaset* <sup>1</sup> et y fit la Traite. En le quittant, il  
 poussa ses Reconnoissances jusqu'au quarante-  
 septième Parallèle ; et, à cette hauteur, il aban-  
 donna la Côte pour se rendre aux îles *Sandwich*

---

<sup>1</sup> On peut remarquer que les Noms de deux villages situés  
 sur cette partie de la Côte, tels que *Duncan* les rapporte,  
*Ahouset* et *Claaset*, ont des terminaisons qui paroissent dispa-  
 rates, si on les compare avec les finales ordinaires des mots  
 et des noms que l'on connoît dans quelques-unes des Langues  
 parlées sur les Terres du Nord-Ouest ; mais elles rappellent  
 des terminaisons de Noms qui se trouvent dans la Relation  
 de *Fuente* (ci-devant pages xxvj et suiv.) : les villes de *Conusset*  
 et de *Minhausset*, la presqu'île de *Conibasset*, l'île *Basset*. Cette  
 affinité, je dirois même cette ressemblance de Noms, peut  
 prouver que ceux qui sont rapportés dans la Relation de *Fuente*  
 d'où

INTRODUCTION. cxlv

d'où il devoit prendre sa Route pour la *Chine*. 1787-8.

Le capitaine *Dixon* <sup>Colnett</sup> fait mention d'un Plan du <sup>et</sup> Détroit de *Fuca*, daté du 15 Août 1788, levé par <sup>Duncan.</sup> *Charles Dunkan Master in the Royal Navy*, que *M. Alex. Dalrymple* a fait graver, et qu'il a publié le 14 Janvier 1790. On y voit le Mouillage de la *Princess Royal* dans le Détroit qui n'a pas plus de quatorze milles de largeur.

Le capitaine *Duncan* avoit communiqué au capitaine *Mearns* la Carte de son Voyage; mais il se plaint que celui-ci n'a pas rendu avec exactitude ce qu'elle représentoit. J'ignore si cette Carte a été publiée en *Angleterre*; mais il est difficile, ou plutôt il est impossible d'appliquer à celle de *Mearns* ce que *Duncan* établit dans son Journal: selon lui, son Archipel de *Princess Royal*, commençant, au Nord, à 54 degrés de latitude, se termine, au Sud, à 51: sur la Carte

---

n'ont pas été inventés: car la Découverte de cet Amiral, son Archipel de *San-Lazaro* et sa Rivière de *los Reyes*, sont indiqués vers 53 degrés de latitude; et ce parallèle se trouve compris entre celui de 54 et celui de 51 degrés, dont l'Archipel de *Princess Royal* de *Duncan* occupe l'intervalle. Je n'en conclurai cependant pas que *Couasset* et *Minhauset* soient de grandes Villes, comme le dit la Relation qui agrandit tout; mais je crois qu'on en peut conclure que ces Noms sont des Noms du Pays, et que *Fuente*, qui les rapporte, avoit visité le Pays.

<sup>1</sup> *Further Remarks*, page 46.

1787-8. de *Mearès*, un grand Archipel s'étend depuis 56 degrés et demi jusqu'à 48 et demi, c'est-à-dire, jusqu'au détroit de *Fuca* qui le termine au Sud. Ce grand Archipel, dont le *Nootka-Sound* de *Cook* et *Berkeley-Sound* occupent la partie méridionale, y porte le nom de *Northern Archipelago*; et vers le milieu de sa Côte occidentale, on voit un petit Archipel enclavé dans le grand, sous le nom de *Princess Royal Islands* <sup>1</sup>. M. *Mearès* dit « que toutes les Découvertes partielles qui avoient été faites dans les années antérieures, semblent, en quelque sorte, se réunir et se confondre dans le cours de l'année 1788 ». Elles se *confondent*, en effet, sur sa Carte, et l'on pourroit demander qu'elles y fussent plus distinctes. « A cette époque, continue-t-il, les Vaisseaux anglais, le *Prince of Wales*, la *Princess Royal*, la *Felice*, l'*Iphigenia*, et les Vaisseaux des *États-Unis*, le *Wasington* et la *Columbia*, se partageoient la Traite sur la côte du Nord-Ouest de l'*Amérique*: et c'est en liant entre elles les diverses connoissances que leurs recherches ont procurées, que nous sommes parvenus à avoir une description à-peu-près complète de cette partie du Continent, et à pouvoir en dresser une Carte <sup>2</sup> ». La Carte dont M. *Mearès*

<sup>1</sup> Voyez Planche II.

<sup>2</sup> *Mearès's Voyages*, page lv.



veut parler est, sans doute, celle dont il a accompagné la Relation de ses Voyages : on y voit bien 1787-8.  
 quelles parties, en général, ont été découvertes, Colnett  
 et  
 Duncan.  
 ou plutôt retrouvées; et l'on peut en conclure que  
 la Côte est à-peu-près connue : mais la Carte  
 laisse tout à désirer sur les détails. Il faut attendre,  
 pour mieux connoître la lisière de cette contrée,  
 vers laquelle les Européens se sont portés avec  
 tant d'ardeur, qu'une main habile, en rassemblant  
 tous les morceaux épars, et après les avoir soumis  
 séparément aux loix de la critique, les ordonne,  
 les assortisse, et nous présente une Carte générale  
 dans laquelle chacun des Découvreurs particuliers  
 puisse reconnoître et distinguer ce qui lui appar-  
 tient, et jouir avec honneur et sans contestation,  
 du mérite de ses recherches et du fruit de ses  
 travaux <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> On juge par les citations qui se trouvent dans les Journaux des capitaines *Dixon* et *Meares* et dans leurs Écrits polémiques, que la plupart des Navigateurs anglais qui ont fréquenté la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique ont dressé, des parties qu'ils ont été à portée de visiter, des Cartes qui ne paroissent pas avoir été publiées dans le temps; mais peut-être le sont-elles aujourd'hui. *Dixon* dit, dans l'Introduction de son Journal, qu'en dressant la Carte sur laquelle il a tracé ses deux Routes, il a fait usage de celle du capitaine *Guise*, commandant le *Senau Experiment*, de celle du capitaine *Hanna*, commandant le *Senau Sea-Otter*, et de celle du capitaine *Berkley*, commandant l'*Égile imperiale*. Le capitaine *Meares*, qui a consulté

1787-8. Les îles de *Princess Royal* sont évidemment les mêmes dont *la Pérouse* eut connoissance en 1786, dans le même Golfe, et sur les mêmes Parallèles de 52 et 53 degrés sur lesquels *Duncan* les a trouvées; et leur latitude ne permet pas de douter que ce ne soit ce même Archipel situé à 53 degrés, dans les canaux tortueux duquel l'amiral *de Fuente* a navigué en se faisant précéder par ses chaloupes. Nous avons donc aujourd'hui la certitude que l'Archipel de *San-Lazaro* ne doit plus être compté parmi les îles *imaginaires*, et que *la Pérouse*, en 1786, et *Duncan*, en 1788, ont retrouvé une partie des Découvertes de l'Amiral espagnol: il n'en faudroit pas conclure, sans doute, que tout est vrai dans la Relation de *Fuente*; mais c'en est assez pour engager les Navigateurs à faire de nouvelles tentatives qui conduisent enfin à vérifier ce qu'il peut encore y avoir de réel dans la Relation d'un Voyage où tout paroissoit extraordinaire, merveilleux et incroyable.

1788-9. LE CAPITAINE *Meares* qui avoit fait, en 1786, un premier Voyage à la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, en entreprit un second en 1788,

---

les mêmes Cartes et en a fait usage, regrette infiniment celle de *Colnett*, dont les Espagnols s'emparèrent quand ce capitaine fut fait prisonnier. Le capitaine *Duncan*, dans sa Lettre à *Dixon*, parle de la Carte que lui-même a dressée, et qu'il dit avoir été copiée en partie dans celle du capitaine *Meares*, &c.

avec le Vaisseau la *Felice*, de 230 tonneaux, qu'il 1788-9.  
 commandoit, et l'*Iphigenia* de 200 tonneaux, Meares  
et  
Douglas.  
 monté par le capitaine *Douglas*. Il fit voile de la  
*Chine* au mois de Janvier de cette année, et arriva,  
 vers le milieu de Mai, à *Nootka-Sound* où il cons-  
 truisit un petit bâtiment de mer : cette opération  
 exigea autant de temps qu'elle éprouva de difficulté ;  
 mais les efforts, les ressources et la persévérance  
 du Chef de l'entreprise, furent couronnés d'un  
 succès qui le justifia d'avoir cru à la possibilité.

*Meares* visita, en 1789, la partie de la Côte  
 qui est située dans le Sud de *Nootka* ; il découvrit  
 quelques Ports qui n'avoient pas encore reçu des  
 Vaisseaux européens, et voulut s'assurer de  
 l'existence du grand Détroit de *Fuca*, déjà  
 retrouvé, en 1787, par le capitaine *Berkley*, et  
 dans lequel le capitaine *Duncan*, en 1788, avoit  
 mouillé et commercé avec les Naturels. *Meares*  
 le fit visiter par sa chaloupe qui y pénétra, dit-il,  
 jusqu'à 30 lieues de distance de son embouchure :  
 à cet éloignement de la grande Mer, la vue  
 s'étendoit encore à l'Est jusqu'à un horizon dont  
 le rayon, ajoute le capitaine *Meares*, pouvoit  
 être de quinze lieues<sup>1</sup>, et la largeur du Détroit

---

<sup>1</sup> La chaloupe de *Meares*, suivant sa Relation, s'étoit portée  
 à trente lieues de distance à l'Est de l'Embouchure Occiden-  
 tale du Détroit : et comme, du point où elle étoit parvenue,  
 la vue s'étendoit à quinze lieues, il en résulteroit qu'elle auroit

1788-9. en cette endroit , étoit aussi de *quinze lieues* <sup>1</sup>. La chaloupe eut un engagement assez vif avec les

Meares  
et  
Douglas.

découvert un espace de *quarante-cinq lieues de mer* , au-delà duquel on n'apercevoit pas encore la Côte du Continent.

Il paroît que le capitaine *Meares* a eu une distraction , quand il a dit dans son Journal que sa chaloupe s'étoit avancée à *trente lieues* dans le Détroit ; car on lit dans le compte qui lui fut rendu par *Robert Duffin* , l'Officier commandant la chaloupe dans cette Expédition , et qui est imprimé à la suite du Journal ( *Appendix* , à la fin du N.º IV ) , que , lorsqu'il abandonna ses recherches dans le Détroit , il étoit à *huit lieues* de distance de l'Embouchure *Occidentale* qui lui restoit à l'Ouest-Sud-Ouest , et à *trois lieues* de distance du Port qu'il a nommé *Hawkesbury* , et qui lui restoit au Nord quart Nord-Est : or , comme ce Port est le point *le plus Oriental* auquel la chaloupe fût parvenue , et qu'il n'est distant que de *onze lieues* ( *huit d'une part* , et *trois de l'autre* ) de l'Embouchure *Occidentale* ; il en résulte que la chaloupe n'avoit parcouru dans le Détroit , de l'Ouest à l'Est , que ces mêmes *onze lieues*.

Quant aux *quinze lieues de rayon de l'Horizon* , que le capitaine *Meares* suppose que la chaloupe devoit avoir au point où se borna sa course vers l'Est ; on peut lui observer , avec le capitaine *Dixon* ( *Further Remarks* , page 48 ) , qu'un homme placé dans une chaloupe , où son œil n'est pas élevé de plus de 7 à 8 pieds au-dessus du niveau de la mer ( en supposant encore qu'il soit monté sur les bancs des Rameurs ) n'a pas pu avoir un Horizon de *quinze lieues* de rayon ; et que *deux lieues* , ou *trois lieues* au plus , en allouant quelque chose pour la réfraction , seroient la plus grande longueur qu'on pût supposer au rayon de l'Horizon qu'un homme découvre de dessus une chaloupe.

<sup>1</sup> Cette largeur de 15 lieues , ou *quarante-cinq milles* , est bien différente de celle de *quatorze milles* que lui donne le Plan levé par le capitaine *Duncan*. ( Ci-devant page cxlv. )

INTRODUCTION. clj

Américains qui habitent les bords du Canal ; ce 1788-9.  
 qui n'empêcha pas que les Anglais, suivant un Meares  
 droit qui peut être celui de la convenance, mais et  
 que, sans doute, on n'appellera pas le Droit des Douglas.  
 gens, ne prissent possession, au nom du Roi  
 d'Angleterre, d'un pays qu'assurément les Proprié-  
 taires ne paroissent pas disposés à partager avec  
 sa Majesté britannique. Il est probable que *Juan*  
*de Fuca*, dans un temps plus ancien, en avoit  
 également pris possession au nom de sa Majesté  
 catholique : et il ne manque à toutes ces Prises  
 de possession par des Souverains étrangers, que  
 la Ratification par le Souverain naturel, par le  
 Propriétaire.

L'*Iphigenia*, montée par le capitaine *Douglas*,  
 qui s'étoit séparée de la *Felice* pendant la tra-  
 versée de *Chine* à la côte du Nord-Ouest, s'étoit  
 d'abord rendue à *Cook's-River*, et de là à *Wil-*  
*liam's-Sound*, et avoit fait la Traite des Pelle-  
 teries dans ces deux Havres. Elle avoit ensuite  
 redescendu la Côte, et visité sur sa route quelques  
 Ports qui n'étoient pas encore connus, un, entre  
 autres, vers 55 degrés de latitude, auquel le  
 capitaine *Douglas* imposa le nom de Port de  
*Meares*. Ce Port est situé au côté septentrional  
 du Détroit qui sépare du Continent, par le Nord,  
 les Terres découvertes, en 1786 par la *Pérouse*,  
 les îles de *Queen-Charlotte*, suivant les Cartes

1788-9. anglaises : il paroît que le capitaine *Douglas* est  
 Meares  
 et  
 Douglas, le premier Navigateur connu qui ait passé par  
 ce détroit, et ait ainsi pénétré, par le côté du  
 Nord, dans le Golfe ou Canal qui se trouve  
 situé entre les îles de l'Ouest et l'Archipel de  
*San-Lazaro* '. *Douglas* prolongea ce Canal sur  
 toute sa longueur, sans jamais cesser de voir la  
 terre des deux bords, et il descendit jusqu'à  
*Nootka-Sound* où il se rejoignit au capitaine  
*Meares*.

Les deux Vaisseaux portèrent à *Canton* les  
 Pelleteries qui avoient été traitées sur les diverses  
 parties de la Côte qu'ils avoient parcourues <sup>2</sup>.

Grey. DEPUIS qu'une partie de l'*Amérique septen-*  
*trionale* avoit secoué le joug de l'*Angleterre*, et  
 s'étoit formée en République fédérative, son com-  
 merce, dégagé des liens qui entravoient ses opé-  
 rations, avoit acquis une extension à laquelle  
 il ne lui étoit pas permis de prétendre tant  
 qu'elle fut dans la dépendance d'une Métropole

---

<sup>1</sup> Le capitaine *Dixon* a la prétention d'avoir vu le premier, à  
 34 milles de distance, ce Passage au Nord des *Charlotte*; mais,  
 en même temps, il paroît convenir que *Douglas* est le premier  
 qui y ait passé. (Voyez *Further Remarks*, page 48.)

<sup>2</sup> Voyez *Meares's Voyages*, pages 104 et suivantes de  
 l'Original.

européenne, dont les Compagnies privilégiées 1788-9.  
arrêtoient, dans les deux Hémisphères, toute cir-  
culation contraire aux intérêts concentrés du Grey.  
Monopole. La liberté de cette nouvelle Répu-  
blique étoit à peine assurée qu'elle songea à  
diriger ses spéculations vers les *Indes* et la *Chine*.  
Mais ni les productions de son sol, ni les produits  
de son industrie, ne lui offroient un aliment à un  
trafic avec les Chinois; et l'Argent et l'Or, qui  
suppléent à toute espèce de denrées et de marchan-  
dises dans le commerce avec ce Peuple, étoient  
trop rares encore dans la République naissante,  
pour qu'elle pût, sans nuire à ses autres opérations  
et à ses engagemens avec ses créanciers d'*Europe*,  
distraire de la masse insuffisante de son Numéraire,  
les capitaux nécessaires pour entretenir un com-  
merce actif avec la *Chine*: les Pelleteries pouvoient  
en tenir lieu; et l'attention du Congrès américain  
fut prompte à se porter vers une ressource qui  
devoit suppléer au défaut ou à l'insuffisance des  
autres moyens. Mais ces objets d'échange, quoi-  
que placés près des *États-Unis*, et pour ainsi dire  
sous leur main, si l'on compare le peu d'éloigne-  
ment où ils s'en trouvent, avec celui où en sont  
les Peuples d'*Europe*, en demeurent cependant  
séparés par une barrière jusqu'à présent insurmon-  
table; et ce que la Nature semble leur présenter  
à cinq cents lieues de leurs frontières occidentales,

1788-9. une navigation de plus de cinq mille lieues est nécessaire pour parvenir à le leur procurer. Cette difficulté ne pouvoit arrêter les Américains : ces mêmes hommes qui, depuis que leur active industrie n'est plus enchaînée par le Privilège exclusif d'une *Compagnie du Sud*, vont harponner la Baleine sur les Côtes du *Brésil* et dans les parages glacés des Mers Antarctiques, n'ont pas hésité à entreprendre des Voyages dans lesquels, prolongeant deux fois le Continent du Nouveau Monde, du Septentrion au Midi, et du Midi au Septentrion, ils vont chercher sous les latitudes les plus élevées à la Côte Occidentale de leur *Amérique*, et transportent sur sa Côte Orientale, ces Peaux précieuses qui seules pouvoient leur procurer un moyen supplémentaire pour ouvrir un Commerce lucratif avec l'Empire de la *Chine*. Des dépôts de Pelletteries, formés dans leurs Ports, et répartis ensuite entre les Vaisseaux qui sont employés dans les Expéditions d'*Asie*, leur donnent en retour, et les Thés dont l'habitude leur a fait un besoin auquel peut-être ils doivent la Liberté, et ces riches marchandises de l'Orient que n'admet guère la simplicité républicaine, mais qui, nécessaires au luxe de l'*Europe* et de ses Colonies Occidentales, deviennent, dans le Commerce des Américains, des objets d'échange contre les denrées d'une véritable nécessité que la Nature a refusées à leur climat.

É  
ve  
C  
Re  
V  
An  
po  
P  
pe  
le  
ho  
abu  
Em  
J  
Jou  
mi  
sur  
que  
fait  
L  
exp  
178  
100  
M  
lui - r  
pages



INTRODUCTION. civ

Il est vraisemblable que les Armateurs des 1788-9.  
*États-Unis*, excités et encouragés par leur Gou- Grey.  
 vernement, ont multiplié leurs Expéditions à la  
 Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* ; mais aucune  
 Relation imprimée n'a fait connoître à l'*Europe* les  
 Voyages qu'ils ont entrepris. Jusqu'à présent, les  
 Américains agissent plus qu'ils n'écrivent : desirons,  
 pour la tranquillité du Monde et le bonheur de  
 l'Humanité, que la faculté de communiquer ses  
 pensées d'un Pôle à l'autre, ne soit jamais entre  
 leurs mains qu'un moyen d'unir et d'éclairer les  
 hommes, et que, dans aucun temps, ils n'en  
 abusent pour agiter les passions et bouleverser les  
 Empires.

Le capitaine *Mearès* nous a donné, dans le  
 Journal de ses Voyages, une Notice de la pre-  
 mière Expédition que les *États-Unis* ont dirigée  
 sur la côte du *Nord-Ouest* : et comme elle a procuré  
 quelques Découvertes, elle mérite qu'il en soit  
 fait mention<sup>1</sup>.

Les premiers Vaisseaux que les *États-Unis*  
 expédièrent de *Boston* dans le mois d'Août de  
 1787, furent le Sloop le *Washington*, d'environ  
 100 tonneaux de port, et la *Columbia*, de 300

---

<sup>1</sup> M. *Mearès* tenoit les détails qu'il nous a transmis, de M. *Grey*  
 lui-même, Commandant de l'Expédition. (*Mearès's Voyages*,  
 pages 219.)

1788-9. tonneaux, l'un et l'autre sous le commandement de  
 Grey. M. Grey qui montoit le Sloop. Ces deux Bâtimens  
 devoient naviguer de compagnie ; mais un coup  
 de vent les ayant séparés, à la hauteur de 59 degrés  
 de latitude Sud, le *Washington* étoit arrivé seul à  
*Nootka*, le 17 Septembre 1788<sup>1</sup>. Le capitaine  
 Grey avoit abordé à un Port de la Côte de *New-*  
*Albion de Drake*, vers 45 degrés de latitude Nord :  
 peu s'en fallut que le *Washington* ne restât échoué  
 sur la Barre qui traverse l'entrée de ce Havre qui  
 ne peut recevoir que des Navires d'un très-petit  
 tirant-d'eau : mais, échappé à ce premier danger,  
 il en courut un plus grand ; le Sloop fut attaqué  
 par les Naturels de la Côte ; un homme de l'Équi-  
 page fut tué ; un des Officiers fut blessé ; et ce ne  
 fut pas sans peine que le Capitaine parvint à sauver  
 le Bâtiment.

Le capitaine *Meares* connut à *Nootka-Sound* le  
 Capitaine américain, et s'empessa de lui faire part  
 de la Découverte, ou plutôt de la Reconnoissance

---

<sup>1</sup> Un trajet d'un an ! C'est aller chercher bien loin des  
 Peaux de bêtes, quand on habite l'*Amérique du Nord* où  
 elles abondent ! Sans doute que les Américains ont éprouvé  
 que les Fourrures de la partie qu'ils occupent sur le Conti-  
 nent, et de celles qui les avoisinent, n'obtiennent pas à la  
*Chine* une grande faveur, et ne procurent pas un bénéfice  
 aussi considérable que celui qu'on peut attendre des Pelleteries  
 de la Côte du *Nord-Ouest*.

INTRODUCTION. clvij

qu'il avoit faite , par sa chaloupe , de l'Entrée ou 1788-9.  
 du Détroit de *Juan de Fuca* , vers 48 degrés et demi Grey.  
 de latitude.

« Le *Washington* ( dit M. *Meares* ' ) ; d'après la  
 connoissance que je lui avois donnée de ce  
 Détroit , en retrouva l'entrée , y pénétra , parvint  
 à une grande *Mer intérieure* , et y dirigea sa route  
 dans le Nord et le Nord - Ouest. Il commu-  
 niqua avec les diverses Tribus qui occupent les  
 îles situées sur les derrières de *Nootka - Sound* ,  
 et dont le langage diffère peu de celui des  
 Peuples qui habitent les Terres qui environnent  
 cette Baie.

« On peu présumer , continue M. *Meares* ,  
 que la Route du *Washington* ne s'est pas portée  
 à l'Est au - delà de 237 degrés de longitude à  
 l'Orient de *Greenwich* ( ou 125 degrés un tiers  
 à l'Occident de *Paris* ). Il est probable que  
 M. *Grey* n'a pas pu déterminer avec précision  
 la longitude de son Vaisseau dans les différens  
 points que sa Route a parcourus ; mais la longi-  
 tude de *Nootka - Sound* est fixée par les Obser-  
 vations du capitaine *Cook* ; et l'on peut évaluer ,  
 par approximation , la différence de Méridien  
 entre *Nootka* et la position la plus Orientale du  
*Washington* : c'est d'après cette estimation , qu'on

---

\* Voyez *Meares's Voyages* , page lvj.

1788-9. peut la supposer d'environ 237 degrés à l'Est de *Greenwich* ».

Grey.

Comme les Observations astronomiques, faites dans le troisième Voyage du capitaine *Cook*, placent *Nootka-Sound*, par un milieu, à 233 degrés 18 minutes et demie à l'Est de *Greenwich*<sup>1</sup>; il en résulte que M. *Meares* a supposé que la Route du Sloop le *Washington* a dû passer à environ 3 degrés deux tiers, ou 47 lieues, à l'Est de *Nootka*. Il dit ailleurs<sup>2</sup> que l'étendue de la Mer intérieure dans laquelle ce Bâtiment a navigué, est de plus de huit degrés en latitude.

Si l'on jette les yeux sur la Carte qui accompagne la Relation des Voyages de *Meares*, et sur laquelle il a figuré la Découverte du *Washington*<sup>3</sup>, on voit, en partant du Détroit de *Fuca*, et remontant dans le Nord, un grand Archipel qu'il désigne par le nom de *Northern Archipelago* [Archipel du Nord], et qui s'étend entre 48 degrés et demi, et 56 degrés et demi de latitude, sur une largeur moyenne d'environ 50 lieues: et vers 53 degrés, se voient les îles de la *Princess Royal*

---

<sup>1</sup> Voyez *The original Astronomical Observations made in the course of a Voyage to the Northern Pacific Ocean. By W. Bayly. London, 1782. In-4.º. page 349.*

<sup>2</sup> Voyez *Meares's Voyages*, page lxiij.

<sup>3</sup> Voyez la Pl. II.

INTRODUCTION. clix

du capitaine *Duncan*, ou l'Archipel de *San-Lazaro* 1788-9.  
 de *Fuente*, enclavées dans le grand Archipel. A Grey.  
 l'Est de cet assemblage d'îles sans nombre, dont  
 quelques-unes sont figurées en entier, et la plu-  
 part seulement indiquées par des Ouvertures,  
 doit être tracée la Route du *Washington*; et, dans  
 un grand éloignement de cette Route, doivent  
 être vues les grandes Terres du Continent : de  
 sorte qu'entre ces terres et l'Archipel, se trouve  
 une Mer ou un Bassin immense, auquel on peut  
 communiquer par tous les Passages ou Canaux que  
 les îles doivent laisser entre elles. M. *Meares* ne  
 dit pas si le *Washington*, après être entré dans cette  
 Mer par sa partie du Sud, par le Détroit de *Fuca*,  
 en est sorti par quelque-une des Ouvertures qui  
 se voient dans la partie du Nord de l'Archipel,  
 ou s'il est venu sortir par le même Détroit par  
 lequel il y avoit pénétré.

Je n'entreprendrai pas de discuter ici le  
 rapport sur lequel est fondée cette grande Dé-  
 couverte : les Données sont trop incertaines, le  
 Développement est trop insuffisant pour qu'on  
 puisse la soumettre à l'examen et la juger  
 d'après les règles de la critique. Je me con-  
 tente d'observer que la Relation et les Cartes du  
 capitaine *Meares* ont paru à *Londres* dès 1790, et  
 que cependant le Géographe anglais *Arrowsmith*,  
 qui a marqué soigneusement sur son grand

à l'Est  
 , faites  
*Cook*,  
 degrés  
 ; il en  
 la Route  
 viron 3  
*Nootka*.  
 intérieure  
 de plus  
  
 accom-  
 , et sur  
*Washington*<sup>3</sup>,  
 , et re-  
 pel qu'il  
*Argo* [Ar-  
 8 degrés  
 de, sur  
 ; et vers  
*ess Royal*  


---

*made in the*  
*W. Bayly.*

1788-9. Planisphère qu'il n'a publié qu'en 1794, toutes  
Grey. les Découvertes antérieures à cette époque, n'y  
a point indiqué cette grande *Mer intérieure* dans  
laquelle le *Washington* doit avoir parcouru au moins  
*cent soixante lieues* du Sud au Nord, puisqu'il l'a  
traversée, dit le capitaine *Meares*, sur une étendue  
de plus de *huit degrés* en latitude; on voit seu-  
lement sur le nouveau Planisphère, l'Archipel de  
*San-Lazaro*, sous le nom d'îles de la *Princess Royal*  
que *Duncan* lui a donné; et dans l'Ouest de cet  
Archipel, à une distance moyenne d'environ 20  
lieues, les grandes Terres que *la Pérouse* a décou-  
vertes et prolongées, en 1786, entre 52 et 54 deg.,  
et que *Dixon*, qui les a reconnues en 1787, a  
nommées *Queen-Charlotte's Islands*, du nom de  
son Vaisseau. Je ne croirai pas qu'*Arrowsmith* ait  
négligé d'indiquer la Découverte du *Washington*,  
parce qu'elle appartient à un capitaine des *États-*  
*Unis*; je croirai bien plutôt qu'elle ne lui a pas  
paru constatée d'une manière assez authentique  
pour le décider à l'adopter et à l'employer, avant  
que les recherches d'autres Navigateurs, et sur-  
tout de quelque Navigateur anglais, aient con-  
firmé l'existence et l'étendue de cette grande *Mer*  
*intérieure* qui ( si elle existe ) pourroit un jour  
conduire à des Découvertes d'une plus grande  
importance, et peut-être ouvrir, ou du moins  
faciliter la communication tant désirée, tant  
cherchée,

cherchée, entre les deux Océans qui embrassent 1788-9.  
le Nouveau Monde <sup>1</sup>.  
Grey.

---

<sup>1</sup> Cette Route du *Washington* dans une grande Mer intérieure à l'Est de l'Archipel de *San-Lazaro de Fuente*, méritoit bien une observation de la part du capitaine *Dixon* dans sa guerre polémique avec le capitaine *Meares* : aussi lui demande-t-il « de faire connoître au Public d'après quelle Autorité il a tracé cette Route sur sa Carte ». (*Remarks on Meares's Voyages*, page 22.)

M. *Meares*, ainsi sommé et interpellé de répondre, a répondu : mais je ne me permets pas de commenter sa réponse, je dois me borner à la traduire littéralement :

« Le respect que je dois au Public, dit-il, m'engage à condescendre à votre demande. Je suis redevable de cette communication (de la Route du *Washington*) à M. *Neville*, homme du caractère le plus respectable, qui est revenu en Angleterre sur le *Chesterfield*, Vaisseau employé au service de la Compagnie des Indes : et c'est sur son autorité que je l'ai communiquée au Public. M. *Kendrick*, qui commandoit le *Washington*, arriva à la Chine avec une riche cargaison de Fourrures, peu de temps avant le départ du *Chesterfield* ; et M. *Neville*, qui ne quitta pas M. *Kendrick* durant cet intervalle, et apprit de lui-même toutes les particularités de sa Route, a bien voulu me les rapporter telles qu'il les avoit apprises ». (*Answer*, page 14.)

Dans la déclaration qu'on vient de lire, on remarque que le Capitaine du *Washington* est appelé M. *Kendrick* ; et il est sous le nom de M. *Grey* dans le Journal de *Meares*, page 219 : on ignore la raison de ce changement de nom : M. *Grey* étoit-il mort ? et M. *Kendrick* lui avoit-il succédé dans le commandement du *Washington* à l'époque où ce Bâtiment arriva à la Chine ? — Attendons du temps qu'il fixe notre opinion sur cette Mer intérieure.

Nouveaux  
Voyages  
des  
Espagnols.  
1788.

LES POSSESSEURS du *Mexique*, cet Empire si voisin des Terres que les Vaisseaux d'*Europe* venoient reconnoître et visiter à de si grandes distances, dans la vue d'y établir un Commerce lucratif, vont reparoître un moment sur la scène ; mais ce sera pour faire acte d'apparition, plutôt que pour nous enrichir par de nouvelles Découvertes.

La Reconnoissance que le capitaine *Cook* avoit faite, en 1778, d'une grande partie de la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, avoit enfin appris aux Espagnols que, sur plusieurs points situés à des latitudes élevées, les Russes du *Kamtschatka* avoient formé, et sur le Continent, et dans les îles qui en sont détachées, des Établissemens fixes qui alimentoient leur Commerce de Pelleteries avec l'Empire de la *Chine*. Ainsi deux Nations placées aux extrémités de l'*Asie* et de l'*Europe*, sembloient disputer aux Propriétaires des trésors du Nouveau Monde, cette propriété, prétendue exclusive, d'une immense Côte, la lisière long-temps inconnue de leurs Possessions, qu'ils paroissent ne pas chercher à connoître, dans l'espoir d'en dérober la connoissance à des rivaux dangereux. Les Russes, d'une part, et de l'autre, les Anglais, tendoient vers le même but ; les premiers, avec l'avantage de la proximité ; les seconds, avec celui d'une grande expérience dans la Navigation et le



Commerce, et avec cet esprit d'entreprise dont les distances et les dangers ne peuvent ralentir l'ardeur, lorsque le terme de la carrière présente l'appât d'un bénéfice. Mais quand l'*Espagne* fut assurée que les Russes, accoutumés à braver les glaces du Nord, et les Anglais habitués à affronter tous les climats, ou déjà s'étoient établis sur le Continent, ou projetoient d'y former des Établissemens, elle se décida à ordonner une Expédition qui auroit pour but de connoître ce que ceux-là avoient pu déjà exécuter, et ce que ceux-ci pourroient entreprendre<sup>1</sup>.

La Frégate *la Princesa* et le Paquebot *el San-Carlos* furent équipés au Port de *San-Blas*, et en partirent le 24 Janvier 1788.

Don *Estevan-Joseph Martinez*, Pilote de la Classe des premiers Pilotes de l'Armée navale, avec le grade d'Officier, commandoit l'Expédition, et avoit sous ses ordres Don *Haro*, ayant le grade d'Enseigne de Frégate.

Les deux Bâtimens naviguèrent de compagnie

---

<sup>1</sup> Je tire la Notice des deux nouveaux Voyages des Espagnols, de deux Lettres originales, l'une de *San-Blas*, 30 Octobre 1788, l'autre, de la ville de *Mexico*, 28 Août 1789 : elles furent adressées officiellement au Ministre de la Marine, par le Consul de *France* dans un des principaux Ports d'*Espagne*, le 24 Février 1789 et le 12 Janvier 1790.

<sup>2</sup> Suivant une des Lettres, et selon l'autre, *El Philipino*.

Nouveaux  
Voyages  
des  
Espagnols.  
1788.

jusqu'à *William's-Sound*, par 60 degrés de latitude : ici il s'établit entre les deux Capitaines une mésintelligence qui régna dans tout le Voyage. De *William's-Sound* ils revinrent à la *Trinidad*, à 41 degrés 7 minutes ; mais , à la sortie de ce Port , Don *Martinez* fut séparé du Paquebot , soit à dessein , soit par accident , et se rendit au Port de l'île d'*Ounalaska* , par les 54 degrés de latitude , tandis que Don *Haro* parcourut la Côte , et toucha à un Port dont nous ignorons également et le nom et la latitude <sup>1</sup> , et où les Russes ont un Établissement. Les Espagnols y furent reçus très - amicalement ; et le Commandant du Poste ou de la Factorerie poussa la confiance jusqu'à faire présent à Don *Haro* d'une Carte à grand point de tous les Établissements que la *Russie* possédoit sur cette Côte , et qui , à cette époque , étoient au nombre de huit : il lui donna d'ailleurs tous les renseignemens qu'il pouvoit désirer sur cette partie peu connue de l'*Amérique* du *Nord*.

Don *Haro* rejoignit dans la suite Don *Martinez* à *Ounalaska* : mais la mésintelligence subsistant toujours , il profita d'un coup de vent qui fit dérader la *Princesa* , pour se rendre indépendant ; et il rentra , vers le milieu d'Octobre , dans le

---

<sup>1</sup> Il paroît que ce Port est situé entre 58 et 59 degrés.

Port de *San-Blas*, où Don *Martinez* ne fut rendu que le 3 Novembre suivant.

Nouveaux  
Voyages  
des  
Espagnols.  
1788.

Cette Expédition dont les lettres du *Mexique*, en se plaignant du Commandant, attribuent tout l'honneur à son Second, n'a produit aucune Découverte : les Lettres de *San-Blas*, écrites à l'arrivée de Don *Haro*, nous apprennent seulement qu'à cette époque, les Russes avoient déjà huit Établissements fixes sur la Côte entre 58 et 59 degrés de latitude<sup>1</sup> ; que chacun de ces Établissements étoit composé de seize à vingt familles, formant un total de 462 Russes ; que ces Étrangers étoient parvenus à façonner à leurs usages et à leurs mœurs 600 des Naturels du Pays, et qu'ils en recevoient un tribut pour l'Impératrice de *Russie*. Il paroît que, indépendamment de ces huit Établissements, les Espagnols qu'on dit s'être élevés

---

<sup>1</sup> On lit dans la Lettre de *San-Blas*, que les Établissements sont situés entre 48 et 49 degrés ; mais ou c'est une faute de Copie, ou c'est à dessein que les latitudes ont été mal indiquées. Il est certain que les Russes n'ont aucun Établissement au Sud de *Nootka-Sound*, qui est entre 49 et 50 degrés : la Côte qui s'étend au Sud de cette Baie a été si soigneusement visitée par les Anglais, et à plusieurs reprises, qu'un Établissement appartenant à un Peuple policé, n'eût pas échappé à leurs recherches ; et ils en auroient parlé : leur silence sur ce fait important peut être regardé comme une preuve qu'aucun Établissement de cette nature n'existoit à l'époque de 1788 : ceux des Russes ne doivent pas se trouver au-dessous de 58 degrés.

Nouveaux  
Voyages  
des  
Espagnols.  
1788.

dans ce Voyage jusqu'au soixante-deuxième Parallèle <sup>1</sup>, ont trouvé par les 59 degrés, trois autres Peuplades russes, mais beaucoup moins nombreuses que celles qui occupent les parties de la Côte moins septentrionales. Ils prétendent que l'Établissement des Russes sur la Côte date de 1770; que leur Commerce avec les Américains est peu important, et ne consiste qu'en peaux de Loup et en bottes de peau unie ou tannée, pour lesquels les Naturels reçoivent en échange, des culottes, du drap et quelques bouteilles d'eau-de-vie.

Les Espagnols qui avoient été employés dans cette Expédition, se plaignoient d'avoir éprouvé un froid excessif pendant leur station de 14 jours à *Ounalaska*, dans le mois de Juillet <sup>2</sup>.

La seule Découverte qu'ils firent dans le cours de leur Voyage, et qui dut paroître au Gouvernement espagnol d'une grande importance, c'est

---

<sup>1</sup> On ne voit pas qu'ils aient dépassé l'île d'*Ounalaska*; et cependant, il faudroit, pour qu'ils se fussent élevés jusqu'à 62 degrés, qu'ils eussent traversé la chaîne des *Aleutiennes*, et remonté dans le grand Bassin du Nord entre l'Asie et l'Amérique, lequel se termine par le *Détroit de Bering*.

<sup>2</sup> Si, comme on le dit, ils eussent remonté jusqu'à 62 degrés, il est probable qu'ils auroient parlé du froid qu'ils auroient dû y éprouver, plus grand, sans doute, qu'à *Ounalaska*, dont le Port n'est que par 53° 55'.

qu'ils recueillirent de leurs conversations avec les Russes, que le Gouverneur du *Kamtschatka*, dans la dépendance duquel se trouve la colonie d'*Ounalaska*, se proposoit de faire occuper incessamment, au nom de l'Impératrice de *Russie*, le Port de *Nootka* que les Espagnols nomment *San-Lorenzo*, situé à 49° 36' de latitude, sur les Côtes que, depuis que d'autres les ont découvertes, il a plu à ceux-là d'appeler *la Nueva-California*<sup>1</sup> : nous ne croirons cependant pas que cette *Californie* fût si nouvelle pour eux ; seulement, il est probable qu'ils ne la connoissoient pas aussi bien que les Navigateurs des autres Nations la leur ont fait connoître.

Nouveaux  
Voyages  
des  
Espagnols.  
1788.

LE PROJET, ou vrai ou supposé, d'un Établissement des Russes à *Nootka-Sound*, et plus encore, on peut le présumer, l'inquiétude qu'entretenoit dans l'esprit du Gouvernement la présence habituelle des Anglais sur des Côtes que, depuis la première Découverte faite par leur amiral *Drake*, en 1578, jusqu'à ces derniers temps, ils n'avoient

1789.

---

<sup>1</sup> Ce prétendu projet des Russes paroît peu vraisemblable. On peut douter qu'ils voulussent venir se mettre en concurrence, pour le commerce des Pelleteries, avec les Anglais et les Américains des *États-Unis* : les parties plus Septentrionales de la Côte semblent, sous tous les rapports, devoir être plus à leur convenance.

Nouveaux  
Voyages  
des  
Espagnols.  
1789.

pas fréquentées, décidèrent Don *Manuel-Antonio Florez*, Vice-roi du *Mexique*, à faire occuper, au nom de Sa Majesté Catholique, le Port de *Nootka* sous le nom de *Puerto de San-Lorenzo* que les Espagnols déclaroient être une partie intégrante de leur *Amérique du Nord*, un Domaine de la Couronne. Il ordonna un armement pour l'exécution de ce plan : les Frégates, *la Princesa* et *la Querida* [la Favorite], après avoir été convenablement équipées et munies de tout ce qui put paroître nécessaire ou seulement utile pour former un Établissement fixe, furent expédiées du Port de *San-Blas* dans le commencement de Mars 1789, sous le commandement de Don *Martinez* pour qui cette nouvelle marque de confiance du Gouvernement étoit une preuve de la satisfaction que l'on avoit eue de sa conduite dans l'Expédition de 1788 ; et, au mois d'Avril suivant, le Paquebot *Larenzazu*, chargé d'un supplément de munitions de guerre et de bouche, partit du même Port avec la même destination.

Les deux Frégates, séparées, peu de temps après leur départ, par un violent coup de vent, arrivèrent à *Nootka-San-Lorenzo* à huit jours d'intervalle l'une de l'autre. Quatre Bâtimens étoient mouillés dans le Port ; deux de *Boston*, dont l'un étoit une Frégate et l'autre une Bélandre appartenant au général *Washington*, tous deux munis

INTRODUCTION. clxix

d'une Commission des *États-Unis* pour faire un Voyage autour du Monde ; le troisième un Portugais, et le quatrième un Anglais, l'un et l'autre venant de *Macao*, et pourvus de passe-ports expédiés par le Gouverneur de cette Place, pour faire le commerce des Pelleteries à la Côte du *Nord-Ouest*. Don *Martinez* hésita sur la conduite à tenir à l'égard de ces quatre Bâtimens : les deux Américains ne lui paroissant pas suspects, il les laissa en liberté, et il arrêta les deux autres ; mais bientôt après le Portugais fut relâché : l'Anglais seul fut déclaré de bonne prise.

Après ce premier coup d'autorité, ce premier acte de souveraineté, il s'occupa sans délai de remplir l'objet de sa mission ; il fit bâtir en bois des maisons et des magasins, et éleva, à l'entrée du Port, une Batterie de canons, couverte par un parapet dont une palissade défendoit l'approche.

Tandis que les Espagnols s'occupaient avec ardeur des travaux ordonnés, un Bâtiment se présente à l'ouverture du Port : Don *Martinez* l'y laisse entrer ; mais à peine l'ancre étoit-elle à la mer, que les chaloupes espagnoles armées abordent le Bâtiment et s'en emparent. Le capitaine produit son Passe-port et sa Commission, par lesquels il constoit que le Vaisseau venoit en droiture de *Londres*, et qu'il appartenoit à une Société de commerce, dûment autorisée à former à *Nootka* un

Nouveaux  
Voyages  
des  
Espagnols.  
1789.

Nouveaux  
Voyages  
des  
Espagnols.  
1789.

Établissement solide : il étoit porteur d'un ordre pour préparer des habitations pour les Colons anglais qui devoient y être transportés dans le cours de l'année sur des Frégates qu'il avoit laissées en armement dans la *Tamise*. Ces pièces que le Capitaine anglais faisoit valoir comme des titres qui le légitimoient, le Commandant espagnol les regarda comme des Pièces de condamnation ; il ordonna que le Bâtiment fût amariné, fit arborer le Pavillon d'*Espagne* au-dessus du *Jack* de la *Grande-Bretagne*, et l'expédia pour *San-Blas* où il arriva vers le milieu d'Août. *Martinez* considéra le Port de *San-Lorenzo* où il venoit de s'établir, comme une Possession de l'*Espagne* ; et, de ce moment, la loi de la Prohibition existoit pour ce Port comme pour tous ceux de la Domination espagnole dans les deux *Amériques* : le Bâtiment anglais arrivant de *Londres*, et même celui qui fut trouvé mouillé dans le Port avant la Prise de possession, furent également saisis et confisqués, comme interlopes, comme contrebandiers. Mais le Bâtiment portugais, mais les deux Bâtimens de *Boston* ; comment échappent-ils à la loi ? comment ne sont-ils pas aussi des interlopes ? Les lettres du *Mexique* ne s'expliquent pas sur le motif de cette différence dans les procédés ; et, sans doute, on ne voudra pas admettre l'explication que les Anglais en ont donnée : on ne craignoit pas,

dis  
le  
Es  
ils  
bie  
d'A  
Dé  
pré  
l'un  
tion  
acc  
ord  
s'em  
No  
l'ES  
fit  
Dro  
quo  
le p  
pass  
Ter  
être  
con  
tem  
—  
.  
Dal



dissent-ils, la concurrence du Portugais ; sa nullité le sauva : quant aux Bâtimens hostoniens, les Espagnols craignoient d'offenser les *États-Unis* ; ils ne pouvoient pas oublier que ces États sont bien voisins des riches Possessions de la Couronne d'*Espagne* dans l'*Amérique du Nord* '.

Nouveaux  
Voyages  
des  
Espagnols.  
1789.

L'Expédition de 1789 n'avança pas plus les Découvertes que ne l'avoit fait celle de l'année précédente : la politique et l'ambition dirigeoient l'une et l'autre ; et il est assez rare que leurs opérations, distinctes ou combinées, procurent quelque accroissement à nos connoissances ; il est plus ordinaire de les voir en retarder le progrès. Peu s'en fallut que l'acte de Souveraineté exercé à *Nootka* n'allumât la guerre entre l'*Angleterre* et l'*Espagne*. Chacune des Puissances contendantes fit valoir, comme il est d'usage, de prétendus Droits de propriété ; des deux parts, on invoquoit ces ridicules *Prises de possession* de dessus le pont d'un Vaisseau, par lesquelles un Navigateur passant donne libéralement à sa Nation toutes les Terres qui se présentent à sa vue, quand il croit être le premier Européen qui les ait découvertes : comme si les Hommes qui déjà, et depuis longtemps, occupoient ces mêmes Terres avant qu'un

---

' *The spanish Memorial of 4.<sup>th</sup> June considered.* By Alexander Dalrymple. London, 1790. In-8.º

Nouveaux  
Voyages  
des  
Espagnols.  
1789.

Européen les vît, n'avoient pas sur les nouveaux venus la priorité de la Découverte, et qui plus est le droit de Possession ! comme si la force pouvoit légitimer l'usurpation, et jamais anéantir le droit universel et imprescriptible de la Nature et des Gens ! La querelle s'échauffoit entre l'*Angleterre* et l'*Espagne* ; des deux côtés on se dispoit à substituer la raison des armes à la discussion politique : et si la *France* ne fût intervenue dans la querelle, par des négociations appuyées de ses armemens maritimes, une petite portion de terre, située sur la Côte inculte de l'*Amérique du Nord-Ouest*, à six mille lieues de navigation de l'*Europe*, n'offrant à l'ambition des Conquérans que des rochers et des forêts, et à l'avidité du Commerce que les dépouilles des bêtes féroces qui se partagent ces solitudes, eût rallumé entre les grandes Puissances de l'ancien Continent, une guerre meurtrière qui, de proche en proche, eût bientôt embrasé les deux Mondes.

1790.  
Malespina.

UN VOYAGE des Espagnols autour du Monde s'étoit annoncé sous les auspices les plus favorables ; tout paroissoit disposé pour nous procurer les plus grandes lumières sur différentes parties du Globe, et particulièrement sur la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* : ce Voyage, dont la conduite avoit été confiée au chevalier de *Malespina*, commencé en

INTRODUCTION. clxxiiij

1790, est terminé depuis quelques années; mais la publication du Journal, qui devoit suivre de près la rentrée dans les Ports d'*Espagne*, pourroit bien demeurer éternellement oubliée et perdue pour l'*Europe*. *Malespina*, peu de temps après son retour à *Cadiz*, arrêté par ordre du Gouvernement et jeté dans la prison de *Buen - Retiro*, transféré depuis dans un des Châteaux forts de *la Corogne*, ne peut plus s'occuper d'une publication longtemps attendue, et que nos Journaux ont faussement annoncée. On sait même qu'un Religieux espagnol, ci-devant Confesseur du Roi, *el Padre Cil*, Homme de Lettres, d'un mérite rare, qui n'a ni les préjugés, ni l'ignorance qu'avec assez de raison l'on reproche, en *Espagne*, aux hommes de sa profession, et qui s'étoit chargé de la rédaction du Voyage, a partagé la disgrâce de *Malespina*, et, séparé de lui, a été, de même, enfermé dans un Château. Tous les papiers, tous les Dessins appartenant à cette Expédition, ont été enlevés; et les Botanistes même, et les autres Savans que *Malespina* s'étoit associés dans son Voyage, pour s'occuper de l'Histoire Naturelle, et donner la description des Animaux, des Plantes, des Minéraux, et des autres productions de chaque pays, ont reçu l'ordre formel de suspendre totalement leur travail, ce qui équivaloit à l'ordre de l'abandonner. Si, comme quelques personnes l'ont cru,

1790.  
Malespina.

1790.  
Malespina.

la captivité de *Malespina* et du Rédacteur de ses Journaux n'est que la suite d'une intrigue de Cour, on pourroit espérer que l'effet cessera quand la cause sera usée : mais si, comme l'inquiétude connue du Gouvernement espagnol peut le faire craindre, la défense de publier les Découvertes que promettoit cette Expédition tient à des motifs d'un autre ordre, nous devons appréhender que le Voyage de *Malespina* n'aille s'ensevelir, avec les autres Voyages des Espagnols, dans les archives poudreuses de quelque Chancellerie, dont l'abord est interdit à tout le monde, et sur-tout aux Savans. Je sais que, pour justifier l'*Espagne* du reproche qu'on lui a toujours fait, de se refuser à toute communication qui pourroit ajouter à nos connoissances sur l'*Amérique*, on dira qu'en 1788, elle a fait publier un Extrait précieux de tous les Manuscrits qui contenoient les Voyages faits par les Navigateurs espagnols au *Détroit de Magellan* depuis la Découverte<sup>\*</sup> ; mais je sais aussi qu'elle n'a autorisé cette publication, que depuis que l'expérience des Navigateurs de notre âge a prouvé que, dans la

---

<sup>\*</sup> *Relacion del ultimo Viage al Estrecho de Magallanes, en los años de 1785 y 1786. — Extracto de todos los anteriores, desde su descubrimiento, impressos y Mss. Trabajada de Orden del Rey. Madrid, 1788. Por la Viuda de Ibarra, &c. In-4.º avec Cartes.*

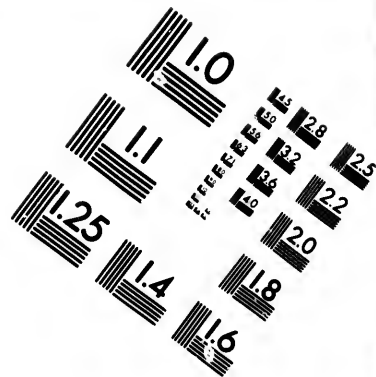
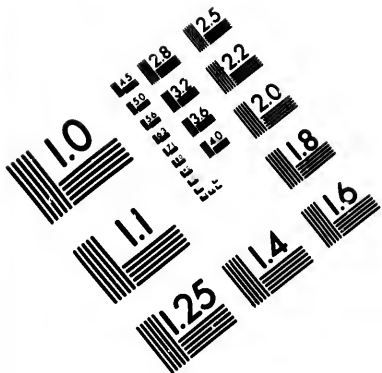
saison favorable, une Mer libre, au Sud de la *Terre de Feu*, présente la facilité, en doublant le *Cap de Horn*, de passer de l'*Océan Atlantique* dans le *Grand-Océan*, en moins de temps, et avec moins de danger, que par le Détroit long et tortueux de *Magellan*, dont, sans doute, à l'avenir, aucun Navigateur ne sera tenté de prendre la route. Si, comme depuis long-temps on nous l'annonce, l'*Espagne* se décide jamais à ouvrir ses Archives aux Savans de la Nation, et à permettre qu'ils déterrent, pour les publier, les Relations de ses anciens Navigateurs; une telle publication procurera, sans doute, à ces hardis Aventuriers, de nouveaux titres à notre admiration; mais le Gouvernement espagnol n'a plus à compter sur les droits qu'une communication moins tardive eût pu lui donner à notre reconnaissance: l'*Espagne* n'a rien à nous apprendre sur les pays qui ont été découverts une seconde fois; au contraire, les Navigateurs des autres Nations auront appris aux Espagnols eux-mêmes à retrouver, quand ils le voudront (ce que peut-être ils n'eussent jamais su faire), les Iles et les Terres dont leur négligence, ou la crainte d'un partage, avoit rendu pour eux la première Découverte inutile, puisqu'ils en étoient venus au point d'ignorer eux-mêmes où elles se trouvoient situées. Si quelque jour les Espagnols

1790.  
Malespina.

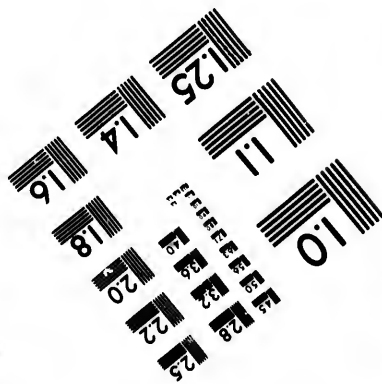
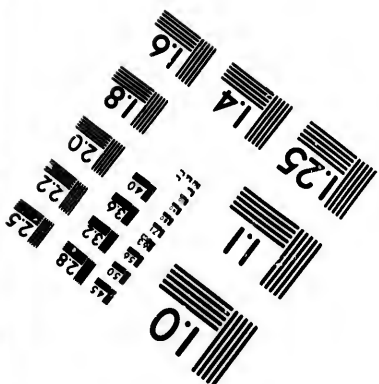
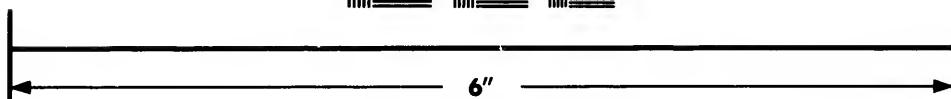
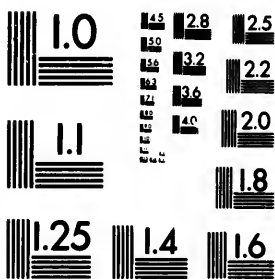
r de  
rigue  
essera  
l'in-  
agnol  
er les  
tient  
evons  
n'aïlle  
Espa-  
quelque  
out le  
, pour  
ujours  
on qui  
l'Amé-  
publier  
its qui  
gateurs  
a Dé-  
utorisé  
ce des  
dans la

anes, en  
teriores,  
e Orden  
c. In-4.°





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 1.8  
2.0 2.2  
2.5 2.8  
3.2 3.6  
4.0 4.5

1.5  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5



1790. peuvent enfin se décider à publier le dépouillement de leurs Archives ; on les croira , sans doute , quand ils nous diront que , deux siècles avant notre âge , ils connoissoient les îles et les pays que , dans ces derniers temps , d'autres ont découverts et nous ont fait connoître , dans le *Grand-Océan* , sur le Continent de l'*Amérique* , et ailleurs ; mais cette confiance de notre part ne peut être qu'un procédé d'honnêteté ; car nous n'aurons aucune preuve que ce qu'ils auront l'air d'avoir su avant nous , ce qu'ils nous diront comme le sachant d'ancienne date , ils ne l'aient pas emprunté des Navigateurs modernes étrangers à leur nation ; ce qu'ils nous présenteront comme une espèce de Propriété qu'ils appuieront du titre apparent d'une Découverte antérieure , on pourra le leur contester : au lieu que les Voyageurs des autres pays , en s'empressant de publier au retour de leurs courses , tandis que des témoins oculaires peuvent encore les contredire , les Découvertes constatées dont ils ont accru le Domaine de l'Homme ; en publiant sans réserve , sans réticences , tout ce qu'ils ont découvert , se sont assurés une propriété incontestable , dont la succession des temps ne peut jamais ni altérer ni affaiblir le titre.

Résumé  
des  
Découvertes. JE VIENS de présenter le précis des diverses tentatives qui ont été faites dans le cours de deux cent

cent cinquante années , pour connoître cette partie de l'*Amérique* que son éloignement de l'*Europe* , et l'obscurité dont la politique des premiers Conquérans du Nouveau Monde chercha long-temps à l'envelopper , n'ont pu dérober éternellement à l'ambition et à l'activité entreprenante de celles des Nations de l'Ancien Continent qui embrassent dans l'universalité de leur commerce les quatre Parties de la Terre habitée.

Résumé  
des  
Découvertes.

Rapprochons sous un seul point de vue les époques et les objets des Découvertes.

*Cortès* , pour sortir de l'inutilité à laquelle le condamnoient l'importance et l'éclat de ses services antérieurs , se livra aux Expéditions maritimes qui pouvoient étendre ses conquêtes sans que des succès aussi brillans que les premiers réveillassent les soupçons et les inquiétudes d'un Ministère trop ombrageux , toujours prêt à arrêter dans leur carrière les grands hommes qui le servoient trop bien : en 1537 , le Conquérant du *Mexique* découvrit la *Californie* et la *Mer Vermeille*.

En 1540 , *Mendoça* , Vice-roi du *Mexique* , expédia *Francisco Alarçon* , pour rechercher par l'Ouest un prétendu Détroit d'*Anian* , qu'on supposoit avoir été découvert , du côté de l'Est , par le Portugais *Cortereal*. *Alarçon* ne s'éleva que jusqu'à 36 degrés de latitude , et ne fit aucune Découverte.

Résumé  
des  
Découvertes.

Ce même projet fut repris en 1542, par *Rodríguez de Cabrillo* : toute l'Expédition se borna à apercevoir un Cap par 41 degrés et demi de latitude, et à le nommer *Capo Mendocino* en l'honneur du Vice-roi *Mendoça*.

En 1578, *Sir Francis Drake* vint apprendre aux Espagnols, qu'à 48 degrés de latitude, il existoit des Terres et des Hommes : après avoir reconnu la Côte sur une étendue de deux cent vingt lieues, qui se termine à 37 degrés, il imposa au Pays qu'il avoit découvert le nom de *Nouvelle-Albion*, et en prit possession au nom d'*Élisabeth*, Reine d'*Angleterre*.

En 1592, un Grec, *Juan de Fuca*, au service de l'*Espagne*, découvrit, vers le 48.<sup>me</sup> Parallèle, un grand Détroit par lequel il prétendit être parvenu jusqu'à l'*Océan Atlantique* : le Détroit ou l'entrée de *Fuca*, a été retrouvé de notre temps ; mais la Communication des deux Océans n'en est ni mieux prouvée ni plus probable, et pourroit bien n'exister que dans sa Relation.

En 1602, l'Amiral espagnol, *Sebastian Viscaino*, fut chargé de chercher dans le Nord de la *Californie*, un Port qui pût offrir un asile aux Galions à leur retour de *Manille* : il en découvrit un commode, sûr, et bien situé, à 36 degrés deux tiers de latitude, auquel il donna le nom du Vice-roi *Monterey*. On prétend qu'un Bâtiment

INTRODUCTION. clxxix

léger de son Escadre, monté par *Martin de Aguilar*, trouva, entre 40 et 44 degrés, l'embouchure d'une grande Rivière qui porte son nom sur les Cartes de Géographie.

Résumé  
des  
Découvertes.

En 1640, l'amiral *Bartolomeo de Fuente* découvrit, vers le Parallèle de 53 degrés, l'Archipel de *San-Lazaro*, la Rivière de *los Reyes*, de grands Lacs, &c.; enfin, un Passage facile pour communiquer du *Grand-Océan* à l'*Océan Atlantique Septentrional*. Cette Découverte, consignée dans une Relation dont on a contesté l'authenticité, et dans laquelle le vrai se trouve mêlé et confondu avec le faux, a été confirmée par les Navigateurs modernes, pour ce qui regarde l'Archipel *San-Lazaro*, et peut-être une Mer intérieure; mais la communication des deux *Océans* n'est pas mieux établie que celle qui avoit été ouverte par *Juan de Fuca*: c'est le second Tome du Roman.

Un siècle entier s'écoula sans que la côte Occidentale de l'*Amérique du Nord* fût visitée par aucun des Peuples qui l'ont conquise, ou aucun de ceux que le commerce y a appelés. Ce ne fut qu'en 1741 que *Bering* et *Tschirikow*, au service de la Russie, découvrirent la Côte du *Nord-Ouest*, le premier, vers le 60.<sup>me</sup> Parallèle, le second, vers le 56.<sup>me</sup>. Depuis cette époque, les Découvertes des Russes se sont étendues, du Parallèle de 56 degrés jusqu'à la partie la plus

Résumé  
des  
Découvertes.

Septentrionale de la Côte de l'Ouest ; et ils ont compris dans les Reconnoissances qu'ils en ont faites , la Péninsule d'*Alaska* , et la longue Chaîne des *Aleutiennes* , qui l'une et l'autre appartiennent au Continent de l'*Amérique*.

L'esprit de Découverte et le goût des Expéditions au Nord se réveillèrent chez les Espagnols après une période de 167 années de léthargie. En 1769 , des Bâtimens furent expédiés du Port de *San-Blas* , sous le commandement de *Vicente Vila* , pour aller établir un Préside au Port de *San-Diego* , et un autre à celui de *Monterey* ; mais cette Expédition ne donna aucune Découverte : seulement , après une année entière de recherches et de fatigues , les Espagnols parvinrent à retrouver le Port de *Monterey* dont , en 1602 , *Viscaino* leur avoit indiqué la latitude.

Une seconde Expédition , en 1775 , sous la conduite de Don *Juan de Ayala* et de son Pilote *Antonio Maurelle* , fit faire un pas à la Géographie , et procura la découverte de quelques Caps et de quelques Baies ou Ports entre le quarante-septième et le cinquante-septième Parallèle.

Un troisième et un quatrième Voyage , en 1778 et 1779 , n'ajoutèrent rien aux Découvertes ; et le second donna seulement la certitude que les Russes avoient formé des Établissemens fixes sur plusieurs points des Latitudes élevées.

INTRODUCTION. cLxxxj

Résumé  
des  
Découvertes.

Mais, dès l'année 1778, pendant que les Espagnols s'occupaient de la Reconnoissance minutieuse de leur Port *Bucarely*, le premier des Navigateurs, le capitaine *Cook*, porta ses talens, son expérience et ses lumières sur la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*; et l'*Europe* doit à ses laborieuses recherches, les premières connoissances certaines qu'elle ait eues de cette partie Occidentale du Nouveau Monde. Après avoir découvert *Nootka-Sound* vers 49 degrés deux tiers de latitude, et reconnu quelques points au-dessus du 56.<sup>me</sup> Parallèle, il découvrit à 60 degrés, *William's-Sound* et *Cook's-River*; il contourna la presqu'île d'*Alaska*, visita quelques-unes des *Aleutiennes*, et de là, s'élevant jusqu'aux plus hautes Latitudes que les glaces permettent aux Navigateurs d'atteindre, il fut confondre ses Découvertes avec celles que les Russes ont faites depuis 1745. Le Voyage de *Cook* a fait connoître à l'*Angleterre* les objets nouveaux et précieux que ces terres offroient à son commerce; il a fait voir la possibilité de rivaliser les Russes dans l'extraction des Pelleteries, et de partager avec eux les grands bénéfices que peuvent procurer dans les échanges avec l'Empire de la *Chine*, les dépouilles des Animaux, les trésors des Forêts de l'*Amérique Occidentale* du *Nord*; enfin, il a ouvert une nouvelle carrière à l'activité toujours

Résumé  
des  
Découvertes.

croissante d'une Nation dont les opérations commerciales embrassent les deux Hémisphères sur toute la circonférence du Globe.

*La Pérouse*, parti du Port de *Brest*, en 1785, pour un Voyage d'Observations et de Découvertes autour du Monde, dirigea sa course, en 1786, vers la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, et y atterrit sur le Mont *Saint-Élie* de *Bering*, à 60 degrés de latitude : il prolongea les Terres du Continent sur une étendue de 470 lieues, depuis ce Parallèle jusqu'au Port de *Monterey* situé à 36 degrés deux tiers, et s'attacha particulièrement à reconnoître les parties de Côte dont le capitaine *Cook* avoit été écarté par les vents contraires : il découvrit un beau Port à 58 degrés deux tiers ; de grandes Terres détachées du Continent, entre 54 et 52 degrés ; et dans l'Est de ces Terres, l'Archipel *San-Lazaro* de l'amiral *de Fuente*. Dans le cours de ses Reconnoissances, il avoit vérifié et constaté quelques-unes de Découvertes de 1775 que les Espagnols circonspects avoient à peine indiquées.

Les énormes profits que les deux Vaisseaux employés dans le dernier Voyage du capitaine *Cook* avoient faits à la *Chine* sur les Fourrures qu'ils y avoient portées des Côtes *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, excitèrent les spéculations des Négocians Armateurs ; et les Expéditions se multiplièrent, dans l'intervalle de 1785 à 1789, sous

INTRODUCTION. clxxxiiij

la conduite des capitaines *Hanna, Peters, Lowrie, Guise, Meares, Tipping, Portlock, Dixon, Berklay, Colnett, Duncan, Douglas, Grey*, et quelques Portugais et Espagnols dont les noms et les Expéditions sont ignorés. Il appartient aux Navigateurs de ces derniers temps, d'avoir dépouillé les anciennes Découvertes de *Fuca* et de *Fuente* des fables qui avoient fait douter de la réalité ; de les avoir liées entre elles ; et de nous avoir fait connoître un grand nombre d'excellens Ports, qui sont autant de Marchés ouverts aux Européens pour la Traite des Pelleteries.

Résumé  
des  
Découvertes.

Je ne rappelle pas le dernier Voyage connu des Espagnols à *Nootka*, en 1789 : il n'avoit pas pour objet de perfectionner la Géographie, et n'a rien ajouté à nos connoissances.

Que ne nous est-il permis de parler, à la suite de ces Découvertes, de celles qui ont dû être faites dans l'Expédition plus récente de *Malespina* ! Sans doute elles auroient fait partager à la Nation espagnole l'honneur d'avoir enfin contribué à la description des Côtes du *Nord-Ouest* de ce Nouveau Monde dont nous devons la première connoissance à la hardiesse de ses premiers Navigateurs. Espérons, espérons encore que, si jamais l'intrigue ou la politique qui ont confiné dans des cachots, et le Voyageur et le Rédacteur du Voyage, consentent à les rendre à la lumière,



Résumé  
des  
Découvertes.

*l'Europe* pourra jouir enfin du fruit de leurs travaux ; et que nos richesses en Géographie , en Physique , en Histoire Naturelle , s'accroîtront de toutes celles qu'a dû procurer une Expédition dans laquelle le Navigateur éclairé qui la dirigeoit , avoit à sa disposition tous les moyens qui pouvoient la rendre utile.

TELLES étoient , à l'époque de 1790 , les Notions que nous avons acquises sur les Côtes Occidentales du Nord de *l'Amérique*. Un seul Navigateur français , *la Pérouse* , avoit concouru avec ceux de *l'Espagne* , de *l'Angleterre* et des *États-Unis* , à perfectionner la Découverte de cette partie du Nouveau Monde ; et jusqu'alors le Commerce de *France* n'avoit pu se livrer à aucune entreprise pour entrer en concurrence avec celui des autres Nations dans la Traite des Pelleteries. Il eût été en effet téméraire de s'engager , sans un examen préalable , dans des spéculations qui exigeoient , pour être réalisées , que des Vaisseaux fissent le Tour du Monde. Avant que de se lancer dans cette nouvelle carrière , il falloit que nos Négocians eussent pu se procurer des Données à-peu-près certaines qui , d'une part , les missent en mesure de se former un plan sur la conduite à tenir avec les Américains de la Côte du *Nord-Ouest* , et sur

le choix des marchandises nécessaires pour les échanges avec eux ; qui, de l'autre, leur fissent entrevoir les bénéfices qu'on pouvoit attendre des seconds échanges à faire des Pelleteries de l'*Amérique* avec les productions de la *Chine* ; qui enfin leur permissent d'évaluer, par aperçu, le produit net de l'opération entière, lorsque les Vaisseaux auroient fait leur retour dans les Ports de *France*. La Compagnie de *Nootka-Sound*, formée à *Londres* sous la direction de M. *Cadman Etches*, avoit, dans le principe, gardé un silence intéressé sur le succès des Expéditions des capitaines *Portlock* et *Dixon*, *Colnett* et *Duncan* ; celles du capitaine *Meares* et des autres Navigateurs n'étoient pas encore connues, et l'incertitude sur le sort de la *Pérouse* avoit fait suspendre la publication des résultats de son Voyage : on espéroit toujours qu'il pourroit les publier lui-même. Un hasard heureux procura à nos Négocians Armateurs les informations qui leur étoient nécessaires pour diriger leurs opérations. Un Capitaine français, à son retour du *Bengale*, en 1788, *Étienne Marchand*, fit rencontre, dans la Rade de l'île *Sainte-Hélène*, du capitaine *Portlock*, et reçut de lui tous les renseignemens qu'il pouvoit désirer sur le Commerce de la Côte du *Nord-Ouest*, et sur les profits qu'on devoit en espérer, si l'on combinait la Traite des Pelleteries avec une relâche à la *Chine* qui

offroit un débouché avantageux pour ces marchandises, et assuroit une cargaison pour le retour en *Europe*.

Le capitaine *Marchand*, à son arrivée au Port de *Marseille*, auquel son Vaisseau appartenoit, communiqua les informations qu'il s'étoit procurées, à la Maison *Baux* qui, jalouse d'ouvrir à ses Compatriotes une nouvelle voie à une extension de commerce et de navigation, n'hésita pas de courir les hasards d'une première tentative, et se crut payée d'avance, par l'honneur d'être utile à sa Patrie, des pertes qu'elle pourroit éprouver dans un premier essai. Mais une Expédition d'un genre nouveau, un Voyage autour du Monde, une Navigation qui, par la suite des opérations combinées, emploïroit trois ou quatre années, exigeoient de grands préparatifs, l'emploi de plusieurs Manufactures pour se procurer les armes et les divers ustensiles que le commerce n'a pas en réserve, et qui sont nécessaires pour les Échanges dans la Traite des Pelleteries, enfin la construction d'un Vaisseau capable de résister long-temps aux Mers dures qui baignent les côtes de l'*Amérique Occidentale du Nord*. La Maison *Baux* s'occupasans délai de la fabrication de tous les objets d'une nécessité ou d'une utilité prévues, et de la construction d'un Navire de 300 tonneaux de port : pour assurer la conservation du Bâtiment

INTRODUCTION. clxxxvij

dans les traversées des Mers chaudes, elle le fit cheviller et doubler en cuivre, et le disposa, de tous points, de la manière qui parut au capitaine *Marchand* la plus convenable pour les Mers où il devoit naviguer, et les Ports où il auroit occasion de séjourner. Le Navire fut d'ailleurs approvisionné des effets, des marchandises, et des comestibles de tous genres, dont il fut jugé utile de le pourvoir, tant pour le défendre en cas d'attaque et le réparer en cas d'accident, que pour faciliter les opérations de commerce, et pour conserver la santé des Équipages dans le cours d'une longue et pénible Navigation. Dès le mois de Juin de l'année 1790, tout étoit disposé pour faire entrer le Vaisseau en armement; mais le différent qui s'éleva, à cette époque, entre l'*Espagne* et l'*Angleterre* pour la propriété de *Nootka-Sound*, et la guerre qui menaçoit, à-la-fois, l'*Europe* et l'*Amérique*, forcèrent de suspendre l'Expédition. Heureusement cet orage politique ne fut pas de longue durée; et le projet de Voyage fut repris avec une nouvelle ardeur, aussitôt que la paix entre les Souverains de l'*Europe* eut rendu le calme aux deux Mondes et la liberté au Commerce.

Le capitaine *Marchand* s'adjoignit pour le seconder dans son entreprise, les capitaines *Pierre Masse* et *Prosper Chanal*. Son État-Major fut composé de cinq Officiers, deux Chirurgiens et

clxxxvii] INTRODUCTION.

trois Volontaires, et son Équipage de trente-neuf personnes : la totalité des individus employés dans l'Expédition, le Capitaine compris, se montoit à cinquante<sup>1</sup>. Le Vaisseau fut armé de quatre canons

---

<sup>1</sup> ÉTAT - MAJOR.

Capitaine - Commandant....	Étienne Marchand....	1.
Capitaines en second.....	{ Pierre Masse..... } { Prosper Chanal..... }	2.
Lieutenans.....	{ Louis Marchand..... } { Louis Infernet..... } { Hyacinth Murat.... }	3.
Chirurgiens.....	{ Claude Roblet..... } { Pierre Regnier..... }	2.
Volontaires.....	{ Étienne Cailhe..... } { Augustin Décany.... } { Amédée Chanal..... }	3.
	État - major.....	11.

---

ÉQUIPAGE.

Maître d'Équipage, Jean Icard.....	1.
Officiers Mariniers de Manœuvre.....	3.
Charpentiers.....	2.
Calfats.....	2.
Tonneliers.....	2.
Armurier.....	1.
Maître - d'hôtel et Cuisiniers.....	3.
Boulangier.....	1.
Ouvriers Pelletiers.....	2.
Matelots et Moussettes.....	22.

---

INTRODUCTION. clxxxix

de quatre livres de balle, de deux obusiers de neuf, de quatre pierriers, et fourni de menues armes et de munitions de guerre, dans une quantité proportionnée au nombre des hommes et à l'artillerie qu'il portoit.

Le retard que des circonstances, étrangères à l'Expédition, avoient apporté à l'armement, ne permit pas que le *Solide* [c'est le nom qu'avoit reçu le Vaisseau] fût mis en état d'entreprendre son Voyage avant le 12 de Décembre. L'Été de l'Hémisphère austral étoit avancé, et l'on n'avoit pas l'espoir d'arriver au Cap de *Horn* avant que l'hiver eût commencé dans les Mers Antarctiques; mais la Maison *Baux* se confiant, avec raison, dans l'habileté du capitaine *Marchand*, dans les talens et l'expérience des Capitaines qu'il avoit choisis pour partager ses fonctions, dans le zèle de l'État-major et la bonne volonté de l'Équipage, se décida à ajouter un nouveau risque, celui d'une relâche forcée et dispendieuse dans quelque Port du *Brésil*, à tous ceux qu'offroit déjà une Expédition qui promettoit aux Armateurs plus d'utilité publique que de profit personnel. Quel qu'ait été le succès de la spéculation commerciale, il restera toujours à la Maison *Baux*, le mérite et l'honneur de s'être engagée la première dans une carrière nouvelle, sur laquelle nous n'avions encore que des notions d'emprunt; et nous devons à son patriotisme et à

e-neuf  
és dans  
entoit à  
canons

... 1.  
... } 2.  
... }  
... } 3.  
... }  
... } 2.  
... }  
... } 3.  
... }  
... 11.

..... 1.  
..... 3.  
..... 2.  
..... 2.  
..... 2.  
..... 1.  
..... 3.  
..... 1.  
..... 2.  
..... 22.

un désintéressement qui a peu d'exemples, l'accroissement de connoissances que son entreprise nous a procuré.

IL m'a paru d'autant plus intéressant de faire connoître dans toutes ses circonstances, le Voyage du capitaine *Marchand*, qu'indépendamment d'une Découverte assez importante dans le *Grand-Océan*, de plusieurs détails nouveaux sur une partie de l'*Amérique Occidentale du Nord*, encore imparfaitement connue, et d'un grand nombre d'Observations astronomiques, propres à perfectionner l'Art nautique et la Géographie, ce Voyage est le second *autour du Monde* qui ait été fait par les Français : jusqu'à présent, *Bougainville* n'avoit eu en *France* ni modèle ni imitateur ; la fortune jalouse n'a pas voulu que notre malheureux *la Pérouse* pût achever sa course ; et, sans doute, on ne sera pas tenté d'inscrire dans la liste des *Voyages autour du Monde*, ni celui de *Gentil la Barbinais*, ni celui de *Pagès*, lesquels, faits en partie par mer, mais en plus grande partie par terre, ne peuvent être comptés dans le nombre des *circonnavigations* du Globe.

Il ne m'a pas été possible de me procurer le Journal même du capitaine *Marchand* : cet estimable Navigateur, après avoir ramené heureusement son Vaisseau dans un de nos Ports de la

Méditerranée , a pris un nouveau commandement pour l'île de *France* où il a terminé sa carrière ; et j'ignore dans quelles mains se trouvent les papiers qu'il peut avoir laissés. Mais si nous avons à regretter les remarques particulières que pouvoit contenir son propre Journal , nous devons nous regarder comme dédommagés par la possession de celui du capitaine *Chanal* qui avoit été chargé personnellement , pendant le cours du Voyage , de toutes les Reconnoissances qui ont été faites , soit des îles découvertes ou visitées dans le *Grand-Océan* , soit des parties de la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* , où le *Solide* a fait la Traite des Pelleteries. Le capitaine *Marchand* et le capitaine *Chanal* se donnoient , chaque jour , une communication réciproque de leurs Observations astronomiques et des Résultats qu'ils en avoient tirés ; et les uns et les autres se trouvoient portés , à leur date , dans le Journal du capitaine *Chanal* : celui-ci a d'ailleurs ajouté à sa Narration les Plans des Ports et des Côtes que lui-même a levés. Ce Journal tenu avec méthode , et présentant dans le meilleur ordre tous les événemens de la Campagne , réunit à la Table du Loc , transcrite heure par heure , toutes les particularités relatives à la Navigation , que le Lecteur curieux cherche et desire de trouver dans un Journal de Mer ; et ce qui n'est pas moins précieux , l'exposé



simple et fidelle de tous les faits , et un tableau d'après nature, des hommes et des choses, vus sans préjugés et sans système <sup>1</sup>.

J'aurai souvent occasion , dans le cours de l'Ouvrage que je publie , de faire remarquer avec quel avantage et quel succès , les capitaines *Marchand* et *Chanal* ont fait usage des Observations de

---

<sup>1</sup> Mon Ouvrage étoit terminé , lorsque le Commissaire principal de la Marine , *Lescalier* , a bien voulu , à son retour de l'île de *France* , me communiquer les Observations que le chirurgien *Roblet* , qui exerce actuellement dans cette Colonie les utiles fonctions d'Officier de Santé , et qui avoit été employé dans la campagne du *Solide* , en qualité de premier Chirurgien , avoit eu occasion de rassembler dans le cours du Voyage autour du Monde. Comme l'Ouvrage n'étoit pas encore livré à l'impression , j'ai été à temps d'intercaler dans mon Manuscrit , celles des Observations du Chirurgien *Roblet* , qui portent sur des objets qui avoient pu échapper au capitaine *Chqual* , ou dont il ne s'étoit pas occupé. J'ai vu avec une véritable satisfaction , mais sans en être surpris , que les remarques qui leur sont communes , se confirment réciproquement : et dans les cas très-rares où ils diffèrent sur des points peu importants , j'ai eu soin d'indiquer ces différences. Les Observations du chirurgien *Roblet* sont celles d'un Observateur éclairé qui allie diverses connoissances à celles qui tiennent essentiellement à sa profession , et qui a su employer les unes et les autres avec autant d'utilité que de succès : la conservation de l'Équipage du *Solide* , sous le rapport de la santé , est due à l'heureux emploi de ses talens et à la constance de ses soins.

Les Remarques qui lui sont particulières sont présentées sous son nom dans le cours de la Relation.

Distances

INTRODUCTION. cxliij

Distances de la Lune au Soleil ou aux Étoiles , pour déterminer la Longitude du Vaisseau : ces Distances étoient prises en même temps et séparément , par les deux Capitaines , avec des Sextans à réflexion exactement vérifiés : chaque Observateur calculoit les siennes ; et ils admettoient pour la Longitude vraie du Navire , le Résultat qui tenoit le milieu entre les Résultats moyens de leurs deux Suites d'Observations. C'est avec le secours de cette Méthode , que le capitaine *Marchand* , assuré , autant qu'il est possible de l'être , de la véritable position du Vaisseau , pouvoit , par des routes directes , accourcir ses Traversées , et atterrissoit sur les points où il vouloit aborder , avec une précision dont , jusqu'à présent , nous n'avions d'exemples que dans les Voyages qui avoient été entrepris , aux frais des Gouvernemens , pour faire des Découvertes et perfectionner la Géographie , et dans lesquels les Chefs des Expéditions employoient les Instrumens et les Méthodes que , depuis un demi-siècle , les Arts et les Sciences ont offerts au Navigateur pour assurer sa route dans les Traversées de l'Océan. Le capitaine *Marchand* a souvent regretté de n'avoir pu , avant son départ , se procurer une Horloge ou une Montre marine , qui , en facilitant ses opérations astronomiques , lui eût encore servi à les multiplier sous différentes formes. On faisoit

usage d'une bonne Montre à secondes pour rapporter à un même instant les Observations de Distances ; mais une Montre marine eût fourni le moyen d'obtenir, par une voie directe, des Résultats d'une autre espèce : et la comparaison de ceux qu'on eût obtenus par deux procédés différens, en se servant réciproquement de vérification et de contrôle, eût procuré une certitude de plus dans la détermination des Longitudes. Quoi qu'il en soit, les capitaines *Marchand* et *Chanal* ont su faire un excellent emploi de la Méthode des Distances, la seule qui fût praticable avec les Instrumens dont ils étoient pourvus ; et l'on ne peut trop exhorter nos Navigateurs à suivre un exemple dont l'ignorance seule pourroit chercher à affoiblir l'autorité. En effet, ce n'est que par le secours des Observations astronomiques, qu'on peut parvenir à rectifier les erreurs inévitables dans l'*Estime* de la Route ; estimation arbitraire qui n'est fondée sur aucun principe solide, et n'obtient que par l'effet de quelque heureuse compensation, l'exactitude de hasard qui se rencontre quelquefois à un Attérage. Mais indépendamment des avantages journaliers qui résultent de l'emploi des Méthodes astronomiques, pour le Navigateur qui sait les mettre en pratique, elles sont encore utiles pour le perfectionnement de l'Art nautique et de la Géographie ; car, lorsqu'une

INTRODUCTION. cxcv

fois les Observations auront été assez multipliées dans les divers parages , pour déterminer avec une suffisante précision , la direction et la vitesse des Courans , ou constans ou périodiques ; cette connoissance , transmise , par succession de temps , d'un Navigateur à l'autre , servira à les préserver tous de l'erreur qui provient de l'action de ces mêmes Courans , dans les circonstances trop fréquentes où l'état du Ciel ne permet pas de déterminer par Observation la situation du point que le Vaisseau occupe sur le Globe.

J'ai cru ne devoir insérer dans le corps de la Relation , que les Résultats des Observations qui ont servi à constater quelque effet extraordinaire des Courans ; de celles qui , ayant devancé de peu de temps le moment de la première vue d'une Terre , ont prouvé la justesse d'un Attérage ; de celles enfin qui ont été employées pour fixer la position de quelque Point remarquable. Mais comme les Courans , dans les Mers de l'*Inde* , et dans le voisinage du Cap de *Bonne-Espérance* , sont la principale cause des erreurs auxquelles on est exposé dans ces parages , si l'on n'y fait usage que des Méthodes vulgaires du Pilotage , le tâtonnement des aveugles , j'ai rapporté la plupart des Résultats qui ont fait connoître , à différentes époques , la vitesse et la direction de ces Courans : et pour ceux que l'on rencontre

dans les autres parties des deux Océans, j'en ai rejeté le détail dans des *Notes* séparées du Texte, dans lesquelles le jeune Marin qui cherche à s'instruire, trouvera un motif d'émulation, quand il verra l'heureux emploi qu'on peut faire des Méthodes nouvelles, pour assurer la Navigation, et abrégé la durée des Traversées. Si j'ai souvent présenté les erreurs qui ont pour cause l'effet des Courans, c'est que cette partie des connoissances qu'il importe aux Navigateurs d'acquérir, et qui ne peut être perfectionnée que par le rapprochement et la comparaison des Résultats d'Observations faites en différens temps dans un même parage, ne m'a pas paru avoir été traitée avec assez de développement dans les journaux des grandes Navigations des Anglais. Mais en relevant cette légère omission de détail dans leurs Relations, il seroit injuste de ne pas reconnoître, en même temps, qu'ils nous en ont amplement dédommagés par une réunion, une accumulation de connoissances précieuses, d'observations philosophiques, de remarques nouvelles sur la Physique et l'Histoire Naturelle, et par ces grands tableaux, ces grandes vues qu'on ne rencontre pas dans les Relations des Voyageurs qui les ont devancés, et que, sans doute, il ne sera pas commun de trouver dans les Journaux de ceux qui marcheront sur leurs traces.

INTRODUCTION. cxcvij

J'AI pensé qu'il seroit monotone et inutile de présenter, jour par jour, l'énumération des Poissons, des Oiseaux, des Plantes marines qui ont été vus dans le Voyage du *Solide*, et dont le Journal du capitaine *Chanal* a dû faire et a fait une mention spéciale : mais comme la vue de certaines plantes, de certains oiseaux, de certains poissons, indique souvent au Navigateur la distance où il est des Terres, quelquefois même lui annonce le voisinage d'une Terre inconnue ; on trouvera, à leur date, dans le *Journal de Route*, toutes les rencontres de ce genre et le point de la Mer où elles ont été faites. Je me bornerai à rapporter, dans le récit du Voyage, la description de quelques oiseaux et de quelques productions marines, telle qu'elle a été donnée par le chirurgien *Roblet*, premier Officier de Santé du Vaisseau le *Solide* : quelques-uns de ces objets sont peu connus, d'autres ont été déjà décrits ; mais un Observateur ne voit pas tout, ne dit pas tout ; ce qui a pu échapper au premier, un second le saisit ; et plusieurs descriptions d'un même objet par des Observateurs différens, amènent à une description plus complète. On doit être aujourd'hui bien réservé à parler sur ce que présentent à la curiosité des Voyageurs les Mers que, dans ces derniers temps, les Navigateurs anglais ont reconnues ; il reste peu de choses à dire sur cette matière, depuis que les *Banks*, les

*Solander*, les *Forster*, les *Sparrman*, les *Anderson*, et d'autres Savans, à la fois Naturalistes et Voyageurs, nous ont donné les descriptions les plus exactes des animaux qui, dans les parages qu'ils ont parcourus, peuplent les eaux et les airs, et celles des productions marines qui sont particulières aux divers climats qu'ils ont traversés : aussi, en me permettant quelques excursions dans le champ de l'Histoire Naturelle, n'ai-je prétendu que rassembler sous les yeux des Navigateurs, des tableaux qui se trouvent épars dans divers Ouvrages ou Relations qu'ils ne sont pas à portée de consulter, et qu'il peut leur être utile de connoître. Un Marin ne voyage pas avec une Bibliothèque, et rarement, à terre, en a-t-il une à sa disposition : il lui est donc commode, lorsque, se proposant de faire un grand Voyage, il lit la Relation d'un Navigateur qui l'a précédé dans les mêmes Mers, de trouver réunies dans ce récit toutes les connoissances qui peuvent intéresser sa curiosité, et le mettre en état de reconnoître tout ce qui peut se présenter à sa vue. C'est pour remplir cet objet plus complètement, que j'ai placé à la suite du *Journal de Route*, une description abrégée, et telle qu'elle convient aux Marins, des différens Oiseaux, des Poissons, et de quelques productions marines qui se rencontrent sur la route que le *Solide* a suivie en faisant le tour du Globe.

INTRODUCTION. excix

IL m'a paru que, pour jeter plus d'intérêt dans cette Relation, et faire mieux connoître les Pays et les Peuples, encore nouveaux pour nous, que le capitaine *Marchand* a visités, je devois ne pas me borner à simplement extraire ce qui en est dit dans le Journal que j'avois sous les yeux ; je me suis occupé de rapprocher ce que les Français ont vu, de ce qui nous avoit été rapporté par les Voyageurs des autres Nations, lorsqu'il en est qui ont devancé les nôtres dans les lieux à décrire : c'est ainsi qu'on peut rectifier les récits les uns par les autres, et obtenir, pour chaque Lieu et pour chaque Peuple, une description qui soit, à la fois, et plus exacte et plus complète. Je me suis quelquefois permis des Digressions qui, sans appartenir immédiatement au Voyage du capitaine *Marchand*, m'ont semblé offrir des points de contact qui les unissent au sujet, s'ils ne les identifient pas. Et, sans doute, si ces Digressions offrent quelque vue d'utilité publique, quelque observation qui appartienne aux Sciences morales et politiques, quelque développement historique ou géographique, quelque conjecture qui ne soit pas destituée de fondement, enfin quelque objet qui paroisse mériter par l'intérêt qu'il présente, que le Lecteur y arrête son attention ; on pourra me pardonner de ne m'être pas toujours assujetti à la marche méthodique, et nécessairement uniforme, d'un



Journal de Navigation : on sera plus disposé encore à être indulgent, lorsqu'une Digression aura pour but de maintenir ou de rétablir chaque Nation dans la propriété et la jouissance des Découvertes maritimes qui lui appartiennent, et de s'opposer à l'envahissement toujours croissant de ces ambitieux Insulaires qui, voulant dominer sur toute la surface de l'élément qui environne et défend leurs Possessions d'*Europe*, prétendent également à la Découverte universelle et au Commerce exclusif des deux Mondes.

J'AUROIS pu faire parler le Voyageur lui-même : cette forme prête plus d'intérêt à la narration, lorsque le Narrateur parle des grandes difficultés dont il a triomphé, des grands dangers auxquels il a su échapper ; mais dans un Voyage qui est plus en description qu'en action, j'ai cru devoir préférer la forme de l'Histoire. Le Journal du capitaine *Chanal* et celui du chirurgien *Roblet* ont été pour moi des canevas, si je puis le dire, sur lesquels j'ai brodé des sujets accessoires, que j'ai liés au sujet principal dont ils m'ont fourni le dessin ; mais quand j'ai rapporté ce que le Voyageur a fait, ou ce qu'il a vu, je me suis assujéti scrupuleusement à son récit : et si je ne dis pas les choses précisément comme il les a dites, je puis assurer que je dis exactement les choses

qu'il a voulu dire. Les entretiens particuliers que j'ai eus avec le capitaine *Chanal*, les éclaircissemens qu'il s'est empressé de me donner, avec autant de complaisance pour mes questions, que d'intérêt pour l'Ouvrage, m'ont fourni quelques matériaux de plus, pour développer et étendre quelques-unes des Descriptions : par-tout, j'ai tâché d'exprimer ce que les Voyageurs ont vu, et comme ils l'ont vu. Au surplus, le Lecteur distinguera sans peine quand je parle en mon nom, ou quand je ne suis que leur interprète : je ne prétends pas les rendre responsables de mes opinions : les faits sont à eux ; et personne n'a le droit de les contester : les erreurs d'opinion, si l'on en trouve, sont à moi ; et je m'empresserai de les reconnoître et de les rectifier, si une critique appuyée de preuves me les fait apercevoir.

A Paris, le 25 Floréal, an V de l'Eré Française.



VOYAGE  
AUTOUR  
DU MONDE.

VOYAGE.

# VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES

1790, 1791 et 1792.

[Lu par Fragmens dans les séances de l'Institut national des Sciences et des Arts, Classe des Sciences morales et politiques, le 12 Thermidor an V et séances suivantes.]

---

## CHAPITRE PREMIER.

*DÉPART de Marseille. — Relâche à Porto-Praya de l'île Sant-Yago. — Le cap de Horn doublé. — Relâche aux îles las Marquesas de Mendoza. — Séjour et commerce avec les Naturels, dans la Baie de la Madre, de Dios de l'île Santa-Christina ou Wahîtahô.*

LE capitaine *Étienne Marchand* fit voile du Port de *Marseille* le 14 Décembre 1790.

Le 29, dans l'après-midi, il passa le détroit de *Gibraltar*, et dirigea sa route pour reconnoître les îles du *Cap-Vert*, où il se proposoit de relâcher.

Le 4 Janvier 1791, dans la matinée, il eut

1790.  
Décembre.

14.

29.

1791.

Janvier.

4.

1.

A

1791. la vue de l'île *Salvage*; et le lendemain, à une  
 Janvier. heure trois quarts de l'après-midi, il découvrit, à  
 5. trente-cinq lieues de distance, le pic de *Tenerife*<sup>1</sup>,  
 au moment où cette montagne remarquable lui  
 restoit à-peu-près au Sud<sup>2</sup>. Cette position, sur  
 le Méridien même du pic dont la Longitude est  
 déterminée par les opérations astronomiques et  
 géodésiques de *Borda*<sup>3</sup>, lui procura le moyen de  
 connoître et de rectifier l'erreur de sa route. Il  
 fut constaté que le mouvement général des Eaux  
 qui, dans ces Parages, se dirigent constamment  
 vers le détroit de *Gibraltar*, avoit porté le Vais-  
 seau, dans l'espace de sept jours, d'environ deux  
 tiers de degré, ou 38 milles, dans l'Est.
6. On eut connoissance, le 6, de l'île de *Palma*  
 et de l'île de *Fer*, ou *Hierro*.
9. Des Observations de Longitude, faites le 9  
 dans l'après-midi, indiquèrent que, du 5 au 9,  
 le Vaisseau avoit encore été porté dans l'Est, de  
 54 minutes ou environ 16 lieues<sup>4</sup>; elles servirent  
 à rectifier le calcul de la Route; et, le 14, à 9  
 14. heures et demie du matin, on aperçut l'île de

<sup>1</sup> Ou pic de *Teyde*, *Teithe*, ou *Terraira*.

<sup>2</sup> Tous les Rumbs de vent indiqués dans cette relation, sont corrigés de la déclinaison de l'aiguille aimantée, et rapportés au vrai Nord du Monde, à moins qu'il ne soit expressément énoncé qu'il s'agit d'un Rumb tel que l'indique le Compas de mer.

<sup>3</sup> Voyez Tome III, Notes I et II.

<sup>4</sup> *Idem*. Note III.

*Mayo* ou *Mai*, la plus Orientale des quatre îles 1791.  
 qui forment la partie Méridionale de l'Archipel Janvier.  
 des îles du *Cap-Vert*. 14.

La vue de cette île fit connoître que les Cou-  
 rans avoient changé de direction, et que, du 9  
 au 14, le mouvement des Eaux avoit porté le  
 Vaisseau dans l'Ouest. Il s'étoit fait une compen-  
 sation d'une partie des premières erreurs de l'Es-  
 time; et, à l'attérage, l'erreur se trouvoit réduite  
 à 1 degré ou environ 19 lieues *en avant* de la  
 vraie position du Vaisseau <sup>1</sup>.

Le capitaine *Marchand* s'étoit proposé de faire  
 une relâche dans l'OCÉAN ATLANTIQUE, afin  
 de s'y procurer l'eau et les rafraîchissemens dont  
 il importoit de se pourvoir en remplacement des  
 consommations, avant que d'entreprendre la  
 longue traversée qu'il avoit à faire pour passer,  
 sans toucher à aucun port, de l'Océan Atlantique  
 dans le *Grand Océan*, et se porter à la hauteur de  
 la côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*.

Le *Solide* mouilla, le 15 au matin, dans la 15.  
 Baie de la *Praya*, située sur la côte Méridionale  
 de l'île de *Sant-Yago*, la plus considérable des  
 îles du *Cap-Vert*; le 18, il reprit la mer et se 16.  
 dirigea pour attérir à l'Est de la *Terre de Feu*, sur  
 celle des *États*, dont il se proposoit de prendre  
 connoissance avant que de doubler le cap de *Horn*.

<sup>1</sup> Voyez Tome III, Note IV.



1791.

Janvier.

18.

LA NAVIGATION du capitaine *Marchand* jusqu'à la vue de ces Terres, ne donne lieu qu'à quelques remarques nautiques que j'ai cru devoir rejeter dans les *Notes* qui se trouvent à la suite de cette Relation<sup>1</sup> : elles ont principalement pour objet de comparer, à différentes époques, le résultat des méthodes arbitraires et incertaines, employées, jusqu'à ces derniers temps, pour déterminer les Longitudes en mer, avec celui des méthodes, sinon rigoureusement, du moins suffisamment exactes, que l'Astronomie a substituées au tâtonnement des premières. La comparaison de ces résultats m'a conduit à chercher la cause des erreurs de l'Estime, dans l'action des Courans, dans ces grands fleuves, si l'on peut le dire, dont le cours rapide, traversant l'Océan sur toutes les directions, semble changer avec les Parallèles, avec les Méridiens, avec les saisons, avec les vents, avec les oscillations des Marées, et suivant les distances auxquelles on navigue à l'égard des grands Continens ou des Archipels. On peut croire cependant que, comme tout dans la nature est soumis à des principes, à des causes, il sera possible, à force d'observer et d'étudier des effets particuliers, de découvrir quelques effets généraux, qui, dans les limites fixées à nos connoissances,

---

<sup>1</sup> Voyez les *Notes* de IV à XI.

et pour notre usage , sont quelquefois l'équivalent des causes. Les Marins sont invités à lire avec attention , et la Carte sous les yeux , les *Notes* qui ont pour objet la recherche de l'effet des Courans : ils trouveront beaucoup d'exemples , et quelques leçons peut-être , dans la partie de mon travail dans laquelle je dissèque , en quelque sorte , la route du Vaisseau , pour en évaluer les erreurs journalières.

Le 1.<sup>er</sup> Février , vers cinq heures du soir , le *Solide* coupa la Ligne à 23 degrés et demi de longitude à l'Occident du méridien de *Paris*.

Les observations de longitude faites à différentes époques , prouvoient que , depuis le 6 Février que le Vaisseau avoit atteint le parallèle de 5 degrés deux tiers Sud , jusqu'au 26 du même mois qu'il étoit parvenu à 32 degrés 30 minutes de latitude , et entre le 28.<sup>e</sup> et le 48.<sup>e</sup> méridien à l'Occident de *Paris* , les Courans avoient porté constamment dans le Sud-Ouest et Sud-Ouest quart d'Ouest ; et que leur effet moyen en vingt-quatre heures , sur le progrès du Vaisseau en longitude , avoit été de 10 à 11 milles , dont le navire avoit été porté , chaque jour , en avant de son Estime ; mais les observations du 8 Mars <sup>1</sup> annoncèrent que , depuis le 26 Février jusqu'à

1791.  
Janvier.  
18.

Février.  
1.

26.

Mars.  
8.

<sup>1</sup> Voyez la Note XII.

1771. cette dernière époque, la direction des Courans  
 Mars. avoit changé; que, dans cet intervalle, ils avoient  
 8. porté d'environ 3 degrés trois quarts dans l'Est,  
 et de 1 degré et demi dans le Nord; que leur  
 direction composée étoit vers l'Est-Nord-Est 3  
 ou 4 degrés Nord; et que le Vaisseau avoit été  
 emporté dans cette direction, par un mouvement  
 inaperçu, à une distance de 208 milles et demi  
 dans l'espace de dix jours, ce qui donne environ  
 21 milles ou 7 lieues par vingt-quatre heures. Ce  
 changement dans la direction des Courans qui,  
 jusqu'au 8 Mars, avoient porté constamment dans  
 le *Sud* et dans l'*Ouest*, et qui, depuis cette époque,  
 portoient dans l'*Est* et dans le *Nord*, ne peut être  
 attribué qu'à l'action du grand Courant qui,  
 sortant de *Rio de la Plata*, avoit maîtrisé le Vais-  
 seau pendant les jours qu'il avoit employés à le  
 traverser.

Il résulta de cette circonstance, qu'il se fit une  
 compensation dans l'erreur de l'Estime en longi-  
 tude; et que cette erreur qui, le 26 Février, étoit  
 de 4 degrés deux tiers en arrière, se trouva réduite,  
 le 8 Mars, à 53 minutes.

Les observations des jours suivans prouvèrent  
 qu'il s'étoit encore opéré de nouvelles compen-  
 sations<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Voyez les Notes de XIII à XVIII.

Cependant, la sonde commençoit à annoncer l'approche des Terres : le 17 Mars, dans l'après-midi, elle indiqua 70 brasses, fond de sable gris très-fin, mêlé de grains noirs et blancs <sup>1</sup>. On sonda fréquemment jusqu'à la vue de la *Terre des États*, qu'on découvrit du haut des mâts le 1.<sup>er</sup> Avril à midi, ainsi que, d'après les observations, on s'y étoit attendu.

1791.

Mars.

17.

Avril.

1.

A quatre heures, le cap *San-Juan*, la pointe la plus orientale de ces Terres, fut relevé au Sud 1 ou 2 degrés Ouest, à 13 ou 14 lieues de distance estimée à vue.

La longitude de ce cap est déterminée par les observations faites dans le second Voyage du capitaine *Cook*, à 66 degrés 7 minutes à l'Occident de *Paris* <sup>2</sup> : et en y comparant celle que l'on comptoit sur le Vaisseau, d'après les observations du 30 Mars, et qui devoit être la même que celle du cap sur le méridien duquel il se trouvoit, on voit qu'elle n'en diffère que d'environ 21 minutes, qui n'équivalent ici qu'à 4 lieues.

La longitude conclue du calcul des routes depuis le départ de *la Praya*, présentoit une

---

<sup>1</sup> Voyez dans le *Journal de Route* les sondes qui ont été prises chaque jour.

<sup>2</sup> Voyez *The original astronomical Observations made in the course of a Voyage to the South Pole and round the World, By W. Wales. London, 1787, in-4.º p. 329.*

1791. exactitude à peu près égale; elle ne différoit de  
Avril. la véritable que de 37 minutes ou environ 7 lieues  
1. en avant : mais ~~cette~~ exactitude est l'effet du  
hasard, qui a voulu que de grandes erreurs dans  
un sens se trouvassent compensées et corrigées  
par des erreurs égales dans le sens opposé.  
Cependant, un navigateur ignorant qui, dans le  
cours de sa traversée, n'eût su faire usage d'aucun  
des moyens qui pouvoient l'éclairer sur les erreurs  
inévitables dans une estimation journalière dont les  
données sont toujours si incertaines, n'eût pas  
manqué de vanter son attérage, fait à jour nommé,  
et, pour ainsi dire, à heure fixe, après soixante-  
treize jours de voile; il eût attribué à son talent  
particulier, à la sûreté de son coup-d'œil, à  
l'exactitude de ses calculs, à son art enfin, une  
précision qui n'étoit que le résultat d'un hasard  
heureux : car il est prouvé que si, dans la navi-  
gation du *Solide*, de la *Praya* à la *Terre des États*,  
les erreurs, au lieu de se compenser, se fussent  
accumulées dans le même sens, ce qui eût pu  
avoir lieu dans d'autres parages et dans d'autres  
circonstances, la somme de ces erreurs se fût  
élevée à plus de 13 degrés et demi qui, sur le  
parallèle de l'attérage, représentent cent soixante  
lieues d'erreur <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Voyez la Note XIX.

DE MARCHAND.

EN QUITTANT la vue du cap *San-Juan*, le 1791. le *Solide* fit route pour doubler par l'Est la *Terre des États*, et de là, en contournant la *Tierra del Fuego*, Avril. la *Terre de Feu*, sans en prendre connoissance, 1. gagner le parallèle du cap de *Horn*, qu'on se proposoit de reconnoître.

Dans l'intervalle du 6 au 7, on dépassa le 6. méridien de ce cap, dont la longitude est de 69 degrés 46 minutes; car, à midi du 7, le Vaisseau étoit parvenu, suivant le calcul des routes corrigé par les observations subséquentes, à 70 degrés un quart.

Ce ne fut que le 11, que l'état du ciel permit 11. de faire des observations de longitude; et d'après leur résultat, comparé avec celui du calcul des routes, on jugea que, depuis la vue du cap *San-Juan*, l'Estime étoit en avant de 2 degrés 6 minutes, ou environ 23 lieues dont le Vaisseau avoit été emporté dans l'Est par l'effet des Courans qui, dans le même temps, l'avoient aussi porté de près d'un demi-degré, ou 10 lieues, dans le Nord.

Des observations de longitude faites le 19 19. firent connoître que, depuis le 11, l'effet des Courans avoit poussé le Vaisseau par un mouvement non apparent, à 2 degrés 9 minutes au-delà du progrès vers l'Ouest indiqué par le calcul des

---

<sup>1</sup> Voyez la Note XX.

1791. routes : et suivant les observations de latitude , il  
 Avril. avoit été porté en même temps , de 1 degré  
 19. 20 minutes dans le Sud ; c'est-à-dire , que son  
 progrès estimé vers le Nord avoit été diminué de  
 cette quantité. On en conclut que le mouvement  
 inaperçu du Vaisseau lui avoit fait parcourir ,  
 dans l'espace de huit jours , 152 milles sur la  
 direction de l'Ouest-Sud-Ouest un degré Ouest ,  
 et que l'effet moyen du Courant avoit été de 19  
 milles en 24 heures <sup>1</sup>.

On voit que l'erreur qui a été commise sur  
 l'Estime des routes , dans l'intervalle du 11 au 19 ,  
 compense , à 3 minutes près , et corrige celle qui  
 avoit eu lieu entre le 1.<sup>er</sup> et le 11.

En rapprochant le résultat des observations du  
 11 , du résultat de celles du 19 , nous remar-  
 quons que , dans le Sud de la *Terre de Feu* et  
 dans le *Grand-Océan austral* , les Courans paroissent  
 avoir la même marche que celle qu'on avoit  
 observée dans l'*Océan Atlantique méridional* , c'est-à-  
 dire que , en général , dans l'un et dans l'autre ,  
 les Courans qui portent au *Nord* , portent aussi  
 dans l'*Est* ; et que ceux qui portent au *Sud* ,  
 portent en même temps dans l'*Ouest*.

Quoique la contrariété des vents eût forcé de  
 s'élever jusqu'au parallèle de 60 degrés , on

---

<sup>1</sup> Voyez la Note XXI.

n'éprouva pas, à cette hauteur, le froid auquel 1791.  
 on s'étoit attendu : le thermomètre de Réaumur Avril.  
 n'est descendu qu'au terme de la *glace*, et seule- 19.  
 ment pendant quelques heures de la nuit. Mais  
 on ne peut pas dire que le temps ait été beau :  
 on a eu presque toujours de fortes rafales, de la  
 grêle, de la neige.

On commença à porter vers le Nord aussitôt  
 que le vent permit de tenir cette route ; et le 20, 20.  
 d'après les observations, on étoit parvenu dans  
 le *Grand-Océan austral*, à 51 degrés deux tiers de  
 latitude, et 93 degrés trois quarts de longitude  
 Occidentale. Dans cette position, on se trouvoit  
 à 210 lieues, à l'Ouest 3 ou 4 degrés Nord, du  
 cap *Victoria*, le point le plus occidental de la côte  
 septentrionale du *Détroit de Magellan* : ainsi, dans  
 l'espace de vingt jours, le *Solide* avoit fait le tour  
 de la *Terre de Feu*. Le capitaine *Cook*, qui, en  
 1769, avoit fait la même route, fut obligé d'y  
 employer trente jours : il avoit cependant passé  
 par le *Détroit de le Maire*, au lieu de doubler la  
*Terre des États* par l'Est ; ce qui peut, selon le  
 vent, abrégér un peu la route.

DEPUIS que le *Solide* étoit entré dans le *Grand-*  
*Océan*, on voyoit tout le jour voltiger autour du  
 Vaisseau, les Damiers, les Albatros, les Pétrels  
 de différentes couleurs, les Quebrantahuessos,



1791. les Poules du port d'Egmont , et toutes les diverses  
 Avril. espèces d'oiseaux aquatiques, que les Voyageurs,  
 1 à 20. et d'après eux les Ornithologistes, se sont plus à  
 décrire , et qui , avec les cétacées et d'autres  
 habitans des eaux, qui se jouent à leur surface ,  
 semblent destinés à récréer le Navigateur , et à  
 rompre la monotonie de cette solitude que l'œil  
 ne peut mesurer , et où , sans la présence de  
 quelques êtres animés, l'homme qui la traverse ,  
 placé entre les abymes de la mer et l'immensité  
 du ciel, pourroit se croire seul au milieu de  
 l'Univers. Je renvoie le Lecteur au *Journal de  
 Route* qui accompagne cette Relation <sup>1</sup>, pour  
 connoître les époques auxquelles ont été faites les  
 rencontres des diverses especes d'oiseaux ou de  
 poissons , dans quel parage chacune commence à  
 se montrer , et dans quelle Mer une espèce a paru  
 dominer en nombre sur toutes les autres du même  
 genre. Je me bornerai à rapporter ici les descrip-  
 tions données par le chirurgien *Roblet*, de quelques  
 oiseaux qui ont été pris du bord du *Solide*, dans  
 les premiers jours d'Avril, et qu'il a été à portée  
 d'examiner.

« Un de ces oiseaux qui fut pris à la ligne,  
 a trois pieds et demi d'envergure , y compris  
 quatre pouces pour le diamètre de son corps ; et

---

<sup>1</sup> Il se trouve à la suite des *Notes*.

sa longueur, du bout du bec à l'extrémité de la queue, est de dix-huit pouces.

1791.

Avril.

1 à 20.

» L'aile est composée de dix pennes d'un pied de longueur; la couleur en est grise et devient noire à l'extrémité: le manteau est d'un gris clair, qui finit par être blanc sur la tête: le dessous du ventre est absolument blanc: la queue est composée de vingt plumes rangées sur deux lignes, et elle s'épanouit à la volonté de l'oiseau. La nature a pris soin de garnir son corps, sous la plume qui le recouvre, de ce duvet très-touffu, et conséquemment très-chaud, qu'elle a donné à tous les oiseaux aquatiques qui habitent les climats glacés.

» Les jambes ont deux pouces et demi de long jusqu'à l'articulation des doigts, dont la longueur est également de deux pouces et demi, en y comprenant celle des ongles. Les pieds sont palmés et formés de trois doigts et d'un ongle ou ergot au talon: le doigt extérieur a quatre articulations, celui du milieu trois, et l'interne deux. Le cou a trois pouces de long, et la tête un pouce de diamètre. Le front, bien couvert, porte un bec de deux pouces de longueur et de six lignes de largeur à sa base: le bec est crochu à l'extrémité de la mandibule supérieure qui est formée de trois os, dont les deux latéraux viennent se réunir à celui du milieu, et forment deux

1791. rainures de chaque côté. Les narines , séparées  
Avril. par une cloison cartilagineuse que recouvre une  
1 à 20. membrane bleue , s'ouvrent , à six lignes de dis-  
tance du front , à l'endroit où la mandibule supé-  
rieure se déprime légèrement. A quatre lignes des  
narines , commence la courbure du bec , dont les  
rebords inférieurs sont échancrés dans toute leur  
longueur. Les ouïes , très-recouvertes , se trouvent  
à quatre lignes de l'angle postérieur de l'œil , et  
leur ouverture a deux lignes de diamètre. L'extré-  
mité de la mandibule inférieure se termine en pointe  
arrondie , exactement moulée dans la convexité  
de la supérieure ; et elle renferme la langue qui  
l'occupe presque en entier. Le palais , qui se  
termine par un appendice implanté dans la  
concavité du crochet , est parsemé de papilles  
nerveuses.

» A l'ouverture du corps , on a trouvé l'esto-  
mac formé par une membrane qui étoit entièrement  
vide ; et le gésier , qui avoit six lignes de diamètre ,  
sur un pouce quatre lignes de longueur , étoit  
rempli d'herbes dont on n'a pu distinguer la  
nature , mais qu'on présume être des herbes marines :  
la membrane interne avoit , au toucher , la rudesse  
de la langue d'un chat. Dans plusieurs individus  
de la même espèce , que l'on a ouverts , on a  
trouvé l'estomac et le gésier remplis de plumes  
d'oiseaux , et dans l'un d'eux , un bec d'oiseau

qu'on a cru reconnoître pour être celui d'un oiseau de tempête (*Avis procellaria*) ». 1791.  
Avril.

Un autre oiseau qui, comme le premier, fut pris à la ligne, a mérité, par la singularité de son plumage, que le chirurgien *Roblet* s'occupât d'en faire la description. 1 à 20.

« Cet oiseau, dit-il, n'offre que deux couleurs, le blanc et le noir : mais elles sont distribuées d'une manière si variée, qu'elles donnent à sa robe le coup d'œil le plus agréable. La tête, presque ronde, et le dessus du cou, sont du plus beau noir; la gorge et le ventre, d'un blanc éclatant. Le manteau, composé de petites plumes, arrondies à leur extrémité, et marquetées de taches brunes et blanches, offre, sur chaque plume, la figure d'une petite losange qui se trouve mille fois répétée : le croupion est plus remarquable encore, parce que ces petites figures, encore plus multipliées, y sont plus régulières, plus distinctes, et se présentent, sur tous les individus de cette espèce que l'on a eu occasion d'examiner, sous la figure d'un carré vu par un de ses angles. L'envergure est de deux pieds et demi, y compris trois pouces pour le diamètre du corps : chaque aile est garnie de dix plumes, dont les plus grandes ont le rebord extérieur et le tiers du rebord intérieur; d'un beau noir, et le reste d'un beau blanc; les petites plumes n'ont de noir que le bout, ce qui produit une

1791.  
Avril.  
1 à 20.

bordure de cette couleur, tout autour d'un fond blanc. Lorsque l'oiseau est en repos, il croise habituellement ses ailes en forme de ciseaux. Sa queue est composée de dix-huit plumes sur deux rangs : le blanc domine sur les deux tiers de leur longueur ; une petite raie noire, d'un pouce de largeur, termine les plumes du premier rang ; et à celles du second, la raie n'est que de trois ou quatre lignes. La longueur totale de l'oiseau, prise du bout du bec à l'extrémité de la queue, est d'un pied.

» Son œil est très-noir et très-vif. Son bec, d'un noir d'ébène, n'a que quatorze lignes de longueur, et se recourbe légèrement à son extrémité, ce qui lui donne une physionomie moins stupide qu'aux autres oiseaux de mer : ce bec est formé, comme celui des autres, de trois pièces, dont les deux latérales viennent se réunir à celle du milieu, à laquelle elles sont attachées par des ligamens et une membrane qui permettent que ces pièces aient un peu de jeu entre elles. Les narines, séparées dans leur milieu par une cloison cartilagineuse, ont une forme ronde, et sont recouvertes par un prolongement de l'os frontal, qui paroît ajouter au bec une quatrième pièce dont la racine est recouverte par les plumes. L'extrémité de la mandibule supérieure est terminée par un petit crochet très-aigu qui a trois lignes de la pointe à la

la partie la plus convexe : la mandibule inférieure, 1791.  
entièrement remplie par la langue, s'adapte exac- Avril.  
tement à la supérieure, dans toute sa longueur, 1 à 20.  
et se termine en pointe mousse. Les ouïes sont  
placées comme dans les autres oiseaux. Les pieds  
sont palmés; ils ont trois doigts, et un ongle  
mobile au talon. La jambe est noire et a deux  
pouces de longueur.

» Le caractère de cet oiseau est très-doux et  
familier : plusieurs fois, on en amusa un grand  
nombre, pendant plusieurs heures, avec de petits  
hameçons qu'ils dépouilloient très-adroitement de  
leur appât. On les attiroit sans peine, petit à  
petit, jusque sous la poupe du Vaisseau. On  
essaya d'en darder quelques-uns avec la fouine<sup>1</sup> ;  
mais ce fut sans succès; leur trop grande légèreté  
et leur position sur un fluide, n'opposant aucune  
résistance à la fouine, ils plongeoiient sous le  
coup, sans en être blessés. Le cri de cet oiseau,  
dans ses ébats ou ses querelles, est à-la-fois rauque  
et aigre, *cra cra ra cra cra*. Ceux qu'on-avoit pris  
à bord ne sembloient pas regretter leur liberté,  
quoique, dans les premiers momens, ils eussent  
fait de fréquens efforts pour la recouvrer ».

Le chirurgien *Roblet* n'a appliqué aucun nom

---

<sup>1</sup> Instrument de pêche, espèce de trident à plusieurs pointes,  
dont les fourchons sont barbelés.

1791. aux deux oiseaux dont on vient de lire la descrip-  
 Avril. tion : il paroît que le premier est un *Pétrel gris* ;  
 1 à 20. et l'on ne peut guère douter que le second ne soit  
 un *Pétrel tacheté*, vulgairement appelé le *Damier* :  
 on sait que ce nom lui a été donné par les  
 Navigateurs, parce que le plumage dont le dessus  
 de son corps est revêtu, représente en effet un  
 damier<sup>1</sup>.

Ces deux oiseaux, comme tous ceux de mer,  
 en général, ont un goût de poisson et de marécage,  
 tel que la faim pourroit seule décider à en manger.  
 Les matelots cependant en jugent autrement ; mais  
 on sait que leur appétit ne rebute rien, et que  
 les rats même du Vaisseau, quand ils peuvent  
 être attrapés, sont fricassés comme des lapins : ils  
 ont quelquefois la grosseur d'un petit individu de  
 cette espèce ; mais on peut douter qu'ils en ayent  
 la saveur et la délicatesse.

Parmi les divers oiseaux que le *Solide* ren-  
 controît sur sa route, on en remarqua particulière-  
 ment un dont quelques Navigateurs ont parlé,  
 mais qu'aucun n'a décrit. *Bougainville* dit que, se  
 trouvant, le 2 Décembre 1767, à la hauteur du  
 cap *des Vierges*, deux *oiseaux blancs*, semblables

---

<sup>1</sup> Voyez à la suite du *Journal de Route*, la description des  
 différens *Pétrels* que les Navigateurs rencontrent dans les Mers  
 australes et ailleurs,

à de gros pigeons, étoient venus se poser sur ses vergues ; et il ajoute qu'il avoit vu une volée d'oiseaux semblables traverser la Baie des *Malouines* <sup>1</sup>.

1791.

Avril.

<sup>1</sup> à 20.

Le *Solide* rencontra le premier oiseau de cette espèce, le 25 Mars, par 44 degrés de latitude Sud, 63 degrés un tiers de longitude Occidentale, à environ 70 lieues de distance <sup>2</sup> des *Terres Magellaniques* ; et on en aperçut de pareils jusqu'au 7 d'Avril, qu'on étoit parvenu à 58 degrés un quart de latitude, et 71 degrés de longitude, à environ 48 lieues dans le Sud quart Sud - Ouest du Cap de *Horn*.

Suivant le rapport du chirurgien *Roblet* qui nous fournit la description de cet oiseau, dans laquelle j'ai fondu celle qu'en a faite pareillement le capitaine *Chanal*, on rencontre de ces oiseaux blancs à d'assez grandes distances de toutes terres, comme à 50, 60 et 70 lieues, soit que le vent quelquefois les jette au large, soit qu'ils soient voyageurs ; mais rarement en voit-on plus de deux à-la-fois. Leur vol s'exécute par un battement précipité de leurs ailes qui sont d'une largeur égale sur toute leur longueur, caractère qui les distingue déjà des autres oiseaux aquatiques. Un de ceux que

<sup>1</sup> *Voyage autour du Monde*, pag. 117 de l'édition in-4.<sup>o</sup>

<sup>2</sup> Environ 88 lieues communes,



1791.  
Avril.  
1 à 20.

l'on prit du bord du *Solide*, avoit les pattes salies d'une terre rougeâtre. Il paroît que cette espèce aime à être posée : après s'être plus à voltiger quelque temps autour du navire, ils se posoient sur les vergues ; et si la crainte ou la fatigue les pressoit trop, on les voyoit se poser sur l'eau ; mais on n'en a vu aucun se jouer à sa surface.

Cet oiseau est de la grosseur du pigeon de la plus grosse espèce ; comme lui, il a le cou et le corps courts et ramassés. Son plumage est blanc en totalité et très-beau ; et dans une douzaine d'individus qu'on a vus, on n'a pas aperçu une seule tache ; mais l'intérieur des plumes, à la racine, est fourni d'un duvet noirâtre. Sa longueur totale, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est de quatorze pouces : son envergure est de deux pieds quatre pouces ; et sur cette dimension, le diamètre du corps, d'une aile à l'autre, occupe quatre pouces. On voit à l'extrémité de la première articulation de chaque aile, une petite excroissance calleuse, de la forme d'une verrue ; et cette excroissance est commune à tous les individus de l'espèce. Sa queue est courte et bien fournie. Son bec a la forme de celui des gallinacées ; mais il est plus gros, est long d'un pouce, se termine en pointe, et a six lignes de diamètre à sa base : la partie antérieure ressemble assez à celle du bec de l'oiseau que nous nommons *Gros bec*.

Les deux mandibules se touchent exactement dans toute leur longueur ; seulement la supérieure dépasse l'inférieure par un petit crochet d'environ une demi-ligne, semblable à celui d'une poule : dans le milieu, sont les narines recouvertes par une espèce d'écaille qui sort de la racine du bec ; et cette racine est entourée de petits mamelons, du centre de chacun desquels on voit poindre une petite plume. Les ouïes sont placées au-dessous de l'angle postérieur des yeux, à la distance de six lignes. L'iris paroît noir, et la cornée grisâtre. Au-dessous des yeux est une membrane grisâtre, dépourvue de plumes, comme dans nos poules communes. La langue, un peu moins longue que le bec, en occupe toute la largeur : le palais est parsemé de papilles nerveuses qui doivent rendre à cet oiseau le sens du goût plus délicat qu'aux autres. Le fond de son bec, vis-à-vis du larinx, est garni d'un autre rang de papilles plus grandes que les premières, et dont les deux du milieu se portent en avant sous la forme de deux petits crochets. Ses pattes, d'un gris foncé, sont, à proportion, plus grosses et plus longues que celles des oiseaux de mer, sans cependant l'être assez pour ressembler à celles des oiseaux de rivage. Son pied ressembleroit à celui de la poule, si les doigts n'étoient proportionnellement plus gros : ils sont au nombre de trois, placés antérieurement, et détachés les uns

1791.

Avril.

1 à 20.

1791. des autres, sans aucune membrane intermédiaire ;  
 Avril. l'ongle qui termine chaque doigt est noir et très-  
 1 à 20. dur.

A l'ouverture du corps, on a trouvé l'estomac vide ; et le gésier, assez épais, et tapissé intérieurement d'une membrane dentelée, étoit rempli de petits graviers, et de petits fragmens de coquilles d'œuf.

Le chirurgien *Roblet* et le capitaine *Chanal* s'accordent à dire que cet oiseau n'a aucun goût de poisson ni de marécage, et que c'est un bon manger ; sa chair ressemble à celle du pigeon et en a le goût, et quelques-uns des Officiers qui en goûtèrent, la comparoient à celle du pluvier.

On est embarrassé pour classer cet oiseau : les pattes qu'on a trouvées salies d'une terre rougeâtre, la forme et la qualité du bec, et la manière de voler, semblent indiquer un oiseau de terre ; la forme du gésier, ainsi que les petits graviers et les fragmens de coquilles d'œuf qui s'y sont trouvés, annoncent même un oiseau granivore ; tandis que le duvet qui couvre son corps, au-dessous de la plume, est un caractère qui appartient à l'oiseau de mer. Son bec, qui est, à quelque légère différence près celui de la poule, n'est pas le bec d'un oiseau de proie, et ne semble pas destiné à happer ni à dépecer le poisson ; il trouveroit donc difficilement sa nourriture sur la mer ; et cependant on

le rencontre à d'assez grandes distances de toutes terres. Si, comme plusieurs caractères l'indiquent, il est oiseau de terre ; il faut que ses ailes ayent une grande force, et que son vol soit bien rapide, puisque dans l'intervalle de ses répas, il peut se porter à un si grand éloignement de la terre qui le nourrit, et y retourner pour chercher sa nourriture.

1791.  
Avril.  
1 à 20.

On voit que cet oiseau présente une espèce de problème que nos Navigateurs n'ont pas cherché à résoudre : mais ne connoissant aucun Voyageur qui ait observé cet oiseau, et qui l'ait désigné sous un autre nom que celui d'*Oiseau blanc*, ils ont usé du droit d'en imposer un aux Espèces inconnues, et l'ont nommé *Pigeon blanc antarctique* : c'est aux Ornithologistes à décider si ce nom doit lui être conservé.

JUSQU'À PRÉSENT la navigation du *Solide* n'avoit présenté aucun événement de mer qui parût mériter qu'il en fût fait une mention particulière; mais parvenu, le 20 Avril, comme je l'ai dit, à la hauteur de 51 degrés deux tiers de latitude Sud, et à environ 210 lieues dans l'Ouest de la bouche occidentale du *Détroit de Magellan*, on fut accueilli d'une violente tempête qui tourmenta le Vaisseau durant vingt-quatre heures : et il est à remarquer que cette tempête est la seule qu'il eût essayée depuis le départ d'*Europe*. J'observe

20.

1791. que , cependant , il avoit doublé , dans une saison  
Avril. qui n'est pas la plus favorable , ce terrible cap  
20. de *Horn* dont , au milieu de notre siècle encore ,  
le nom seul inspiroit de l'effroi. Cette opinion ,  
déjà accréditée , avoit acquis une grande force  
par le récit des difficultés que le commodore  
*Anson* éprouva dans ces parages , et des coups de  
vent successifs qui contrarièrent sa navigation ,  
dispersèrent une partie de son escadre , et occa-  
sionnèrent la perte d'un des vaisseaux qui la  
composoit. Il avoit passé le *Détroit de le Maire*  
le 7 de Mars ; c'est aux approches de l'équinoxe  
d'automne de l'hémisphère austral , qu'il dut se  
trouver dans le Sud du cap de *Horn* ; et l'on sait  
que , dans tous les parages en général , et parti-  
culièrement dans le voisinage des côtes , le temps  
des équinoxes est orageux : il est assez rare que  
les époques où le soleil parcourt l'Équateur , ne  
soient pas marquées par quelques coups de vent.  
L'expérience des navigations plus récentes a  
prouvé qu'en combinant sa route de manière à  
se présenter dans les Mers australes pendant la  
saison favorable , pendant l'été de l'hémisphère du  
Sud , on n'éprouve pas plus de difficulté à doubler  
le cap de *Horn* , qu'à doubler tout autre promon-  
toire : aussi , cette certitude acquise a-t-elle fait  
abandonner , depuis quelques années , la route du  
*Détroit de Magellan* , où la fréquence obligée des

mouillages et des appareillages consume , en pure perte , les forces d'un Équipage; produit le germe des maladies qui , avec le temps , se développent; occasionne souvent la perte des ancres ; endommage nécessairement les câbles : et plus d'une fois , dans le cours d'un long voyage , on eut lieu de regretter d'avoir si peu ménagé dans le début , des appaux qu'on ne peut remplacer , et auxquels , dans plusieurs circonstances , est attaché le salut du Vaisseau et des hommes. L'assurance de trouver dans le Détroit , de l'eau et du bois , a dû contribuer aussi à faire préférer , dans les premiers temps , la route de *Magellan* à celle de *le Maire* et *Schouten* : mais , depuis que les recherches du capitaine *Cook* l'ont conduit à découvrir sur la côte méridionale de la *Terre de Feu* , cette grande Baie , nommée par lui *Christmas-Sound* ( la Baie de Noël ) , qui offre sur son contour plusieurs bons mouillages , de l'eau , du bois , et des plantes salutaires ; depuis qu'on est assuré , d'après l'inspection de cette côte , et les observations du même Navigateur , que de nouvelles recherches y feroient découvrir d'autres ports également propres à recevoir les vaisseaux et à les approvisionner ; il n'est plus de motif qui puisse décider à s'engager dans le long et tortueux labyrinthe du *Détroit de Magellan*.

La tempête que le *Solide* venoit d'essuyer ,

1791.

Avril.

20.

1791. avoit dispersé pour quelques jours, mais n'avoit  
 Avril. pas fait fuir son escorte aérienne, ce cortège  
 20. d'oiseaux divers qui ne l'abandonnoient pas, et  
 qui, sans doute, s'étoient relayés souvent, depuis  
 le temps qu'il avoit commencé d'en être environné.
21. Le 21, dans la matinée, le capitaine *Marchand*  
 parvint à tuer, à coups de fusil, deux Albatros :  
 l'yole fut les ramasser sur l'eau ; et le chirurgien  
*Roblet* s'en empara pour les soumettre à l'obser-  
 vation et au scalpel.

L'Albatros, le plus gros des oiseaux palmi-  
 pèdes, est souvent mentionné dans les journaux  
 des Navigateurs, parce qu'il appartient à plusieurs  
 Mers. Il est plus généralement connu des Marins  
 sous le nom de *Mouton du Cap*. On peut présumer  
 que ce nom lui a été donné, parce qu'étant  
 très-commun dans l'*Océan atlantique méridional*  
 que les Européens ont d'abord fréquenté, le  
 cap de *Bonne-Espérance* étant le point le plus  
 remarquable de cette Mer, et ses moutons étant  
 renommés pour leur grosseur, les matelots auront  
 imaginé d'appliquer le nom de *Mouton du Cap* à  
 l'oiseau le plus gros de cet Océan, reconnoissable  
 de loin à sa massive corpulence. Si l'on se  
 contente de cette étymologie, il faut du moins  
 convenir que la ressemblance des deux animaux  
 n'est pas frappante.

Le chirurgien *Roblet* nous fournit la description

suivante des deux Albatros qui furent pris à bord du *Solide* : les Naturalistes pourront la comparer à celles que divers auteurs en ont données.

1791.

Avril.

21.

« Des deux Albatros qu'on avoit pris, l'un avoit neuf pieds, et l'autre neuf pieds quatre pouces d'envergure : leur longueur, de l'extrémité du bec à celle de la queue, étoit de trois pieds. Les ailes, divisées comme celles des autres oiseaux, sont plus fourrées et plus garnies de plumes ; elles ont, à la suite de six pennes qui en forment le bout, soixante-douze autres plumes plus petites, disposées sur trois rangs, qui vont rejoindre le corps, et sont recouvertes, à leur origine, par de très-petites plumes blanches. Les autres grandes plumes sont blanches aussi sur environ un tiers de leur longueur, et le surplus en est noir. Les pattes ont la forme de celles de l'oie ; elles n'ont que trois doigts unis entre eux par une membrane brune ; l'externe a quatre articulations ; celui du milieu, trois ; et le dernier ou l'interne, deux. La tête a huit pouces et demi de longueur, et le bec, à lui seul, en occupe cinq. Dans un des individus, ces mêmes parties étoient légèrement teintes de rose-pâle. Dans l'un, dont le plumage étoit plus bigarré que celui de l'autre, les mandibules étoient d'un beau blanc d'ivoire, jusqu'à un pouce et demi de leur extrémité ; et le surplus avoit l'apparence d'une corne blanche. La mandibule supérieure est échancrée de chaque



1791. côté, à environ un pouce et demi de sa racine; et  
 Avril. la pièce qui en paroît détachée de six lignes,  
 21. offre un *volvulus* à droite et à gauche, et forme les  
 narines : cette mandibule est déprimée dans son  
 milieu, d'une manière très-sensible, et se relève à  
 son extrémité où vient s'implanter la substance de  
 corne formant le crochet, qui dépasse de trois  
 lignes la mandibule inférieure. Les deux pièces  
 latérales de la mandibule supérieure portent à leur  
 bord supérieur une espèce de moulure longitu-  
 dinale; et à la partie postérieure du rebord in-  
 férieur, on voit une rainure très-profonde, destinée  
 à recouvrir une égale étendue de la mandibule  
 inférieure qui est composée de trois pièces de la  
 même nature que celles de la supérieure, avec  
 cette différence, que l'inférieure se termine en une  
 pointe mousse, formée d'une substance de corne  
 ou d'ongle, de la même nature que celle qui forme  
 le crochet de la mandibule supérieure. La langue,  
 d'un pouce de long, avoit plus de huit lignes de  
 largeur.

» Le plus gros des deux Albatros, qui avoit  
 aussi le plumage le plus rembruni, pesoit dix-sept  
 ou dix-huit livres : l'autre, qui étoit une femelle,  
 pesoit un peu moins; elle avoit le corps, dessus et  
 dessous, d'un beau blanc; les ailes noires dessus,  
 et blanches dessous; mais son duvet étoit beau-  
 coup moins fourni que celui du mâle, ce qu'on

peut attribuer à la mue ou à l'incubation. L'un et l'autre étoient couverts d'insectes de l'espèce des poux de poule, mais d'une forme plus alongée' ».

1791.

Avril.

21.

LA DESCRIPTION des oiseaux qui attirent à la mer l'attention du Navigateur, nous a fait perdre de vue, pour quelques momens, la navigation du *Solide* qui venoit d'essuyer une violente tempête. A midi du 21, le vent avoit considérablement perdu de sa force; mais le Vaisseau restoit tourmenté par les roulis les plus violens, contre lesquels les hommes les plus amarinés avoient de la peine à se défendre: le Volontaire *Amédée Chanal*, frère du Capitaine, fut renversé, et, dans un de ces grands roulis, frappa de la tête sur le pont, d'une manière si rude, qu'on le releva sans connoissance; mais une saignée faite à propos empêcha que cet accident eût aucune suite fâcheuse. On s'occupa, sans perte de temps, de réparer les avaries que le coup de vent avoit occasionnées dans le corps et dans les agrès du Vaisseau; et aussitôt que le vent permit d'appareiller des voiles, on fit usage de toutes celles qu'on put porter sans compromettre la mâtûre.

On jugea, d'après le résultat des observations

---

\* Voyez à la suite du *Journal de Route*, la description que les Naturalistes ont donnée de l'*Albatros*.

1791. de longitude faites le 24 et le 25, et d'après les  
 Avril. observations journalières de latitude, que, dans  
 24. l'intervalle du 19 au 25, l'action des Courans  
 25. avoit été presque insensible, parce qu'on ne  
 trouva que de très-petites différences entre les  
 progrès vers le Nord et vers l'Ouest conclus des  
 observations, et ceux que le calcul des routes  
 avoit indiqués. Le Vaisseau avoit navigué entre  
 les parallèles de 52 degrés et demi et 46 degrés,  
 et dans l'espace compris entre 93 et 96 degrés  
 de longitude Occidentale<sup>1</sup>.

L'intention du capitaine *Marchand* avoit été dans le principe, de se rendre, directement et sans aucune relâche, des îles du *Cap-Verd* à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique*; et la santé de l'Équipage, qui égaloit sa bonne volonté, et que les fatigues éprouvées pendant la navigation autour des Terres australes de l'*Amérique* et du cap de *Horn* n'avoient point altérée, pouvoit rendre possible l'exécution du projet qu'on avoit formé, de faire, tout d'une traite et sans reconnoître aucune terre, une traversée d'environ quatre mille lieues. Ce projet peut se présenter sous un aspect séduisant, parce qu'il offre le mérite d'avoir vaincu une difficulté, et qu'on aime à parler d'une difficulté qu'on a su vaincre; mais je conviens cependant

---

<sup>1</sup> Voyez la Note XXII.

qu'il me paroît n'avoir d'autre avantage, d'autre mérite, que celui de procurer une économie très-modique dans la dépense de l'Expédition : encore faut-il calculer que, si des fatigues trop prolongées, amenant à leur suite des maladies presque inévitables, forcent, dans un temps plus éloigné, à de longues relâches, pour donner aux hommes le temps de réparer leurs forces épuisées, l'économie qu'on avoit eue en vue se trouvera plus qu'absorbée par le surcroît de dépense qu'occasionnera la longueur des séjours forcés : et l'on peut dire que, sous ce rapport, l'intérêt bien entendu des Armateurs est d'accord avec ce que l'humanité commande. Je suis cependant bien éloigné d'approuver que, sans nécessité, l'on multiplie les relâches ; mais celles qui ont pour objet de renouveler la provision d'eau, et de se soustraire à la dure obligation d'en refuser à l'homme altéré par la chaleur et le travail, sont des relâches commandées, et plus encore quand on les peut faire sans perdre un temps trop précieux, et sans se détourner de sa route. On ne doit proscrire que ces relâches oiseuses que la curiosité ou la paresse sollicite, et qui ne peuvent plus être justifiées, au temps où nous sommes, par la crainte qu'une longue traversée ne développe le germe de scorbut qu'on suppose toujours devoir exister dans quelques-uns des individus qui composent

1791.

Avril.

25.

1791. un Équipage : les préservatifs dont l'usage est  
 Avril. connu, et dont on doit desirer de voir généraliser  
 25. l'emploi dans les voyages de long cours, peuvent  
 offrir aujourd'hui une sûreté suffisante pour n'avoir  
 point à se livrer à une pareille inquiétude. Mais  
 tout a ses bornes, au-delà desquelles l'usage d'une  
 bonne chose peut devenir un abus : et il ne faudroit  
 pas se persuader que, parce qu'on s'est approvi-  
 sionné d'anti-scorbutiques, on pût prolonger les  
 traversées par-delà le terme où la disette d'eau et  
 une trop longue privation d'alimens frais, et de  
 l'air de terre, l'emporteroient sur l'effet des spéci-  
 liques employés pour prévenir les maladies qui  
 appartiennent au régime de mer.

Mai. Un accident qu'on n'avoit pas prévu, fit aban-  
 donner au capitaine du *Solide* toute idée d'une  
 traversée sans relâche : on s'aperçut, vers le  
 milieu de Mai, que l'eau en approvisionnement  
 commençoit à se corrompre dans les futailles ; et  
 il devint bientôt indispensable de s'occuper de la  
 remplacer. Le capitaine *Marchand*, reconnoissant  
 la nécessité de relâcher avant de se porter à la  
 côte de l'*Amérique*, se décida pour les îles *las*  
*Marquesas de Mendocça*, situées sur le parallèle de  
 10 degrés Sud, et vers le 141.<sup>e</sup> méridien à  
 l'Occident de *Paris*. La situation de ces îles  
 convenoit d'autant mieux, que, dans la vue  
 d'éviter les calmes dans lesquels on tombe  
 souvent

souvent en dirigeant sa route trop à l'Est, il s'étoit proposé de couper la Ligne à 142 degrés de longitude Occidentale. 1791. Mai.

Les Courans dont l'effet, dans l'intervalle du 19 au 25 Avril, avoit été peu sensible sur la route du Vaisseau, recommencèrent à agir avec assez de force depuis ce dernier jour jusqu'au 9 de Mai, et portèrent, dans ces quatorze jours, de trente-une ou trente-deux lieues dans l'Est quelques degrés Nord. On avoit navigué entre 46 et 30 degrés de latitude Sud, et entre 95 degrés 46 minutes et 96 degrés 48 minutes de longitude à l'Occident de *Paris* '. 9.

Du 9 au 12, l'effet des Courans se ralentit; mais du 12 au 27, qu'on avoit passé de 28 degrés et demi à 19 degrés et demi de latitude, et de 99 degrés à 116 degrés et demi de longitude, ils recommencèrent à agir avec une nouvelle force, en changeant de direction: dans ces quinze jours, ils portèrent le Vaisseau à 87 lieues et demie dans l'Ouest 17 degrés et demi Sud, par-delà son progrès apparent; et à l'époque du 27, la longitude estimée se trouvoit de près de deux degrés et demi en arrière de celle qui avoit été déterminée par l'observation, quoique, dans les premières périodes de cette traversée, il se fût fait de grandes compensations d'erreurs. 12. 27.

---

<sup>2</sup> Voyez Note XXIII.

1791. On peut remarquer que , du 9 au 27 Mai, où  
 Mai. le Vaisseau a traversé les parallèles compris entre  
 27. 30 degrés et 19 et demi, les Courans ont porté  
 dans l'Ouest, déclinant plus ou moins vers le Sud,  
 avec une vitesse de 4 à 18 milles par vingt-quatre  
 heures; et l'on se rappellera qu'entre les mêmes  
 parallèles, dans l'Océan atlantique méridional, le  
 Vaisseau avoit éprouvé un effet égal de la part  
 des Courans, et sur une direction semblable.

DÈS le 24, le capitaine *Marchand* avoit fait  
 route pour les îles de *Mendoça*. On sait que ces  
 îles furent découvertes en 1595 par *Mendaña* ;  
 et qu'en 1774, le capitaine *Cook* les visita et  
 déterminâ leur position géographique, jusqu'alors  
 très-incertaine. D'après les observations faites le  
 jour et la veille, le *Solide* partoît pour s'y rendre,  
 de 21 degrés 54 minutes de latitude Sud, et de  
 113 degrés 41 minutes de longitude Occidentale.

Du point où il se trouvoit le 24 de Mai,  
 jusqu'à l'atterrage sur les îles de *Mendoça*, la  
 traversée ne présente aucun événement qui sorte  
 du cours ordinaire de la navigation ; et le Lecteur  
 marin, qui suivra la marche du Vaisseau jour par  
 jour, tant dans le *Journal de Route* que dans les  
*Notes* sur les erreurs de l'Estime et l'effet des  
 Courans, y trouvera tout ce qui peut mériter son  
 intérêt et son attention. Je dirai seulement ici que ,

le 19 Avril, quelques jours avant l'époque où le capitaine *Marchand* prit sa route pour les îles, on avoit aperçu une volée nombreuse de Goillettes, espèce d'oiseau qui n'a coutume de se montrer en troupe qu'aux approches de la terre. Leur vol se dirigeoit vers le Sud-Ouest et Ouest-Sud-Ouest; et l'on pouvoit présumer que quelque terre existe dans cette partie: le Vaisseau étoit alors parvenu à 40 degrés de latitude Sud, et à 100 degrés et demi à l'Occident du méridien de *Paris*. Quelques Cartes hydrographiques indiquent, vers 38 degrés de latitude, et 108 degrés de longitude, un groupe d'îles qu'on dit avoir été découvert en 1773 ou 1774 par les Espagnols; mais la Carte générale du troisième Voyage du capitaine *Cook*, dressée par le lieutenant *Roberts*, ainsi que les grandes Cartes que le géographe anglais *Arrowsmith* a publiées en 1790 et 1794, placent ces mêmes îles, j'ignore sur quelle autorité, à 32 degrés de latitude, et 131 degrés de longitude Occidentale de *Paris*.

Plusieurs fois, durant la traversée, on avoit aperçu de ces poissons connus sous le nom de *Poisson-volans*, qui se rencontrent dans toutes les mers, et appartiennent, en général, aux trois genres de l'Exocet, du Trigle et du Gastré; tels que le Muge-volant, le Pirabe, dit le Volant, le Milan de mer, et plus particulièrement le Pirapède.

1791.  
Mai.  
27.

Juin.  
10.



1791.  
Juin.  
10.

On sait que ces poissons, ayant les nageoires pectorales plus assorties, par leur force et par leur étendue, au mécanisme qu'exige le vol, que ne le sont celles des autres poissons, ils peuvent s'élever au-dessus de l'eau, et s'élancer dans l'air où ils se soutiennent quelques instans<sup>1</sup>. La couleur et la grandeur des Poisson-volans varient suivant l'Espèce<sup>2</sup>: le Pirapède, qui est le Poisson-volant par excellence, est souvent de la taille du maquereau. Leurs ailes ne sont autre chose que des nageoires dont les rayons, en s'écartant les uns des autres, restent unis par une membrane déliée, transparente et glutineuse, dont la couleur et les taches sont diversifiées comme les Espèces: suivant la manière dont elles sont frappées des rayons du soleil, elles paroissent argentées, dans les momens où le poisson en fait usage pour voler: dans l'eau, elles font l'office de nageoires; et, à en juger par la grande surface et la longueur des rames, comparées à la petitesse du bâtiment, le Poisson-volant doit fendre l'eau avec une grande vitesse. L'opinion des Navigateurs est que la faculté de voler ou de se détacher pour quelques momens

---

<sup>1</sup> Voyez le Dict. d'Hist. naturelle de Valmont-Bomare, au mot POISSON-VOLANT.

<sup>2</sup> Voyez à la suite du Journal de Route, la description des diverses espèces de Poisson-volant.

de la surface de l'eau , est le moyen que la nature lui a ménagé, de se soustraire à la poursuite des gros poissons qui menacent sans cesse de le dévorer. Mais il n'échappe à un genre de mort, que pour voler à un autre, si, comme il arrive quelquefois, son vol le jette dans un vaisseau ; car les Marins, qui savent que ce poisson est un manger délicat, quoique assez indigeste, sont habiles à le saisir ; et il a l'honneur seulement d'être mangé et savouré par le roi des animaux, au lieu d'être avalé gloutonnement par quelqu'un des tyrans de la mer. Ce ne sont pas les seuls dangers auxquels la vie des Poisson-volans soit exposée ; les oiseaux des grandes Espèces les poursuivent et les attaquent quand ils se présentent à la surface de l'eau : aucun élément ne leur offre un refuge contre la multitude de leurs ennemis qui peuplent l'air, la terre et les mers.

Les Poisson-volans à deux ailes sont, comme je l'ai dit, très-communs, et ne semblent appartenir à aucune Mer en particulier ; mais le 10 de Juin, vers 9 degrés et demi de latitude Sud, et 135 degrés de longitude Occidentale, on aperçut, du *Solide*, un poisson de ce genre qui parut plus gros que ceux qu'on rencontre dans les autres parages, et diffère essentiellement des premiers, en ce qu'il a quatre ailes au lieu de deux ; et ces ailes sont fortement nuancées de rouge.

1791.  
Juin.  
10.

1791.

Juin.

10.

*Bougainville* avoit vu des poissons de cette même espèce , vers 15 degrés et demi de latitude Sud , et 148 degrés et demi de longitude Orientale , dans l'intervalle des *Battures* qu'il découvrit sur ce parallèle , à environ cent lieues dans le Sud de sa Terre de la *Louisiade* : ceux qu'il aperçut étoient noirs , paroissoient avoir quatre ailes rouges ; et leur grosseur étoit au - dessus de la grosseur ordinaire des poissons à deux ailes <sup>1</sup>. Je ne me rappelle pas que d'autres Voyageurs aient rapporté qu'ils eussent rencontré des Poisson - volans à quatre ailes.

L'action des Courans fut peu sensible dans l'intervalle du 27 Mai au 8 Juin ; mais du 8 au 10 de ce dernier mois , dans le voisinage du dixième parallèle , et entre 131 et 136 degrés de longitude , le Vaisseau fut emporté hors de sa route apparente , de près de 18 lieues dans l'Ouest 7 degrés et demi Sud <sup>2</sup> : et , en se maintenant toujours sur le même parallèle , entre 136 et 140 degrés et demi de longitude , il fut emporté , du 10 au 12 , d'environ 23 lieues dans l'Ouest 18 degrés et demi Sud <sup>3</sup>.

Depuis quelques jours , des nuées de Goillettes ,

---

<sup>1</sup> *Voyage autour du Monde* , pag. 256 de l'édition in-4.<sup>o</sup>

<sup>2</sup> Voyez Note XXVIII.

<sup>3</sup> Voyez Note XXIX.

d'Hirondelles de mer, et d'autres oiseaux de l'espèce  
de ceux dont la présence annonce le voisinage des  
terres, voltigeoient en troupés à la vue du *Solide*;  
et les dernières observations de longitude indi-  
quoient que la journée du 12 ne se passeroit pas  
sans que l'on eût connoissance des îles *las Marquesas*  
*de Mendosa* : en effet, on en eut la vue à 10 heures  
et demie du matin.

1791.

Juin.

12.

La première île que l'on découvrit fut celle de  
*la Madalena*<sup>1</sup>, la plus méridionale du Groupe. A  
midi, elle fut relevée au Sud-Ouest; et celle de  
*San-Pedro*, située au Nord de la première, restoit  
directement à l'Ouest, à 14 lieues de distance  
estimée à vue.

La latitude du Vaisseau, qui fut, au même  
instant, conclue de la hauteur méridienne du soleil,  
étoit de 9 degrés 59 minutes; et c'est exactement  
celle que les observations faites dans le second  
Voyage du capitaine *Cook* ont donnée à l'île *San-*  
*Pedro*<sup>2</sup>, sur le parallèle de laquelle le *Solide* se  
trouvoit placé.

Il sera sans doute utile pour l'encouragement  
des Navigateurs, de rapporter sommairement ici  
( et l'on en trouvera les preuves dans les *NOTES* )

<sup>1</sup> Voyez la Carte des îles de *Mendosa*, pl. IV, n.º 1.

<sup>2</sup> Voyez *The original astronomical Observations made in a*  
*Voyage towards the South Pole, &c.* By W. Wales, page 323.

1791. avec quelle précision le capitaine *Marchand*,  
 Juin. d'après ses observations et celles du capitaine  
 12. *Chanal*, a atterri sur les îles de *Mendoça*, après une  
 traversée de 73 jours, depuis la vue du cap *San-*  
*Juan* de la *Terre des États*, sans prendre connois-  
 sance d'aucune autre terre, et seulement en tirant de  
 l'emploi constant des observations astronomiques,  
 toute la sûreté de sa navigation, au milieu d'une  
 Mer où les Courans agissent dans des directions  
 et avec des effets qui déconcertent et rendent  
 inutiles tous les moyens, tous les calculs, toutes  
 les méthodes ordinaires du Pilotage.

Les dernières observations pour déterminer la  
 longitude du Vaisseau avoient été faites le 10 Juin  
 à quatre heures trois quarts de l'après-midi : leur  
 résultat, comparé avec celui d'autres observations  
 faites les jours précédens, et avec le résultat de  
 l'Estime des routes, avoit fait connoître que, dans  
 les parages où le Vaisseau avoit navigué, et à  
 l'époque où il s'y étoit trouvé, les Courans  
 portoient dans l'Ouest, ou en avant de l'Estime,  
 d'environ 26 minutes, ou vingt-cinq milles deux  
 tiers par vingt-quatre heures. En tenant compte  
 de cet excédant de la vitesse réelle du navire sur sa  
 vitesse apparente, on trouva que, le 12, à midi,  
 lorsqu'on relevoit l'île *San - Pedro* à l'Ouest, à  
 quatorze lieues de distance, la longitude du  
 Vaisseau étoit de 140 degrés 15 minutes à

l'Occident de *Paris*. Mais, suivant les observations faites dans le second Voyage du capitaine *Cook*<sup>1</sup>, la longitude du Vaisseau, rapportée à celle de *San-Pedro*, devoit être de 140 degrés 29 minutes un quart : l'erreur n'étoit donc que de 14 minutes un quart ; c'est-à-dire, que la vraie position du Vaisseau à l'égard de l'île, n'étoit en avant de celle qu'on lui supposoit, que de quatre lieues un tiers : et les îles sur lesquelles on attérissoit s'aperçoivent de dix-huit ou vingt lieues. Il est même probable que si, à une époque encore plus rapprochée que le 10, du jour de l'attérage, le temps se fût prêté aux observations, l'erreur eût été moindre, ou du moins eût pu l'être ; car on a été obligé de supposer que, dans l'intervalle du 10 au 12, la vitesse et l'effet des Courans avoient été les mêmes que dans les jours qui avoient précédé les observations du 10 ; et il est prouvé, par l'erreur reconnue à l'attérage, que cette vitesse et cet effet avoient été plus grands que les précédens, dans le rapport de  $34 \frac{1}{10}$  à  $26 \frac{1}{3}$ .

Pour faire connoître à présent quelle eût été l'erreur en longitude, si l'ignorance eût condamné le capitaine *Marchand* à n'employer, pour se diriger,

---

<sup>1</sup> Voyez la Note précédente.

<sup>2</sup> Voyez à la suite des Notes, le Tableau de l'effet des Courans, &c. du 8 au 10 et du 10 au 12 Juin 1791.

1791.

Juin.

12.

1791.  
 Juin.  
 12.

que les méthodes vulgaires et le tâtonnement du Pilotage, il suffira de rapporter ici en masse les différences des résultats du calcul des routes, comparés, dans le cours de la traversée, avec ceux qui étoient conclus de l'observation. La somme des erreurs partielles de l'Estime vers l'Est, ou *en arrière*, a été de 8 degrés 51 minutes; celle des erreurs partielles vers l'Ouest, ou *en avant*, a été de 4 degrés 13 minutes: ainsi la somme des erreurs dans l'un ou dans l'autre sens, après une navigation qui n'a employé que soixante-treize jours, excède la somme de 13 degrés. Il est vrai que l'erreur relative, dont l'Estime se trouvoit affectée à l'époque de l'atterrage, n'étoit que de 4 degrés 38 minutes; c'est-à-dire, de 276 milles ou 92 lieues, *en arrière* de la vraie position du Vaisseau; mais c'est par l'effet des compensations qui ont eu lieu dans les premiers temps de la traversée<sup>1</sup>: et qui peut garantir au Navigateur qu'il se fera toujours des compensations! Une erreur *en arrière* est toujours dangereuse, parce que, dans la sécurité que doit inspirer le grand éloignement où l'on suppose la terre, on navigue sans précaution, sans se tenir en garde contre une rencontre qu'on croit n'avoir pas à redouter. A ce premier danger, commun à tous les parages, s'en joint un second, particulier

---

<sup>1</sup> Voyez Note XXIX.

à la région des vents alizés, lequel, à la vérité, ne compromet pas la sûreté du Vaisseau, mais peut occasionner un retard très-préjudiciable au succès d'une expédition ; c'est celui de se trouver, quand on vient de l'Est, sous le vent des îles auxquelles on a le projet d'aborder, et de se voir forcé, si l'on veut les regagner, de consumer à réparer sa faute, un temps qui eût pu être plus utilement employé.

1791.

Juin.

12.

LE CAPITAINE MARCHAND, assuré de sa position par la vue des terres, se dirigea sur l'île *San - Pedro* qui, comme il a été dit, lui restoit directement à l'Ouest : bientôt il aperçut la *Dominica* et *Santa-Christina* ; et, dans l'après-midi, il découvrit, à 12 lieues, dans le Nord - Ouest quart Nord, l'île *Hood*, la plus septentrionale du Groupe.

En doublant l'île de *San - Pedro* par sa partie du Sud, à 2 lieues de distance, la sonde annonça tout-à-coup 12 brasses d'eau, fond de roche : jusqu'à ce moment, on n'avoit point trouvé le fond avec une ligne de 30 brasses. On manœuvra sur-le-champ pour s'éloigner de la terre, en prenant la bordée du Sud ; et sur cette route, les sondes furent inégales, de 10 à 18 brasses, même qualité de fond. A 11 heures 3 quarts du soir, on étoit éloigné de 3 lieues 2 tiers de l'île de *San - Pedro*, lorsque la sonde donna 20 brasses : le fond,



1791. toujours de roche , augmenta graduellement jusqu'à  
 Juin. 26 brasses ; et à minuit un quart , la ligne de 30  
 12. brasses ne donna point de fond. On reprit alors la  
 13. route de l'Ouest ; et à deux heures après minuit ,  
 on ne trouva pas fond à 60 brasses. Le capitaine  
*Cook* , qui venoit du Nord - Est quand il rencontra  
 les îles de *Mendoça* , ayant passé dans le Nord de  
 l'île *San - Pedro* , et embouqué le canal qui sépare la  
*Dominica* de *Santa - Christina* , ne put pas avoir  
 connoissance du Banc de roche sur lequel le *Solide*  
 a passé ; et les Relations du Voyage de *Mendaña*  
 n'indiquent point que celui - ci l'ait connu. Le  
 capitaine *Chanal* pense que ce Banc commence  
 à l'île *San - Pedro* même , qu'il s'étend dans le  
 Sud-Sud-Est , et peut-être se prolonge , sur un  
 brassage variable , jusqu'à l'île de *la Madalena*.

L'intention du capitaine *Marchand* étoit de re-  
 lâcher dans la Baie de *la Madre de Dios* de *Mendaña* ,  
 où le capitaine *Cook* mouilla en 1774 , lorsqu'il fit  
 la seconde découverte des *Mendoça* , et qui présente  
 un meilleur ancrage et plus d'abri que deux autres  
 Baies situées , comme la première , sur la côte  
 occidentale de *Santa - Christina* , mais un peu plus  
 au Sud.

Le 13 au matin , le capitaine *Chanal* fut détaché  
 dans un canot pour examiner la côte de près , et  
 reconnoître l'entrée de *Madre de Dios* : il ne tarda  
 pas à la découvrir , et en fit le signal au Vaisseau.

Pendant qu'il étoit occupé à la sonder , plusieurs Naturels , détachés de l'Anse du Nord , les uns en pirogues , les autres à la nage , témoignoient par leurs chants d'alégresse , le plaisir que leur causoit la venue des Étrangers. On remarqua une grande pirogue double , montée de 18 à 20 hommes , parmi lesquels deux ou trois personnages , qui paroissoient plus importans que les autres , quoique aucun ornement ne les distinguât , souffloient dans une conque <sup>1</sup> , tandis que le reste de la troupe chantoit et battoit la mesure , soit en claquant des mains , soit en frappant de la paume de la droite sur le coude du bras gauche croisé sur la poitrine. Ils firent bientôt entendre qu'ils savoient quel besoin amenoit les Étrangers dans leur Baie ; ils montrèrent , d'un côté , le ruisseau qui débouche dans l'Anse du Nord , et de l'autre , la source qui sort du rocher situé entre les deux anses : quelques-uns même apportèrent de l'eau fraîche dans des calebasses. Des femmes et de jeunes filles , groupées sur le rivage , embellissoient la scène ; et les hommes qui entouroient le canot apprirent à nos Marins , par des signes qui n'étoient point équivoques , qu'elles étoient à leur service ; tandis

1791.

Juin.

13.

---

<sup>1</sup> Cette conque ressemble assez au *Lambis* qui , suivant le P. *Labat* , est une espèce de limaçon des mers de l'*Amérique* , lequel se vend très-cher dans le pays , parce qu'il sert de cor de chasse à plusieurs nations sauvages.

1791. qu'elles-mêmes , par des regards expressifs et des  
 Juin. gestes attrayans , ce langage de tous les pays ,  
 13. confirmoient avec empressement l'offre que les  
 hommes faisoient de leurs personnes.

Le capitaine *Chanal* distribua à ceux des Naturels qui suivoient son canot , quelques - uns de ces grains de verre colorés dont les Insulaires sont si curieux pour se former des parures ; et ceux-ci , en retour , lui offrirent des noix de Coco , du fruit de l'Arbre à pain , et du poisson , qui leur furent payés avec des clous. Les échanges se firent loyalement ; et pour cette fois , sans conséquence pour la suite , les Naturels ne tentèrent pas de dérober ce qui ne leur étoit pas offert. Ils avoient espéré que l'Équipage du canot mettroit pied à terre ; et quand ils virent leur attente trompée , ils en témoignèrent du mécontentement : mais aussitôt qu'on leur eut fait entendre qu'on alloit amener dans la Baie le Vaisseau même , l'explosion de leur joie , qui se manifesta de nouveau , fut une assurance qu'on pouvoit compter sur leurs dispositions pacifiques et amicales.

Le *Solide* n'étoit pas encore parvenu dans la Baie , qu'une flottille de pirogues , chargées de Naturels des deux sexes , les unes parties de *Madre de Dios* , d'autres des Baies plus méridionales , quelques-unes même venues de l'île de la *Dominica* , d'où le Vaisseau avoit été aperçu , se porta en

tou  
 apr  
 peu  
 atta  
 d'é  
 à l  
 l'Éc  
 Tay  
 Insu  
 les  
 atten  
 n'en  
 qu'il  
 être  
 on p  
 de la  
 trop  
 dans  
 tel p  
 sur  
 leurs  
 et le  
 rizon  
 respe  
 mune  
 la vu  
 eux  
 resten

toute hâte à sa rencontre. Un de leurs vieillards , après avoir prononcé une harangue qui , comme on peut s'en douter , ne fut comprise par personne , attacha aux haubans du grand mât un morceau d'étoffe blanche ; c'étoit le rameau d'olivier : tous à l'envi crièrent *Tayo ! Tayo !* ( ami , ami ) ; et l'Équipage du *Solide* répétoit en chorus *Tayo ! Tayo !* Le capitaine *Marchand* fit distribuer aux Insulaires des bagatelles d'*Europe* , parmi lesquelles les miroirs parurent particulièrement fixer leur attention , et exciter leur étonnement , comme s'ils n'en eussent jamais vu ; il est cependant probable qu'ils en avoient reçu du capitaine *Cook* , et peut-être plus anciennement de *Mendaña* : et si , comme on peut le croire , le temps avoit effacé le souvenir de la visite des Espagnols , celle des Anglais étoit trop récente pour qu'il n'en fût resté aucune trace dans leur mémoire. Leur foule s'accrut bientôt à un tel point , qu'il n'étoit plus possible de manœuvrer sur le Vaisseau : on les engagea à rentrer dans leurs pirogues ; ils y consentirent de bonne grâce ; et le soleil ne fut pas plutôt descendu sous l'horizon , qu'ils se mirent en route pour regagner respectivement leur île , suivant la coutume commune à tous les Insulaires du *Grand-Océan* , que la vue même d'un objet aussi extraordinaire pour eux qu'un Vaisseau d'*Europe* ne peut engager à rester pendant la nuit éloignés de leurs foyers.

1791.

Juin.

13.

1791. Le chirurgien *Roblet* a fait la remarque, pendant  
 Juin. le séjour du *Solide* dans la Baie de la *Madre de  
 13.* *Dios*, que, dans le nombre des pirogues de diverses  
 îles qui venoient trafiquer avec le Vaisseau, et  
 qui toutes, chaque soir, retournoient à leur île  
 respective, une ou deux dirigeoient toujours leur  
 route vers un point de l'horizon où jusqu'à présent  
 les Navigateurs ne connoissent aucune terre.

La brise fut très-foible pendant la journée du  
 13, et tellement variable, que le Vaisseau ne put  
 pas attrapper le Mouillage avant la nuit : les  
 Courans portoient un peu dans l'Ouest ; et, pour  
 se soutenir, on louvoya entre *Santa-Christina* et  
 14. *la Dominica*. Le lendemain matin, 14, avec un  
 vent décidé du Nord - Nord - Est, on força de  
 voiles sur la Baie de la *Madre de Dios* ; et à  
 8 heures, le *Solide* y laissa tomber l'ancre par  
 30 brasses d'eau, sur un excellent fond.

A PEINE le Vaisseau s'étoit montré à l'ouver-  
 ture de la Baie, que déjà plus de cinq cents  
 Naturels, dans des pirogues, l'environnoient de  
 toutes parts : leur nombre, qui croissoit à chaque  
 instant par l'arrivée de ceux qui venoient de la  
*Dominica*, eût pu alarmer ; mais leurs dispositions  
 ne parurent point hostiles : ils ne vouloient que  
 faire des échanges ; ils apportoient des fruits, et  
 offroient des femmes. On se refusa, pour le moment,

à les admettre à bord ; on les contint dans leurs pirogues jusqu'à ce qu'on eût établi le Vaisseau sur ses ancres. On étoit cependant occupé de les veiller , pour empêcher qu'ils ne dérobaient tout ce qu'ils pouvoient enlever : il n'est pas possible d'imaginer avec quelle dextérité, en un clin d'œil, et sans autre outil que leurs doigts, ils parvenaient à détacher du Vaisseau des parties de fer ou de cuivre, pour l'extraction desquelles un Européen seroit obligé d'employer un instrument. Mais, comme les vols se multiplioient, le capitaine *Marchand* jugea qu'il étoit prudent de s'opposer de bonne heure à toute entreprise de ce genre ; et, dans la vue d'effrayer et d'intimider les Insulaires, il ordonna qu'on tirât à poudre un coup de canon d'une livre. L'explosion ne parut ni les alarmer, ni même les étonner ; mais croyant seulement qu'on vouloit les écarter du bord, ils commencèrent à devenir insolens, et commirent plusieurs larcins avec plus d'audace que jusqu'alors ils n'en avoient montré. Le boulet d'un canon de quatre qu'on fit siffler sur leurs têtes, et qu'on dirigea contre les rochers de la côte, sembla cependant leur inspirer de l'effroi, et, pour quelques instans, suspendit tous mouvemens de leur part. Mais bientôt, remis de leur épouvante, ils lancèrent des écales de coco, des fruits à pain, des bâtons, dont quelques personnes de l'Équipage furent atteintes :

1791.

Juin.

14.

1791.  
Juin.  
14.

ils brandissoient leurs lances et en frapportoient de la pointe contre le vaisseau , pour défier au combat : quelques - uns tentèrent d'enlever la pompe de plomb appliquée à l'étrave : d'autres portèrent la hardiesse jusqu'à vouloir arracher son fusil à un des hommes qui étoient chargés de la défense des embarcations qu'on avoit mises à la mer. On remarqua que les plus turbulens , les plus animés , étoient ceux qui montoient les pirogues venues de *la Dominica* : les Naturels de *Santa-Christina* ne s'opposoient pas à ces excès , mais ils paroissoient ne pas les partager <sup>1</sup>. Un capitaine moins prudent , moins humain que le capitaine *Marchand* , eût peut-être pensé qu'il étoit de la dignité d'un Européen , pour punir l'audace et venger l'insulte , de faire usage de la supériorité de ses armes : il ne vit que des enfans qui veulent battre des hommes ; il se contenta de faire paroître tout l'équipage armé , et ordonna seulement de tirer deux coups de fusil par-dessus la tête des plus audacieux , mais de manière qu'ils pussent entendre le sifflement de la balle , et qu'aucun n'en fût touché. Cet appareil de guerre , ces premiers coups d'une arme dont les Européens leur avoient déjà fait connoître la puissance irrésistible , leur prouvèrent qu'on étoit décidé à les contenir par la force ; et cette menace ,

---

<sup>1</sup> Observations de *Roblet*.

sans effusion de sang, suffit pour rétablir l'ordre et la bonne harmonie. On eut seulement à se garantir de quelques petits larcins; mais lorsque l'objet dérobé étoit réclamé, le voleur le restituoit sans résistance, souvent même en riant, comme si le vol ne lui eût semblé qu'une espièglerie.

Dès que l'on eut pourvu à la sûreté du Vaisseau, et qu'il fut solidement établi sur ses ancrs, on permit aux Insulaires de monter à bord; et les échanges commencèrent. On se procura, par cette voie, une quantité considérable de noix de coco, de bananes, de fruits à pain, et de poisson, ainsi que divers petits meubles et ustensiles, des armes, des étoffes et des ornemens à l'usage des Naturels.

Mais pendant que le commerce de subsistances occupoit le Capitaine et les Officiers, un commerce de contrebande s'introduisoit à bord. Peut-être, pour l'honneur des Navigateurs que l'Europe envoie dans ces contrées éloignées, devoit-on supprimer le récit de certains incidens de leurs voyages, sur lesquels le Sage gémit, et dont il voudroit détourner ses regards: mais l'Histoire s'en saisit; les foiblesses de l'humanité lui appartiennent; elle doit peindre l'Homme avec ses vices et ses vertus: et si elle vouloit ne présenter, de ses penchans et de ses actions, que ce qui mérite l'éloge, elle seroit souvent réduite au silence.

1791.

Juin.

14.



1791.

Juin.

14.

Parmi les Insulaires que les pirogues avoient amenés de *Santa-Christina* et de la *Dominica*, se trouvoit un nombre assez grand de femmes et de jeunes filles : la plupart se faisoient remarquer par leur jeunesse et leur beauté. Les regards, les gestes, les agaceries répétées, ne laissoient pas douter du motif de leur visite ; et les hommes qui les accompagnoient, s'empressoient, à l'envi, de leur servir d'interprètes, et d'en faire hommage à leurs hôtes. Elles furent admises à bord ; elles furent accueillies par de jeunes Marins des pays méridionaux de la *France*, dont six mois de fatigues n'avoient pu émousser les sens. A la première vue, les négociations s'entamèrent ; et les parties contractantes ne s'opposant, de part ni d'autre, aucun moyen dilatoire ou évasif, elles ne tardèrent pas à se précipiter dans l'entrepont du Vaisseau pour conclure le traité . . . . . Jetons un voile épais sur ce qui s'y passe. Je dirai seulement qu'aux approches de la nuit, on vit reparôître sur le pont les jeunes Mendoçaines, chargées de clous, de petits miroirs, de petits couteaux, de grains de verre coloré, de rubans, de morceaux d'étoffes, et d'autres produits de nos arts, qu'elles avoient échangés contre le seul effet commercéable qu'elles eussent à leur disposition. Souvent, dans la suite, elles ont mis moins de mystère dans leur trafic ; on les a vues, sans autre vêtement que celui de la

nature, grimper au haut du mât par les enfléchures, avec une agilité que les jeunes matelots qui s'empressoient à leur suite, pouvoient à peine égaler : et la hune goudronnée du Vaisseau se vit transformée en un bosquet de Gnide. D'autres fois, lorsque leur nombre trop grand embarrassoit les mouvemens intérieurs du Vaisseau, ou que leur séjour s'y prolongeant trop, on les forçoit à se retirer, elles s'élançoient à la mer par-dessus le plat-bord, et nageoient avec une adresse et une agilité qui le disputent à celles des requins ; mais, vraies Sirènes, elles ne s'éloignoient pas du Vaisseau ; elles faisoient mille évolutions à sa vue, et se montroient sous toutes les formes : et s'apercevant sans peine que ce manège plaisoit infiniment à nos Marins, elles se prêtoient volontiers à leur en donner plusieurs représentations : c'étoit leur donner des arrhes pour le lendemain ; c'étoit réaliser sous leurs yeux ce charmant tableau de la naissance de *Vénus*, où le pinceau de *Boucher* a représenté les jeunes *Néréïdes* se jouant sur les flots à l'entour de la conque qui porte la *Déesse*. Et que ne pouvoit pas l'art de ces Sirènes sur le jeune Marin qui n'est pas un *Ulysse* !

Après que tout eut été disposé à bord contre une surprise qu'il est toujours prudent de prévoir de la part des Insulaires du *Grand-Océan*, même de ceux dont il semble qu'on ait le moins à se

1791.

Juin.

14.

1791.

Juin.

14.

défier, les capitaines *Marchand* et *Chanal*, avec un détachement de huit hommes armés, se rendirent à terre. Une multitude d'Insulaires, de l'un et de l'autre sexe, rassemblés sur la grève de l'Anse du Nord où le canot aborda, les reçut avec toutes les démonstrations de la joie. Un vieillard, qu'ils présumèrent devoir être un des Chefs du Canton, frotta très-gravement, et à plusieurs reprises, son nez contre le leur; et l'on sait que, chez quelques-unes des Peuplades des îles situées dans le *Grand-Océan*, ce signe de bienveillance, qui d'abord nous paroît extraordinaire, et qui n'est cependant que le diminutif de celui d'appliquer sa joue contre celle d'un autre, est le signe employé pour saluer ceux qu'on reconnoît pour ses amis; c'est l'accolade fraternelle.

Après cette première réception qui annonçoit les dispositions les plus amicales, les Naturels qui prévoyoyent le besoin des Étrangers et l'objet de leur visite, se pressèrent de leur indiquer le ruisseau qui coule dans la vallée du Nord, dont l'eau est excellente, et l'abord par mer des plus faciles. Ils les conduisirent ensuite dans un enclos fermé par des murs de pierre de quatre ou cinq pieds d'élévation. Quelques hommes seulement, sans doute ceux d'une classe supérieure, furent admis dans cette enceinte: les femmes en furent exclues et restèrent en dehors avec la foule. Les Étrangers

furent invités à s'asseoir sous un grand arbre dont le feuillage ombrageoit l'enclos et le garantissoit des ardeurs du soleil : les Naturels leur présentèrent alors un homme de petite stature , d'un âge très-avancé , à qui ils donnoient le titre de *Othôouh* , qu'on jugea devoir être celui de roi ou de chef , parce que les Insulaires , qui avoient d'abord reconnu que le capitaine *Marchand* étoit le commandant ou le chef des Étrangers , le désignoit également par la qualification de *Otôouh*. Ce petit vieillard paroissoit très-misérable ; et loin d'avoir cette assurance que donne l'autorité , il étoit tout tremblant : aucun ornement ne le distinguoit ; et l'on ne pouvoit se persuader qu'un être si chétif dût être le Chef du Cantor. Cependant le capitaine *Marchand* lui offrit des présens qu'il accepta. Alors les assistans , ses Ministres peut-être , le firent asseoir entre les deux Capitaines français : bientôt , quatre cochons furent successivement apportés ; et chacun de ceux qui en portoient un , après avoir prononcé une harangue , déposa son offrande aux pieds des Étrangers. Des clous , des miroirs , des grains de verre , furent distribués à chacun des orateurs ; et là se termina la cérémonie. Les Français retournèrent au rivage , toujours suivis d'une foule nombreuse et composée d'individus des deux sexes , qui chantoient et ne cessoient de répéter *Tayo ! Tayo !* Les *Tayos* , tout *Tayos* qu'ils

1791.

Juin.

14.

1791.

Juin.

14.

étoient, trouvèrent le moyen de dérober le mouchoir et la tabatière du capitaine *Marchand* : mais comme on ne vouloit pas troubler la joie de cette journée, on eut l'air de ne s'en être pas aperçu. On put se confirmer dans l'opinion que, si le vol est pour les Peuplades disséminées sur les îles situées dans le *Grand-Océan* entre les Tropiques, l'effet d'une passion irrésistible, une espèce de besoin de la nature, excité par la vue d'objets nouveaux, elles semblent n'attacher aucune importance à cette action ; car on voyoit les Naturels de *Madre de Dios* porter pendus à leur cou, en présence des Français, des objets qu'ils leur avoient dérobés la veille ou le matin même.

J'observe que ni le capitaine *Cook*, ni *MM. Forster*, dans les relations qu'ils nous ont données séparément de l'île de *Santa-Christina*, ne font mention ni de cet enclos en murs de pierre, ni de cette cérémonie de réception, rapportés par le capitaine *Chaul* : peut-être l'édifice a-t-il été construit dans l'intervalle des dix-sept années qui se sont écoulées entre le voyage des Anglais et celui des Français.

J'observe aussi que ni les uns ni les autres n'ont parlé d'une espèce de temple que *Figueroa*, dans sa Relation du Voyage de *Mendaña*, en 1595, appelle *Oraculo* (oracle, oratoire, temple), lequel, à cette époque, se voyoit à peu de distance des

habitations de l'Anse du Nord où les Vaisseaux des trois nations ont séjourné. Deux siècles ont bien pu suffire à détruire ce monument ; mais ils n'ont rien pu sur la description que *Figueroa* en a faite d'après le rapport de *Quiros*, premier pilote de *Mendaña*, et qu'il nous a conservée dans son *Histoire des hauts faits de D. Garcia de Mendoca, quatrième Marquis de Cañete* <sup>1</sup>.

» Non loin du Bourg, dit-il, est un *Oraculo*, entouré d'une palissade qui laisse une ouverture du côté de l'Ouest ; et au milieu de l'enceinte, s'élève une maison dont l'entrée fait face au Nord. On y voyoit quelques figures de bois grossièrement travaillées, devant lesquelles divers comestibles étoient placés en manière d'offrande ; on y remarquoit sur-tout un cochon mort dont les Espagnols se saisirent : et comme ils se dispoient à faire main-basse sur les autres provisions, les Naturels leur arrêterent le bras, en leur faisant entendre que ce lieu et tout ce qu'il renfermoit, étoient les objets de leur vénération ».

Je ne serois pas éloigné de penser que cet *Oraculo* dont *Figueroa* fait la description, étoit le lieu de la sépulture de quelque chef du pays,

---

<sup>1</sup> Voy. *Ilechos de don Garcia Hurtado de Mendoza, quarto Marques de Cañete. Por el D.º Christoval Suarez de Figueroa. En Madrid, en la Imprenta Real, año 1615. In-4.º p. 245.*

1791.

Juin.

14.

1791. un *Morai*<sup>1</sup>, dans le langage des Insulaires des  
 Juin. Tropiques. L'usage de placer des mets auprès des  
 14. morts , pour prévoir des besoins qu'ils ne peuvent  
 plus avoir , a été à-peu-près universel , comme  
 il est de toute antiquité : et dans notre Europe si  
 policée chez les nations même où la raison plus  
 avancée et la philosophie ont détruit plutôt les  
 préjugés antiques , ne voit-on pas encore , dans  
 le dix-huitième siècle , une table servie somptueu-  
 sement dans la chapelle ardente où , figurant la  
 vie , et survivant en quelque sorte à soi-même ,  
 les Princes , embaumés et revêtus des marques du  
 pouvoir , gisent étendus sur leurs lits de parade ?

15. Le capitaine *Marchand* avoit employé la journée  
 du 14 à prendre quelques notions générales du  
 pays , à faire connoissance avec ses hôtes. Le 15,  
 dès le grand matin , les Naturels des deux sexes  
 se portèrent en foule au Vaisseau , et les échanges  
 furent repris : il ne fut pas permis aux hommes  
 de monter à bord ; les femmes seules furent ad-  
 mises : et elles se conduisirent très-honnêtement ,  
 est-il dit dans le Journal ; elles ne volèrent pas.

La chaloupe fut armée pour aller à l'Aiguade  
 remplir les barriques sous la protection d'un déta-  
 chement de 8 hommes : le capitaine *Chanal* , qui

---

<sup>1</sup> *Morai*, suivant l'orthographe de *Cook* ; *Marai*, suivant celle  
 de *G. Forster*.

la commandoit, étoit accompagné des lieutenans *Infernet* et *Louis Marchand*, frère du Capitaine. Les naturels s'empressoient d'aider les Français dans leurs travaux, et réservoient pour eux-mêmes la partie de l'ouvrage la plus pénible. L'affluence des curieux gênoit quelquefois les travailleurs; mais, au moindre signe qui leur étoit fait, ils s'écartoient sans témoigner de l'humeur. Un accident faillit troubler cette bonne harmonie; un matelot en sentinelle, jouant par désœuvrement avec l'espingle dont il étoit armé, la fit partir sans le vouloir; la balle porta au milieu d'un groupe nombreux d'Insulaires qui se reposoient tranquillement à l'ombre d'un grand arbre, et elle atteignit un jeune homme au bras. On pouvoit craindre que cet événement n'appelât sur le détachement la vengeance des Naturels; mais il parut ne leur avoir inspiré que de l'effroi: quelques-uns s'empresèrent de venir présenter au capitaine *Chanal* des rameaux verts, en signe de paix, et ils répétoient tristement *Tayo, Tayo*. Il imagina tout ce qu'il put pour leur faire entendre que le coup étoit parti par accident, et qu'on n'avoit eu aucune intention de leur faire du mal: quelquefois ils avoient l'air d'entendre ce qu'on vouloit leur dire, et sembloient persuadés; et cependant ils répétoient douloureusement *Tayo eto, matte eto!* Vous êtes nos amis, et vous nous

1791.

Juin.

15.

es des  
rès des  
euvent  
comme  
rope si  
on plus  
tôt les  
e, dans  
ptueu-  
rant la  
-même,  
ques du  
arade!  
ournée  
rales du  
Le 15,  
x sexes  
changes  
hommes  
ent ad-  
tement,  
ent pas.  
Aiguade  
un deta-  
nal, qui  
vivant celle



1791. tuez ! On leur prodigua les signes d'amitié, on  
 Juin. leur distribua des présens ; et leurs alarmes furent  
 15. calmées : le travail de l'eau fut repris, et ils  
 continuèrent volontairement d'en partager la  
 fatigue avec des Étrangers dont ils avoient lieu  
 de n'être pas contents.

Aussitôt que la chaloupe fut rendue à bord, le capitaine *Marchand*, instruit de l'événement, fit embarquer le premier Chirurgien du Vaisseau, *Roblet*, pour porter à l'Insulaire qui avoit reçu le coup de feu tous les secours qui pouvoient dépendre de son art. Il ne fut pas long-temps à se rendre à terre. A son arrivée, le capitaine *Chanal* demanda qu'on fit venir le blessé, et on le leur amena. C'étoit un jeune homme imberbe, d'une figure douce et intéressante. Il se présenta d'un air triste, mais avec assurance, quoiqu'il pût croire qu'il étoit au milieu de ses assassins. Les Naturels avoient appliqué sur la blessure un appareil des plus ingénieux, et qui prouvoit qu'ils sont accoutumés à traiter les fractures. Le Chirurgien reconnut que la balle avoit percé l'avant-bras et que l'os étoit cassé. Les Insulaires, qui assistoient en foule au pansement, y apportoient la plus grande attention, et contre leur coutume, gardoient le plus profond silence. Après l'opération, le jeune homme fut comblé de caresses et de présens par les Français; les soins qu'ils lui

prodiguèrent suppléèrent efficacement à des raisons qui ne pouvoient être bien comprises; et la reconnoissance, qui se manifestoit sur tous les visages des Naturels, prouva à leurs hôtes imprudens que leur tort étoit oublié. 1791. Juin. 15.

La chaloupe fut expédiée de nouveau le lendemain pour continuer les travaux de l'Aiguade; et l'on trouva chez les Insulaires, la même assistance, les mêmes secours qu'on en avoit reçus la veille. Les échanges continuoient à se faire à bord du Vaisseau, où tout se passoit paisiblement. 16.

Ce même jour, le capitaine *Marchand* fit, le matin, une excursion dans l'intérieur du pays: il étoit accompagné d'un domestique; et quelques Naturels s'étoient offerts officieusement pour lui servir de guides. Ils se montrèrent très-empressés de lui donner le bras et de le soutenir dans les passages difficiles ou glissans; mais, après s'être enfoncé d'environ un mille dans le bois, il eut des raisons de soupçonner que ses guides méditoient quelque mauvaise action, et il revint sur ses pas. De ce moment, ils cessèrent de lui offrir le secours de leurs bras; et ce changement de procédé dut ajouter à sa défiance, et lui inspirer de l'inquiétude. En voulant hâter sa marche, il fit une chute: un des Naturels saisit cet instant pour lui enlever son fusil, et s'enfuit à toutes jambes. Le capitaine *Marchand* se mit à sa

1791.  
 Juin.  
 16.

poursuite, et étoit près de l'atteindre Pépée dans les reins, lorsqu'il fut rappelé par les cris de son domestique : cinq ou six des Insulaires avoient assailli celui-ci, qui se débattoit pour s'opposer aux efforts qu'ils faisoient pour le dépouiller. L'arrivée du Capitaine leur fit lâcher prise ; mais ce ne fut pas sans emporter dans leur fuite le chapeau du domestique et une boîte qu'il portoit sous son bras. A l'instant, mille cris répétés d'hommes, de femmes et d'enfans se firent entendre dans la profondeur du bois. En arrivant à la grève, le Capitaine vit que l'alarme y étoit répandue ; les Naturels fuyoient de toutes parts : et ce ne fut pas sans une peine extrême, et sans des témoignages et des signes multipliés d'amitié et de paix, qu'il parvint à les rassurer et à empêcher que tous n'abandonnassent le rivage.

Rappelé par les cris que les échos portoient au loin, le chirurgien *Roblet* qui avoit été faire une excursion dans une autre partie de l'île, se hâta de revenir à la grève où les canots du Vaisseau avoient coutume d'aborder. On sut qu'il n'avoit point été inquiété dans sa tournée qui l'avoit porté à une distance assez grande du rivage ; et l'on jugea qu'il étoit redevable de la tranquillité dont il avoit joui dans sa course, à un des Insulaires qui paroissoit avoir quelque ascendant sur les autres, et avoit voulu l'accompagner. Le

capitaine *Marchand* fit entendre à ce Chef qu'il vouloit absolument recouvrer le fusil qui lui avoit été enlevé; et il promit de le récompenser amplement s'il le lui rapportoit. Celui-ci partit à l'instant; et une demi-heure s'étoit à peine écoulée, qu'il reparut avec le fusil: en montrant sa massue cassée, il voulut faire croire qu'elle l'avoit été sur la tête du voleur. Le capitaine *Marchand* le récompensa comme il s'y étoit engagé; mais il ne fut pas persuadé que, pour faire rendre l'effet volé, le Chef eût été obligé d'employer un moyen aussi violent que celui auquel il assuroit qu'il avoit eu recours. Le capitaine, après avoir reçu son fusil, s'aperçut que la baguette y manquoit; il le fit voir au Chef qui partit de nouveau, avec promesse de la rapporter. On n'attendit pas son retour, et l'on s'achemina vers la grève pour regagner le canot; au moment qu'on se rembarquoit, le chapeau du domestique fut restitué.

L'événement du matin n'empêcha pas que, dans l'après-midi, la chaloupe ne fût envoyée à l'Aiguade: les Naturels témoignèrent aux Français la même amitié, la même confiance; ils continuèrent de les aider à remplir et à embarquer les barriques, sans exiger aucun salaire, et paroisoient même très-reconnoissans des petits présens qu'on vouloit bien leur faire,

1791.

Juin.

16.

1791. et auxquels ils ne sembloient pas s'attendre.  
Juin. Le 17 et le 18, les mouvemens à faire dans  
17. la cale, et les réparations des voiles et du  
18. grément, pour se mettre en état de continuer le  
voyage sans autre relâche jusqu'à la côte du Nord-  
Ouest, occupèrent et retinrent tout le monde à  
bord : aucune embarcation ne fut envoyée à terre ;  
mais les échanges ne furent point interrompus sur  
le Vaisseau où les Naturels se rendoient à l'ordi-  
naire, non - seulement de la Baie de *la Madre*  
*de Dios*, mais encore des Baies voisines, et même  
de l'île de *la Dominica*. De grandes pirogues  
doubles arrivoient chargées des fruits du pays ;  
et l'abondance étoit telle, que l'on obtenoit jusqu'à  
douze noix de coco pour un clou de quatre  
pouces. Mais les provisions qu'on desiroit le plus  
de se procurer, les cochons et les poules,  
n'entroient point dans ces chargemens ; un seul  
cochon parut dans une des pirogues ; et aucune  
offre ne put déterminer le propriétaire à s'en défaire.  
Pour engager les Naturels à apporter des cochons,  
on decida qu'à l'avenir les grains de verre seule-  
ment seroient donnés en échange des fruits ; et  
que les clous, les couteaux et les autres marchan-  
dises, ne seroient accordés que pour des poules  
et des cochons. Cette résolution procura deux  
poules : c'étoit une foible ressource pour de  
grands besoins.

Quoique

Quoique les travaux du Vaisseau y exigeassent l'assistance de tout le monde, on se déterminait cependant, dans l'après-midi du 18, à envoyer un canot à terre, sur le rapport que vint faire l'Insulaire à qui l'on étoit redevable de la restitution du fusil, que le jeune homme qui avoit été blessé par les Français, avoit besoin des secours du Chirurgien. On parvint avec peine à se procurer deux cochons et quelques poules que l'on paya avec des clous, des couteaux et des miroirs. On devoit s'étonner d'autant plus d'obtenir si difficilement des cochons, que l'espèce n'en étoit pas rare; qu'on savoit qu'en 1774, le capitaine *Cook* en avoit traité un très-grand nombre avec facilité; et qu'on en comptoit beaucoup dans les casés voisines de l'Aiguade: mais les habitans se refusoient à les vendre.

On profita du temps où l'Équipage du canot remplissoit d'eau les barriques, pour faire cueillir une grande provision d'un excellent cresson qui croît à peu de distance du ruisseau: on le paya avec des grains de verre; et l'on récompensa de la même manière les Naturels qui avoient aidé l'Équipage dans les travaux de l'Aiguade.

L'IMPOSSIBILITÉ de se procurer dans la Baie de la *Madre de Dios*, la quantité de cochons nécessaire pour l'approvisionnement du Vaisseau,

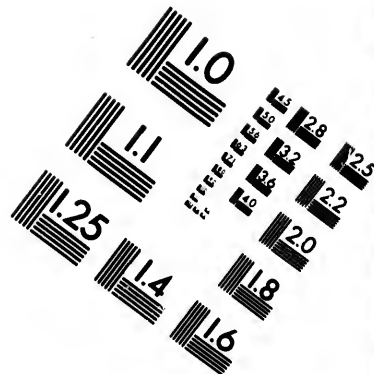
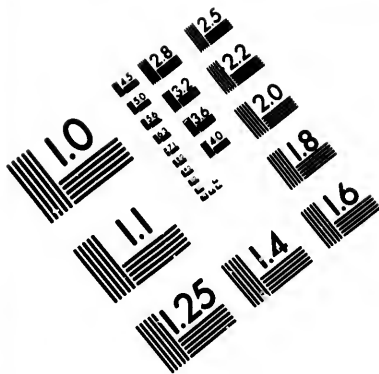
1791.

Juin.

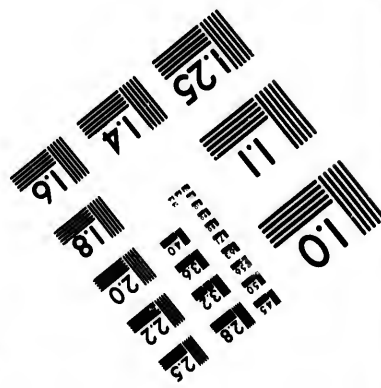
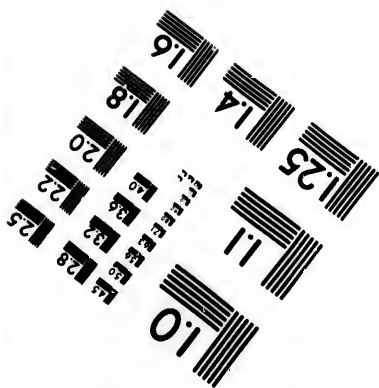
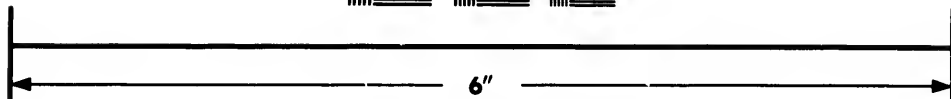
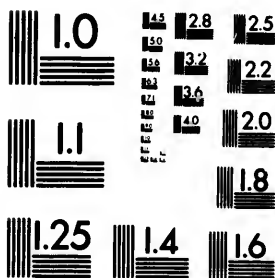
18.

19.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14530  
(716) 872-4503



14 128  
15 128  
16 128  
17 128  
18 128  
19 128  
20 128  
21 128  
22 128  
23 128  
24 128  
25 128

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

1791. décida le capitaine *Marchand* à visiter lui-même  
Juin. les Baies qui sont situées plus au Sud sur le même  
19. côté de l'île. Il s'embarqua, le 19 matin, dans son  
canot, avec les capitaines *Masse* et *Chanal*, le  
premier chirurgien *Roblet*, et un détachement  
d'hommes armés; et il emmena avec lui un des  
Naturels qui se montraient le plus affectionnés  
aux Français.

La première Baie qui se présente au Sud de celle de *la Madre de Dios*, ne parut pas propre au débarquement; on ne s'y arrêta pas: les Insulaires la nomment *Anâpôho*. On parvint bientôt à une autre Baie plus grande qui renferme deux Anses dont les bords sont habités. On débarqua dans l'Anse méridionale où de grosses pierres, qui précèdent le rivage et contre lesquelles la mer brise avec assez de force, rendent l'abord difficile et dangereux; mais, à l'approche des Étrangers, les Naturels se mirent à l'eau, s'empressèrent de leur donner la main, les chargèrent sur leurs épaules, les portèrent jusqu'au rivage, et les y déposèrent au milieu des acclamations d'une foule nombreuse d'habitans des deux sexes empressés de les recevoir. La pluie commençant à tomber, un Chef, vénérable par son âge, offrit aux Étrangers de se mettre à l'abri dans une grande case qui étoit peu distante du point où ils avoient débarqué; mais, comme il n'étoit resté que deux hommes

pour la garde du canot, ils préférèrent de se tenir sous un grand arbre situé près de la mer, d'où ils seroient à portée de voir tout ce qui se passeroit autour d'eux. En moins d'une heure, ils se procurèrent douze cochons, dont six de moyenne grosseur, six beaucoup plus petits, et quatre poules. Les objets que les Naturels acceptèrent de préférence, furent les grands clous, les miroirs et les couteaux : le Chef présidoit lui-même aux échanges, et veilloit sur les marchandises de traite que les Français avoient apportées ; et pas un Insulaire ne parut tenté de dérober un seul effet. Les femmes, et les jeunes filles surtout, ne furent pas oubliées dans les présens : elles parurent plus belles, et mieux faites encore, s'il se peut, que celles de *la Madre de Dios*, ne se monroient pas plus farouches, et n'étoient pas plus difficiles à deviner. On remarqua cependant que les habitans de cette Baie, de l'un et de l'autre sexe, étoient plus discrets, plus réservés que ceux de la première ; mais peut-être qu'une plus longue fréquentation les eût amenés au même point de familiarité qui souvent avoit rendu ceux de *la Madre de Dios* importuns et fatigans.

Quand les échanges furent terminés, les Naturels chargèrent les Étrangers sur leur dos et les reportèrent à leur canot. Le capitaine *Marchand* imposa

1791.

Juin.

19.

1791. à cette Anse le nom mérité d'*Anse des Amis* ; les  
Juin. Insulaires la nomment *Apâtôni*.

19. De celle-ci, on se rendit à l'Anse du Nord , appelée par les Naturels *Anâlévâho*. Elle est moins peuplée que celle du Sud : de grosses pierres entassées sur le rivage, et battues par la houle, en rendent l'abord également difficile ; et ce ne fut pas sans quelque danger qu'on parvint à y débarquer. On y reçut des habitans un accueil aussi amical que dans la première ; mais on n'y put traiter que deux petits cochons : une grande corbeille de cresson d'une excellente qualité, qu'on y fit cueillir, fut un foible dédommagement de la peine qu'on avoit prise pour aborder à cette Anse. La pluie qui survint ne permit pas de faire une plus longue station dans la Baie qu'on venoit de visiter ; mais on eut lieu de juger que, sans cette circonstance, et si l'on eût pu donner plus de temps à cette visite, on en eût rapporté un nombre assez grand de cochons et de poules. Les vallons et les collines qui entourent cette Baie, annoncent, à la vue, plus de fécondité, plus de richesse, que les environs de celle de *la Madre de Dios* : toute cette partie de l'île présente des points de vue agréables, des sites pittoresques sur lesquels l'œil est invité à se fixer et se repose avec plaisir.

Le capitaine *Cook* avoit eu lieu de se louer

également de la conduite des Naturels qui occupent les parties de l'île situées au Sud de la *Madre de Dios*. « Je fis, dit-il<sup>1</sup>, une course dans ma chaloupe au Sud de la Baie où nous étions à l'ancre ; je rassemblai dix-huit cochons que je traitai dans les différentes places où j'abordai ; et je suis persuadé qu'avec un peu plus de temps, nous aurions pu nous en procurer un plus grand nombre : par-tout où nous prîmes terre, les Naturels se montrèrent très-obligeans à notre égard, et ils marquèrent le plus grand empressement à nous apporter tout ce que nous pouvions désirer ». Une observation de *M. Forster* le fils, faite sans doute d'après celle de *Reinold Forster*, son père, qui, avec le docteur *Sparrman* et le dessinateur *Hodges*, avoit accompagné le capitaine *Cook* dans sa tournée du Sud, contrarie ce que le capitaine *Cook* et le capitaine *Chanal* rapportent des habitans de la partie méridionale, comparés à ceux de *Madre de Dios* : *M. Forster* a trouvé que ceux du Sud étoient moins réservés que ceux du Nord<sup>2</sup> ; le capitaine *Cook* et le capitaine *Chanal* ont jugé le contraire, et l'opinion du chirurgien *Roblet* est

1791.

Juin.

19.

<sup>1</sup> *A Voyage towards the South Pole and round the World. By James Cook. London, 1777, in-4.º vol. I, p. 303.*

<sup>2</sup> *A Voyage towards the South Pole and round the World. By George Forster. London, 1777, in-4.º vol. II, p. 30.*

1791. conforme à la leur. « Il est difficile , dit-il , d'ex-  
 Juin. pliquer la différence qu'on remarque dans les  
 .19. habitudes des Naturels qui occupent deux portions  
 de terre si voisines , et qui doivent avoir entre  
 eux une communication de tous les jours : mais  
 il est certain que ceux de la Baie de *la Madre de  
 Dios* nous ont volés dès le premier instant , et que  
 ceux des Baies du Sud n'ont même pas tenté de  
 le faire ; et cependant plusieurs d'entre eux étoient  
 venus dans la première Baie pendant notre séjour ,  
 et avoient été témoins de notre indulgence. Nous  
 avons trouvé chez les derniers plus de facilité dans  
 les échanges , et d'ailleurs le même caractère de  
 douceur qui distingue les premiers : une plus  
 longue fréquentation seroit cependant nécessaire  
 pour qu'on pût décider si ce caractère tient à une  
 timidité naturelle , ou s'il doit être attribué à la  
 crainte qui comprimeroit la mauvaise volonté ».

C'est dans la partie du Sud que les Anglais  
 rencontrèrent les seules femmes qui se soient  
 offertes à leur vue dans l'île de *Santa-Christina* ;  
 car , à *Madre de Dios* , ils n'avoient jamais aperçu  
 qu'une vieille femme dans l'Anse méridionale ;  
 et dans une de leurs excursions de botanique ,  
 ils avoient seulement entrevu une jeune fille qui  
 s'étoit enfuie à leur approche : mais dans la Baie  
 du Sud , les femmes se présentèrent en grand  
 nombre ; et elles ne furent pas moins prodigues

de leurs faveurs que toutes celles des îles du *Grand-Océan*.

1791.

Juin.

19.

COMME le capitaine *Marchand* se proposoit de remettre à la voile le lendemain 20, il expédia un dernier canot pour remplacer l'eau qui avoit été consommée pendant le séjour dans la Baie, et s'y embarqua lui-même avec le capitaine *Chanal*. Mais, au lieu d'aborder à l'Aiguade, ils se firent mettre à terre dans l'Anse du Sud qui n'avoit pas encore été visitée; et le canot eut ordre d'aller les attendre à l'embouchure du ruisseau de l'Anse du Nord. Ils virent très-peu d'habitans dans cette partie, et seulement quelques cases abandonnées sur le contour de l'Anse. Quoique, depuis plusieurs jours, il fût tombé de la pluie en assez grande quantité, le ruisseau étoit à sec. On acheta d'une vieille femme un cochon. Quelques habitans de l'Anse du Nord vinrent joindre dans celle du Sud, les Français qui, sous leur conduite et avec leur secours, voulurent tenter de franchir le mondrain qui sépare les deux Anses. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avoient commis une grande imprudence: à mesure qu'ils gagnoient en hauteur sur cette colline dont la pente est très-rapide<sup>1</sup>, le

<sup>1</sup> On peut s'en former une idée en jetant les yeux sur la planche 30 du Voyage de *Cook*, qui présente la vue en perspective de la Baie de la *Madre de Dios*.

1791. chemin devenoit plus difficile ; bientôt il fallut  
Juin. s'engager dans des sentiers étroits, sur les bords  
19. escarpés du rocher que la pluie du matin avoit  
rendu très-glissant. L'assistance de leurs guides  
leur devenoit nécessaire ; mais ils n'eurent pas  
besoin de la solliciter : ceux-ci s'empressoient de  
leur offrir une main secourable ; et plusieurs se  
réunissoient pour les soutenir quand ils les voyoient  
dans une situation pénible ou dangereuse. Sus-  
pendus , pour ainsi dire , sur des pointes de rocher,  
où l'adresse de leurs guides pouvoit seule assurer  
leurs pas incertains et chancelans, ils étoient livrés  
à leur discrétion : ces guides pouvoient, en toute  
sûreté, les voler, les dépouiller et les abandonner  
à eux-mêmes, ou, à la moindre résistance, les  
précipiter du haut de la roche : les armes des deux  
Étrangers, et les paquets de marchandises de traite  
qu'ils portoient avec eux, étoient des objets bien  
capables de faire naître chez les Insulaires la  
tentation de s'en emparer ; leur nombre leur  
assuroit la supériorité, et le local l'impunité : mais  
on leur doit la justice de dire qu'ils ne parurent  
jamais occupés que de la conservation de leurs  
hôtes ; et on s'accuseroit d'ingratitude, si, dans  
cette circonstance, on se permettoit seulement un  
soupçon. Le capitaine *Chanal* remarqua avec sen-  
sibilité, que le jeune homme qu'un coup d'espingle  
avoit si grièvement blessé, et qu'il avoit pris soin



de faire panser, marchoit au-dessus de lui, et plusieurs fois, dans des pas embarrassans, lui offrit l'appui du seul bras dont l'imprudence des Français lui eût laissé l'usage. Et ce sont là les hommes qu'en 1595, les Espagnols, sur le plus léger prétexte, poursuivoient jusque dans les retraites de leurs montagnes, et fusilloient comme des bêtes féroces ! Après une marche des plus pénibles, on arriva enfin au pied de la colline dans l'Anse du Nord. La loyauté et les soins des Naturels méritoient récompense : on distribua entre eux tous les grains de verre et les autres bagatelles dont on se trouva pourvu : chacun parut satisfait ; et l'on se quitta avec des témoignages d'amitié, d'une part, et de reconnoissance, de l'autre.

Les fatigues de la journée n'étoient pas encore à leur terme. On se rendit à l'Aiguade pour en presser le travail ; mais, quoique les habitans de l'Anse en eussent, comme à l'ordinaire, fait la plus grande partie, la nuit survint avant qu'il eût pu être terminé. L'obscurité favorisa le vol de deux barils cerclés de fer qu'on ne voulut pas réclamer. La houle rouloit avec force sur la grève, l'embarquement étoit devenu impraticable, et le canot eut ordre d'aller recevoir les Officiers sur le bord des rochers de la côte septentrionale où

1791.

Juin.

19.

---

<sup>3</sup> *Figueroa*, page 247.

1791.

Juin.

19.

ils iroient l'attendre. On se mit en marche pour se porter au rendez-vous. La mer étoit haute ; et , en passant sur les bords du rocher , on eut , par intervalles , de l'eau jusqu'à la ceinture. Une nuit des plus obscures ajoutoit aux obstacles naturels du chemin : les pas étoient si mal assurés sur des pointes inégales et saillantes , qu'il s'ensuivit des chutes et des meurtrissures. Pendant qu'on luttoit ainsi contre les difficultés , on entendit , du côté de l'Aiguade , l'explosion d'un pistolet ; mais le canot ne tarda pas à se rendre au point désigné pour l'embarquement ; et l'on sut que des Naturels s'étoient emparés d'une barrique qui s'étoit démarrée du canot ; que les gens qui le montoient étant revenus pour la reprendre , ils avoient été assaillis à coups de pierres ; qu'alors ils avoient tiré un coup de pistolet en l'air , pour faire lâcher prise aux Insulaires ; mais que ceux-ci n'avoient point été épouvantés par le bruit ; et qu'eux n'ayant pas ordre d'employer la force contre les Naturels , ils leur avoient abandonné la barrique. Les Officiers se rappelèrent alors qu'étant très-pressés , au moment qu'ils quittèrent l'Aiguade pour se rendre aux rochers du Nord , on avoit oublié de récompenser les Insulaires qui avoient aidé dans le travail ; et l'on jugea que , sans doute , ils avoient décidé qu'en cas pareil , il étoit de droit naturel de se payer par ses mains.

Le temps fut très-mauvais durant toute la nuit ; le vent , variable du Nord-Est au Nord-Nord-Ouest , et accompagné de fortes rafales , ne permit pas d'appareiller le 20 au matin , comme le capitaine *Marchand* se l'étoit proposé. Ce même temps , qui continua toute la matinée , retint les Naturels à terre , et il n'en vint qu'un petit nombre à bord , et seulement en pirogue : aucun n'osa s'y rendre à la nage. L'un d'eux rapporta un des barils qui avoient été volés la veille ; il fut récompensé avec un gros clou ; et on lui en promit d'autres , s'il rapportoit le second baril et la barrique ; mais on ne le revit plus. On acheta , ce jour-là , un cochon et une poule , et l'on étoit parvenu , les jours précédens , à en obtenir quelques-uns des habitans de l'Anse du Nord.

Dans l'après-midi , la brise se fixa au Nord-Est : et quoique des rafales en tourbillon tombassent encore des collines de l'île , on disposa tout pour l'appareillage. Les jeunes Mendoçaines , sans être intimidées par la violence du vent et l'agitation de la mer , s'étoient rendues à bord en pirogues ; elles ne vouloient pas perdre les adieux. Quand on leur signifia que le Vaisseau étoit près de mettre à la voile , et qu'il étoit temps qu'elles l'abandonnassent , la douleur se peignit sur tous les visages ; et l'on ne put remarquer

1791.  
Juin.  
20.

1791. sans étonnement et sans intérêt , que cette séparation coûtât des larmes à plusieurs d'entre elles :  
 Juin. puissent-elles ne pas se reprocher un jour d'avoir  
 20. trop aimé les Français !

Sur ces entrefaites , le Chef qui avoit fait recouvrer le fusil du capitaine *Marchand*, amena au Vaisseau un cochon des plus gros qu'on eût encore vus : on le pressa inutilement de le vendre pour de grands clous , de grands couteaux , des miroirs et des mouchoirs ; rien ne put le tenter ; il vouloit absolument qu'on l'échangeât contre un des chats du Vaisseau ; et sur le refus qu'on lui en fit, il remporta son cochon. Je ne doute pas que ce Chef intelligent n'eût reconnu que le chat est l'ennemi redouté du plus grand ennemi de l'homme dans l'île de *Santa - Christina* : on sait que les rats y sont prodigieusement multipliés, et dévorent les productions de la terre.

Le *Solide* leva ses ancres dans la nuit : et comme ce travail exigeoit qu'on eût des fanaux allumés sur le pont, on observa que, pendant tout le temps qu'on manœuvra dans la Baie, et que les feux purent être aperçus de terre, les Naturels promenèrent des feux sur le rivage.

21. Le 21 , au matin , le Vaisseau faisoit route pour sa destination ultérieure.

MAIS avant que de suivre le *Solide* dans sa

nouvelle traversée, je vais présenter une vue générale sur les îles qu'il vient de quitter, et en particulier sur celle de *Santa-Christina*, la seule qui, depuis la découverte qu'en firent les Espagnols, ait été visitée par les Européens. La connoissance détaillée de ce Groupe est intéressante pour nos Navigateurs, et principalement pour ceux qui, expédiés des ports d'*Europe*, et après avoir doublé le cap de *Horn*, doivent se porter à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique*. Les îles de la *Société*, quoique plus fertiles, ne méritent cependant pas la préférence; leur relâche, dans ce cas, ne présente pas le même avantage de position; elles sont situées à environ 300 lieues sous le vent des premières; et, pour y parvenir, il faut traverser, sur un espace de 200 lieues, un Archipel très-dangereux, composé d'îles à fleur d'eau, à travers lequel on ne peut naviguer qu'avec peu de voiles pendant la nuit qui, toute l'année, est longue et sans crépuscules entre les Tropiques; au lieu que, du cap de *Horn* aux îles de *Mendoça*, on ne cesse point d'avoir une Mer libre qui permet de faire usage de toute sa voilure pendant l'obscurité comme pendant le jour. Relâcher à ces dernières îles, au lieu d'aller chercher à 300 lieues sous le vent celles de la *Société*, lorsqu'on doit ultérieurement se porter à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique*; c'est accourir

1791.

Juin.

21.

1791. sa route d'environ 600 lieues; c'est abrégé d'un  
 Juin. mois la durée de la navigation. Si le capitaine  
 21. *Cook* semble donner, en général, la préférence  
 aux îles de *la Société* sur celles de *Mendoça*, dans  
 le cas d'une relâche à faire<sup>\*</sup>; ce n'est pas sous  
 le rapport de la position géographique, ni pour  
 les Vaisseaux qui, après avoir doublé le cap de  
*Horn*, seroient destinés pour la côte Nord-Ouest  
 de l'*Amérique*; mais parce que, dit-il, « *Santa-  
 Christina* ne lui offrit pas de quoi fournir aux  
 besoins de son Équipage, et qu'il n'y trouva ni  
 commodité à s'approvisionner d'eau et de bois,  
 ni facilité à donner à son Vaisseau le radoub qui  
 lui étoit nécessaire ». On voit cependant, dans la  
 relation de son Voyage, qu'au temps où il visita  
*Santa-Christina*, les cochons y étoient abondans;  
 qu'il s'en procura, sans peine, une grande quantité;  
 et il convient lui-même qu'il eût pu augmenter  
 considérablement sa provision, s'il eût voulu  
 donner quelques jours de plus à cette relâche. Les  
 Français ne se sont point aperçus de la rareté des  
 fruits, dont il s'est plaint: peut-être cette espèce  
 de production est-elle moins commune au mois  
 d'Avril, époque de sa visite, qu'au mois de Juin,  
 époque de la leur. Enfin on peut assurer que  
 ceux-ci n'ont éprouvé aucune difficulté à faire

---

\* *Cook's 2.<sup>d</sup> Voyage*, vol. I. p. 304.

de l'eau et du Lois. Il est vrai que la partie de la côte occidentale que les Anglais et les Français ont reconnue, n'offre aucun abri sûr pour y radouber un Vaisseau ; mais le Vaisseau n'a pas toujours besoin d'un radoub. J'observe d'ailleurs que l'île *Santa-Christina* est la seule qui, jusqu'à présent, ait été visitée ; et qu'il n'est pas prouvé que la *Dominica*, la plus considérable des *Mendoça*, que l'on n'a reconnue qu'en passant, et seulement du côté du Sud, n'offrît pas, sur son grand contour, quelque point où il fût possible de pourvoir à des réparations qui exigeroient l'abri et la tranquillité d'un Port. Je conviens cependant qu'on a peu d'espoir de trouver des Ports à radoub sur le contour des îles élevées dont les côtes sont écores ; à moins que, comme la plupart des îles de la *Société*, elles ne soient cernées par un ressif qui forme, entre cette espèce de digue et la terre, un canal dans lequel on pénètre par des ouvertures étroites, et où l'on est abrité, par cette digue, de l'agitation des vagues qu'elle brise, et dont elle arrête l'impétuosité. Je conseillerai donc à un Vaisseau qu'une voie d'eau ou la suite d'un accident oblige de chercher un abri où il puisse pourvoir à des réparations qui exigent une mer parfaitement tranquille, je lui conseillerai, dis-je, de préférer la relâche des îles de la *Société* ; mais

1791.

Juin.

21.

1791. seulement parce que les considérations particulières  
 Juin. doivent céder à la nécessité.

21. Si les raisons de convenance et de localité que je viens d'exposer, ne paroissent pas suffire pour assurer aux îles de *Mendoça* la préférence sur celles de *la Société*, lorsque la destination ultérieure du Vaisseau doit le porter à la côte Nord-Ouest de *l'Amérique*; je parlerois d'un danger que présentent les dernières, de cet attrait irrésistible qu'elles semblent avoir pour les Navigateurs d'*Europe*: et l'exemple du capitaine *Bligh*, abandonné par des matelots révoltés, dans un frêle esquif à la merci des flots, pour se plonger eux-mêmes, sans opposition, dans les délices de la nouvelle *Cythère*, doit inspirer une sorte d'inquiétude à tout Capitaine qui se propose de relâcher à *Taïti*. Je sais que les femmes des *Mendoça*, aussi éhontées que celles de *la Société*, n'opposent pas plus de résistance aux Étrangers; mais il règne dans ces dernières îles, une abondance, un luxe, dont les premières sont encore très-éloignées, et qu'elles n'atteindront jamais: la nature, moins prodigue, n'a accordé à celles-ci que le nécessaire; elles ne chercheront pas à le partager, et on ne le leur enverra pas; mais le superflu des îles de *la Société* a de quoi tenter le Matelot qui, cosmopolite par état, assez communément a pour devise: *ubi benè, ibi Patria*.

CHAPITRE

D  
 P  
 h  
 in  
 u  
 G  
 île  
 —  
 de  
 LE  
 pour  
 Mendo  
 Voya  
 La p  
 Ferna  
 Lieu  
 ' V  
 in-4.º



## CHAPITRE II.

*DESCRIPTION générale des îles las Marquesas de Mendocça, et particulière de l'île Santa-Christina, ou Wahâtahô, d'après les Espagnols, les Anglais et les Français. — Description de la Baie de la Madre de Dios. — Terrain, productions, animaux et climat de l'île. — Description des Habitans : leur physique, leurs habillemens et ornemens, leurs alimens, leur industrie, leurs mœurs, leur caractère, leurs usages, leurs exercices, &c. — Idée de leur Gouvernement. — Population présumée des cinq îles du Groupe. — Vocabulaire de Wahâtahô. — Les Naturels de cette île comparés à ceux de Taïti.*

LES îles *las Marquesas de Mendocça* ont été vues, 1791.  
pour la première fois, en 1595, par *Alvaro* Juin.  
*Mendaña de Neyra*. Nous avons deux Relations du  
Voyage dans lequel s'est faite cette découverte.  
La première se trouve dans une lettre de *Pedro*  
*Fernandez de Quiros*, à *Don Antonio Morga*,  
Lieutenant-général des îles Philippines <sup>1</sup>. *Quiros*,

<sup>1</sup> Voyez *Sucessos de las islas Philippinas. Mexico, 1699, in-4.º*, chap. VI, pag. 29.

1791. que ses propres découvertes ont depuis rendu  
 Juin. justement célèbre, étoit à-la-fois Capitaine de la  
 des de *Capitaine*, sous les ordres immédiats de *Mendaña*,  
 MENDOÇA, et Pilote *mayor* de l'Escadre : sa relation est  
 succincte, telle que le comporte la forme d'une  
 lettre. Nous sommes redevables de la seconde au  
 docteur Don *Christoval Suarez de Figueroa*, qui  
 l'a insérée dans son *Histoire des hauts Faits de*  
*Don Garcia Hurtado de Mendoza*, quatrième *Marquis*  
*de Cañete*<sup>1</sup>, *Viceroi du Pérou*, par l'ordre duquel  
 avoit été faite l'Expédition dont la conduite fut  
 confiée à *Mendaña*. Le docteur *Figueroa* annonce  
 qu'en parlant des découvertes de ce Général, il  
 a eu sous les yeux les papiers originaux de *Quiros* :  
 on reconnoît, en effet, dans cette Relation,

<sup>1</sup> *Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoza*, &c. pages 238  
 à 247.

*Coréal*, *Thevenot* et *Pingré* ont donné des extraits de cette  
 Relation.

*Alex. Dalrymple*, dans son *Historical Collection of several*  
*Voyages and Discoveries in the South Pacific Ocean* (London 1770,  
 in-4.° tom. I.), s'étoit borné de même à en donner un extrait  
 d'après celui de *Pingré* ; mais s'étant depuis procuré l'Ouvrage  
 original, il a donné par supplément à sa Collection, les  
 passages que *Pingré* n'avoit pas traduits.

*Arias*, dans son *Mémorial*, où il rapporte l'Expédition de  
*Mendaña*, en 1595, n'a point fait mention de *las Marquesas*  
*de Mendoza* ; il ne parle que des îles de *Santa-Cruz*, que  
*Mendaña* découvrit dans le même Voyage, et dont la découverte  
 est postérieure à celle des *Mendoza*.

<sup>1</sup> *Georg*  
 tome II,  
<sup>2</sup> *Reino*  
*World*, &  
 397-421.

l'esprit observateur d'un Marin dont les connoissances, dans plus d'un genre, étoient en avant de son siècle, et qui, dans le récit des découvertes postérieures qui lui appartiennent, s'il s'est permis quelques exagérations, pardonnables à ces temps d'enthousiasme où l'on venoit de découvrir et de conquérir un Monde nouveau, nous a du moins donné, des hommes et des lieux qu'il a visités, une description que ne désavoueroient pas les Navigateurs de notre âge.

Aux anciennes Relations des îles de *Mendoça* ont succédé celles que nous devons aux Voyageurs modernes, et dans lesquelles on trouve des particularités sur les îles que nous voulons connoître, sur leurs habitans, sur leurs productions, et des observations qu'on ne pouvoit pas attendre des premiers Découvreurs. Telle est la Relation du capitaine *Cook*, qui, en 1774, retrouva ces îles; celle de *M. George Forster*<sup>1</sup>, et les fragmens de *M. Reinold Forster*<sup>2</sup>, qui l'un et l'autre accompagnoient ce célèbre Navigateur; enfin, le Journal du capitaine *Chanal* et les observations particulières du chirurgien *Roblet*. Le travail réuni de ces

1791.  
Juin.  
Îles de  
MENDOÇA.

<sup>1</sup> *George Forster. A Voyage round the World. London, 1777, tome II, pages 1 à 50.*

<sup>2</sup> *Reinold Forster. Observations made during a Voyage round the World, &c. London, 1778, pages 152-163-187-193-232-397-421.*

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

divers Observateurs présente une riche collection de matériaux , qu'il est nécessaire d'ordonner pour en former un ensemble : aucun Observateur n'a tout vu , n'a tout dit ; mais l'un supplée à ce qui a pu échapper à l'autre. Quelquefois les Observateurs ne sont pas d'accord entre eux : je rapporterai le sentiment des uns et des autres ; je me permettrai de le discuter ; et , en mettant les Voyageurs en opposition , je tâcherai de démêler ce qui peut tenir à une manière différente de voir , de ce qui doit être attribué aux changemens qu'ont pu apporter dans l'état des lieux et des choses , l'intervalle de deux siècles qui se sont écoulés depuis l'Expédition des Espagnols , et celui de dix-sept années depuis la visite des Anglais , jusqu'au temps où les Français y ont abordé ; enfin , en rapprochant , en comparant tout ce qui est dit dans les diverses Relations , j'examinerai si l'on peut former une opinion , un jugement , sur le physique , sur les mœurs , sur le caractère , sur les usages d'un peuple qui , par plusieurs traits , ressemble à la plupart des Peuplades qui occupent les îles du *Grand-Océan* , mais qui , sous quelques rapports , me paroît en différer et offrir quelques variétés dans l'Espèce. Je me suis livré à ce travail d'autant plus volontiers , que le séjour trop court des Anglais à *Santa - Christina* ne leur a pas permis de donner à leurs observations sur le

pays et sur les hommes qui l'habitent , toute l'étendue qu'eût exigée la connoissance d'une Terre encore nouvelle pour les Européens , et dont l'ancienne visite des Espagnols nous offroit des notions trop imparfaites pour qu'elles pussent fixer nos idées. *George Forster* regrette d'avoir eu trop peu de temps pour étudier un Peuple qui , d'après ce que lui-même en a pu juger , est digne de toute l'attention d'un Voyageur philosophe \*. Je suis loin de prétendre à suppléer tout ce qui peut manquer dans le récit de ce savant Observateur , et dans celui du capitaine *Cook* ; je serai satisfait si j'ai pu ajouter quelques traits au tableau commencé. Peut-être pourroit-on reprocher à ces Voyageurs que , trop pénétrés de ce qu'ils ont vu et étudié à *Taïti* , ils voient *Taïti* par-tout , et tout dans *Taïti* : et je désire qu'on n'ait pas , au contraire , à me faire le reproche , que j'ai voulu trop particulariser , si je puis le dire , les Naturels des *Mendoça* ; que j'ai exagéré leurs vertus et leurs vices pour leur donner un caractère qui leur soit propre , et les distinguer des Peuples avec lesquels , sous d'autres points de vue , ils peuvent avoir de la ressemblance. Je les ai peints tels qu'ils m'ont paru d'après les faits que j'ai pu recueillir ; et les Voyageurs à venir pourront

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

---

\* Voyez *G. Forster's Voyage* , &c. Vol. II, page 32.

1791. redresser la copie, quand ils auront sous les yeux  
 Juin. l'original.  
 Iles de  
 MENDOÇA.

LES îles de *Mendoça*<sup>1</sup>, vulgairement appelées en français *les Marquises*, sont au nombre de cinq : *San-Pedro*, ou *ô-Niteïo*, dans la langue du pays, *Santa-Christina*, ou *Wahîtahô*, et *la Dominica*, ou *ô-Hivahôa*<sup>2</sup>, formant un Groupe ; *la Madelena*, à 8 lieues de distance, dans le Sud-quart-Sud-Est du milieu du Groupe ; et *Hood-Island*, à la distance de 5 lieues et demie de la Pointe la plus orientale de *la Dominica*. Cette dernière, l'île *Hood*, la plus septentrionale de l'Archipel, n'avoit point été aperçue par *Mendaña* qui découvrit d'abord *la Madalena*, se dirigea dans le Nord sur *San-Pedro*, longea ensuite la côte méridionale de *la Dominica*, passa par le canal qui sépare cette île de celle de

<sup>1</sup> Voyez la Carte de ces îles, Planc. IV, n.º I.

<sup>2</sup> Il paroît qu'il est très-difficile de bien saisir les sons et les articulations d'un mot qui est prononcé par les Naturels des îles du *Grand-Océan* : on en peut juger par la manière différente dont l'écrivent les Européens qui l'ont entendu. On ne seroit pas étonné qu'elle ne fût pas la même quand les Voyageurs ne sont pas de la même nation, parce que chacune a sa prononciation et son orthographe ; mais on trouve des différences dans la manière dont les Voyageurs d'une même nation, d'un même Vaisseau, prononcent et écrivent les mêmes mots. Nous en avons un exemple dans les noms que les diverses Relations ont donnés aux îles de *Mendoça*, d'après les Naturels

*Santa-Christina*, et prit terre vers le milieu de la côte occidentale de cette dernière, dans une Baie qu'il nomma *Puerto de la Madre de Dios*. En tenant cette route, *Mendaña* ne put pas apercevoir l'île la plus septentrionale qui devoit être masquée pour lui par les terres hautes de *la Dominica*. Le capitaine *Cook*, qui se trouvoit un peu au Nord-Est du Groupe, quand il en eut la première vue, découvrit d'abord cette île du Nord, qu'il nomma *Hood-Island* (île *Hood*) du nom d'un jeune Volontaire qui en fit la découverte. Il passa ensuite par le canal de *la Dominica*, et vint laisser tomber l'ancre à la côte occidentale de *Santa-Christina*, dans une Baie qui est la même que celle qu'avoit

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

de ces îles, de qui ils les ont appris : chacun les a écrits comme il a pu les entendre.

	SAN PEDRO.	SANTA CHRISTINA.	DOMINICA.
Prononc. angl.	<i>G. Forster</i> Onateyo	Waitahoo *	Heevaroa.
	<i>R. Forster</i> (Sur la Carte de <i>Tupia</i> )	o-Nateya ou Wattare-ooa	Heeva-roa.
	<i>W. Wales</i>	Onateyo	Ohitahoo
Prononc. franç.	<i>Roblet</i>	Oneteyo	e-Vaitohen
	<i>Chanal</i>	o-Niteio	Wahitahô
			Ohevalhoa.
			Ohiyaho.
			o-Hiyahôa.

\* On n'est pas assuré si ce nom est celui de l'île entière, ou le nom particulier de la Baie de *la Madre de Dios*.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

occupée *Mendaña*, sous le nom de *Puerto de la Madre de Dios*. *Cook* a bien reconnu et proclamé l'identité des deux Baies ; mais ne pouvant, sans doute, échapper à l'influence du génie national, et voulant que *las Marquesas de Mendoza* portassent, en quelque sorte, le cachet de l'Angleterre, il a fait perdre à cette Baie le nom qu'elle reçut du premier Découvreur, et qu'elle a conservé pendant deux siècles, pour y substituer celui de son propre Vaisseau ; il l'a nommée *Résolution-Bay* : et cependant ce n'est pas la *Résolution* qui l'a découverte. Assurément je n'accuserai pas, je ne soupçonnerai pas *Cook* d'avoir voulu user de représailles envers les Espagnols qui substituent impitoyablement les noms de leurs Saints à ceux que les Hérétiques ont donnés aux Ports qu'ils ont découverts ; et sans doute il a pensé que, de conserver leurs noms aux îles, c'étoit prouver assez son respect pour les anciennes dénominations : je dirai seulement que je ne sais pas s'il peut y avoir une grande satisfaction pour l'amour-propre à imposer un nom nouveau à un Port, à un Cap, &c. qu'un autre a, depuis long-temps, découvert et nommé ; mais certainement c'est introduire dans la nomenclature des lieux une confusion qui, quelquefois, doit embarrasser les Navigateurs, après avoir embarrassé les Géographes, et qui, pour la suite, ouvre la porte à des anachronismes. Les



nouveaux venus ont beau faire ; tôt ou tard, l'Histoire et la Géographie, faisant justice de ces substitutions, restituent à chaque lieu le nom qu'il doit porter, et la découverte à qui elle appartient <sup>1</sup>.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

Le Groupe entier des *Mendoça* occupe un peu plus d'un degré en latitude, et un peu moins d'un demi-degré en longitude. La situation du Port de la *Madre de Dios* a été déterminée, en 1774,

---

<sup>1</sup> Le Gouvernement espagnol a fait publier, en 1788, une excellente Relation d'un Voyage fait au Détroit de *Magellan*, en 1785 et 1786, par la Frégate *Santa Maria de la Cabeza*, pour reconnoître dans un grand détail, les deux Côtes du Détroit, visiter les Baies, les Ports, &c. ; et cette Relation est accompagnée d'une Carte nouvelle qui paroît dressée avec beaucoup de soin : essayez de consulter cette Carte, en lisant les Voyages de *Drake*, de *Cavendish*, de *Simon de Cordes*, de *Narborough*, de *Beauchesne*, de *Byron*, de *Wallis*, de *Bougainville* et autres ; cherchez-y les noms des Ports, des Baies, où ces Navigateurs ont mouillé ; cherchez-y ceux des Caps dont ils donnent les Relèvemens ; vous vous croirez transporté dans un autre Canai que le Détroit de *Magellan*. Au surplus, les Espagnols ne sont pas les seuls Navigateurs auxquels le reproche de changer les noms primitifs, doit être adressé ; on peut dire qu'en général tous l'ont plus ou moins mérité : et si je prends les premiers nominément à partie ; c'est qu'ayant imposé, comme ils en avoient le droit, à presque tous les points des Côtes du Nouveau Monde qu'ils ont découvert, les noms qu'il leur a convenu de donner, et personne n'ayant jamais tenté de changer ces noms, ils devoient au moins respecter le petit nombre de ceux qui indiquent les découvertes des autres Nations.

1791.  
Juin.  
Îles de  
MENDOÇA.

avec une exactitude suffisante pour la sûreté de la navigation , par M. *Wales* , Astronome sur la *Résolution* : sa latitude est de 9 degrés 55 minutes et demie Sud , et sa longitude , à l'Occident de Paris , de 141 degrés 28 minutes 55 secondes <sup>1</sup>. Les autres îles ont été assujetties à la position de ce premier point , par le secours du chronomètre , et par des routes , des relèvemens , et des distances estimées à vue. Nos Navigateurs qui ont fait usage de la Carte des îles de *Mendoça* , que le capitaine *Cook* a levée , et qu'il a publiée avec la Relation de son second Voyage , l'ont jugée très - exacte ; et ils rendent le même témoignage du Plan et de la Vue de la Baie de *la Madre de Dios* , de la description que cet exact Navigateur a donnée des Terres vues sous différens aspects , et de ses instructions nautiques , relatives tant à la navigation entre les îles , qu'aux points de reconnoissance qui servent à faire distinguer cette Baie de celles qui , sur la même côte , sont situées plus au Sud.

Examinons successivement chacune des îles sous les rapports qui peuvent offrir quelque intérêt.

MENDAÑA est le seul Navigateur qui ait pu prendre une connoissance particulière de l'île de *la Madalena* , située à 10 degrés 25 minutes et

---

<sup>1</sup> Voyez Note XXX.

demie de latitude Sud , et 141 degrés 9 minutes 1 quart de longitude Occidentale ; les Anglais et les Français ne l'ont aperçue que de loin , et ont dû se taire sur ce qui la concerne : ce n'est donc que dans la lettre de *Quiros* à *Morga* , et par le récit de *Figueroa* , que nous pouvons apprendre quelques particularités sur cette première île. Suivant *Figueroa* , son circuit est de 10 lieues espagnoles de 17 et demie au degré , ou 11 lieues marines un tiers de 20 au degré ; il n'est que de 6 lieues d'Espagne dans la lettre de *Quiros* , et il est d'environ 6 lieues marines sur la Carte de *Cook* : mais comme celui-ci n'a aperçu cette île qu'à une distance de 11 lieues dans le Sud , il n'a pas pu évaluer son circuit ; et il est probable qu'il l'a réglé d'après la lettre de *Quiros* , qui est beaucoup plus connue par la traduction qu'en a donnée *M. Dalrymple* , dans son *Historical Collection* , &c. que ne l'est la Relation de *Figueroa*. Je ne déciderai point entre *Figueroa* et *Quiros* ; il ne s'offre aucun moyen pour juger de quel côté est l'erreur ou la faute d'impression.

*Mendaña* <sup>1</sup> atterrit sur la côte méridionale de la *Madalena* et s'approcha très-près de la terre , dans la partie de l'île où se trouve situé un Port qui est signalé par une montagne qui le domine. Les

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

<sup>1</sup> *Figueroa* , *Hechos* &c. , pages 241 à 245.

1791.  
 Juin.  
 Iles de  
 MENDOÇA.

Vaisseaux pouvoient à peine en être aperçus, qu'il en sortit une flûtille de 70 canots d'inégales grandeurs, portant environ 400 hommes : les plus grands en portoient 10 et les plus petits 3 seulement : chaque homme étoit armé d'une pagaie, et tous pagayoient d'accord ; d'autres suivoient à la nage. Ces embarcations avoient, de chaque bord, un balancier, construit de bambous, qui, prenant son point d'appui sur la surface de la mer, empêche qu'elles ne puissent chavirer.

Les pirogues ne tardèrent pas à s'approcher du Vaisseau à la portée de la voix. Les hommes qui les montoient faisoient des signes de la main, et en montrant leur Port, invitoient les Étrangers à y aborder : ils parloient très-haut, et répétoient souvent les mots *Atalut* et *Analut*. Ils offrirent aux Espagnols des cocos, une espèce de pâte enveloppée dans des feuilles d'arbre, une corbeille de noix, d'excellentes bananes, et de grands morceaux de bambou, servant de vases, et remplis d'eau fraîche. Lès Espagnols saisirent un de ces Insulaires par la main, le firent entrer dans le Vaisseau, et, à force de caresses et de présens, parvinrent à l'y retenir. Encouragé par ces prévenances, celui-ci engagea plusieurs de ses compagnons à venir le joindre ; et bientôt on en compta plus de quarante sur la Capitane. La stature des Espagnols paroissoit au-dessous de la taille moyenne, en comparaison

de celle des Insulaires : un d'entre eux dominoit de toute la tête l'homme le plus grand du Vaisseau ; et celui-ci cependant étoit d'une taille remarquable. Ils chantoient et dansoient, et appeloient à grands cris ceux de leurs compagnons qui étoient restés dans les pirogues, et à qui ils montraient les présens qu'ils avoient reçus des Étrangers. Mais le vice dominant des Insulaires du *Grand-Océan* ne tarda pas à se manifester ; ils se mirent à dérober tout ce qui tomboit sous leurs mains : bientôt ils devinrent si incommodes, que le Général leur fit entendre par signes, qu'ils eussent à sortir du Vaisseau, et à regagner leurs pirogues. Mais, comme ils parurent peu disposés à exécuter cet ordre, *Mendaña* ordonna de mettre feu à un canon, afin de les épouvanter par une explosion à laquelle ils ne pouvoient pas s'attendre : en effet, elle leur causa un tel effroi, qu'ils se lancèrent dans la mer, par-dessus le bord, et gagnèrent à la nage leurs embarcations dispersées. Un seul Insulaire demeura suspendu aux grands porte-haubans<sup>1</sup>, et ne lâcha prise,

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOZA.

<sup>1</sup> *Pingré*, dans l'extrait qu'il a donné de la Relation de *Figueroa* (*Mém. pour le Passage de Vénus*, page 32) traduit ainsi ce passage : « Un seul se tenoit ferme au pied d'une table, sans qu'il fût possible de lui faire lâcher prise, jusqu'à ce qu'un soldat le blessa à la main, &c. ». Je pense qu'il n'a point entendu l'original qui dit : *Quedò solo uno colgado en las mesas*

1791.  
 Juin.  
 Iles de  
 MENDOÇA.

pour se laisser tomber à l'eau , que lorsqu'un Soldat l'eut blessé à la main d'un coup d'épée. Parvenu , en nageant , à une des pirogues , il montra sa blessure à ses compagnons qui le reçurent à bord : la vue du sang excita l'indignation de tous ; ce fut le signal du combat. Un d'entre eux , qui portoit un parasol de feuilles de palmier , fit ranger les pirogues en bataille , tandis qu'un vieillard , remarquable par une longue barbe , menaçoit avec fierté les Espagnols des yeux et du geste : tantôt il empoignoit sa barbe à deux mains ; tantôt il retrousoit sa moustache ; debout dans sa pirogue , il paroissoit donner seul des ordres à la flotte , et sembloit pourvoir à tout. Le son rauque d'une conque marine décida l'instant de l'attaque. La plupart des Insulaires brandissoient leurs lances , et défoient leurs agresseurs au combat ; quelques-uns les lançoient en guise de javelot contre les Espagnols ; d'autres , adroits à manier la fronde , lançoient contre la Capitane , des

---

*mayores de guarnicion , siñ que fuesse possible hazerle desaferrar , hasta que un soldado lo hirio con la espada en una mano : dexo se caer con esto. J'observe que las mesas mayores de la guarnicion ( littéralement , les grandes tables de la garniture ) sont les porte-haubans du grand mât ; et les expressions , colgado ( pendu ou suspendu ) , et dexo se caer ( il se laissa tomber ) , ne peuvent s'appliquer à un homme qui auroit embrassé dans le Vaisseau le pied d'une table , et seroit forcé de l'abandonner.*

pierres dont un Soldat fut atteint ; enfin une des pirogues eut l'audace de venir attacher une corde au beaupré du Vaisseau , et faisoit d'impuissans efforts pour le tirer vers la terre. Les conquérans du Nouveau Monde , accoutumés à regarder l'*Indien* comme un animal d'une espèce inférieure à l'homme , ne pouvoient endurer long-temps la provocation et l'insulte d'un être dégradé à leurs yeux , duquel , depuis un siècle révolu , ils triomphoient par la terreur : *Mendaña* ordonna une décharge de mousqueterie. Heureusement la poudre étoit humide ; peu de coups portèrent , mais cependant en assez grand nombre pour que cinq ou six Insulaires en fussent renversés. On ne pardonne pas à *Quiros* , qui avoit été le témoin de cette horrible scène , ni à l'historien *Figuroa* , qu'elle eût dû révolter , l'espèce de complaisance avec laquelle l'un et l'autre peignent le bruit et la confusion qui régnoient sur les pirogues , et l'effroi de ces malheureux dont les uns , se précipitant dans la mer , restoient accrochés et suspendus par les mains aux plat-bords de leurs embarcations ; d'autres se cachoient derrière leurs compagnons pour s'en faire un bouclier quand ils se voyoient ajustés. Mais cette poudre , dont l'humidité avoit prévenu une plus grande destruction d'hommes , fut trop tôt remplacée par une autre plus active : le carnage recommença ; et , dans une seconde

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

u'un  
épée.  
s, il  
urent  
n de  
eux,  
er, fit  
qu'un  
barbe,  
eux et  
deux  
debout  
ul des  
out. Le  
l'instant  
issoient  
u com-  
javelot  
manier  
e, des

*desaferrar* ,  
ano : *dexo*  
*guarnicion*  
) sont les  
do ( pendu  
ne peuvent  
e Vaisseau

1791. fusillade, le brave Amiral des pirogues et neuf autres de ses guerriers furent atteints du plomb fatal et perdirent la vie ; un plus grand nombre fut blessé, et culbuté dans la mer. La flotte des pirogues se dispersa : et les Espagnols se mettoient en route pour s'éloigner, comme l'orage qui s'éloigne après avoir désolé la terre, lorsque les Insulaires détachèrent une de leurs embarcations, montée seulement de trois hommes, dont un, en proférant des paroles, montrait d'une main un rameau verd, et de l'autre un morceau d'étoffe blanche. On jugea que c'étoit un signal de paix, une demande de capitulation. Les Insulaires firent entendre, par des signes d'invitation et d'amitié, qu'ils désiroient que les Vaisseaux vinsent mouiller dans leur Port ; mais on s'y refusa : et ces bons Indiens, paroissant avoir oublié tout le mal qu'on leur avoit fait et tout celui qu'on avoit voulu leur faire, avant de se retirer, offrirent en hommage à leurs assassins, les cocos, les bananes et les autres productions de cette île hospitalière où les Espagnols, pour prix de ce bienfait, laissèrent des veuves et des orphelins.

*Quiros* avoit eu le loisir d'examiner le physique des Insulaires qui avoient passé quelques heures sur la Capitane ; et il nous en donne une description dont ne diffère pas celle qu'on lit dans la Relation de *Figueroa*.

Les



Les Naturels de l'île de la *Madalena* sont presque blancs ; ils ont des traits réguliers et agréables , les yeux beaux , le regard doux , les dents blanches et bien rangées. La plupart ont les cheveux blonds<sup>1</sup> ; ils les portent longs et flottans comme les femmes ; mais quelques - uns les retroussent et les tortillent sur leur tête. Leur belle carnation annonce la santé et la force , que manifeste encore le son de leur voix. Ils sont bien taillés , d'une haute stature et d'un beau corsage. Leurs mains , leurs jambes , leurs pieds sont forts , et leurs doigts longs. Ils sont absolument nus. Leur visage et leur corps sont tâtoués en bleu , et chargés de dessins de poissons et d'autres figures. La beauté des jeunes garçons se fit particulièrement remarquer des Espagnols ; et *Quiros* ne peut s'empêcher de gémir , en voyant que des ouyrages si parfaits du Créateur sont ainsi jetés et perdus au milieu des Infidelles.

L'île que *Mendaña* venoit de découvrir reçut le nom de la *Madalena* , parce qu'il en eut la première vue le 21 juillet , veille de la *Madeleine*. Suiyant

---

<sup>1</sup> L'original porte *rubio* qui signifie *blond* : on pourroit croire que la Relation a voulu dire *roux* ; mais les Espagnols expriment cette dernière couleur de cheveux , par *bermejo* ou *pelo de cofre* : cette expression , *poil de cofre* , fait allusion à la couverture d'une malle , pour laquelle on emploie un cuir de vache avec son poil qui communément est rouge.

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

le rapport des Espagnols, la partie qu'ils reconnurent présente une côte d'un bel aspect, et écore: le terrain, aux approches de la mer, est élevé, et plusieurs montagnes le dominent. Les habitations sont dispersées dans les vallées. Le Port est situé sur la côte méridionale. On jugea que l'île doit être très-peuplée; car, outre le nombre considérable d'habitans qui se portèrent au-devant des Vaisseaux, le rivage en paroïssoit couvert.

*Quiros*, suivant *Figueroa*, conclut la latitude de l'île; d'après une observation de la hauteur méridienne du soleil, de 10 degrés Sud: le capitaine *Cook* estime qu'elle doit être de 10 degrés 25 minutes; et cette même différence de 25 minutes, se retrouve entre les latitudes que l'un et l'autre ont assignées au Port de la *Madre de Dios* de l'île *Santa-Christina*: selon *Quiros*, elle est de 9 degrés et demi; et de 9 degrés 55 minutes, suivant le capitaine *Cook*.

*Quiros* avoit calculé que la distance de la *Madalena* à *Lima* étoit de 1000 lieues d'*Espagne*, ou environ 1143 lieues marines, lesquelles, entre les parallèles de 10 et 12 degrés, répondent à 58 degrés de longitude: *Lima* est par 79 degrés 9 minutes et demi à l'Occident de *Paris*; ainsi

\* *Figueroa*, *Hechos &c.* page 245.

la *Madalena*, suivant le calcul des Espagnols, seroit à 137 degrés 9 minutes et demie. En rapportant la position de cette île à celle de *Santa-Christina*, que les Observations de *Cook* ont déterminée, on trouve qu'elle doit être placée à 141 degrés 9 minutes 1 quart<sup>1</sup>; l'erreur de l'Estime de *Quiros* étoit donc de 4 degrés, ou environ 79 lieues marines<sup>2</sup>: mais comme sa

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.

<sup>1</sup> *The Original Astronomical Observations made in a Voyage to the South Pole, &c.*, page 323.

<sup>2</sup> On peut remarquer que l'erreur de la longitude de *Quiros* est dans le même sens que celle de la longitude estimée sur le *Solide*; elle est de 4 degrés, ou 79 lieues, en arrière, et l'une ne diffère pas beaucoup de l'autre pour la quantité: l'erreur du *Solide* est plus grande d'environ deux tiers de degré. Le capitaine *Marchand* a traversé le *Grand-Océan* en diagonale, en suivant à-peu-près la ligne du Nord-Ouest; et *Mendaña* s'est dirigé à-peu-près à l'Ouest. On pourroit donc en conclure que, sur quelque direction qu'on traverse cette partie de l'Océan, la tendance des Courans est, en général, vers l'Ouest; et que, si, pour déterminer les longitudes, on n'emploie pas d'autres moyens que les méthodes ordinaires du pilotage, on doit toujours avoir des erreurs en arrière. La navigation de *Mendaña*, de la côte d'Amérique aux îles, a été de 35 jours, et l'erreur de 79 lieues en arrière: l'erreur moyenne, ou l'effet du mouvement des eaux qui a porté le Vaisseau dans l'Ouest, a donc été d'environ 2 lieues un quart, ou près de 7 milles, par 24 heures; et cette quantité se rapproche de celle du mouvement général des eaux entre les Tropiques, qu'on sait être de l'Orient en Occident, et qu'on évalue à 8 ou 9 milles par jour. Le *Solide* a éprouvé, de la part des Courans,

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

latitude n'étoit en erreur que de 25 minutes ou 8 lieues  $\frac{1}{3}$  ; un vaisseau qui se seroit établi , à 100 lieues dans l'Est du 137.<sup>e</sup> méridien à l'Occident de *Paris* , sur le parallèle de 9 degrés et demi , qui tient le milieu entre la latitude de la *Madalena* et celle de *Santa-Christina* , telles que *Quiros* les avoit indiquées , ne pouvoit manquer de rencontrer l'Archipel des *Mendoza* : et c'est ainsi que le capitaine *Cook* l'a retrouvé.

En quittant l'île de la *Madalena* , les Espagnols découvrirent celle qu'ils nommèrent *San-Pedro* , située à 9 degrés 58 minutes de latitude Sud , et

---

des effets plus considérables : car on peut voir dans le *Tableau général* qui présente l'effet des Courans sur la direction et la vitesse du Vaisseau , dans les différens parages qu'il a traversés , que , depuis qu'il a eu atteint le parallèle du Tropicque du Sud , et en remontant vers l'Équateur , il a été porté chaque jour dans l'Ouest d'une quantité communément plus grande que 7 milles ; elle s'est même élevée jusqu'à 26 et 34 milles , dès qu'il a commencé à naviguer dans le voisinage du parallèle de 10 degrés. Si l'on prend un terme moyen entre tous les progrès vers l'Ouest d'après l'Observation , comparés avec les progrès d'après l'Estime , depuis qu'il a eu atteint le Tropicque jusqu'à ce qu'il soit parvenu au parallèle des îles , on trouve que la quantité moyenne dont il a été porté vers l'Ouest en 24 heures , est de près de 10 milles et demi : c'est dans l'Est des îles que le mouvement des eaux a produit le plus grand effet ; et leur direction étoit vers l'Ouest , déclinant de 7 à 18 degrés vers le Sud.

La route de *Mendaña* donne lieu à une seconde remarque.

141 degrés 11 minutes 1 quart de longitude Occidentale : ils supposent que son circuit est de 3 ou 4 lieues ; et le capitaine *Cook* l'évalue à trois. Ils ne s'en approchèrent pas assez pour savoir si elle est habitée ; mais, suivant leur relation<sup>1</sup>, l'aspect de cette île est agréable, et son terrain, uni et peu élevé, est diversifié par de grandes parties de bois et de tapis de verdure. D'après cette description, on pourroit croire que, si l'île n'est pas habitée, elle est susceptible de l'être ; mais les Voyageurs modernes ne la peignent pas avec des couleurs aussi agréables que celles qu'ont employées les Espagnols ; *George Forster*

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.

Il étoit parti (*Figueroa*, page 241), le 16 Juin, de *Payta* qui est plus occidental que *Lima* d'environ 80 lieues : il dit que les îles de *Mendoça* sont distantes de *Lima* de 1143 lieues marines (1000 lieues d'*Espagne*) ; elles sont donc éloignées de *Payta*, suivant son calcul, de 1063 lieues marines : mais comme son Estime étoit en arrière de 79 lieues quand il attérit sur les *Mendoça* ; si on les restitue pour corriger l'erreur de la Route, on a pour la distance réelle de *Payta* aux îles, 1142 lieues. Ce chemin a été parcouru dans l'espace de 35 jours (l'île de *la Madalena* avoit été découverte le 21 juillet. *Figueroa*, page 241) ; ainsi la vitesse moyenne du Vaisseau a été de 32 lieues deux tiers par jour : elle ne seroit que de 30 lieues, si l'on ne corrigeoit pas l'erreur de la Route. Cette observation n'est pas inutile quand on veut évaluer en lieues les journées des anciens Navigateurs qui emploient souvent l'expression de *Journée* pour indiquer la distance d'un lieu à un autre.

<sup>1</sup> *Figueroa*, page 245.

1791.  
 Juin.  
 Îles de  
 MENDOÇA.

dit seulement<sup>1</sup> que *San-Pedro* est une petite île d'une élévation moyenne, qui paroît n'être ni fertile ni peuplée ; et le capitaine *Chanal* en a la même opinion : cette île est trop petite, nous dit-il, et offre un aspect trop stérile, pour que, si elle est habitée, elle puisse compter un grand nombre d'habitans.

*Mendaña*<sup>2</sup>, qui côtoya la partie méridionale de l'île de *la Dominica*, estima qu'elle peut avoir quinze lieues de tour ; le capitaine *Cook*, qui en a de même prolongé la côte du Sud, suppose que son circuit peut être de quinze ou seize lieues. Elle est située à 9 degrés 40 minutes 37 secondes de latitude Sud, et 141 degrés 9 minutes 1 quart de longitude Occidentale. *Figueroa* nous présente *la Dominica* comme une île d'un aspect enchanteur : selon lui, de vastes plaines étalent une riante verdure, et séparent des collines qui s'élèvent en pente douce et que couronnent des bois touffus ; une population nombreuse annonce la richesse et la fertilité du sol. *George Forster*<sup>3</sup> n'a pas vu cette Terre des mêmes yeux que *Mendaña* et *Quiros*. Suivant cet Observateur, *la Dominica* est une île élevée et montueuse ; sa pointe du

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 6.

<sup>2</sup> *Figueroa*, page 245.

<sup>3</sup> *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 6.

Nord-Est est escarpée et stérile ; mais plus loin, dans la partie du Nord que *Mendaña* n'avoit pu voir, on aperçoit quelques vallées remplies d'arbres, parmi lesquels on distingue quelques huttes éparses ; on découvre, en même temps, vers le centre de l'île, des rochers sourcilleux, taillés en obélisques, en flèches de clocher, et des sommets creusés en voûte, entassés les uns sur les autres. Ce désordre de la nature semble prouver que des tremblemens de terre et des explosions de volcans ont bouleversé cette contrée. Toute sa partie orientale offre une côte d'une grande élévation, taillée à pic, et formant une longue chaîne de rochers éclatés, dont les débris ne présentent que des pointes aiguës et des précipices.

Celui qui a lu ces deux descriptions ne seroit-il pas tenté de croire que les Espagnols et les Anglais n'ont pas vu la même Terre, si, d'après la position de *la Dominica* à l'égard des autres îles du Groupe, d'après son étendue et le gisement de la côte, qui sont les mêmes dans les deux Relations, d'après les Routes de *Mendaña* et de *Cook*, tracées dans les Journaux, il pouvoit s'élever le moindre doute sur l'identité ? Mais, si l'on admet que les uns et les autres ont également bien vu ; il faut admettre aussi, ce qui n'est pas improbable, que, dans l'intervalle des deux siècles qui se sont écoulés entre les deux Voyages, l'île de *la Dominica* a

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

1791.  
Juin  
Iles de  
MENDOÇA.

éprouvé le terrible effet de quelqu'une de ces grandes convulsions de la Nature qui défigurent totalement les parties de la surface de notre Globe sur lesquelles leur ravage s'est exercé.

La petite île *Hood*, découverte par le capitaine *Cook*, et située par 9 degrés 26 minutes de latitude Sud, et 141 degrés 12 minutes un quart de longitude Occidentale, à 5 lieues et demie de distance, dans le Nord 13 degrés Ouest, de la partie orientale de la *Dominica*, ne mérite aucune mention particulière : on lit dans la Relation de *George Forster*, que le terrain en est élevé ; mais la brume qui l'enveloppoit ne permit pas aux Anglais d'en prendre une connoissance exacte ; et le capitaine *Marchand* ne l'a aperçue que de loin.

NOUS voici parvenus à l'île de *Santa-Christina*, pour laquelle les Espagnols, les Anglais et les Français nous fournissent des détails circonstanciés. Leurs Relations diffèrent quelquefois entre elles : j'aurai soin de faire remarquer les différences ; et je laisse aux Navigateurs qui pourront, dans la suite, aborder à cette île, à vérifier lequel des Voyageurs avoit mieux observé.

L'île de *Santa-Christina* se présente sous un aspect agréable ; elle est très - élevée, ainsi que toutes les autres îles du Groupe. Une chaîne



étroite de hautes collines se prolonge sur toute sa longueur; et, du rivage, partent d'autres chaînes d'une égale élévation, qui vont se joindre, en embranchemens, à la chaîne principale. Ces collines sont séparées par des vallées resserrées et profondes, dans lesquelles se précipitent des ruisseaux, ou plutôt de jolies cascades, qui arrosent l'île de toutes parts: les arbres à fruits de diverses espèces y entretiennent la fraîcheur, et procurent l'abondance à ses heureux habitans.

Le capitaine *Cook* donne à l'île de *Santa-Christina* une longueur, du Nord au Sud, de 3 lieues de 20 au degré, et un circuit de 7 lieues, que *Quiros* avoit jugé plus grand, puisqu'il le porte à 9 lieues espagnoles de 17 et demie au degré<sup>2</sup>: mais, comme ni l'un ni l'autre n'a reconnu qu'une portion de la côte occidentale de l'île, son étendue absolue et son contour demeurent encore indéterminés; et les dimensions que lui assigne la Carte du Navigateur anglais ne peuvent être regardées que comme des mesures fixées par approximation, mais qui cependant méritent plus de confiance que celles que *Quiros* a pu indiquer, et que *Figueroa* nous a conservées.

La description suivante de la Baie de *la Madre*

---

<sup>2</sup> *Figueroa*, page 245.

1791.

Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

1791.  
Juin.  
Des de  
MENDOÇA.

*de Dios* est le résultat de toutes les Relations comparées, qui se confirment ou se suppléent les unes les autres : elle est plus circonstanciée que celle des Espagnols ; mais, dans le fond, elle n'en diffère pas ; et la leur suffiroit pour que, sans autre instruction, il ne fût pas possible de méconnoître *la Madre de Dios de Mendaña*.

Cette Baie <sup>1</sup>, située vers le milieu de la côte occidentale de l'île, sous la partie la plus élevée des terres, n'a pas plus de deux milles d'ouverture, sur trois quarts de mille de profondeur. Les deux pointes qui la forment sont, l'une à l'égard de l'autre, dans la direction du Nord quart de Nord-Est, et Sud quart de Sud-Ouest. Celle du Sud est terminée par un rocher escarpé, au sommet duquel s'élève un pic qu'on ne peut pas apercevoir quand on est au large, parce qu'il est mangé par les hautes terres auxquelles il est adossé. Une colline dont la pente est douce, vient se terminer à la pointe septentrionale qui est formée par des rochers écorés et caverneux, dont la partie supérieure, portée en saillie, figure une espèce de demi-voûte : cette pointe du Nord, noire et brulée, est bien moins élevée que celle

---

<sup>1</sup> Voyez le Plan de cette Baie, Pl: IV, N.º 2. C'est la copie de celui que le capitaine *Cook* a publié, et dont les Navigateurs français ont reconnu la parfaite exactitude.

du Sud; elle est couverte de *casuarinas*, de ces grands arbres dont le bois dur et lourd est employé pour la fabrication des massues et des autres armes. Les terres du fond de la Baie présentent une chaîne de hautes collines légèrement déchiquetées à leurs sommets, et escarpées en plusieurs endroits. *George Forster* fait une description différente des terres hautes qui se montrent au fond de la Baie: il dit qu'on y voit une chaîne très-élevée dont le sommet, taillé en plateau, ressemble à la montagne de la *Table* du Cap de *Bonne-Espérance*. A l'exception de deux petites Anses qui, l'une et l'autre, reçoivent un ruisseau, et où l'on trouve une grève abordable, le surplus du contour de la Baie n'offre par-tout que des rochers écores, tout près desquels la sonde rapporte un fond de corail sur une profondeur d'eau de 20 brasses et plus.

Ces deux petites Anses de sable sont séparées par un mondrain qui se projette en mer sur un plateau de rocher à bords escarpés, et dont le sommet est revêtu d'une herbe qui, suivant le rapport de *George Forster*, s'élève à la moitié de la hauteur d'un homme. L'une de ces Anses est désignée par le nom d'*Anse du Nord*, l'autre par celui d'*Anse du Sud*. Deux vallées bien garnies

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

o 2. C'est la  
et dont les  
actitude.

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*, Vol. II, pag. 10.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

d'arbres aboutissent à l'*Anse du Nord*, et un joli ruisseau, après avoir fertilisé les terres, vient offrir, à son embouchure, une bonne Aiguade aux vaisseaux<sup>1</sup>. La Baie présente par-tout, à une certaine distance des rochers, un fond de sable d'une excellente tenue, sur une profondeur d'eau qui va en dégradant, lorsqu'on se dirige vers les grèves, depuis 36 brasses jusqu'à 14 ou 13. L'eau se fait commodément dans l'*Anse du Nord*, et elle est des meilleures : on s'y pourvoit de bois

---

<sup>1</sup> La Description que *G. Forster* a donnée de cette partie de la Baie (*Vol. II*, page 17 de l'original) exige une observation; je traduis littéralement ce qu'il en a dit :

« Un mondrain couvert d'une herbe qui nous venoit jusqu'à la ceinture, et taillé en muraille à pic du côté de la mer, se projette en avant, et sépare cette Anse (celle du *Nord* où les Anglais étoient mouillés) d'une autre Anse au *Sud* de la première. Nous trouvâmes sur le côté septentrional du mondrain, une belle source d'eau claire, précisément à la place où les Navigateurs espagnols l'avoient indiquée : l'eau de cette source s'élançe du rocher, est reçue dans un petit bassin, et de là coule à la mer. Un ruisseau se précipite des collines plus élevées qui en sont voisines. Un autre ruisseau, plus considérable, et où nous fîmes notre eau (c'est le même que celui où les Français firent la leur) descend vers le milieu de l'*Anse*. On en rencontre encore un autre dans l'angle du *Nord* (*in the Northern corner*) ».

Cette description de *M. Forster* désigne clairement quatre ruisseaux dans l'*Anse du Nord*, en comptant pour un celui que la source produit.

Le plan du capitaine *Cook* n'en indique que deux dans cette

avec la même facilité <sup>1</sup>. Quelquefois cependant, la houle bat si fort à la plage, et le ressac est si considérable sur la grève, lorsque la brise souffle du large, ce que le *Solide* a éprouvé une fois pendant son séjour, que ce n'est pas sans peine qu'on peut alors ramener les barriques à bord : mais, dans ce cas et dans tous les temps, les Naturels s'empressent officieusement de les conduire en nageant; et ils exécutent cette manœuvre avec une surprenante dextérité. Si l'abord

1791.

Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

même Anse du *Nord* : le premier un peu au Nord du mondrain, lequel doit être le petit ruisseau de la source ; et le second, qui est le plus considérable et où il fit son eau, à-peu-près dans le milieu de l'Anse. Sa narration porte que « dans chacune des Anses il y a un ruisseau d'une excellente eau (il ne compte pas sans doute celui de la source) ; que l'Anse du Nord est la plus commode pour faire de l'eau et du bois : qu'on y trouve la petite chute d'eau dont parle *Quiros*, Pilote de *Mendaña*, mais que la Ville, ou le Village, est dans l'autre Anse ». (Voyez *Cook's 2.<sup>d</sup> Voyage*, Vol. I, pag. 307-308.)

Le plan et la narration de *Cook* ne laissent aucun doute qu'il n'y a qu'un seul ruisseau dans chaque Anse ; et le capitaine *Chanal* me l'a confirmé.

On ne conçoit pas ce qui a pu induire en erreur *M. Forster* ; il désigne quatre ruisseaux dans l'Anse du Nord, en comptant pour un celui de la source, et il ne parle pas de celui de l'Anse du Sud.

<sup>1</sup> Le Capitaine *Cook*, comme on l'a vu, en avoit pris et donné une autre idée ; car il dit que l'eau et le bois ne s'y font pas commodément. (Voyez ci-devant, page 78.)

1791. à la plage paroît trop dangereux , on met pied à  
 Juin. terre à la côte du Nord , où l'on débarque com-  
 Hes de modément ; mais on éprouve ensuite une assez  
 MENDOÇA. grande difficulté à marcher , l'espace d'un quart  
 de lieue , sur des roches toujours couvertes à la  
 haute mer qui y dépose un sédiment gras et  
 glissant : cette espèce de trottoir passe sous  
 les rochers dont j'ai parlé , qui s'avancent par  
 le haut en forme de demi-voûte , et à travers  
 lesquels l'eau des pluies filtre et suinte en assez  
 grande abondance. On a observé que la mer  
 monte d'environ quatre pieds , et quelquefois  
 moins.

La Baie de *la Madre de Dios* gît au Sud 15 degrés  
 Est de la pointe la plus occidentale de *la Dominica* :  
 ce Relèvement qui a été bien vérifié , fournit une  
 indication sûre qui doit prévenir toute méprise ,  
 soit qu'on vienne la chercher par le Sud , soit  
 qu'on y vienne par le Nord , et l'on n'aura point  
 à craindre de la confondre avec d'autres Baies qui  
 se présentent plus au Sud. Mais comme le vent ,  
 détourné par les hautes terres de *la Dominica* ,  
 prend le plus souvent une direction Nord-Est et  
 Nord - Nord - Est ; quand on a l'intention de  
 mouiller à *Madre de Dios* , on doit chercher à  
 passer dans le Canal au Nord de *Santa-Christina* ,  
 lequel a de deux à trois milles de large ; et si l'on  
 veut ne pas risquer de manquer le mouillage , il

convient, en venant pour le prendre, de serrer d'aussi près qu'il est possible, la pointe septentrionale de la Baie. On sera bien mouillé, si on laisse tomber l'ancre un peu en dedans des deux pointes; on aura vingt-cinq ou vingt-huit brasses, sur un fond de beau sable.

*Figueroa*, dans sa description de cette Baie, dit que, sur le côté septentrional du mondrain saillant qui sépare les deux Anses; et à sept ou huit pieds d'élévation au-dessus du terrain, on voit une source d'excellente eau dont le jet est de la grosseur du poing<sup>1</sup>; et le capitaine *Cook* ainsi que *George Förster*, confirment ce rapport des Espagnols<sup>2</sup>. Il faut conclure de cet accord, que cette source est sujette à de grandes variations; car le capitaine *Chanal*, qui l'a examinée, avec l'intention de vérifier et de confirmer le rapport de ses devanciers, assure que, pendant que les Français séjournoient dans la Baie, elle étoit si peu considérable que, si les Anglais n'en eussent pas parlé avec détail, il ne lui seroit jamais venu dans la pensée qu'il dût en faire mention. On a vu aussi que, durant le séjour des Français dans la Baie, quoique la pluie eût été presque continue, le ruisseau de l'Anse du *Sud* étoit presque

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

<sup>1</sup> *Figueroa*, page 248.

<sup>2</sup> Ci-devant, page 108, Note<sup>1</sup>.

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

à sec <sup>1</sup> : M. *Forster* ne fait point mention de ce ruisseau , et *Cook* dit seulement que l'eau en est excellente <sup>2</sup> ; mais on sait par le Journal de celui-ci, qu'à l'époque du voyage des Anglais, c'est dans l'Anse du *Sud* qu'étoit située la Ville , ou le Village <sup>3</sup> ; et il n'est pas présumable que les Naturels eussent choisi, pour y rassembler leurs habitations, les bords ou le voisinage d'un ruisseau qui n'auroit point eu d'eau : on doit donc croire qu'à cette époque, le ruisseau du *Sud* avoit de l'eau en abondance ; et, sans prétendre assigner la cause de son desséchement, on peut attribuer à son défaut d'eau, la migration des Naturels qui, à l'époque du voyage des Français, paroisoient avoir déserté, depuis assez long-temps, l'Anse du *Sud*, puisqu'on n'y trouva qu'un très-petit nombre d'habitans, et des cases abandonnées <sup>4</sup> ; tandis que l'Anse du *Nord* qui, du temps du capitaine *Cook*, étoit la moins peuplée, avoit acquis depuis une grande population, sans doute par le reflux des émigrés de l'Anse du *Sud*. Ces remarques conduisent à penser que les sources et les ruisseaux de l'île sont sujets à des crues et à des diminutions

---

<sup>1</sup> Ci-devant, page 71.

<sup>2</sup> Ci-devant, pages 108 et 109, Note <sup>1</sup>.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Ci-devant, page 71.

considérables ;



considérables ; et que les inondations ou la sécheresse déterminent les Naturels à transporter quelquefois leurs habitations, d'une partie de l'île dans une autre.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

Le voyage des Espagnols , quoique datant d'une époque beaucoup plus éloignée , nous fournit un autre indice de ces transplantations ; et l'on conçoit qu'elles ne doivent être ni rares , ni difficiles , chez un peuple dont le mobilier n'est pas embarrassant à transporter , qui voyage en pirogues , et à qui les productions spontanées de la nature offrent , en tous lieux , des moyens de subsistance , et des matériaux propres à la construction de leurs habitations. *Mendaña* , suivant *Figueroa* <sup>1</sup> , avoit trouvé dans l'Anse du Nord , un Bourg ou Village régulier et disposé en équerre , dont une branche s'étendoit du Nord au Sud , et l'autre , de l'Est à l'Ouest. Les Voyageurs modernes , Anglais et Français , n'ont point vu de Village régulier , mais seulement , à une assez grande distance du rivage , des cases éparpillées dans les vallées et sur les penchans des collines , et entremêlées de parties de bois.

La construction de ces cases ou huttes est fort inférieure à celle des maisons que l'on trouve

---

<sup>1</sup> *Figueroa* , page 245 , placée , par double emploi , quatre pages après une autre qui porte le même chiffre.

1791.  
 Juin.  
 Iles de  
 MENDOÇA.

dans les îles de *la Société* : sans doute que, plus voisins de la Ligne équinoxiale, d'environ sept degrés, les Mendoçains jouissant d'une chaleur plus constante et plus égale, n'ont été occupés que de se garantir des feux du soleil et des eaux du ciel. Il paroît que les pluies sont abondantes, et sans doute les inondations communes ; car chaque case est établie sur une plate-forme de pierres, un peu élevée au-dessus du niveau du terrain. Les murailles sont formées par des cannes de bambou, de six ou sept pieds de hauteur, placées près à près ; et le faite, dont le milieu s'élève de neuf ou dix pieds au-dessus du sol, est formé d'autres bambous couchés parallèlement les uns aux autres, couvert de feuilles de latanier, suivant le chirurgien *Roblet* ; et selon le capitaine *Cook* et *G. Forster*, de feuilles d'arbres à pain ou de feuilles de rattas. *Figueroa* dit que les toits sont à deux eaux, c'est-à-dire à deux pentes<sup>1</sup>. On voit sur une des faces, une porte et une fenêtre ; et tout le reste est plein. Ces cases ont, en général, neuf ou dix pieds de long, sur cinq ou six de largeur, et quelques-unes sont carrées. Le plancher est pavé de grosses pierres, assemblées assez proprement<sup>2</sup>, et recouvertes de nattes. On

---

<sup>1</sup> Page 245.

<sup>2</sup> C'est ainsi que s'exprime le chirurgien *Roblet* dans la

aperçoit aussi en dehors des habitations, des plate-formes où les Naturels s'asseyent et se récréent : elles sont pavées comme celles de l'intérieur des cases, sans doute pour se garantir de l'humidité du terrain dans la saison des pluies.

*George Forster* dit <sup>1</sup> qu'à l'aide d'une lunette à longue vue, il aperçut sur le sommet de la chaîne des terres hautes qui cernent la Baie, des rangées de pieux ou de palissades serrées, qui ont l'apparence de fortifications : *Cook* dit aussi <sup>2</sup> qu'il paroît que les habitans se sont ménagé des asiles ou des forteresses, sur le sommet des plus hautes collines, mais qu'il n'a pu les apercevoir qu'à la lunette. Ce sont peut-être ces *retranchemens* dont *Quiros* et *Figueria* font mention, et dans lesquels les Naturels se réfugièrent, après que les Espagnols, pour une cause bien légère, et sans doute pour un mal-entendu, en eurent exterminé un assez grand nombre. *M. Forster* compare ces enceintes palissadées aux *Hippas* de la *Nouvelle-Zélande*, dans lesquels les habitans belliqueux de ces îles

---

description qu'il a faite des habitations de l'Anse du Nord ; mais *G. Forster* dit que ces pierres sont si inégales que, quoique elles soient recouvertes de nattes, elles doivent faire un très-mauvais lit. Vol. II, page 21.

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 10.

<sup>2</sup> *Cook's second Voyage*, Vol. I, page 311.

1791.

Juin.

Iles de

MENDOÇA.

que, plus  
viron sept  
e chaleur  
occupés  
des eaux  
bondantes,  
unes ; car  
- forme de  
niveau du  
des cannes  
e hauteur,  
nt le milieu  
du sol, est  
llélement les  
de latanier,  
le capitaine  
es à pain ou  
les toits sont  
es'. On voit  
e fenêtre ; et  
en général,  
q ou six de  
carrées. Le  
s, assemblées  
e nattes. On

n *Roblet* dans la

1791.  
 Juin.  
 Îles de  
 MENDOÇA.

se retirent avec leurs femmes, leurs enfans, des armes et des subsistances, et se retranchent, lorsqu'une Peuplade ou une Tribu déclare la guerre à une autre. Le capitaine *Chanal* a cherché vainement à apercevoir sur les hauteurs, ces enceintes de palissades ; il n'en a pu découvrir aucune : peut-être ne sont-elles construites que pour de certaines cérémonies, et n'existent-elles qu'accidentellement. *M. Forster* a eu lieu de penser que ce pouvoient être les cimetières des habitans, parce que le capitaine *Cook* ayant été visiter l'habitation d'un Naturel que les Anglais avoient tué, et n'y trouvant aucun des parens du malheureux Insulaire, auxquels il vouloit faire des présens, il s'informa de ce qu'ils étoient devenus ; et il sut que les femmes avoient été pleurer le mort sur le sommet de la montagne<sup>1</sup>.

SANTA-CHRISTINA, comme toutes les autres îles du Groupe dont elle fait partie, est très-élevée : ses bords offrent des rochers caverneux, dont la pierre, noire, spongieuse, dure et cassante, indique l'effet et le produit d'une grande éruption volcanique. Cet aperçu donné par le capitaine *Chanal*, est confirmé par les observations du chirurgien *Roblet* : « La nature de la roche qu'on

---

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 22.

trouve dans cette île, nous dit celui-ci, est un mélange de productions volcaniques, noires et ferrugineuses, spongieuses, dures, cassantes, rouges et de couleur de rouille : si l'on porte la vue un peu dans l'intérieur de l'île, on aperçoit une crête de montagnes, qui paroît presque dépouillée, et dont les éboulemens indiquent des bouleversemens anciens ». Tous les cantons que MM. *Forster* et le docteur *Sparrman* ont parcourus dans leurs excursions de Botanique<sup>1</sup>, ils les ont trouvés couverts d'un riche terreau ; et la roche qu'il recouvre, et qu'on rencontre principalement sur les bords du ruisseau, contient des productions volcaniques, diverses espèces de laves, dont quelques-unes offrent un grand nombre de coquillages blancs et verdâtres. Sous ce rapport, et sous celui des minéraux, l'île de *Santa-Christina* ressemble aux îles hautes de *la Société*, qui s'annoncent pour avoir été le siège d'anciens volcans, et offrent par-tout les traces des grandes révolutions physiques dont elles ont été le théâtre. Le sol des vallées, suivant le capitaine *Chanal*, est un terreau très-fort, tantôt noir, tantôt rouge, et très-propre à la végétation. Le chirurgien *Roblet* dit que, quoique montagneux, le sol est d'une terre noire et forte, où croissent diverses espèces de lichens,

1791.  
Juin.  
Îles de  
MENDOÇA.

---

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 26.

1791. de gramens , de pourpiers et d'arbustes. Les  
 Juin. forêts épaisses qui couvrent les vallées , les  
 Iles de arbres répandus sur les collines , et la verdure  
 MENDOÇA. qu'on voit régner jusque sur les flancs escarpés  
 de quelques-unes , tout atteste la fécondité de  
 la terre.

Les Voyageurs français ne se sont point occupés de la recherche des plantes , laquelle exige , dans celui qui veut s'y livrer , une étude préliminaire qui n'entre pas dans le plan d'éducation d'un Navigateur ; mais MM. *Forster* et le docteur *Sparman* , empressés de multiplier nos richesses en Botanique , ont fait plusieurs excursions dans les vallées , sur les montagnes et dans les forêts de l'île : et quoique la briéveté de leur séjour ne leur ait pas donné le temps de faire une récolte abondante ; quoique les plantes de *Santa-Christina* , les mêmes en général , suivant le rapport de *G. Forster* <sup>1</sup> , que celles de *Taïti* , ayent offert peu de nouveautés à placer dans leur Herbarium , ils ont dû cependant faire connoître à l'Europe quelques espèces jusqu'alors inconnues. Je ne puis que renvoyer à leurs savans Ouvrages le Lecteur qui , cultivant cette branche si intéressante et si utile de l'Histoire naturelle , desireroit étudier les productions de ce genre qui peuvent être particulières

---

<sup>1</sup> Voyez *G. Forster's Voyage* , &c. Vol. II , page 32.

au climat et au sol des îles de *Mendoça* ; je ne parlerai que des arbres, sur lesquels il importe au Navigateur d'acquérir quelques notions qui puissent, pour m'exprimer dans sa langue, lui servir de *Points de reconnaissance*, parce que la plupart lui offrent dans leurs fruits abondans, une ressource précieuse, des rafraîchissemens qui, après une longue navigation sous la zone torride, sont aussi agréables à l'Équipage d'un Vaisseau, qu'ils doivent lui être nécessaires.

Les vallées de *Santa-Christina* sont, comme je l'ai dit, couvertes d'arbres, et tous d'une belle venue. Le chirurgien *Roblet* nous donne l'énumération de ceux qu'il a particulièrement distingués et reconnus : le Cocotier ; l'Arbre à pain<sup>1</sup> ; le

1791.  
Juin.  
Îles de  
MENDOÇA.

---

<sup>1</sup> Un *Arbre à pain* est une terre à blé pour un Insulaire du *Grand-Océan* ; et les Colonies que les Européens ont établies dans les îles de l'*Amérique*, doivent envier cet arbre aux îles des *Tropiques* et à l'Archipel de l'*Asie*. Les Anglais, qui en connoissent tout le prix, s'occupent, depuis long-temps, d'en enrichir leurs îles ; et l'on ne peut pas douter qu'avec des soins et de la persévérance, ils ne parviennent à l'y naturaliser. Cette spéculation pourroit, sous quelque rapport, contrarier l'intérêt mercantille des Métropoles qui se réservent le droit exclusif d'alimenter leurs Colonies, pour se réserver exclusivement aussi la masse des denrées coloniales : mais il répugnera toujours à l'humanité, à la justice et à la raison, de placer la subsistance d'une partie de nos compatriotes à quinze cents lieues de leur résidence.

1791. Bananier <sup>1</sup> ; le Casuarina <sup>2</sup> , dont les Naturels  
 Juin. fabriquent leurs armes ; une espèce de Sapinette ;  
 Iles de  
 MENDOÇA.

<sup>1</sup> Il est d'usage de compter parmi les arbres, le *Bananier* qui est plutôt une grande plante herbacée qu'un arbre ; car il n'y a point d'arbres sans bois et sans branches, et le Bananier n'a ni l'un ni les autres. Mais son port, sa grandeur, représentent à la vue un arbre plutôt qu'une plante : et le Bananier pourroit être considéré comme un passage de la Nature entre ces deux manières d'être des végétaux. (*Voyez le Dictionnaire d'Histoire naturelle*, au mot *Bananier*.)

Je remarque que la plupart des traducteurs des Voyages anglais traduisent le mot *Plantain* de l'anglais, qui veut dire Bananier, par le mot français *Plantain*, ou par celui de *Platane* : mais le Bananier n'est ni du plantain, ni un platane. Quelques-uns emploient aussi cette expression, une *Grappe de Plantains*, pour dire une *Patte de Bananes* : les fruits du Bananier croissent, à la vérité, en grappes, composées de 5, 6, 7, 8 ou 9 individus, serrés les uns contre les autres ; mais ces grappes sont appelées dans nos Colonies, *Pattes de Bananes* : ces pattes forment neuf à dix étages autour de la tige ligneuse ; et plus ces étages approchent du sommet de la tige, plus l'intervalle qui les sépare, est grand : l'ensemble des *pattes* se nomme *Régime de Bananes* : les plus gros de ces Régimes sont composés de plus de cent fruits dans les individus vigoureux qui vivent dans leur climat naturel.

*Sidney Parkinson*, Dessinateur de *M. Banks* dans le premier Voyage de *Cook*, dit, en parlant des Bananiers qui se trouvent à *Taiti* et aux îles de *la Société*, qu'on en compte au-delà de vingt sortes qui diffèrent et par la forme et par le goût : quelques-unes des Bananes se mangent crues ; d'autres sont meilleures bouillies et tiennent lieu de pain. On plante le Bananier en bonne terre, et on le cultive avec soin. (*Journal of a Voyage to the South Seas, &c. London, 1773, grand in-4.º, page 47.*)

<sup>2</sup> *G. Forster* dit que le *Casuarina* est le même arbre que



un arbre qui domine sur tous les autres par sa hauteur et l'étendue de ses rameaux, mais dont la substance est molle, et qu'on pourroit comparer au Figuier sauvage de nos Colonies occidentales<sup>1</sup>; un autre, dont la fleur et la gousse, ainsi que les feuilles, ressemblent parfaitement à celui qu'on nomme *Porcher* dans les Indes orientales, mais dont le tronc est moins droit; enfin une espèce de Noyer dont il sera fait ci-après une mention particulière. Il faut sans doute ajouter à cette énumération le Mûrier à papier [*Morus papyrifera*]<sup>2</sup>, puisque les Naturels emploient les fibres de son écorce pour la fabrication de leurs étoffes.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

les Taïtiens nomment *Tôä* [ guerre ], parce qu'il fournit les instrumens qui font couler le sang. (*G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 18.)

Le *Casuarina* ou le *Tôä* est, après les arbres à fruit, un des plus utiles et des meilleurs que la Nature ait donnés aux îles du Grand-Océan. Il est très-dur, très-pesant, et de la couleur de l'Acajou foncé de nos colonies occidentales: les massues, les lances, les battoirs qui servent pour la fabrication des étoffes d'écorce d'arbre, de même que divers ustensiles et instrumens, sont faits de ce bois qui n'est jamais attaqué par les vers, et est, en quelque sorte, indestructible.

<sup>1</sup> Cet arbre pourroit être celui que les Naturels, suivant le capitaine *Cook*, emploient dans la construction de leurs pirogues, et qui croît, dit-il, en abondance près de la mer. (*Cook's second Voyage*. Vol. I, page 311.)

<sup>2</sup> Cet arbuste qui probablement est le même que celui dont les Chinois fabriquent leur papier, qu'on appelle improprement

1791.  
Juin.  
Îles de  
MENDOÇA.

Ni le capitaine *Cook*, ni *George Forster* n'ont parlé spécialement des arbres qui croissent à *Santa-Christina* : le premier ne fait mention que du Bananier, de l'Arbre à pain et du Cocotier ; et le second, en nous disant qu'à l'exception de la pomme *Spondias* <sup>1</sup>, les Naturels de *Santa-Christina* mangent les mêmes fruits et les mêmes racines que ceux de *Taïti*, nous laisse à supposer qu'on doit trouver les mêmes arbres dans les deux îles. Il en indique cependant quelques-uns qui ne sont pas compris dans l'énumération du chirurgien *Roblet* : il dit <sup>2</sup> que, non loin de la grève du Nord, il a visité un canton abandonné et dénué de plantations, couvert de grands bois, et que, parmi les arbres qui les composent, il en a distingué plusieurs qui lui ont paru propres à être employés pour la charpente. Seroit-ce cette espèce

---

*papier de soie*, s'emploie dans toutes les îles des Tropiques pour fabriquer des étoffes, qu'on peut appeler *étoffes de papier*. On plante cet arbre sur couches, et on le cultive avec un soin tout particulier. Lorsqu'il est parvenu à-peu-près à la hauteur d'un homme, on le coupe, on le dépouille de son écorce qu'on fait macérer dans l'eau ; et c'est avec cette écorce ainsi préparée, et battue avec un battoir cannelé, que les Insulaires fabriquent des étoffes plus ou moins fines, suivant les procédés plus ou moins recherchés qu'ils emploient dans leur fabrication.

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*. Vol. II, page 27.

<sup>2</sup> *Ibid.* page 24.

d'arbres que le chirurgien *Roblet* désigne comme dominant sur tous les autres, et ressemblant au Figuier sauvage de nos Colonies de l'Ouest; ou celui que le capitaine *Cook* a indiqué vaguement comme servant pour la construction des pirogues! *M. Forster* rapporte aussi qu'après avoir parcouru un mille et demi en remontant la rive méridionale du ruisseau, il entra dans un bois épais composé en plus grande partie de *Rattas*, ou Noyers de *Taïti* [*Inocarpus*<sup>1</sup>], remarquables par leur grosseur et leur élévation; et qu'il vit dans ce même endroit, de très-beaux Arbres à pain. Il indique encore une espèce de Palmier, lorsqu'en parlant d'un des parasols dont les Naturels font usage, il dit que<sup>2</sup>, après avoir examiné la feuille, couverte de plumes, qui formoit ce parasol, il reconnut qu'elle appartient au *Corypha umbraculifera*. Ailleurs<sup>3</sup>, il rapporte qu'ayant voulu tenter de parvenir jusqu'à la cime des montagnes élevées, il avoit aperçu ces palissades dont il est parlé dans les Relations des Espagnols ( que les Français n'ont jamais pu découvrir, malgré tout le desir qu'ils avoient de les apercevoir ), il étoit parvenu sans peine au sommet de plusieurs collines

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

<sup>1</sup> Forster. *Nova genera plantarum*.

<sup>2</sup> *G. Forster's Voyage*. Vol. II, page 23.

<sup>3</sup> *Ibid*, page 24.

1791. doucement inclinées , qui toutes se terminent en  
 Juin. plateaux sur lesquels s'élevent de vastes planta-  
 Iles de tions de bananiers , disposées dans l'ordre le  
 MENDOÇA. plus régulier ; et il ajoute qu'il *rencontroit çà et*  
*là un Cocotier solitaire* qui , loin d'élever dans  
 les airs sa tête majestueuse , avec cette fierté  
 qui lui convient , se trouvoit dominé par d'au-  
 tres arbres que , dans un terrain bas et favo-  
 rable , et sur - tout sur les îles de corail <sup>1</sup> , il

---

<sup>1</sup> On a observé qu'en général , le Cocotier se porte à une grande élévation dans les terrains bas , et ne parvient jamais à une égale hauteur , quand il croît sur les montagnes : aussi les plus beaux arbres de cette espèce que l'on ait rencontrés , sont-ils ceux que produisent les îles de corail , où le peu de profondeur du terrain semble ne devoir pas donner prise à leurs racines , ni leur fournir un point d'appui assez solide pour résister aux efforts des vents qui agitent leurs sommets chargés du poids de leurs fruits. On est plus étonné encore , quand on sait que la principale racine de l'arbre pousse peu avant dans la terre ; mais elle est environnée d'une très - grande quantité de racines plus petites , entrelacées les unes dans les autres , qui aident à fortifier l'arbre ; et l'on conçoit que toutes ces petites ramifications qui tracent sur les bancs de corail , trouvent à se loger et à s'attacher dans tous les interstices des coraux , et dans les trous sans nombre de ces espèces d'éponges de pierre qui entrent dans la formation des îles basses. Les habitans des terres à qui la Nature a accordé le Cocotier , doivent de continuelles actions de grâces à son Auteur : cet arbre satisfait , à lui seul , à tous les besoins de l'Homme ; il lui donne l'aliment , la boisson , les meubles , la toile , et un grand nombre d'ustensiles.

laisseroit humiliés à une grande distance au-dessous de lui.

D'après cette observation de M. *Forster*, on devoit croire que le Cocotier est rare dans l'île de *Santa-Christina* ; et le rapport du capitaine *Cook* semble le confirmer : « On trouve sur cette île , dit-il , autant que nous en avons pu juger , à-peu-près les mêmes plantes et les autres productions qui abondent à *Tuïti* et aux îles de *la Société* : on peut s'y procurer, indépendamment des cochons et des volailles, des Bananes, des Ignames, et quelques autres racines ; mais pour le *Fruit à pain* et la *noix de Coco*, on n'en peut obtenir qu'en petite quantité <sup>1</sup> ». Les Français n'ont point éprouvé cette disette de Cocos : à la vérité, ils n'ont vu, dans le voisinage de l'Anse du *Nord*, qu'un petit nombre de Palmiers de l'espèce de ceux qui

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.

---

<sup>1</sup> *Cook's 2.<sup>d</sup> Voyage*, vol. I, page 308. Il a dit cependant (page 302) que, le lendemain de son arrivée, le 9 août, il se procura, dans la matinée, une quantité de fruits assez considérable pour en charger deux canots ; et que, le surlendemain 10 (page 303), le commerce des fruits se soutint à terre avec la même vivacité : le 11 après-midi, il remit à la voile. La facilité avec laquelle il a obtenu des fruits pendant sa relâche de trois jours, ne semble pas annoncer la disette, ni même la rareté : et cependant la mort d'un des Naturels, tué par les Anglais à leur arrivée, ne dut pas engager ceux que la frayeur avoit fait se retirer dans l'intérieur de l'île, à revenir à la côte pour y échanger leurs fruits.

1791. portent ce fruit ; mais , à en juger par la quantité  
 Juin. de noix que les Naturels s'empressoient de leur  
 des de apporter, et dont on peut dire qu'ils étoient pro-  
 MENDOÇA. digues , on a lieu de penser que l'arbre est très-  
 commun dans les cantons plus éloignés de la  
 mer : le capitaine *Chanal* dit même que , si ce fruit  
 pouvoit se garder , il eût été facile d'en faire une  
 provision pour plusieurs jours. D'où a donc pu  
 provenir la disette pour les Anglais, et l'abon-  
 dance pour les Français ? On ne doit, sans doute,  
 l'attribuer qu'à la différence des saisons : les pre-  
 miers se sont trouvés à *Madre de Dios* vers le  
 milieu d'Avril , qui est le milieu de l'Automne ,  
 et les seconds vers les deux tiers de Juin , époque  
 où commence l'Hiver. On sait que le Cócotier  
 fructifie deux ou trois fois l'année ; et les Français  
 auront rencontré une bonne veine.

Il faut que le hasard les ait également bien  
 servis à l'égard du Fruit à pain ; ils l'ont trouvé  
 très-abondant , tandis que , comme on l'a vu , le  
 capitaine *Cook* fait entendre qu'on ne peut s'en  
 procurer qu'en petite quantité. Quant à la qualité  
 de ce fruit ; *M. Forster*, sans parler de l'abon-  
 dance ou de la rareté , dit seulement que nulle  
 part il n'en a mangé ni vu d'aussi gros et d'aussi  
 délicieux qu'à *Santa - Christina* <sup>1</sup>. Le capitaine

---

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage* , Vol. II , page 27.

*Chanal* dit aussi que ces fruits , apprêtés et grillés par les Naturels , étoient un manger des plus agréables ; mais que ceux qui étoient apportés à bord pour y être vendus , n'étant pas sans doute assez mûrs , on ne pouvoit réussir à leur donner le degré de cuisson convenable , et qu'on n'y trouvoit plus aucun goût '.

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

---

' Nous devons à *Figueroa* , qui lui-même la doit à *Quiros* , la première description qu'on ait eue du fruit de l'Arbre à pain : il paroît que c'est à *Santa-Christina* que les Espagnols en virent et en mangèrent pour la première fois. « Les arbres , dit-il , qui se trouvoient aux environs de la baie de *la Madre de Dios* , portent un fruit qui parvient à être gros à-peu-près comme la tête d'un enfant ( et en a la forme , dit le capitaine *Cook* ). Sa couleur est un vert clair , quand il est mûr , et plus foncé , quand il ne l'est pas. Sa surface présente un dessin en réseau , comme celle d'une pomme de pin ( comme celle d'une truffe , dit *Cook* .) Sa forme n'est pas exactement ronde ; elle est un peu oblongue , et moins grosse à la partie d'en bas qu'à celle d'en haut. La queue se prolonge jusque dans le milieu du fruit pour former le trognon et les zestes. Il n'a ni noyau , ni pépins ; et , à l'exception de la coque ou enveloppe , qui est mince , tout se mange : c'est une pâte de peu de saveur quand il est mûr , et qui en a moins encore quand il est vert. Les Espagnols mangèrent de ce fruit en quantité , et apprêté de toutes les manières : ils le trouvoient si délicieux , qu'ils l'appeloient du *Blanc-manger* . C'est un aliment sain et très-substantiel. Les feuilles de l'arbre sont grandes et profondément découpées comme celles du *papayer* ( arbre de l'Amérique et des Indes orientales ) ». ( Voyez *Figueroa* , *Hechos &c.* page 246 , la quatrième après une autre qui porte le même

1791. Les Bananes sont grosses, excellentes et communes.  
Juin.

Iles de  
MIENDOÇA.

Outre les trois fruits principaux dont j'ai parlé, la Banane, le Coco et le Fruit à pain, on trouve encore une sorte de Patate, une espèce de Pomme<sup>1</sup>, du Gingembre, des Concombres semblables à ceux qui viennent sans culture dans nos

chiffre.) *Cook* dit que ses feuilles, d'une figure ovale, et longues d'un pied et demi, sont profondément découpées comme celles du *figuier*. (Voyez *Cook's 1.<sup>er</sup> Voyage, Hawkesworth's Compil.* Vol. II, page 80.) Si l'on considère la grandeur de la feuille, *Figueroa*, en la comparant à celle du *papayer*, la peint peut-être mieux que si on la compare à celle du *figuier*. On trouve une description de l'Arbre et du Fruit à pain, des divers usages auxquels on emploie le premier à *Taïti*, et de la manière dont on y fait cuire le second, dans le Journal de *Parkinson*, page 45.

<sup>1</sup> Le capitaine *Chanal* est le seul des Voyageurs qui fasse mention de cette espèce de *pomme* : il n'en a pas donné la description dans son Journal ; mais d'après ce que j'ai appris verbalement de lui-même, il a mangé du fruit, et n'en a pas vu l'arbre. La pomme de *Santa-Christina* est de la grosseur d'une nêlle et de forme oblongue, d'une chair aqueuse, d'une saveur agréable, qui, l'une et l'autre, rappelleroient un peu celle de la *mangue* de l'Inde, si, comme ce fruit d'Asie, cette pomme étoit imprégnée d'un goût de térébenthine. Je ne présume pas que ce soit le *Avee* (prononcez en français *évi*) de l'île de *Taïti*, ou la pomme *Spondias* que *M. Forster* dit expressément ne pas se trouver à *Santa-Christina* : on pourroit cependant y apercevoir quelque affinité, si on la compare avec l'*Avee* décrite par *Sidney Parkinson*. « Ce fruit, îles



îles de l'*Amérique* <sup>1</sup>, le Cresson et le Pourpier en abondance et d'une excellente qualité; l'Igname, ainsi que quelques autres racines que le capitaine *Cook* se contente d'indiquer sans les spécifier. Il est aussi parlé dans la Relation de *Figuroa* <sup>2</sup>, d'une Calebasse ou Citrouille [*Calabaça*] semblable, est-il dit, à celle de *Castille*; elle se trouvoit sur la plage; et les Espagnols cueillirent entre les calebasses des fleurs agréables à la vue, mais inodores <sup>3</sup>. Ils pénétrèrent peu avant dans l'inté-

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.

dit-il, que je crois particulier aux îles de la *Société*, vient en bouquets composés de trois ou quatre pommes, dont chacune est de la grosseur de nos pommes moyennes, et de forme ovale; le cœur, ou le trognon, en est gros et fibreux. Ce fruit est sain et agréable; son goût approche beaucoup de celui de la mangue; et celui de la térébenthine s'y fait sentir fortement. Quand il est vert, on en fait d'excellentes tourtes. (Voyez *Parkinson's Journal*, page 39.)

<sup>1</sup> Le concombre d'Amérique [*Cucumis Anguria*, Linn.] diffère de celui de nos climats: il a les tiges anguleuses, longues de cinq à six pieds, et rudes au toucher; ses feuilles sont, comme celles de la coloquinte, laciniées ou palmées; aux fleurs femelles succèdent des fruits de <sup>1</sup> grosseur d'un petit œuf de poule, mais plus allongés, blanchâtres, et par-tout parsemés de petits poils ou piquans qui s'en détachent facilement en passant la main dessus. Ce fruit est bon à manger: on le confit au vinaigre comme les cornichons ou petits concombres de nos jardins. (Voyez le *Dict. d'Hist. nat.* au mot *Concombre*.)

<sup>2</sup> *Figuroa*, *Hechos* &c. page 246.

<sup>3</sup> On ne peut pas douter que la *Calebasse* dont il est

1791. rieur des terres; mais ceux qui s'éloignèrent le  
 Juin. plus du rivage, assurèrent que tous les arbres qu'on  
 des de pouvoit apercevoir avoient l'apparence d'Arbres  
 MENDOÇA. à fruit.

On n'a aperçu ni Limons ni Oranges : on sait  
 que Quiros, et plus récemment Cook, ont vu de  
 ces fruits sur la *Tierra austral del Espiritu-Santo* ;  
 mais on n'a pas connoissance qu'il en ait été

---

question dans la Relation espagnole, et qui vient sur la plage, ne soit du genre des courges, et n'appartienne à la famille des *Cucurbitacées*, qui offre tant de variétés. On ne doit pas confondre cette *Calebasse*, de laquelle ni les Anglais ni les Français n'ont fait aucune mention, avec celle dont parle le chirurgien Roblet, et qui est employée par les Naturels de l'île, à faire divers ustensiles de ménage, des vases propres à transporter les liquides, &c. (Voyez ci-après, *Ustensiles*.) La première est la *Calebasse d'herbe* ou de terre, le fruit du *Calebassier rampant* : la seconde est le fruit du *Calebassier arbre*. (Voyez le *Dict. d'Hist. nat.* aux mots *Courge* et *Calebasse*.) On sait que cet arbre, qui a la grandeur de notre pommier, est très-commun en Amérique; on le trouve aux Antilles, dans la Nouvelle-Espagne, à la Guiane, et à Saint-Domingue, sur les mornes et dans les plaines : il produit des fruits charnus, à écorce dure, lesquels, par leur grosseur et leur forme, approchent souvent de nos calebasses et de nos courges. Le *Calebassier arbre* fournit seul, par son fruit, la plus grande partie des petits meubles du ménage d'un Caraïbe et d'un Nègre dans les Colonies occidentales : les Nègres donnent le nom de *Couis* à ces ustensiles, seaux, pots, bouteilles, assiettes, verres, cuillers, &c. On en fait notamment des plats dans lesquels on ne laisse pas que de faire chauffer de l'eau. Le *Goligo* ou

trouvé sur d'autres îles entre les Tropiques. Le Navigateur qui parviendrait à enrichir ces terres de ces fruits si précieux pour des pays où l'usage en seroit salutaire, auroit bien mérité des hommes que la Nature y a relégués.

*Santa-Christina* possède la Canne à sucre, dont ni les Espagnols ni les Anglais ne font mention ; mais ses habitans n'en connoissent pas le prix.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

*Coyembou*, si utile aux Nègres et aux Sauvages, pour serrer et conserver proprement leur manger, n'est qu'une calebasse vidée, ayant une ouverture à pouvoir y passer la main ; on bouche exactement cette ouverture au moyen d'un morceau de calebasse taillé en calotte. Les Indiens ornent souvent ces ustensiles de diverses manières : les uns, tandis que le fruit est encore frais, enlèvent adroitement des portions de l'épiderme, et forment divers dessins, pleins et vides, dans le genre des meubles de *Bowl*, mais je ne dirai pas qu'ils en ayent la beauté, quoiqu'ils ayent bien pu en avoir fourni l'idée ; d'autres, quand le fruit est vidé et desséché, en polissent la surface extérieure, et l'émaillent agréablement avec du roucou, de l'indigo et d'autres belles couleurs apprêtées dans de la gomme d'acajou ; leurs dessins à la sauvage, quoique faits sans règle et sans compas, ne manquent pas de justesse : on voit de ces ouvrages dans les cabinets des curieux. On peut présumer que les ustensiles auxquels les Naturels de *Santa-Christina* emploient le fruit du *Calebassier*, ont beaucoup de ressemblance, pour les formes, et pour les usages auxquels ils sont destinés, à ceux qui, en Amérique, font partie du mobilier d'un petit ménage : par-tout, ceux qui s'en servent se plaisent à les orner de peintures ou de gravures.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

Le suc en est assez doux ; elle a six ou sept pieds de hauteur et plus d'un pouce de diamètre ; elle est moins jaune que celle de nos îles à sucre , et les nœuds en sont plus rapprochés : elle ressemble plus à la Canne des îles *du Vent* qu'à celle de *Saint-Domingue*. Comme elle croît dans les bois, où elle ne reçoit les rayons du soleil qu'au travers de l'épais feuillage des grands arbres , on conçoit qu'elle doit être d'une qualité très-inférieure à celle des Cannes de nos Colonies occidentales ; mais on peut présumer aussi, qu'avec une meilleure exposition, la culture parviendroit sans beaucoup de peine à en améliorer l'espèce.

Dans le nombre des fruits que produit l'île de *Santa-Christina*, il en est deux dont les Historiens de *Mendaña* nous ont donné la description <sup>1</sup>, et dont on ne trouve aucune indication dans les Journaux des Anglais. La première est une Châtaigne, contenue, comme celle d'*Europe*, dans un brout épineux ; le volume de sa chair égale en grosseur celui de six châtaignes de *Castille*, et elle en a le goût ; sa forme est celle d'un cœur aplati. La seconde est une Noix de la grosseur de notre noix commune, et à peu-près de la même saveur : l'amande en est renfermée dans une écale

---

<sup>1</sup> *Figueroa*, *Hechos &c.*, p. 246, la quatrième après une autre qui porte le même chiffre.

ou coque ligneuse , très-dure et d'une seule pièce ; mais elle n'est point divisée , comme celle de nos climats , en quatre lobes séparés par un zeste ; elle se détache en entier de son écale quand celle-ci est brisée. Les Espagnols mangèrent de ces Noix en grande quantité , et en firent même une provision. Il est dit , dans la Relation de *Figuroa* , qu'ils découvrirent à la fin que cette Noix est un fruit huileux [*azeytosa*]' ; et l'on n'entend pas quel est l'objet de cette observation ; car il est tout naturel que des noix soient huileuses : peut-être l'Historien a-t-il voulu dire que ces Noix , gardées trop long-temps , prirent à la fin un goût de rance , ce qui seroit très-naturel encore. Quoi qu'il en soit , les Français n'ont aperçu ni Châtaigners ni Châtaignes ; mais ils ont vu des Noyers en grand nombre , en ont mangé le fruit , et l'ont trouvé d'un excellent goût. Ils ne conseillèrent cependant pas aux Voyageurs de les imiter ; car ces noix très-appétissantes sont un fruit pernicieux ; elles ont occasionné à tous ceux qui en avoient mangé , ou de grands vomissemens , ou de violentes coliques , suivies d'une forte purgation , accidens qui durent leur faire penser que ce fruit avoit une qualité vénéneuse : mais le

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

---

' *Figuroa* , *Hechos &c.* , *Ibid.* Il s'exprime ainsi : *Comieron y llevaron muchas , descubriendo al ultimo ser fruta azeytosa.*

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

chirurgien *Roblet*, qui en avoit vu manger aux Naturels de l'île sans qu'ils en fussent incommodés, jugea qu'elles avoient seulement produit des indigestions qui avoient fait explosion diversément, selon la disposition et la qualité des estomacs; et pour les traiter, il n'employa que l'eau chaude et le thé. Les Espagnols ne nous disent point s'ils éprouvèrent quelque incommodité pour en avoir mangé sans modération.

Le Noyer de *Santa-Christina* seroit-il le *Ratta* [*Inocarpus*] ou Noyer de *Täiti* de M. *Förster*, lequel, selon lui, se voit aussi en grande quantité dans la première de ces îles <sup>1</sup>! Je trouve une description abrégée de cet arbre et de son fruit, dans le Journal de *Sidney Parkinson*, dessinateur de M. *Banks* dans le premier Voyage du capitaine *Cook*. « Le Noyer de *Täiti*, que *Parkinson* désigne par les noms de *e-Hee* ou *e-Ratta*, dans la langue taïtienne, et en latin, *Aniotum-fagiferum*, est un grand et bel arbre qui porte des fruits ronds et plats, renfermés dans une enveloppe dure et épaisse : lorsqu'ils sont grillés et dépouillés de leur écorce, on les mange comme des châtaignes <sup>2</sup> ». Cette description du fruit du *Ratta* ne ressemble point à celle que *Figuroa* et le

<sup>1</sup> Ci-devant, page 123.

<sup>2</sup> *Parkinson's Journal &c.*, p. 39.

capitaine *Chanal* nous ont donnée de la Noix de *Santa-Christina* ; elle rappelleroit plutôt celle de la Châtaigne de cette même île dont parlent les Espagnols, et que ni les Anglais ni les Français n'ont aperçue. A quelque espèce qu'appartienne l'arbre qui porte cette noix, on doit croire que, dans la saison où le capitaine *Cook* a touché à *Madre de Dios*, elle n'étoit pas parvenue à l'état de maturité, et que les Anglais, qui n'en mangèrent pas, n'en ont pu connoître la qualité nuisible ; car on doit être certain que, s'ils l'eussent éprouvée, ils n'auroient pas manqué de prévenir les Marins contre le danger de ce fruit : peut-être aussi en ont-ils mangé impunément, comme en mangent les Naturels ; mais, dans ce cas, on doit s'étonner que ni le capitaine *Cook*, ni *M. Forster*, n'en aient fait aucune mention : un fruit qui est abondant, et qui offre un aliment, attire toujours l'attention du Navigateur ; et tout mérite celle du Philosophe et du Naturaliste, dans un pays nouvellement découvert.

On lit dans la Relation donnée par *Figueroa*, que *Mendaña* avoit fait semer du maïs dans l'île de *Santa-Christina*, en présence des Naturels<sup>1</sup> : mais, sans doute, ceux-ci n'ont pas cherché à multiplier ce grain dont ils n'ont pas connu

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

<sup>1</sup> *Figueroa, Hechos &c.*, page 247.

1791.  
Juin.  
Îles de  
MENDOÇA.

l'utilité ; car il ne paroît pas que les Voyageurs modernes aient retrouvé aucune trace de cette culture. Au reste, la Nature prodigue a dispensé si libéralement les subsistances à l'habitant des îles du *Grand-Océan*, qu'en général il est très-insouciant sur les moyens de les multiplier. Nous avons vu que le capitaine *Cook* étoit parvenu, à force de soins, à transporter dans quelques-unes des îles situées entre les Tropiques, des Vaches, des Brebis, des Chèvres, des Juméns même, ainsi que des mâles de ces différentes espèces en nombre proportionné ; et nous savons que les Voyageurs qui, depuis, ont visité les mêmes îles où *Cook* avoit déposé ces diverses souches, ont fait de vaines recherches pour découvrir ce qu'elles étoient devenues. Il paroît, ou que ces animaux d'*Europe* n'ont pu s'acclimater entre les Tropiques, soit par la différence seule du climat, soit par le défaut de fourrages ou de grains qui leur fussent convenables ; ou, ce qui est plus probable, que les Naturels imprévoyans les ont exterminés, peut-être pour en avoir la peau et les os : mais, quelle qu'en soit la cause, il est certain qu'on n'a pas retrouvé un seul individu d'aucune des espèces. Je suis loin cependant de regarder cette perte comme un malheur pour les Naturels des îles : un sol fertile leur offre spontanément une nourriture plus saine, plus appropriée au climat et à leur

g  
an  
gr  
da  
ob  
hu  
île  
pro  
vo  
pe  
n'a  
mém  
sair  
assu  
où  
trav  
l'As  
men  
habi  
invi  
trop  
S  
Esp  
Sant  
voir  
leurs  
que  
écha



genre de vie, que celle qui se tire du règne animal. J'aime à croire qu'en transportant, à grands frais, des animaux vivans d'un Hémisphère dans l'autre, les Européens ont eu pour premier objet, d'améliorer le sort de cette portion du genre humain qu'ils ont trouvée disséminée sur de petites îles au milieu du *Grand-Océan*; et cette sollicitude prévoyante honore leur philanthropie; mais, sans vouloir atténuer le mérite de leur générosité, on peut penser aussi que leur intérêt personnel, qui n'a pas dû être oublié, leur a conseillé de se ménager, par l'introduction des animaux nécessaires à leur propre subsistance, des ressources assurées pour l'avenir, dans ces Terres éloignées où peuvent aborder leurs Vaisseaux quand ils traversent la vaste Mer qui sépare l'*Amérique* de l'*Asie*: et, à examiner la question philosophiquement, il n'est peut-être pas malheureux pour les habitans des îles, que les Européens ne soient pas invités, par trop de facilités, à leur faire des visites trop fréquentes.

Si l'on peut être surpris que le maïs des Espagnols n'ait laissé aucun rejeton dans l'île de *Santa-Christina*, on doit l'être plus encore de ne voir, ni dans les mains de ses habitans, ni dans leurs habitations, aucune des marchandises d'*Europe* que le capitaine *Cook* y a laissées, en 1774, en échange des provisions qu'il en avoit reçues:

1791.

Juin.

Îles de

MENDOÇA.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

il parut même, quand on leur présenta un miroir, qu'ils en voyoient pour la première fois : on est assuré qu'ils ignoroient absolument quel usage on peut faire d'un couteau : et, si les Français n'eussent pas eu connoissance des voyages de leurs devanciers, ils auroient pu croire qu'ils étoient les premiers Navigateurs qui eussent abordé à ces îles. Cependant, les Naturels qui habitent les environs de la Baie de la *Madre de Dios*, se rappeloient très-bien la visite des Anglais ; et le nom du capitaine *Cook* étoit resté gravé dans leur mémoire ; mais c'est tout ce qui restoit de cette seconde visite des Européens. On n'est pas étonné qu'ils ayent perdu tout souvenir de celle des Espagnols ; deux siècles se sont écoulés depuis cette époque ; et, pour des Insulaires du *Grand-Océan*, deux siècles sont ce qu'est pour nous la durée des siècles : mais comment se fait-il que, dans le court espace de dix-sept années, l'usage des miroirs, et celui des couteaux soient absolument oubliés ! comment se fait-il que miroirs, couteaux, haches, clous, grains de verre, &c., tout soit détruit, ou ait disparu ? On ne sait quelle conjecture former sur cette étonnante disparition. Les Insulaires sont, en général, trop avides de nos marchandises qu'ils cherchent à se procurer même par le vol, quelquefois aux dépens et toujours au risque de leur vie ; ils paroissent y

attacher un trop grand prix , pour qu'on puisse supposer que ceux de *Santa-Christina* aient cédé celles qu'ils avoient reçues des Anglais , aux Peuplades des îles voisines avec lesquelles ils peuvent communiquer : et les auroient-ils cédées en totalité , de manière qu'il n'en fût pas resté entre leurs mains un seul échantillon ? Seroit-ce simplement un effet de leur incurie , de leur négligence , de leur légèreté , qui laissent tout se détruire et font qu'ils oublient tout ? Mais cet effet eût été bien prompt , et seroit bien général. Attendons que d'autres Voyageurs nous aient procuré de nouvelles lumières qui puissent nous guider pour éclaircir un fait qui , jusqu'à présent , paroît inexplicable.

Il me reste à faire connoître les animaux qui se trouvent à *Santa-Christina*. Le Cochon est le seul quadrupède : je ne parle pas du Rat qui , au grand détriment des habitans , est excessivement multiplié dans l'île. L'espèce du Cochon est petite , mais la chair en est délicate et a très-bon goût. Pour donner une idée de sa petitesse , le capitaine *Cook* dit ' qu'un seul repas de son Équipage , composé de cent deux hommes , non compris dix Officiers , en consommoit quarante ou cinquante , et qu'à peine ce nombre suffisoit. Il paroît

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

---

' *Cook's 2.<sup>d</sup> Voyage* , Vol. I , page 303.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

cependant que la grosseur de cet animal varie ; car *George Forster* observe qu'on obtenoit de gros cochons en échange de ces pièces d'étoffes de mûrier , couvertes de plumes rouges , que les Anglais avoient apportées de *Tonga-Taboo* <sup>1</sup> : mais la grosseur est relative ; et cette observation ne pourroit fixer notre idée , si le capitaine *Chanal* ne nous apprenoit que le poids de ces animaux est entre huit et douze livres : il assure aussi que , nulle part , il n'a mangé des cochons de lait aussi bons que ceux de *la Madre de Dios* ; et l'on seroit tenté de croire que c'étoit avec de ces animaux arrachés à la mamelle , que le capitaine *Cook* nourrissoit son Équipage. Quoique les Français n'ayent pu se procurer qu'une petite quantité de cochons , l'Espèce néanmoins en a paru assez multipliée ; on les voyoit en grand nombre dans toutes les cases , mais les habitans se refusoient à les vendre. Les Anglais cependant en avoient obtenu assez facilement , et en assez grande quantité. La répugnance que les Naturels montrent à céder des cochons aux Français , pourroit faire croire que le grand nombre qu'ils en accordèrent aux Anglais , leur avoit fait éprouver , durant quelques années , une sorte de disette en ce genre ; et qu'instruits par l'expérience , ils

---

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 23.

avo  
est  
on s  
que  
et s

Il  
exige  
sont  
qu'el  
tans  
coqs  
assor  
à om  
sont l  
dans l  
peupl  
nourr  
penda  
abond  
se déte  
faire n  
pas un  
Les  
petits

<sup>1</sup> Le  
grosseur  
qu'elles

avoient appris à être plus prévoyans : le cochon est un animal qui s'accommode de leur incurie ; on sait qu'il n'est point exigeant , et qu'il ne faut que le laisser vivre , pour le voir multiplier , croître et s'engraisser.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

Il n'en est pas ainsi des Volailles ; la basse-cour exige de la peine et des soins : aussi les poules ne sont-elles pas communes ; on peut même dire qu'elles sont rares <sup>1</sup> ; et l'on croiroit que les habitans n'en élèvent que pour avoir la dépouille des coqs , dont les grandes plumes de la queue , assorties pour former des panaches , sont employées à ombrager les coiffures. Les poules et les coqs sont les seuls animaux apprivoisés qu'on ait vus dans les habitations. On ne sera pas surpris qu'un peuple insouciant , dont les fruits sont la principale nourriture , à laquelle une pêche facile ajoute , pendant une grande partie de l'année , le produit abondant d'une côte poissonneuse , ne puisse pas se déterminer à prendre des soins particuliers pour faire multiplier les Volailles qui pour lui ne sont pas un besoin.

Les bois sont peuplés d'un grand nombre de petits oiseaux divers dont le plumage récréé la

---

<sup>1</sup> Le capitaine *Chanal* dit que les Volailles sont de la grosseur des nôtres , et *G. Forster* (Volume II , page 26 ) , qu'elles sont de la grosse espèce.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

vue, en même temps que leur ramage charme l'oreille. La chasse eût pu mettre à portée de connoître à quelles Classes ils appartiennent ; mais la crainte d'alarmer, par l'explosion des armes à feu, les bons habitans de la Baie de *la Madre de Dios*, a sauvé la vie à plusieurs de ces chantres des bois, dont les pacifiques propriétaires de l'île ne cherchent point à troubler les concerts. *G. Forster* croit que ces oiseaux sont des mêmes Espèces que ceux qui se trouvent à *Taïti*, mais qu'ils sont moins nombreux, et que les espèces sont moins variées <sup>1</sup>.

Les oiseaux de mer qui fréquentent la Baie sont la Frégate, le Paille-en-queue <sup>2</sup>, des Fous, différentes espèces de Goïettes et des Hirondelles de mer. Le capitaine *Marchand* tua un Héron de petite espèce, qu'il vit perché sur le rocher de la pointe méridionale de la Baie.

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 26.

<sup>2</sup> Les Traducteurs des Voyages anglais donnent à cet oiseau le nom d'*Oiseau du Tropic* ou *des Tropiques*, parce que l'oiseau palmipède que les Français nomment *Paille-en-queue*, *Paille-en-cu* ou *Fétu-en-cu*, est nommé en Anglais *Tropic-Bird* ; et le nom d'*Oiseau des Tropiques* peut, en effet, lui convenir, puisqu'il ne se rencontre que dans la partie de l'Océan qui est comprise entre ces deux parallèles sur toute la circonférence de la zone torride : mais il n'est pas le seul oiseau que l'on rencontre entre les Tropiques ; et il paroît préférable de lui conserver le nom significatif et caractéristique de *Paille-*

La mer fournit d'excellens poissons de roche ; les Naturels en approvisionnèrent le *Solide* en abondance et de toutes les qualités : la Bonite y est très-commune. Suivant le rapport du capitaine *Chanal*, la Baie est souvent fréquentée par les Marsouins et par les Requins : le chirurgien *Roblet*, au contraire, ne croit pas que ce dernier poisson s'y montre jamais ; et il fonde son opinion sur ce que les Naturels, hommes et femmes, qui passent des journées entières dans l'eau, et sans défense, seroient sans cesse exposés à en être dévorés. Mais il paroît qu'en général ce danger effraie peu les Insulaires du *Grand-Océan* ; souvent on voit dans les Baies des îles *Sandwich*, les hommes nager pêle-mêle avec ces animaux voraces, sans que ce redoutable voisinage leur cause la plus légère inquiétude. » J'ai vu, dit le capitaine *Portlock*, nager autour du Vaisseau cent Insulaires

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.

---

*en-queue* qui lui fut imposé, parce qu'il se fait remarquer par deux plumes de sa queue qui sont roides et très-longues, et le distinguent de tous les autres oiseaux qui fréquentent les mêmes Mers. En employant le nom d'*Oiseau des Tropiques*, on introduit sans utilité une nouvelle dénomination qui peut induire les Navigateurs en erreur, et leur faire croire que ce sont deux oiseaux différens. C'est ce même oiseau que les Relations hollandaises désignent par le nom de *Pyl-Staart*, composé de *Pyl*, flèche, et de *Staart*, queue, que les Traducteurs français ont traduit par *Canard sauvage*,

\* *Portlock's Voyage round the World, &c.*, page 300.

1791. à-la-fois , hommes ou femmes , et parmi eux  
 Juin. nageoient aussi cinq ou six requins des plus gros ,  
 Iles de auxquels ils n'avoient seulement pas l'air de faire  
 MENDOÇA. attention : et quoique les Requins se jetassent  
 avidement sur les appâts que nos lignes leur présen-  
 toient , ils ne tentèrent jamais d'attaquer aucun des  
 nageurs. Cette sécurité de la part des Insulaires  
 ne peut être fondée que sur l'expérience qu'ils  
 ont que , si ce monstre , toujours prêt à dévorer ,  
 osoit les attaquer , ils ont la force ou l'adresse  
 nécessaire pour le faire repentir de sa témérité ». On  
 peut ajouter à cette remarque de *Portlock* , que  
 l'Américain et le Nègre osent combattre le Requin  
 corps à corps , et toujours avec avantage. Ils  
 savent que la puissance destructive de l'animal est  
 limitée par la position de sa gueule , laquelle  
 placée au-dessous de sa tête , à la distance d'un  
 pied de l'extrémité du museau , ne lui permet de  
 saisir sa proie qu'en se tournant de côté ; et  
 pour rendre impuissans ses moyens d'attaque , aussitôt  
 qu'ils le découvrent à travers le cristal des  
 eaux , ils plongent au-dessous de lui , et en se  
 relevant , ils lui portent sous le ventre des coups  
 de couteau qui lui donnent la mort avant qu'il  
 ait pu se mettre en état de se défendre. C'est  
 ainsi que l'audace et l'adresse réunies triomphent  
 de la force et de la férocité. Si la Nature eût placé  
 dans le Requin la gueule comme dans la plupart  
 des



des poissons, ce monstre eût dépeuplé les mers<sup>1</sup>.

Le peu de séjour que les Français ont fait dans la Baie de la *Madre de Dios* n'a guère permis d'étudier le climat; mais le capitaine *Chanal* observe que l'air sain et robuste des Naturels ne laisse aucun doute sur sa salubrité. *George Forster* se plaint à plusieurs reprises, dans le cours de sa Relation, d'avoir été très-incommodé de l'excessive chaleur qu'il éprouva pendant la relâche de trois jours que les Anglais y firent dans le mois d'Avril, c'est-à-dire, dans le milieu de l'Automne. Le Capitaine français, qui y séjourna pendant huit jours dans le mois de juin, époque à laquelle commence l'Hiver, nous dit qu'on n'éprouvoit pas cette pesanteur, cet affaissement qui est l'effet ordinaire d'une grande chaleur: cependant le thermomètre de *Réaumur*, qui ne s'y est jamais tenu, dans le jour, au-dessous de 24 degrés, souvent s'y est élevé jusqu'à 27; et l'on voit dans le Journal des observations météorologiques faites pendant le Voyage de *Cook*, que, durant son séjour à *Madre de Dios*, le thermomètre de *Fahrenheit* ne s'est pas élevé, à midi, au-dessus de 85 degrés<sup>2</sup>, qui ne répondent qu'à environ 23 degrés et demi de celui de *Réaumur*:

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

<sup>1</sup> Voyez le *Dict. d'Hist. nat.* au mot *Requin*.

<sup>2</sup> Voyez *Astron. Observ.*, &c., *By W. Wales*, page 354.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

les Anglais ont donc éprouvé une moindre chaleur que les Français; et cependant les premiers l'ont trouvée insupportable, et les seconds ne paroissent pas s'en plaindre: mais il faut observer que *M. Forster*, né sous le ciel de la *Germanie*, et le docteur *Sparrman* sous celui de la *Scandinavie*, affoiblis d'ailleurs l'un et l'autre par le mauvais état de leur santé qui, cependant, n'a jamais pu ralentir leur zèle et leur courage, ni les empêcher de gravir les montagnes pour enrichir la Botanique, ont dû être plus sensibles à la chaleur et en être plus fatigués que nos Voyageurs, accoutumés au climat chaud des côtes méridionales de la *France*, et jouissant de la santé la plus parfaite.

Quoique les observations météorologiques faites par les anciens Navigateurs ne méritent pas une confiance égale à celle qu'on accorde aux observations des Voyageurs modernes; je crois devoir rapporter celles que *Quiros*, très-bon Observateur pour son temps, avoit faites sur le climat de *Santa-Christina*, telles que *Figueroa* nous les a transmises. Je traduis littéralement l'Historien espagnol<sup>1</sup>. « Le tempérament, la santé, la force et la corpulence de ce peuple annoncent la bonté du climat dans lequel il vit. On y supportoit

---

<sup>1</sup> *Figueroa*, page 246, la quatrième après une autre qui porte le même chiffre.

d'être vêtu le jour comme la nuit, et le soleil y incommodoit peu. Il y tomba quelquefois de l'eau, mais on n'y eut pas de grandes pluies. On n'aperçut jamais ni rosée<sup>1</sup>, ni serein, et l'air étoit très-sec; de sorte que des hardes mouillées qu'on laissoit sur la terre pendant la nuit, le matin on les trouvoit sèches, sans qu'il fût nécessaire de les étendre. Mais on n'a pas pu savoir si cette température et cet état du ciel sont les mêmes toute l'année ».

Nous ne devons pas oublier que les espagnols se trouvoient à *Santa-Christina* au commencement d'Août, qui est le dernier mois de l'Hiver dans l'Hémisphère austral; et ce que dit *Quiros* de la

1791.  
Juin.  
l'es de  
MENDOÇA.

---

<sup>1</sup> M. *Al. Dalrymple* qui a rédigé une Relation du Voyage de *Mendaña* d'après la lettre de *Quiros* à *Morga*, et les Extraits de *Coréal*, de *Thévenot* et de *Pingré*, dit : *They never perceived lightning or dew* [ils n'aperçurent jamais ni éclairs ni rosée], et il rapporte dans une Note le Texte espagnol ainsi : *Nunca se sentio raio* : le mot espagnol *raio* (ou mieux *rayo*) signifie, en effet, tonnerre (plutôt qu'éclair); mais je pense qu'il y a une faute d'impression dans l'original que M. *Dalrymple* a traduit : dans l'Édition de *Figueroa* de 1613 (en Madrid, en la Imprenta real) que j'ai sous les yeux, on lit : *Nunca se sentio rocio ni sereno* [on ne sentit jamais ni rosée ni serein]; la faute est dans le mot *raio*, tonnerre, au lieu de *rocio*, rosée. Il me semble que la dernière version est plus concordante avec ce qui est dit ensuite de la grande sécheresse du climat. (Voyez *Al. Dalrymple's Histor. Collec. &c.*, Vol. I, page 68.)

1791. température de l'air et de la sécheresse du pays ,  
 Juin. ne contredit pas ce que les Anglais et les Français ,  
 Iles de qui ne s'y sont pas trouvés dans la même saison ,  
 MENDOÇA. ont observé de sa chaleur et de son humidité :  
 on pourroit seulement en conclure que la tempé-  
 rature, d'une saison à l'autre, y est sujette à de  
 grandes variations.

JE TERMINERAI cette description de l'île de  
*Santa-Christina*, par le résultat des observations qui  
 ont été faites, en 1774 par les Anglais, et en 1791  
 par les Français, pour déterminer la déclinaison de  
 l'aiguille aimantée dans cette île et dans ses environs.

En 1774, six observations d'azimut du soleil,  
 faites, le 9 Avril, dans la Baie de la *Madre de*  
*Dios*, par *W. Wales*, Astronome de la *Résolution*,  
 n'avoient donné que 1 degré 28 minutes de  
 déclinaison Nord-Est<sup>1</sup>; mais, le 6 du même  
 mois, par six observations du même genre, faites  
 sur le parallèle de la Baie, et sous un méridien  
 qui ne diffère du sien que de quelques minutes,  
 on avoit eu 5 degrés 33 minutes trois quarts; et  
 le 12 suivant, dans une position à-peu-près  
 semblable, on eut 4 degrés 22 minutes un quart.  
*M. Wales* conclut, avec fondement, de la  
 comparaison des résultats des observations faites

---

<sup>1</sup> Voyez *Astron. Observ.*, &c. *By W. Wales*, page 376.

hors de la Baie, avec le résultat de celles qu'il avoit faites dans la Baie même, que le dernier étoit beaucoup trop foible. « Je ne sais, dit-il, à quelle cause cette différence en moins doit être attribuée, si ce n'est à ce que, gêné pour l'observation, par des palmiers qui offusquoient la poupe du Vaisseau, et me déroboient la vue du soleil, je fus obligé de porter l'instrument vers le côté de bâbord du bâtiment ».

Les observations faites, en 1791, par le capitaine *Marchand*, dans la Baie même, prouvent que le doute de *M. Wales* sur l'exactitude du résultat qu'il avoit obtenu des siennes, à la même place, étoit bien fondé : huit observations azimutales, faites le 18 Juin, ont donné par un milieu, 3 degrés 18 minutes et demie de déclinaison : huit autres, faites le jour suivant, donnent 3 degrés 9 minutes 3 quarts; et par un milieu entre les deux résultats moyens, on a 3 degrés 14 minutes 1 huitième, pour la déclinaison Nord-Est de l'aiguille, dans la Baie de *la Madre de Dios* <sup>1</sup>. Deux jours après, elle fut observée à la

1791.  
Juin.  
Des de  
MENDOÇA.

<sup>1</sup> On a cherché à la déterminer aussi par l'observation de l'Amplitude occase. On l'a trouvée, par cette voie, le 18, de 4° 15', et le 19, de 2° 49' : le milieu seroit de 3° 32'. Le résultat des Observations azimutales mérite, sans doute, la préférence; mais si l'on vouloit prendre un milieu entre toutes, on trouveroit 3° 23' de déclinaison Nord-Est.

1791. mer, à environ treize lieues de distance dans  
 Juin. l'Ouest-Nord-Ouest de la Baie, elle y fut trouvée  
 des de de 4 degrés 32 minutes.  
 MENDOÇA.

On voit que cette détermination hors de la Baie diffère bien peu du dernier résultat de M. *Wales* dans la même position; et l'on peut en conclure que, dans l'espace de dix-sept années, la déclinaison de l'aiguille n'a pas éprouvé une variation sensible dans ce parage. La dernière observation confirme également que le résultat de celles que M. *Wales* avoit faites dans la Baie, étoit trop foible, ainsi que cet Astronome l'avoit lui-même présumé.

APRÈS avoir considéré les îles qui composent le Groupe des *Mendoça*, sous des points de vue généraux, tels que pouvoient nous les offrir des Voyageurs qui n'ont pas pris terre; après nous être arrêtés avec eux à *Santa-Christina* dont j'ai décrit la Baie et ses environs, les habitations, la qualité du sol, les productions de la terre, les animaux qu'elle nourrit et ceux dont la mer entretient l'existence; il me reste à peindre les hommes qui habitent cette île, à les faire connoître sous les divers rapports qui doivent intéresser le Philosophe, et qu'une observation rapide a pu distinguer et saisir.

Les habitans de l'île *Santa-Christina* ne

paroissent point avoir dégénéré depuis la première visite qui leur fut faite en 1595, par les Européens. *Quiros*, dans un Mémoire qu'à son retour de l'Expédition de *Mendaña*, il présenta au Vice-roi du Pérou, assure que les îles *las Marquesas de Mendoza* sont habitées par des hommes d'un caractère si bon, qu'aucun des peuples que, jusqu'alors, on avoit découverts, ne leur peut être comparé<sup>1</sup>. Les Relations du Voyage de *Mendaña* ne sont entrées dans aucun détail particulier sur les Naturels de *Santa-Christina*; elles rapportent, en général, qu'ils parurent moins blancs que ceux de *la Madalena*, et que d'ailleurs ils ressemblent à ceux-ci, non-seulement par le physique, mais encore par le langage, par les armes, par les pirogues, &c. Le capitaine *Cook* et MM. *Forster* nous les ont représentés comme la plus belle race d'hommes qu'ils ayent vue sur toutes les îles du *Grand-Océan*: le capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet* assurent que les Navigateurs anglais ne les ont pas flattés, et ajoutent qu'ils surpassent toutes les autres Nations par les belles proportions de leur corps et la régularité de

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.

---

<sup>1</sup> Ce mémoire de *Quiros* se trouve dans l'Ouvrage de *Figueroa*, intitulé *Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoza*, &c. page 287, à la suite d'un autre Voyage de *Mendaña*, postérieur à celui où il découvrit *las Marquesas*.

1791.  
 Juin.  
 Iles de  
 MENDOÇA.

leurs traits. Si les Voyageurs n'ont pas exagéré l'admiration dont ils ont été saisis à la vue des Mendoçains ( et l'expression en est trop générale et trop uniforme pour qu'on puisse se refuser d'y croire ), on jugera avec eux que la Sculpture pourroit prendre ses modèles à *Santa-Christina* : elle y trouveroit *Hercule*, *Ancinôus* et *Ganimède*.

Tous sont grands, forts et extrêmement agiles. Leur taille est rarement au-dessous de cinq pieds quatre pouces ; et celle de cinq pieds huit pouces est commune. Ils ont la poitrine et les épaules larges, les cuisses pleines et musculeuses, la jambe bien faite, le pied développé par l'usage de marcher sans chaussure ; et sans avoir trop d'embonpoint, on n'en voit aucun de maigre : ils sont bruyans, et leur voix est forte et sonore. Le chirurgien *Roblet* dit qu'il n'a vu qu'un seul homme contrefait ; il avoit les jambes extrêmement grêles ; les pieds courbés et retournés en dedans. *G. Forster* n'en avoit rencontré aucun de mal conformé, aucun même qui ne fût bien proportionné<sup>1</sup>.

Leur couleur, suivant que l'a observé le capitaine *Chanal*, est un brun-clair, plus ou moins foncé : il en a remarqué dont la couleur se rapproche de celle des Indiens Malabares ; mais plusieurs

---

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*. Vol. II, p. 25.



différent à peine des Européens de la classe du peuple ; et seulement leur peau est un peu tannée. Leurs cheveux présentent les mêmes variétés que ceux de nos climats ; on en voit de blonds, de châains, de noirs, de longs, de frisés ; quelques-uns sont très-lisses ; d'autres très-rudes ; mais on n'en a point vu de rouges <sup>1</sup>, ni de laineux. Ils ont les traits réguliers, de beaux yeux, grands et noirs, et de belles dents. La plupart ont le nez aplati ; les nez aquilins ne sont cependant pas rares parmi eux : quelques-uns ont les lèvres un peu proéminentes : leur physionomie est franche et ouverte. Le même Observateur n'a pas aperçu de différences assez sensibles entre les divers Indivus, pour penser qu'il existe des Espèces originaires différentes ; il est plus porté à croire qu'ils sont tous d'une seule et même Race dont l'origine lui semble devoir être la même que celle de tous les Insulaires du *Grand-Océan*.

Le rapport du chirurgien *Roblet* diffère du premier sur quelques points. « La plupart, dit-il, ont le nez aquilin, et quelques-uns seulement écrasé : les cheveux des uns sont longs et lisses ; les autres les ont courts et frisés ; mais aucun n'a

---

<sup>1</sup> — La couleur de leurs cheveux, dit le capitaine *Cook*, varie comme parmi les Européens ; mais je n'en ai vu aucun de rouge [red] » ; *Mendana* en avoit vu de blonds à l'île de *la Madelena*, et en grand nombre. (*Ci-d. p.* page 97).

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

les lèvres grosses. Quoique la nourriture, le vêtement, les occupations, et le genre de vie de tous paroissent être les mêmes ; cependant la couleur de leur peau offre plusieurs nuances, dont les extrêmes sont le cuivre rouge ou un blanc jaunâtre, et le noir clair, ou cette couleur hasanée des Maures de la côte de *Barbarie* ». Ces différences physiques dans les Individus lui semblent indiquer des différences dans l'Espèce. Une seconde observation qui pourroit appuyer l'opinion de la diversité des Races, c'est que, pour désigner un même objet, ils ont plusieurs noms différens qui semblent ne pas appartenir à une même langue. Quand on connoît la douceur et le caractère hospitalier des Mendoçains, on n'a pas de peine à se persuader que, si une tempête, si des hasards de mer ont jeté des Étrangers sur leurs côtes, ils les auront accueillis avec amitié, et les auront incorporés dans la Nation primitive avec laquelle ils se trouvent aujourd'hui confondus.

Les Mendoçains sont, en général, absolument nus ; car on ne peut pas appeler vêtement un morceau d'étoffe dont l'écorce d'arbre fournit la matière, lequel, après avoir fait, comme une ceinture, un tour sur les reins, vient retomber par-devant entre les cuisses : le climat n'exige pas plus de vêtement ; et l'intention d'une draperie leur paroît suffire pour satisfaire la pudeur.

Mais si leur corps n'est pas vêtu, du moins ils ne négligent pas de l'orner de ces dessins connus sous le nom de *tatouage*. L'opération de *tatouer*<sup>1</sup> paroît appartenir à des *tatoueurs* en titre ; ils la font très-adroitement, en se servant d'un petit morceau d'écaille de tortue, semblable, pour la forme, à une portion de lame de scie présentant cinq ou six dents droites et aiguës, laquelle est enchâssée dans un morceau de bois de sept ou huit pouces de long<sup>2</sup>. Le tatoueur, après avoir enduit les dents de l'outil d'une peinture noire, qui ne paroît être autre chose que de la poussière de charbon délayée dans de l'eau, tient le manche d'une main, applique l'outil à la peau, et frappe dessus, à petits coups, avec une baguette de casuarina, jusqu'à ce que les pointes des dents aient pénétré jusqu'au vif : l'opération occasionne une légère inflammation et une enflure peu douloureuse, qui cependant ne cesse qu'après quelques jours. Par le moyen de ces piqûres, ils se dessinent, sur le visage et sur toutes les parties du corps, des figures indélébiles, dont les unes sont des cercles parfaitement tracés, d'autres des

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

<sup>1</sup> Observations de *Roblet*.

<sup>2</sup> L'instrument à tatouer peut être comparé, dans cet état, à un de ces outils de tour que l'on nomme *Peigne*, celui qui sert pour faire l'écrou d'une vis.

1791.  
 Juin.  
 Iles de  
 MENDOÇA.

portions de cercle, d'autres des lignes spirales, des figures carrées ou ovales, des échiquiers, d'autres enfin des lignes inclinées et croisées diversement, et des linéamens variés qui, sur de certaines parties, comme sur le front, représentent des espèces d'hiéroglyphes ou des caractères de l'écriture chinoise. Tous ces dessins sont distribués avec la plus grande régularité; ceux d'une joue, d'un bras, d'une jambe, correspondent exactement à ceux de l'autre: et cette bigarrure, toute extraordinaire qu'elle est, présente un ensemble qui n'est pas désagréable à l'œil, parce que la symétrie ne peut jamais manquer son effet<sup>1</sup>.

Les figures tracées sur le visage donnent à la

---

<sup>1</sup> On auroit tort de croire que le tatouage soit particulier aux Nations à demi-sauvages; on le voit pratiqué par les Européens policés: de tout temps, les matelots de la Méditerranée, Catalans, Français, Italiens, Maltais, ont connu cet usage, et le moyen de dessiner sur leur peau, des figures indélébiles de Crucifix, de Madone, &c. ou d'y écrire leur propre nom ou celui de leur maîtresse. Mais leur procédé diffère de celui des Insulaires du *Grand-Océan*. Le dessin se fait en piquant la peau, près à près, jusqu'au vif, avec une aiguille: la partie dessinée est, sur-le-champ, couverte de poudre à canon réduite en poudre impalpable; on y met le feu; et l'explosion, qui fait pénétrer dans la peau et de la fumée et des particules de poudre, y laisse incrusté le dessin qui s'y montre sous une couleur bleue que rien ne peut jamais effacer.

peau des hommes une teinte obscure et rembrunie ; mais le teint des femmes , dont le visage n'est point tatoué , celui des jeunes gens , qui n'ont que quelques piqûres , celui des enfans , qui n'en ont pas du tout , sont aussi blancs , au rapport du capitaine *Cook* , que celui de quelques Européens : et l'on a vu qu'à cet égard , l'observation des Français ne diffère pas de celle du Navigateur anglais. Le chirurgien *Roblet* a cru pouvoir conclure de ses observations particulières , que , chez les hommes , la quantité du tatouage , qui diffère sensiblement d'un individu à un autre , est en raison de l'âge , du courage , de la dignité ou de la naissance ( si l'on peut croire qu'ils connoissent des distinctions de ce dernier genre ) ; et que peut-être toutes ces considérations se réunissent et se combinent , pour déterminer le plus ou le moins de figures qui doivent être disséminées sur les différentes parties du corps. Le capitaine *Chanal* pense que le plus ou le moins de marques n'a de rapports qu'avec l'âge : les vieillards en sont tout couverts.

Ce dernier observateur regarde le tatouage comme l'ornement ou le correctif de la nudité. « Quelque ridicules , dit-il , que puissent paroître aux yeux d'un Européen , des hommes ainsi chamarrés ; j'ai trouvé que ces diverses figures imprimées sur la peau leur donnent un air de

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

spirales ,  
biquiers ,  
croisées  
i , sur de  
présentent  
ctères de  
distribués  
une joue ,  
xactement  
toute ex-  
emble qui  
a symétrie

ment à la

oit particulier  
tiqué par les  
de la Médi-  
ont connu  
r peau , des  
&c. ou d'y  
tresse. Mais  
and-Océan. L.  
jusqu'au vif,  
champ , cou-  
palpable ; on  
dans la peau  
aisse incrusté  
e que rien ne

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

fierté guerrière ; et il me semble que, s'ils ne se charroient pas également le visage, cette parure siérait assez bien à des hommes qui vont nus ».

Les femmes, à l'exception du visage, ne sont pas absolument exemptes du tatouage ; mais on seroit tenté de croire qu'elles n'en font usage que, comme nous avons vu en France, dans un temps dont le souvenir n'est pas encore effacé, les femmes les plus occupées de plaire, appliquer sur différentes parties de leur visage, des mouches dont la couleur contrastant avec la blancheur de leur teint, devoit nécessairement arrêter les regards ; et l'on veut être regardée : les Mendoçaines n'ont de marque de tatouage que sur le dessus de la main et sur celui du pied ; et chez elles, ces extrémités sont remarquables pour la délicatesse et l'agrément des formes. Quelques légères lignes transversales sont aussi tracées sur leurs lèvres ; et quelques-unes ont les bras parsemés de petites marques en forme d'étoiles.

On a vu que les Mendoçains ne portent, en général, aucun vêtement : une seule fois, le capitaine *Cook* eut, à terre, la visite d'un Chef en habit de cérémonie ; mais les Français n'ont pas eu cet honneur. Il étoit affublé d'un manteau d'écorce de Mûrier [ le *Morus papyrifera* ] ; un diadème ceignoit sa tête ; un grand hausse-col, fait en fraise, et garni de petits grains rouges, pendoit à

son  
en  
pas  
aux  
orn  
leur  
S  
leur  
mais  
des  
lieu  
tête  
porte  
mais  
natur  
semb  
espèc  
dans  
l'arrar  
vent,  
ou ép  
et lai  
sieurs  
entier

\* Co  
de cet  
de l'Or

son cou ; et de grandes plaques de bois , peintes en blanc , ornoient ses oreilles <sup>1</sup>. Mais il ne paroît pas que ces ornemens soient affectés exclusivement aux Chefs : tous les individus , indistinctement , ornent leur tête et leur corps , selon leur goût et leur fantaisie.

Suivant ce qu'a observé le chirurgien *Roblet* , leurs coiffures et leurs ornemens sont très-variés ; mais on n'a pas pu démêler si ces variétés ont des rapports avec la dignité ou l'âge , et tiennent lieu de distinctions. Les uns ont le sommet de la tête rasé , d'autres les tempes seulement ; les uns portent les cheveux lisses , les autres crépés ; mais aucun ne paroît les avoir dans leur longueur naturelle : l'usage le plus commun est de les rassembler sur les pariétaux , et d'en former deux espèces de cornes. Ceux qui portent leur barbe dans sa longueur , et c'est le plus grand nombre , l'arrangent de différentes manières : le plus souvent , ils la partagent en deux touffes ; ils rasent ou épilent la portion qui appartient au menton , et laissent croître le reste de chaque côté : plusieurs aussi la laissent croître par-tout dans son entier , et la séparent par mèches , dont ils forment

1791.

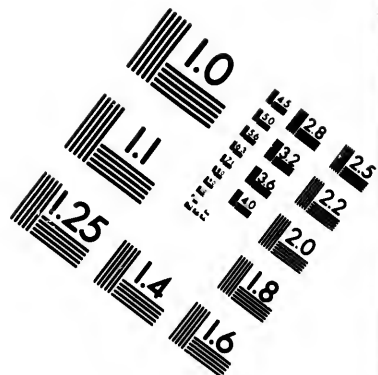
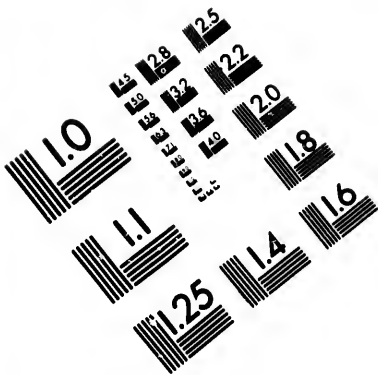
Jun.  
Des de  
MENDOÇA.

---

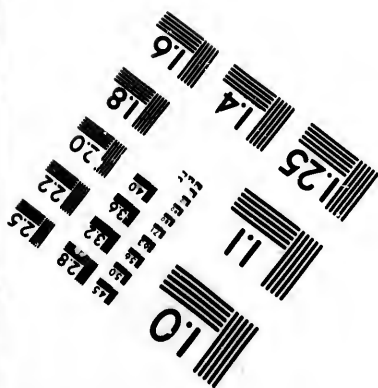
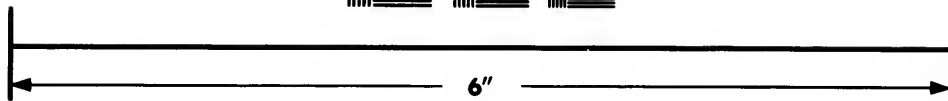
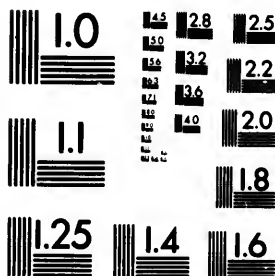
<sup>1</sup> *Cook* a donné la description détaillée et le dessin gravé de cet habillement. ( *Voyez son 2.<sup>d</sup> Voyage* , tom. I , p. 310 de l'Original. )







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5  
3.2 3.6 4.0

10  
57

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

des tresses, ou auxquelles ils attachent des dents de poissons, quelquefois des dents d'hommes, de petits morceaux d'os, des coquillages, et les grains de verre coloré qu'ils reçoivent des Européens : quelques-uns ne laissent croître que la partie du milieu ; d'autres enfin s'en débarrassent en totalité. Souvent ils ornent leur tête d'un diadème ou demi-cercle, surmonté de plumes de queue de coq, ou de celles du paille-en-queue ; et ces plumes, debout et flottantes, forment un beau panache ; d'autres fois ils portent une espèce de visière de casque, recouverte d'une étoffe blanche, sur laquelle sont tracées en noir diverses figures <sup>1</sup> : quelques-uns portent un diadème <sup>2</sup> ou bandeau en tresse, fait avec les fibres du brout de la noix de coco, auquel ils attachent deux ou trois grandes coquilles d'huître perlière, de figure ronde, et de cinq ou six pouces de diamètre : par-dessus la coquille, est une plaque ronde d'écaille de tortue, de quatre pouces ou quatre pouces et demi ; par-dessus celle-ci, une plaque de nacre d'un pouce trois quarts ou un pouce et demi ; et au milieu de

<sup>1</sup> Observations de *Roblet*.

<sup>2</sup> Un de ces diadèmes que j'ai sous les yeux est parfaitement conforme au dessin que *Cook* en a donné. ( *2.<sup>d</sup> Voyage*, Planche N.<sup>o</sup> XVII, Fig. 4. )

cette

cette dernière, une petite plaque d'écaïlle de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sous : les plaques d'écaïlle sont travaillées à jour, comme le cuilleron d'une cuiller à sucre, et les dessins laissent voir dans le fond le blanc de la nacre : toutes ces plaques concentriques, et de diamètres inégaux, forment ensemble une grande cocarde, rayée circulairement, nacre et écaïlle. Ce second diadème est quelquefois, comme le premier, surmonté d'un panache; mais communément il se porte sans plumes<sup>1</sup>.

Les parures du cou varient suivant leur caprice. Les uns ont un grand hausse-col, composé de petits morceaux d'un bois léger, enfilés et adhérens les uns aux autres par le moyen de quelque espèce de gomme ou gluten, sur lesquels sont collées, en grand nombre, de petites graines rouges marquées d'une tache noire à un des bouts<sup>2</sup>; d'autres, un chapelet composé de gousses

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

<sup>1</sup> Observations de Roblet.

<sup>2</sup> Il est probable que ces graines rouges sont les mêmes que celles que *George Forster* désigne par *fèves de couleur écarlate* [*scarlet-Beans*], qu'il dit être employées au même usage, et que le capitaine *Cook* appelle des *pois rouges* [*red Peas*] : ces graines, suivant *G. Forster*, sont celles de l'*Abrus precatorius* de *Linné*. (Voyez *G. Forster*, vol. II, page 16. — *Cook's 2.<sup>d</sup> Voyage*, vol. I, page 310.)

Au rapport de *Parkinson* (page 43 de son Journal) « les

1791. rouges, provenant d'un fruit qui a la forme de  
 Juin. l'Ananas, et dont le chirurgien *Roblet*, qui  
 Iles de l'indique, ne leur a jamais vu manger : quelques-  
 MENDOÇA. uns se contentent de porter, pendus à leur cou,  
 des morceaux polis d'os, de coquillage, de  
 corail blanc ou de pierre de diverses figures, et  
 la plupart imitant celle d'une grosse dent : on  
 pourroit prendre ce dernier ornement pour une  
 espèce d'amulette. Quoique tous généralement,

---

Taïtiens nomment cet arbre, ou peut-être sa graine, *Berdeebedeeco*  
 [prononcez en français, *Berdibâdio*] : les femmes font de ces  
 graines, des pendans d'oreilles, et les attachent aussi sur une  
 tresse qui sert de parure dans les cheveux ».

L'*Abrus precatorius* est un grand arbre ; c'est le *Panacoco*  
 de *Cayenne*, où il passe pour l'ébène noire : il croît aussi  
 dans les îles de l'*Amérique*. Son aubier n'est pas moins com-  
 pacte que le cœur, ou le bois proprement dit, dont on fait  
 des pilons si durs qu'ils émoussent, dit-on, le fer.

Chaque graine de cet arbre est comme un petit pois d'un  
 beau rouge, dont un des bouts est marqué d'une tache noire  
 comme l'ébène polie. Les Nègresses en font divers ornemens de  
 corps et des chapelets. Les Dames d'*Europe* n'ont point dédaigné  
 d'employer, dans leur parure, cette simple production d'un  
 végétal, connue en *France* sous le nom de *Graine d'Amérique* :  
 tous les jours on voit les graines modestes du *Panacoco*,  
 rassemblées en collier, en bracelets, en guirlande, se partager,  
 avec les productions brillantes de *Golconde* ou de *Ceylan*, aux-  
 quelles la rareté ajoute un si grand prix, l'avantage de servir  
 de lustre à la beauté : elles plaisent sur-tout à la jeunesse,  
 qui ne craint pas que l'opposition de leur rouge brillant  
 efface les roses qui lui appartiennent.

hommes et femmes, ayent les oreilles percées, on n'en a vu aucun porter habituellement des pendans : mais les trous, de trois ou quatre lignes de diamètre qu'ils y pratiquent, paroissent destinés à recevoir accidentellement les objets dont ils font le plus de cas. Ils comptent au rang de leurs ornemens les plus précieux tout ce qu'ils reçoivent des Étrangers et même tout ce qu'ils ont pu leur voler : tout se pend au cou, aux oreilles, à la ceinture. On a vu une jeune Mendoçaine se pavaner en portant, en manière de hausse-col, le plat-à-barbe de fer-blanc rouillé qu'elle avoit dérobé au Frater du *Solide* ; et un homme porter effrontément la bague volée du fusil du capitaine *Marchand* enfilée dans le trou de son oreille, et pendante à son côté. Ils parent aussi leur tête, leurs bras, leur ceinture, leurs genoux, leurs coudes-pieds, ainsi qu'un des bouts de leur massue et de leurs autres armes, de tresses ou de touffes de cheveux qui peuvent être ceux des ennemis qu'ils ont tués dans les combats, mais que, d'après la connoissance que l'on a de leur facilité à oublier les injures, on croiroit plutôt devoir être ceux de leurs parens ou de leurs amis morts. De quelque part que leur viennent ces cheveux, ils attachent un si grand prix aux ornemens qui en sont composés, qu'ils ne se décident à les céder qu'avec une extrême répugnance, et seulement pour obtenir celles de nos

1791.

Juin.

Des de  
MENDOÇA.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

bagatelles d'*Europe*, qui, pour le moment, excitent le plus vivement leur curiosité et leurs desirs : mais comme ces ornemens sont, en général, remplis de vermine, on est rarement tenté de mettre leur complaisance à l'épreuve, et d'exiger qu'en se détachant de ces objets de leurs plus tendres affections, ils fassent un sacrifice qui paroît tant coûter à leur sensibilité. Ils portent aussi pendues à la ceinture et sur les épaules, une, deux, et quelquefois trois têtes de mort ; mais ces reliques ne semblent pas être à leurs yeux aussi précieuses que les cheveux ; car d'eux-mêmes, sans qu'on le leur demandât, ils les offroient en échange de celles de nos marchandises qu'ils vouloient se procurer<sup>1</sup>.

On peut compter encore parmi leurs ornemens, de grands éventails, tressés avec les fibres de quelque écorce ou herbe grossière, que souvent ils blanchissent avec de la chaux, et dont ils font usage pour se donner de l'air ; et des parasols faits de larges feuilles de palmier, qu'ils ornent avec des plumes de différentes grandeurs et de diverses couleurs.

Les mêmes voyageurs qui ont admiré les belles proportions des hommes de *Santa - Christina*, s'accordent également sur la beauté des femmes.

---

<sup>1</sup> Les Anglais ne font aucune mention des têtes de mort.

Sans doute , les Marins , lorsqu'une longue absence les a séparés de la plus belle moitié du genre humain , sans pouvoir la leur faire oublier , sont tout disposés à trouver belles par excellence les premières femmes qui se présentent à leurs regards ; ils leurs voient des charmes qu'elles n'ont plus ; ils leur en prêtent qu'elles n'ont jamais eus :

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

La première Philis du hameau d'alentour

Est la Sultane favorite,

Et le miracle de l'Amour,

a dit notre poëte *Gresset* dans une convalescence ; et le Marin qui aborde à terre , après un long voyage , est toujours convalescent. Cependant , nous avons pour garant de la beauté vraiment remarquable des femmes des îles de *Mendoça* , une réunion de témoignages , qui ne peut pas n'être attribuée qu'à la disposition trop favorable des Observateurs. Les Espagnols qui ne prirent point terre à l'île de *la Madalena* , et ne communiquèrent qu'avec les Naturels qui montoient les pirogues , ne purent connoître les femmes de cette île ; mais ils parlent avec enthousiasme de celles de *Santa-Christina*. Écoutez *Quiros* et *Figueroa* que je traduis littéralement : « Elles ont , disent-ils l'un et l'autre , les traits les plus réguliers , la main belle , les formes agréables , la taille élégante ; et plusieurs d'entre elles surpassent en perfection les plus



1791.  
Juin.  
Des de  
MENDOÇA.

*belles femmes de la capitale du Pérou* ». Les Anglais n'ont point été à portée de connoître les femmes qui habitent la Baie même de *la Madre de Dios* : on ignore quel motif a pu porter celles-ci à se soustraire à la vue des Étrangers ; mais on ne soupçonnera pas que ce fût par réserve ou par modestie. Le lendemain de leur arrivée, ils n'en virent qu'une seule, mêlée dans un groupe d'hommes : elle paroissoit âgée ; et *G. Forster*<sup>2</sup>, qui l'examina, assure qu'on ne l'eût pas distinguée d'une Taïtienne : le jour suivant, il en aperçut une autre<sup>3</sup> : elle sortoit d'une maison, et, à sa vue, elle gagna en hâte une colline ; elle étoit jeune, et ses traits lui parurent agréables ; mais il n'en put juger que de loin, parce qu'elle eut toujours soin de mettre entre elle et lui, une distance de trente verges. Les Français ont dû trouver que, depuis le Voyage des Anglais, les femmes de *la Madre de Dios* s'étoient beaucoup apprivoisées. *Reinold Forster* fut plus favorisé que son fils ! il eut occasion d'observer un assez grand nombre de femmes dans la tournée qu'il fit avec

---

<sup>1</sup> *Eccediendo muchas en perfeccion a las mas hermosas de Lima, Figueroa, page 245. ( N. B. Les nombres 245 - 246 - 247 - 248 sont répétés aux pages par erreur : c'est le second 245. )*

<sup>2</sup> *G. Forster's Voyage, Vol. II, page 20.*

<sup>3</sup> *Ibid. page 25.*

le capitaine *Cook* à une de ces Baies, situées dans le Sud de celle de *la Madre de Dios*, que le capitaine *Marchand* a aussi visitées. La stature des femmes, dit-il<sup>1</sup>, est inférieure à celle des hommes; mais elles sont bien proportionnées; on n'en voit aucune qu'on puisse dire être petite; leur physiologie est douce; leurs traits offrent un bel ensemble, et tout leur corps, une symétrie parfaite: leurs pieds, leurs mains, toutes leurs extrémités, se font sur-tout remarquer par leur délicatesse. *M. Forster* le fils ajoute à cette description, que les traits de quelques-unes rappellent ce contour agréable qui charme dans les Taïtiennes d'un rang distingué<sup>2</sup>. La plus belle de celles qui se sont offertes aux Anglais, fut dessinée par *M. Hodges*; son portrait, qui est donné comme très-ressemblant, se trouve gravé dans le premier volume du second Voyage de *Cook*<sup>3</sup>. Si, en effet, ce portrait est celui de la plus belle des Mendoçaines; il est permis de douter qu'un peintre fût tenté d'en emprunter un seul trait pour le donner à sa *Vénus*. Une tête lourde, une face carrée dont le front occupe la moitié de la hauteur, des sourcils épais, un nez épaté, une bouche grande et des lèvres

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

Anglais  
femmes  
*Dios*:  
ci à se  
on ne  
ou par  
ils n'en  
groupe  
*Forster*<sup>2</sup>,  
distinguée  
aperçut  
et, à sa  
elle étoit  
; mais il  
'elle eut  
lui, une  
s ont dû  
Anglais, les  
beaucoup  
orisé que  
sez grand  
il fit avec

osas de Lima.  
46 - 247 - 248  
nd 245.)

<sup>1</sup> *R. Forster's Observations, &c.* page 233.

<sup>2</sup> *G. Forster's Voyage.* Vol. II, page 30.

<sup>3</sup> *Cook's 2.<sup>d</sup> Voyage.* Vol. I, page 311.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

épaisses, des joues tombantes, de fortes et larges épaules, et d'énormes mamelles : telle est la beauté que le dessin anglais propose à notre admiration. Le portrait que le capitaine *Chanal* a tracé des femmes de la *Madre de Dios*, ne ressemble nullement à cette caricature ; mais nous y retrouvons les femmes qu'ont vues *Mendaña* et *Quiros*, celles qu'en dépit de l'orgueil national, ils sont forcés de placer au-dessus des plus belles de *Lima*, celles dont les Voyageurs de la *Résolution* se sont plus eux-mêmes à nous tracer le portrait dans leurs Relations. Figurez-vous des femmes aussi jolies et mieux faites que les Européennes ; de beaux yeux, un regard qui annonce la douceur et appelle le plaisir, tous les traits d'une régularité parfaite : représentez-vous la beauté de la nature, que l'art n'a point gâtée en voulant y ajouter : aux charmes de la figure, à l'aisance de la taille, à l'agrément des contours, à l'élégance des formes, joignez une peau douce, plus blanche que celle des hommes, parce que, tout occupées de plaire, elles prennent plus de soin pour la conserver ; de belles dents, une jolie main, et un pied qui, n'ayant jamais été comprimé par une chaussure, n'est point déformé, et cependant n'est pas grand : vous aurez vu la Mendoçaine des Français.

Les femmes, quoique portant en apparence plus de vêtemens que les hommes, ne sont guère plus

vêtues. Une pièce d'étoffe d'écorce de mûrier, tournée autour de leurs reins, et destinée à descendre, en forme de tonnelet ou de jupon, jusqu'au dessous du genou, rarement descend aussi bas : une autre étoffe, jetée négligemment sur leurs épaules, assez longue pour tomber jusqu'aux talons, et qui devoit couvrir leur sein que rarement elle dérobe à la vue, enveloppe tout le corps de manière que, suivant l'expression des peintres prise dans le sens littéral, la draperie n'empêche pas de voir le nu. Mais ces vêtemens leur servent peu : espèce d'animal amphibie, elles passent dans l'eau une grande partie de leurs journées, et y paroissent aussi à leur aise que si elles étoient couchées sur un lit de gazon, ou jouoient sur un lit de plumes. Leur tête n'est point chargée de vains ornemens ; elles laissent flotter au gré des vents leur belle chevelure : seulement, quand elles sont exposées à l'air, une large feuille de palmier leur tient lieu de parasol et garantit leur teint de la trop grande ardeur du soleil : quelquefois, et sur-tout quand elles sortent de l'eau, elles s'enveloppent la tête dans un coin de l'étoffe qui est censée les couvrir. A l'arrivée des Français, elles portoient des colliers composés de graines noires, entremêlées de petits coquillages ; mais bientôt elles y substituèrent nos grains de verre qu'elles aiment passionnément. Quoique leurs oreilles soient percées comme celles

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

des hommes, on en voit très-peu qui ayent des pendans ; mais elles y suspendent toutes les baguettes d'Europe qui en sont susceptibles. Le chirurgien *Roblet* dit qu'il ignore si la dépilation est un usage général parmi elles, et si toutes les parties du corps y sont également soumises ; mais on est assuré que, dans les parties que la nature a voilées à dessein, elles ne respectent pas son ouvrage.

Si les femmes de cette contrée ont reçu en partage la beauté et les grâces, elles ont aussi la coquetterie qui sait faire valoir ces avantages : le sourire, le jeu des yeux, tout ce petit manège qui paroît leur être familier et habituel, annonce de l'esprit et de la finesse. La préférence flatte leur amour-propre : le refus excite leur dépit. Elles ne paroissent cependant pas susceptibles de jalousie les unes à l'égard des autres : le chirurgien *Roblet* dit qu'il en a vu qui, après avoir été rebutées par des hommes, alloient gaiement se réunir et faire amitié à celles de leurs compagnes qui avoient obtenu la préférence. On ne sauroit démêler à quelle autre cause, qu'à un libertinage effréné, il faut attribuer cette dégoûtante facilité avec laquelle elles se prostituent à des Étrangers qu'elles n'ont jamais vus, qu'elles ne reverront jamais, et à qui toutes, à l'envi, s'empressent de faire des avances et des provocations. On est

porté d'abord à croire que l'intérêt est leur mobile, et que le désir immodéré d'obtenir les objets nouveaux auxquels elles attachent un si grand prix, tels que des rubans, des couteaux, des miroirs, des grains de verre, l'emporte chez elles sur la pudeur, sur cette timidité intéressante qui semble naturelle à leur sexe, et qui, à nos yeux, embellit la beauté : mais on abandonne cette idée, lorsqu'on voit que souvent elles donnent leurs faveurs et ne les vendent pas ; quelquefois même, s'il y a eu un marché de conclu, et que le prix leur en soit refusé quand elles en ont rempli les conditions, elles n'en témoignent ni chagrin ni humeur ; on croiroit qu'elles ne regardent ce refus que comme une omission de forme qui ne change rien au fond. Au milieu de cet abandon, de cette dissolution de mœurs, qui les livre à tous les hommes indifféremment, elles conservent une apparence de pudeur et de décence, comme un hommage involontaire que le vice rend à la vertu : quand elles venoient de terre au Vaisseau, à la nage, dépouillées de leurs vêtemens, elles gardoient toujours une ceinture étroite d'où pendoient de longues feuilles de bananier, et elles paroisoient très-occupées de ne pas se laisser voir tout entières ; mais ces feuilles, sans cesse dérangées par les mouvemens de leur corps, ne cachoient pas mieux que les deux mains de la *Vénus pudique*, ce qu'elles

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

1791. vouloient dérober à la vue : et l'on peut croire  
 Juin. que leur intention n'étoit pas que leurs efforts  
 des de pour se cacher eussent un succès complet<sup>1</sup>.  
 MENDOÇA.

D'après ce qu'il a été possible de connoître de la vie privée et domestique, et des mœurs des Naturels de l'île de *Santa-Christina*, on hésiteroit à croire qu'ils connoissent l'union conjugale : du moins est-on certain que les hommes ne connoissent pas plus la jalousie, que les femmes la fidélité. Chaque femme semble être la femme de tous les hommes; chaque homme, le mari de toutes les femmes; chacun fait

---

<sup>1</sup> Il n'est pas possible d'imaginer à quel point la dissolution des mœurs est portée dans l'île de *Santa-Christina*. Ma plume se refuse à tracer des détails qui seroient trop révoltans, même à travers la gaze dont on chercheroit à les envelopper : ce seroit peut-être trop de les indiquer, s'il n'étoit utile de faire quelquefois rougir les hommes des turpitudes de l'espèce humaine. Le Chirurgien *Roblet* dit que souvent on a présenté aux Français des filles qui ne paroissent pas avoir plus de huit ans : et elles n'étoient pas neuves ! Souvent on a vu des hommes et des femmes se livrer publiquement, et aux grands applaudissemens des nombreux spectateurs des deux sexes, à des actes auxquels les brutes seules, et parmi elles quelques-unes seulement, se livrent sans mystère. On m'a dit aussi, et je ne le veux pas croire, qu'on a vu quatre vieilles femmes prêter leur infame ministère pour tenir de force, et malgré ses cris, une malheureuse victime qui à peine atteignoit un lustre et demi; tandis qu'un homme dénaturé..... et cet homme est, à notre honte, de l'espèce de ceux que nous appelons *civilisés*.

au  
 in  
 ren  
 va  
 [ u  
 le  
 pla  
 que  
 dan  
 pèle  
 mur  
 est  
 que  
 fois  
 ven  
 s'est  
 mép  
 aussi  
 d'un  
 plus  
 ait c  
 hont  
 veno  
 femm

<sup>1</sup> Fr  
<sup>2</sup> O  
 mis en

aux étrangers l'offre et les honneurs de chacune indifféremment et indistinctement. *Mendaña* avoit remarqué que chaque case ou habitation étoit, suivant l'expression de *Figuroa*, une communauté [*una comunidad*]<sup>1</sup>; et les Espagnols jugèrent, par le nombre des nattes qu'ils virent étendues sur le plancher, et qui marquoient les places pour dormir, que chaque maison commune devoit contenir, pendant la nuit un grand nombre d'individus couchés pêle-mêle : de la communauté du lit à la communauté des femmes, la différence dans la nuance est si peu sensible, qu'il est permis de craindre que, dans l'obscurité, les deux teintes quelquefois ne viennent à se confondre<sup>2</sup>. Mais trop souvent les apparences trompent l'observateur qui s'est le plus prémuni contre l'illusion et les méprises : attendons, pour prononcer sur un fait aussi caractéristique que celui-ci dans les mœurs d'une nation qu'on cherche à deviner, qu'une plus longue fréquentation de la part des Européens ait confirmé ou ait dissipé nos doutes. Si, à la honte de l'humanité, de nouvelles observations venoient jamais à prouver que la communauté des femmes, sans distinction d'âge ni de parenté, est

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

<sup>1</sup> *Figuroa*, page 245.

<sup>2</sup> On se rappelle malgré soi le conte du *Borceau* de *Bocace*, mis en vers par notre naïf *la Fontaine*.



1791.<sup>o</sup> une institution consacrée chez les Naturels de  
 Juin.<sup>o</sup> l'île de *Santa-Christina* ; on ressentiroit une peine  
 Iles de extrême à se voir obligé de ravalier au niveau de  
 MENDOÇA. la Brute un Peuple qui , d'ailleurs , a des formes  
 si humaines <sup>1</sup>.

Quant à l'usage d'offrir ses filles , ses femmes peut-être , aux Étrangers , usage si contraire aux principes reçus parmi les hommes d'*Europe* réunis en société ; s'il ne peut trouver d'excuse , du moins il a des exemples , et même chez les peuples de l'antiquité dont on a le plus vanté les institutions sociales : il peut tenir à des préjugés , peut-être à une idée religieuse , à un principe exagéré d'hospitalité ; il pourroit être regardé comme un hommage , comme un gage d'amitié et de paix , offert à des êtres dont tout annonce la supériorité , et qu'on veut engager à se regarder comme incorporés dans la nation et faisant partie de la grande famille. Et cet usage , tout révoltant qu'il est , doit-il nous le paroître davantage que cette loi religieuse d'un grand peuple des temps anciens , à laquelle nous voudrions refuser notre croyance , tant elle outrage indignement la moitié du genre humain ,

---

<sup>1</sup> J'aime à faire céder en partie nos doutes à l'assurance que le chirurgien *Roblet* croit pouvoir nous donner , que l'union intime des sexes entre parens , est rigoureusement défendue : mais il ne peut assigner à quel degré la parenté s'arrête.

et c  
 avan  
 l'aff  
 la b  
 L  
 ne f  
 com  
 et l'  
 quel  
 aperç  
 de D  
 qu'un  
 appro  
 peut-  
 ou el  
 Cette  
 les A  
 l'effet  
 hasard  
 petite  
 degré  
 la côt  
 la pop

<sup>1</sup> Loi

et qui imposoit à la vierge innocente et timide, avant de passer dans les bras d'un époux aimé, l'affreuse obligation d'abandonner ses prémices à la brutalité d'un étranger ou d'un prêtre <sup>1</sup>.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

Les Relations données par *Quiros* et par *Figueroa* ne font pas mention que les Espagnols ayent eu commerce avec les femmes de *Santa-Christina*; et l'on a vu que les Anglais, qui en connurent quelques-unes dans les Baies du Sud, n'avoient aperçu, le premier jour, dans celle de *la Madre de Dios*, qu'une femme âgée; et, le second, qu'une jeune femme qui s'étoit enfuie à leur approche. Les Français y en ont vu beaucoup, peut-être beaucoup trop, et elles ne fuyoient pas, ou elles fuyoient comme la *Galathée* de *Virgile* <sup>2</sup>. Cette différence dans l'accueil que reçurent ici les Anglais et les Français, et qui, sans doute, est l'effet du hasard et des circonstances, un même hasard l'a fait rencontrer à l'île de *Pâques*, cette petite île solitaire, située vers le vingt-septième degré de latitude australe, à sept cents lieues de la côte du *Pérou*. MM. *Forster*, qui font monter la population de cette île, en hommes, à neuf cents

<sup>1</sup> Loi des Babyloniens.

<sup>2</sup> *Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.*

S'enfuit vers la saussaie, et s'y cache à demi.

1791.  
Juin.  
Des de  
MENDOÇA.

individus<sup>1</sup>, observent, comme une particularité des plus remarquables, que le nombre des femmes qu'ils ont pu apercevoir, tant sur le rivage, que dans les diverses parties que leurs excursions de Botanique les ont mis à portée de bien connoître, ne s'élève pas, en totalité, à trente; ils ajoutent que les gens de l'Équipage, en traversant l'île, d'un bout à l'autre dans les deux sens, s'y sont éparpillés pour la fureter; et qu'il n'y a aucune probabilité que, si les femmes se fussent cachées dans quelque retraite, cette retraite eût pu échapper aux recherches ardenes des matelots qui, comme on le sait, sont d'excellens furets; et ils concluent, de cette disette apparente de femmes, que, dans peu de temps, la race d'hommes qui peuple l'île de *Pâques*, doit s'éteindre et disparaître de dessus la Terre<sup>2</sup>. Mais lorsque, douze ans après, *la Pérouse* aborde à cette même île, il y trouve le nombre des femmes en proportion avec celui des hommes; toutes, d'une figure et d'une taille agréables, sembloient regarder l'offre de leurs faveurs comme le premier devoir de l'hospitalité; et l'on peut dire que, s'il étoit vrai que l'île de *Pâques* fût menacée de la dépopulation, les Français ont beaucoup fait pour la préserver de cette calamité.

<sup>1</sup> *Reinold Forster's Observ.* page 235.

<sup>2</sup> *George Forster's Voyage.* Vol. I, page 595.

Quoique

Quoique quelques hommes de l'Équipage de *la Résolution* eussent communiqué, en 1774, avec des femmes d'une de Baies situées dans le Sud de celle de *la Madre de Dios*, il n'a pas paru, en 1791, qu'ils y aient laissé des traces de leur passage: le chirurgien *Roblet* ne dit pas que cette funeste maladie, répandue aujourd'hui sur toute la surface du Globe, et qui attaque le genre humain dans sa source, ait infecté les habitans des deux îles avec lesquels les Européens ont communiqué; du moins les symptômes ne se manifestent pas de manière à les reconnoître. Il s'en manifesta, à la vérité, dans quelques individus de l'Équipage du *Solide*, après que le Vaisseau eut quitté l'île de *Santa - Christina*; mais ce ne seroit pas encore une preuve que l'île fût infectée; et il ne seroit pas étonnant que les excès que ces individus peuvent avoir commis, joints à l'influence de la zone torride, eussent développé le germe d'une maladie qu'ils pouvoient porter avec eux, ou eussent donné lieu à quelque incommodité mal guérie, de se montrer sous une nouvelle forme. Faisons des vœux pour que les voyageurs qui pourront, dans la suite, aborder à ces îles, n'aient pas à reprocher aux Français, une violation de l'hospitalité, qu'à l'égard des peuples nouvellement découverts, plusieurs nations maritimes, avec

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.

1791. plus ou moins de raison, se sont mutuellement  
 Juin. reprochée.  
 Iles de  
 MENDOÇA.

LE capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet* rapportent comme constant et commun à tous les Naturels mâles de cette île, un usage dont les Voyageurs espagnols et anglais n'ont pas fait mention, et qu'on sait être pareillement pratiqué par les peuplades des îles de la *Nouvelle-Zélande*, celui de faire à l'extrémité d'une certaine partie de leur corps, une ligature qui prouve qu'ils ne sont pas soumis à la circoncision. S'ils n'ont pas pour objet de préserver de la piquûre des insectes, la partie la plus sensible de l'Animal, et de la mettre, par l'enveloppe que lui forme cette ligature, à l'abri de toute atteinte, on pourroit croire, d'après la connoissance que l'on a acquise de l'excessive dépravation de leurs mœurs, que cet usage n'est chez eux qu'un raffinement de volupté, qui n'a d'autre but que de conserver à la partie toujours couverte, la plus grande irritabilité, quand elle cesse de l'être.

Le capitaine *Cook* nous a peint les Naturels de *Santa-Christina* comme le peuple le plus mal-propre qu'il ait rencontré dans le cours de ses longues navigations : il en a vu, dit-il<sup>a</sup>, mêler ensemble,

---

<sup>a</sup> *Cook's 2.<sup>d</sup> Voyage*, Vol. I, page 310.

dans un vase plein d'ordures , avec des mains qui n'étoient pas lavées , les fruits et les racines qui devoient leur servir d'alimens ; manger dans la même auge , en communauté avec leurs pourceaux ; et partager avec l'animal immonde , ce mets dégoûtant , à la vue duquel l'estomac doit se soulever , et que des chiens affamés rebuteroient : il termine , à la vérité , ce reproche par un correctif ; il observe que les actions de quelques individus ne suffisent pas pour décider que c'est l'usage de toute une nation. Le capitaine *Chanal* est bien loin de confirmer le reproche de saleté que le capitaine *Cook* a fait à ces Insulaires ; il dit , au contraire , que , plusieurs fois , ayant assisté à leurs repas , pour lesquels , hommes , femmes et enfans de la même case se rassemblent deux fois le jour , à midi , et avant la nuit close , il a été surpris de la grande propreté qui y règne , et qui se fait remarquer dans toute l'habitation ; et il ajoute qu'il a vu les habitans de *la Madre de Dios* faire le plus fréquent usage de l'eau pour se laver. Les observations du chirurgien *Roblet* viennent à l'appui de ce témoignage : il dit qu'hommes et femmes passent les journées entières dans l'eau ; et il fait remarquer en même temps , qu'ils n'en sont ni fatigués ni incommodés. Mais ce qui confirme encore qu'ils font un usage habituel de l'eau pour entretenir la propreté de leur corps , c'est qu'aucun voyageur

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

1791.  
 Juin.  
 Îles de  
 MENDOÇA.

n'a remarqué qu'ils fussent sujets à des maladies cutanées, des bubes, des ulcères, &c. et l'on sait qu'elles sont communes dans les climats brûlans de la zone torride, lorsque, soit par la rareté de l'eau, soit par indolence, les hommes qui les habitent ne sont pas soigneux de désobstruer les pores de leur peau, que bouche insensiblement une transpiration continue et visqueuse, si elle n'est incessamment emportée par des bains et des ablutions. *George Forster* observe, à l'avantage des Naturels de *Santa-Christina*, qu'ils sont plus propres que ceux de *Tâiti* dont le capitaine *Cook* vante la propreté : « Aux îles de *la Société*, dit-il, les excréments humains qu'on rencontre à chaque pas, blessent à-la-fois la vue et l'odorat; au lieu que les *Mendoçains*, disputant de propreté avec les chats, ont grand soin de dérober les leurs à tous les yeux et les enfouissent profondément dans la terre<sup>1</sup> ».

Les Naturels de *Santa-Christina* emploient concurremment dans leur nourriture, les viandes, le poisson, les fruits et les légumes; mais leur régime est plus végétal qu'animal. Ils font cuire le cochon et les poules dans des fours creusés en terre, et chauffés avec des pierres, à la manière de tous les Insulaires du *Grand-Océan*<sup>2</sup>;

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*. Vol. II, page 28.

<sup>2</sup> *Cook's Voyage*. Vol. I, page 22.

quelquefois aussi dans des vases de bois, où l'eau est mise en ébullition, par le moyen de pierres ardentes, qu'ils y plongent à plusieurs reprises. Le fruit à pain est cuit à feu nu : ils en font aussi une espèce de pâte qui a un goût agréable<sup>1</sup>. La noix de Coco, la Banane, le Gingembre, l'Igname, et un légume dont la saveur approche de celle de notre Scorsonère, et qui se cueille sur une plante parasite, font aussi partie de leur régime alimentaire<sup>2</sup>. Assez communément ils mangent cru le poisson, quelquefois même le cochon<sup>3</sup>. Cet usage, au premier aspect, dégoûte un Européen; mais il oublie que lui-même il mange crus, les oursins, les huîtres, les moules, &c. : celui qui n'en auroit jamais vu manger, ne commenceroit-il pas aussi par éprouver du dégoût? Les Mendoçains n'en éprouvoient aucun à manger des mets apprêtés à notre manière; ils s'accommodoient très-bien de la cuisine française.

Ils savent tirer de la noix de Coco une huile qui probablement est employée pour l'assaisonnement de leurs mets, et dont l'usage principal est de s'en frotter tout le corps : les femmes surtout en font une grande consommation pour

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.<sup>1</sup> Observations de *Roblet*.<sup>2</sup> *Ibid.*<sup>3</sup> *Ibid.*



1791.

Juin.

Des de  
MENDOZA.

entretenir le luisant et la beauté de leur chevelure<sup>1</sup>.

Leur boisson ordinaire est l'eau pure , et , sans doute aussi , le lait de la noix de Coco ; mais ce qu'on aura peine à croire , ils boivent , dit le chirurgien *Roblet* , de l'eau de mer sans répugnance , et , peut-être , sans en être incommodés.

<sup>1</sup> L'usage de se frotter d'huile tout le corps est commun à plusieurs des peuples qui habitent la zone torride. Ceux de la *Guinée* emploient pour cette onction , l'huile du *Palmier Ouara* , qu'ils tirent du *Cairo* [ le brout de la noix de cet arbre ] , après l'avoir fait macérer , et qui sert pour l'apprêt des alimens , pour brûler , et pour l'usage médicinal. Cette huile est apportée en France sous le nom d'*Huile de Palmier* ou *Huile de Palme*. On pourroit croire que l'instinct ou l'expérience a indiqué aux habitans des *Mendoça* , comme à ceux de la côte d'*Afrique* , que l'emploi de l'huile sur la peau est utile et salutaire pour des hommes qui , d'une part , ont des transpirations très-abondantes , et de l'autre , passent beaucoup de temps dans l'eau de la mer. On est persuadé en *Guinée* , que les onctions préservent d'une maladie cutanée , d'une espèce de gale , qui se manifeste par des boutons blancs et pointus , aussi petits que la pointe d'une épingle , et à laquelle les Nègres sont très-sujets. Peut-être aussi une sorte de coquetterie , dont un habitant de l'*Afrique* n'est pas exempt , a-t-elle conseillé cet emploi de l'huile sur la peau ; car il est certain qu'un Nègre bien frotté d'huile , est d'un plus beau noir , et , par conséquent , plus beau dans son espèce , que lorsque la poussière , fixée par la transpiration sur son épiderme , ternit son noir luisant d'ébène. Noir ou blanc , homme ou femme , chacun est jaloux de faire valoir les dons qu'il a reçus de la Nature.

Quelques-uns , continue-t-il , ont essayé de boire du vin de *France* , et n'ont pas paru y prendre goût ; mais ceux à qui l'on a offert de l'eau-de-vie , en ont bu avec plaisir , d'où l'on peut conjecturer qu'ils font usage de quelque liqueur fermentée.

*G. Forster* croit que , puisqu'ils possèdent la racine de poivre , dont ils présentent la plante aux Étrangers , en signe de paix , ils en tirent aussi un breuvage enivrant , tel que l'*Ava* des Taïtiens <sup>1</sup>. Le capitaine *Chanal* présume que c'est de la racine de Gingembre , plutôt que de celle de Poivre , qu'ils font usage pour se procurer une liqueur forte ; et son opinion paroît fondée : lorsqu'à bord du *Solide* on leur donnoit de l'eau-de-vie , ils appliquoient à cette boisson , le nom qu'ils donnent à la plante de Gingembre. Mais on doit dire à leur honneur que , s'ils font usage de quelque breuvage capable de faire perdre la raison , ils en usent avec la plus grande sobriété ; car on n'a jamais vu aucun individu qui ait donné le plus léger signe d'ivresse. Pourrions-nous en dire autant d'aucun des Peuples policés qui possèdent les Vignes , ou de ceux qui , n'en ayant pas , savent si bien y suppléer ?

Les Anglais ne parlent point d'un acte de civilité , pratiqué par les habitans de la *Madre*

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*. Vol. II, page 28.

1791. de *Dios*, dont le capitaine *Chanal* a cru devoir  
 Juin. faire une mention particulière; c'est celui d'offrir  
 Iles de à son ami, le morceau qu'on a mâché, afin qu'il  
 MENDOÇA. n'ait plus que la peine d'avalier : on juge bien  
 que, quelque sensibles que fussent les Français  
 à cette marque distinguée de bienveillance et  
 d'amitié de la part de leurs *Tayos*, ils étoient  
 trop discrets pour abuser à ce point de leur excès  
 de complaisance.

QUOIQUE les Mendoçains, à plusieurs égards, ressemblent aux Taïtiens; quoiqu'on puisse supposer que leur origine est commune, l'industrie des premiers est cependant moins avancée que celle des seconds : il suffit, pour n'en pas douter, de se rappeler ce que les Voyageurs, anglais et français, nous ont rapporté des arts utiles et agréables connus et cultivés à *Taïti*, et de le comparer avec ce que l'on a pu connoître de ceux de *Santa-Christina*.

On trouvera que l'architecture navale des Mendoçains est encore dans l'enfance, si l'on veut mettre leurs frêles embarcations à côté de ces belles pirogues de guerre dont les Taïtiens forment leur grande armée navale, qu'on prendroit pour celle de la Grèce sous les ordres d'*Agamemnon*, lorsqu'ils rassemblent leurs forces pour venger une insulte, ou soumettre quelque

île à l'espèce de suprématie que *Taïti* semble affecter sur l'Archipel qui en est voisin. Les pirogues des *Mendoçains*, suivant la description qu'en donne le chirurgien *Roblet*, sont composées de trois pièces assez grossièrement travaillées, mal cousues ensemble, et faisant eau de toutes parts : elles ont de vingt à trente pieds de long, sur un pied ou dix-huit pouces de largeur : leur avant se termine par une pièce saillante qui imite très-imparfaitement la tête aplatie d'un poisson, ou mieux la mâchoire inférieure d'un brochet ; l'arrière est formé par deux planches de quatre pouces de hauteur, posées de champ et se relevant sous la figure d'une *S* allongée et couchée. Quelquefois on accouple ces pirogues ; mais, le plus souvent, on se contente d'y adapter un balancier composé de deux bambous saillant latéralement et liés à leurs extrémités du dehors par une branche d'un bois léger qui forme le grand côté du cadre. Ces embarcations portent de trois à sept hommes, et de dix à quinze quand ce sont des pirogues doubles ; les unes et les autres sont mues à l'aide de pagaies assez bien travaillées. Si une pirogue chavire, accident qui n'est pas rare, les hommes qui la montoient se jettent à l'eau, la relèvent, la vident et y remontent tranquillement. Le dessin de ces pirogues, tel qu'on le voit dans le premier volume du second Voyage de *Cook* (page 307 de l'*Original*),

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

en donneroit une idée moins désavantageuse que celle qui doit nous en rester d'après la description du Chirurgien *Roblet* <sup>1</sup>. Il paroît que le capitaine *Chanal* en a jugé plus favorablement ; il dit, en général, que la construction de leurs cases et de leurs pirogues suppose beaucoup d'industrie et de patience.

Les Voyageurs sont plus d'accord sur la fabrication des armes qui sont travaillées avec soin et avec goût <sup>2</sup>. Elles consistent en lances de neuf à onze pieds de long, en une espèce de sabre dont la forme approche de celle de la pale d'un aviron, en piques ou javelots, et en massues dont une des

---

<sup>1</sup> Le capitaine *Cook* en fait la description suivante ( *2.<sup>e</sup> Voyage*, vol. I, page 311 de l'Original ) : « Ils emploient dans la fabrication de leurs pirogues, le bois et l'écorce d'un arbre dont le bois mou est très-propre à cet usage, et qui croît près de la mer en grande abondance. Leur longueur est de 16 à 20 pieds (anglais), et leur largeur d'environ 15 pouces. Deux pièces solides forment l'avant et l'arrière ; l'arrière est un peu relevé et figure une ligne courbe et irrégulière, qui se termine par une pointe : l'avant se projette horizontalement, et il est taillé et sculpté de manière à présenter très-grossièrement l'apparence d'une face humaine. Ces pirogues sont mues par des pagaies, et quelquefois on y adapte une natte, disposée en voile latine ».

<sup>2</sup> Le capitaine *Cook* dit que leurs massues et leurs lances sont mieux faites que celles des Taïtiens. ( Vol. I, page 311 : )

extrémités est communément terminée par un gros nœud ; et la plupart de ces armes dont le bois de casuarina leur fournit la matière , sont ornées de diverses sculptures. Les Mendoçains font aussi usage de la fronde ; ils ne se montrent pas fort adroits pour frapper à un but ; mais ils lancent les pierres à une très-grande distance : cette arme seroit très - dangereuse dans leurs mains , si la force suppléoit à l'adresse. On n'a vu chez eux ni arc ni flèches ; il ne paroît pas qu'ils en connoissent l'usage.

Le soin qu'ils prennent d'établir leurs cases sur des plate-formes de pierre , qui les portent à une certaine élévation au-dessus du terrain , a déjà indiqué que leur île doit être exposée à des inondations ; et l'emploi qu'ils font des échasses , confirme cette opinion. Ces échasses auxquelles les Voyageurs anglais paroissent n'avoir pas fait attention , sont disposées d'une manière qui annonce que les inondations ne sont pas régulières et varient dans leur hauteur : et le besoin qui crée l'industrie a suggéré aux habitans de *Santa-Christina* un moyen aussi simple qu'ingénieux , par lequel ce secours , qui leur est nécessaire pour communiquer entre eux dans la saison des pluies , peut être employé également dans le cas des plus hautes eaux , comme dans celui des plus basses. Pour cet effet , chaque échasse est composée de deux

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

se que  
scrip-  
ue le  
ment ;  
e leurs  
o d'in-

abrica-  
et avec  
à onze  
a forme  
on , en  
ne des

Voyage ,  
la fabri-  
bre dont  
t près de  
20 pieds  
ux pièces  
eu relevé  
mine par  
et il est  
ièrement  
mues par  
disposée

et leurs  
Vol. I ,

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

pièces<sup>1</sup> : l'une , de bois dur et d'un seul morceau , peut être appelée le *Marche-pied* ; l'autre est une perche d'un bois léger , plus ou moins longue , suivant la stature de celui qui doit en faire usage. Le marche-pied a onze ou douze pouces de hauteur ou de longueur , un pouce et demi d'épaisseur ; et sa largeur , qui est de quatre pouces en haut , se réduit dans le bas à un demi-pouce. La partie postérieure est creusée en gouttière , pour s'appliquer contre la perche , comme une jumelle , en termes de marine , s'applique contre un mât ; et elle est liée à la perche , à la hauteur que demande celle des eaux , par des tresses de fibres de coco : la tresse d'en haut passe dans un trou oblong , percé dans l'épaisseur du marche-pied ; et celle d'en bas embrasse , par plusieurs tours , la partie mince , et l'assujettit contre la perche. La partie saillante que j'appellerois le *Patin* , et sur laquelle le pied doit poser en travers , se recourbe en haut en s'éloignant de la perche : ce patin porte un pouce et demi d'épaisseur ; et sa forme est à-peu-près celle de la proue d'un Vaisseau ou d'un *Rostre* ,

---

<sup>1</sup> Le capitaine *Chanal* a apporté en France la pièce que j'ai nommée le *Marche-pied* , et d'après laquelle j'ai fait la description qu'on va lire : on en voit la figure réduite , Pl. V. Elle peut donner une idée du genre de leur sculpture.

ou ,  
dess  
rem  
des  
mili  
supé  
elle  
qui  
et d  
Luste  
Cari  
assez  
dess  
mais  
des n  
sont  
termi  
inféri  
ainsi  
figure  
supér  
tina s  
et le  
plus  
de B  
d'orne  
peut  
car c

ou, si l'on veut, celle d'un nautilus tronqué. Le dessous de cette espèce de coquille est strié légèrement sur toute sa surface, et les stries partent des deux côtés pour se réunir dans le bas sur le milieu, et y former une arête continue; sa face supérieure est méplate pour recevoir le pied, et elle est pareillement ornée de stries peu profondes, qui forment des suites régulières d'angles saillans et d'angles rentrans. Le patin est supporté par un buste de figure humaine dans l'attitude d'une Cariatide grotesquement travaillée, qui ressemble assez à un support du genre égyptien; elle a au-dessous d'elle une seconde figure du même genre, mais plus petite, dont la tête est placée au-dessous des mamelles de la grande: les mains de la seconde sont posées à plat sur sa poitrine, et son corps se termine en une longue gaine, pour former la partie inférieure et pointue du marche-pied. Les bras, ainsi que les autres parties du corps des deux figures, sont striés angulairement, comme la face supérieure du patin. Les Naturels de *Santa-Christina* se servent très-adroitement de leurs échasses, et le disputeroient, à la course, à nos pâtres les plus exercés à arpenter avec les leurs les landes de *Bordeaux*. Le soin que prennent les premiers d'orner de sculptures celles qu'ils ont inventées, peut prouver qu'ils y attachent un grand prix; car ce travail, fait sur un bois très-dur avec

1791.  
 Juin.  
 Iles de  
 MENDOÇA.

orceau,  
 est une  
 langue,  
 usage.  
 ces de  
 t demi  
 quatre  
 n demi-  
 n gout-  
 comme  
 pplique  
 perche,  
 eaux,  
 esse d'en  
 cé dans  
 l'en bas  
 mince,  
 saillante  
 le pied  
 haut en  
 n pouce  
 peu-près  
 Rostre,

pièce que  
 j'ai fait la  
 te, Pl. V,  
 ture.



1791.  
 Juin.  
 Iles de  
 MENDOÇA.

l'espèce d'outils qu'ils y emploient, doit exiger de leur part beaucoup de peine et un temps très-considérable : on les voit d'ailleurs occupés de s'entretenir dans l'habitude de marcher avec des échasses ; cet exercice entre dans leurs jeux et fait partie de leur Gymnastique.

Leurs outils, tout grossiers qu'ils sont, tout insuffisans qu'ils seroient dans la main d'un de nos ouvriers, leurs instrumens de pêche, qui diffèrent peu des nôtres, et les divers ustensiles, les meubles, les vêtemens, les parures à leur usage, tout annonce dans les hommes qui les inventèrent et les fabriquent, de l'intelligence et de l'industrie.

Leur hache est une pierre noire et dure, assez semblable à celle que nous nommons *Pierre-de-touche*, dont elle a la propriété : elle est taillée en coin alongé, ou plutôt en biseau ; et, par plusieurs tours serrés d'une petite tresse faite avec les fibres du brout de coco, elle est liée fortement sur l'extrémité d'une des branches d'un morceau de bois coudé : sa figure est celle d'une de nos pioches à manche court ; et quelques-uns de ces outils pèsent jusqu'à vingt-cinq livres. Ils emploient d'ailleurs des morceaux de coquille, de diverses formes et de diverses grandeurs, tranchans, ou dentelés comme une scie, des os taillés en pointes, et la peau rude de quelque poisson, pour travailler et polir leurs différens ouvrages de charpente ou

' Le  
 on fait  
 ' O

de sculpture. On ne voit pas que, jusqu'à présent, ils aient appris à faire aucun usage des outils de fer qu'ils ont pu recevoir des Européens.

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

Leurs instrumens de pêche, qui sont le *trouble*, le *carrelet*<sup>1</sup>, et la ligne, sont faits, les uns avec les fibres du coco, les autres avec les fibres corticales d'une espèce d'ortie<sup>2</sup>. Les mêmes matières sont employées pour faire des cordes, des tresses et des nattes. Leur industrie ne brille pas dans leurs hameçons qui sont inférieurs à la plupart de ceux des Insulaires du *Grand-Océan*. Quelques-uns sont faits d'un seul morceau de nacre, d'autres d'un morceau de la même matière auquel est ajusté un petit os, lié à la nacre par plusieurs tours de ficelle, pour former un crochet uni et sans dard : leurs hameçons ne sont proprement que des crocs ; et à en juger par la négligence qu'ils apportent à la fabrication de cet instrument, on peut présumer qu'ils font beaucoup plus d'usage du filet que de la ligne. En effet, le métier patient et stagnant de pêcheur à la ligne, convient mal à un Peuple pour qui l'assujettissement semble être un supplice, et qui passe sa vie dans l'exercice et le mouvement.

---

<sup>1</sup> Le *trouble* et le *carrelet* sont des espèces de filets dont on fait usage sur nos côtes.

<sup>2</sup> Observations de *Roblet*.

1791.  
Juin.  
Des de  
MENDOÇA.

Leurs ustensiles de ménage consistent en calebasses de différentes capacités, qu'ils savent boucher assez hermétiquement pour qu'elles puissent être employées à transporter les liquides<sup>1</sup>; et en divers vases de bois dont ils se servent pour leur manger, et sur lesquels ils s'amuse à sculpter ou graver des figures d'hommes, de poissons ou d'oiseaux, dessinées comme elles peuvent l'être dans l'enfance des Arts, ou plutôt lorsqu'ils ne sont pas encore nés.

On n'a pas été à portée d'examiner leurs procédés dans la fabrication des étoffes; mais on peut juger, par un battoir cannelé, apporté par le capitaine *Chanal*<sup>2</sup>, et qu'on sait être le principal instrument des manufactures d'étoffes dans les îles du *Grand-Océan*, que la méthode des Mendoçains ne diffère pas de celle des Taïtiens, dont les Relations de *Cook* et d'autres Navigateurs nous

---

<sup>1</sup> Observations de *Roblet*.

<sup>2</sup> Le battoir de *Santa-Christina* paroît ne différer de celui de *Taïti* et des autres îles de la *Société*, qu'en ce qu'il est rond, et que ses cannelures ou stries sont égales sur tout son contour, au lieu que celui de *Taïti* est carré, et ses cannelures sont d'inégales largeurs sur les quatre faces. Cette variété dans les cannelures de ce second battoir, semble indiquer que le travail des étoffes est plus perfectionné à *Taïti* qu'à *Santa-Christina*, et que la main-d'œuvre y est diversifiée, sans doute suivant la diverse qualité des étoffes qu'on y fabrique.

ont donné les détails. La matière de ces étoffes est l'écorce du mûrier à papier ; et, autant qu'on a pu le comprendre, ils y emploient aussi les fibres corticales de l'arbre à pain : elles sont inférieures, pour la qualité et la finesse, à celles de *Taïti*, et ne sont ni aussi variées ni en aussi grand nombre. Le capitaine *Chanal* dit cependant que les étoffes de *Santa-Christina* sont d'un assez bon usage, et qu'il en a vu quelques-unes d'assez fines : il ajoute que, quelquefois, elles sont teintes en jaune ; mais il ignore de quelle plante les Naturels tirent cette couleur dont quelques-uns se peignent aussi tout le corps. Une pierre à broyer que le chirurgien *Roblet* a remarquée parmi leurs ustensiles, pourroit faire penser que cette couleur seroit une terre qui se trouve dans quelque partie de l'île où l'on n'a pas pénétré. Leurs nattes sont faites avec la feuille du palmier ; elles sont tressées et travaillées avec soin et propreté.

Si les Mendoçains n'ont pas des étoffes plus recherchées, ce n'est pas qu'ils ne les préférassent aux leurs, s'ils en connoissoient ; car *George Forster* nous dit<sup>1</sup>, qu'ils achetoient à tout prix ces étoffes d'écorce de mûrier, recouvertes de petites plumes rouges, que les Anglais avoient apportées de *Tonga-Taboo*, une des îles de l'Archipel des *Amis* :

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*. Vol. II, page 23.

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.

1791. mais on peut croire que ce n'étoit pas pour se vêtir,  
 Juin. mais pour se parer, qu'ils desiroient si vivement de  
 Iles de posséder ces brillantes étoffes ; la nature les a dis-  
 MENDOÇA. pensés d'être vêtus : et comme le besoin ne les  
 excite pas au travail, ils préfèrent à une peine inutile,  
 le plaisir de ne rien faire ; le *far niente* l'emporte  
 même sur l'amour du luxe et le goût de la parure.

La principale occupation des Naturels de *Santa-Christina*, après la pêche, la fabrication accidentelle de leurs armes, de leurs pirogues et des ustensiles à l'usage de l'habitation, est de chanter, de danser, de s'amuser : l'expression vulgaire de *tuer le temps* semble avoir été créée pour rendre sensible la nullité des actions qui partagent le cercle de leur vie. Leur Danse mérite cependant à peine qu'on en fasse mention : suivant le chirurgien *Roblet*, elle consiste simplement à se placer plusieurs en rond ; tous les acteurs, à l'exception des femmes, font un grand bruit, en claquant d'une main sur le pli du coude opposé, appuyé sur le côté, ou en frappant d'une main dans l'autre, en cadence, tandis qu'un seul danseur fait quelques mouvemens des jambes, en les croisant l'une sur l'autre sans changer de place. *George Forster* compare cependant la danse des Mendocains à celle des Taïtiens<sup>1</sup> : mais, si la comparaison

---

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage. Vol. II, page 29.*

est juste, il faut que les premiers n'ayent pas déployé tous leurs talens en présence des Français ; car, assurément, rien ne ressemble moins que la danse plate et monotone, décrite par le chirurgien *Roblet*, à ces danses voluptueuses, à ces ballets animés des belles *Baladères de Taïti*, dont tout le monde a lu et vu la description et les dessins dans les *Relations des Voyages de Cook*. *G. Forster* ajoute que la Musique des deux Peuples est aussi la même, et qu'ils font usage de tambours semblables. L'Observateur français ne parle point de tambour ; il dit que les instrumens de musique sont un lambis, espèce de conque, à laquelle ils adaptent un tube de calabasse dans lequel ils soufflent, et qu'ils en tirent des sons graves et peu variés : ils obtiennent à-peu-près les mêmes sons d'un second instrument, formé d'un morceau de bambou, auquel est adapté, à angle aigu, un autre bambou plus petit. Il faut cependant bien leur accorder le tambour, puisque *G. Forster* l'a vu et sans doute entendu ; mais je crains que, même en l'ajoutant aux deux instrumens à vent, l'orchestre n'en devienne pas meilleur, ni la danse plus animée.

Cet exercice n'est pas le seul qui occupe leur oisiveté : la Course sur les échasses est pour eux un autre genre d'amusement<sup>1</sup> ; mais la Nage est celui

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

---

<sup>1</sup> Observations de *Roblet*.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

auquel ils paroissent se livrer avec le plus de suite et le plus de plaisir : on les voyoit passer des journées entières dans l'eau , autour du *Solide* , ne se reposer que par intervalles , et ne prendre d'autre nourriture que la chair et le lait des cocos. On a de la peine à concevoir comment ils peuvent résister si long - temps à une telle fatigue sous un ciel brûlant ; et l'on peut dire que , si la Baie de *la Madre de Dios* est la Baie de l'oïseté , elle n'est pas celle de la paresse.

Mais toute l'activité des Mendoçains se porte vers l'amusement : ils se fatiguent à ne rien faire. Tranquilles sur leurs moyens de subsistance , ils reçoivent ce que la terre leur donne libéralement , et ne songent point à la forcer , par leur travail , à un plus grand développement de ses richesses ; l'Agriculture , le premier des arts que l'homme ait dû chercher à perfectionner , ne semble pas mériter qu'ils s'en occupent ; on voit seulement quelques plantations régulières de Bananiers et d'Arbres à pain ; le reste est abandonné aux soins de la Nature.

Leur inclination bien décidée à jouir sans trouble des douceurs d'une vie paisible , ne les garantit cependant pas du malheur d'être quelquefois engagés dans des guerres , soit entre eux , soit d'une île à une autre. Il n'a pas été possible de se procurer , à cet égard , des informations exactes ;

mais les armes offensives et meurtrières que j'ai décrites, et les blessures graves dont quelques-uns d'entre eux portent les cicatrices, sont des témoins qui attestent qu'ils n'ont pu échapper à ce fléau du genre humain. Le chirurgien *Roblet* seroit tenté d'attribuer à la Nature, qui a tant de ressources chez un Peuple frugal dont les humeurs ne sont point échauffées par des passions ardentes et des mets apprêtés, plutôt que d'accorder à l'Art, qui doit y avoir si peu de moyens, la guérison merveilleuse de quelques blessures dont la cure, selon lui, feroit honneur à nos chirurgiens les plus habiles. Il a examiné, et a fait observer à plusieurs de ses compagnons de voyage, un individu qui avoit eu le corps transpercé d'un coup de lance de bois, qui étoit entré au-dessous de l'omoplate gauche, et étoit sorti entre la troisième et la seconde des côtes vraies du côté droit : le guerrier qui avoit reçu cette blessure, n'en étoit point incommodé ; seulement, la cicatrice postérieure étoit un peu proéminente. Il en a examiné trois autres qui avoient des dépressions considérables, tant du coronal que des pariétaux, occasionnées par des pierres lancées avec la fronde ; et aucun d'eux n'en éprouvoit la plus légère incommodité : La Nature, sans doute, a eu la plus grande part dans ces guérisons ; mais il semble qu'on doit accorder quelque chose à l'Art, qui ne peut pas être

1791.

Juni.

Lira de

MENDOÇA.



1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

étranger à ces Insulaires ; car on se rappelle que, lorsque le chirurgien *Roblet* visita, pour le panser, le bras du jeune homme que les Français avoient blessé par accident, il jugea, à l'inspection de l'appareil ingénieux que les chirurgiens du pays avoient employé, que le traitement des fractures n'est pas au-dessus de leurs connoissances et de leurs moyens : et l'attention toute particulière que tous les assistans, dans un profond silence, contre leur coutume, donnoient à la manière dont opéroit le chirurgien européen, prouve la grande importance qu'ils attachent à l'art de traiter les blessures.

QUELQUES jours de fréquentation ne paroîtront pas suffire, sans doute, pour connoître à fond le caractère, les mœurs, les inclinations, les habitudes, les usages d'un Peuple que l'Observateur voit pour la première fois : on peut dire, cependant, qu'à l'égard des Peuplades encore à demi sauvages, dont tous les individus habitent toute la journée en plein air, que la curiosité rassemble toujours en grand nombre autour des Étrangers, et qui, ne sachant pas dissimuler, se montrent tels qu'ils sont, on les a bientôt connues : on est, en quelque sorte, en société habituelle avec la Nation entière ; et chaque fait qui fournit une observation, conduit à un résultat. C'est donc d'après

les faits que nous pouvons connoître et juger les  
Naturels de *Santa-Christina*.

Leur conduite avec les Français doit nous les faire regarder comme le Peuple le plus doux, le plus humain, le plus pacifique, le plus hospitalier, le plus généreux de tous ceux qui occupent les îles du *Grand-Océan*. Les mouvemens de leur ame sont aussi rapides que l'éclair, et aussi variables que ceux de la girouette; il ne leur reste aucune impression durable des divers sentimens qu'ils éprouvent. On les voit toujours vivement émus au moindre accident qui arrive à un des leurs, ou même à un Étranger; mais cette sensation pénible fait brusquement place à la joie, si un objet nouveau ou extraordinaire vient à frapper leurs sens. Un tel Peuple ne peut pas être méchant; et tout ce que l'on a vu prouve que la bonté est l'essence de son caractère: mais sa complaisance, son affabilité, son obligeance, il les tient de la Nature; et sans doute on peut s'y fier avec plus de sûreté qu'aux apparences de ces mêmes qualités, que les Peuples policés savent se donner par l'éducation, et à cette politesse combinée et convenue qui s'épuise en paroles, et trop souvent est stérile en actions.

Les Mendoçains sont un Peuple aimable que le plaisir sans cesse occupe, que tout distrait, que tout amuse. On peut les comparer à des

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.

1791.  
Juin.  
Iles de,  
MENDOÇA.

singes , disons mieux , à des enfans qui desirent vivement tout ce qu'ils voient , et n'en font plus aucun cas aussitôt qu'ils en ont joui un moment : ils se décident par les yeux , jamais par la réflexion. Les clous excitèrent d'abord leurs desirs ; ils ne vouloient que des clous dans les échanges : et ce n'est pas qu'ils en connussent l'utilité et l'emploi , car le seul usage qu'ils en fissent , étoit de les porter en pendans d'oreilles , ou suspendus , en ornement , à leur cou et à leur ceinture : aux clous succédèrent les miroirs , à ceux - ci les sifflets , à ces derniers les petits couteaux ; mais le règne de chacune de ces bagatelles ne fut qu'éphémère ; et les grains de verre coloré furent , à leur tour , recherchés , et bientôt dédaignés. Un ruban , un morceau d'étoffe rouge , un colifichet quelconque , obtenoit presque toujours la préférence sur une hache , une scie ou quelque outil de charpentier ou de menuisier , que d'autres Peuples du *Grand-Océan* recherchent si avidement , parce que l'avantage qu'ont ces outils sur les leurs , pour une prompte exécution dans le travail , ne peut échapper à la réflexion et décide leur choix.

Les femmes de *Santa-Christina* sont , dans leurs goûts , aussi légères que les hommes ; et l'inconstance caractérise toute leur conduite : elles changent d'affection comme de pendans d'oreilles ;

un homme n'est pour elles qu'un joujou ; et on les voit passer des bras d'un amant qu'elles sembloient aimer , dans ceux du premier venu qui veut d'elles.

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

C'est peut-être à la légèreté et à l'insouciance communes aux deux sexes , qu'il faut attribuer et cette inclination décidée qu'ils manifestent pour le vol , à l'égard des Étrangers , et cette facilité singulière avec laquelle ils restituent , à la première demande , sans se faire prier , et même en riant , l'objet qu'ils ont dérobé. On croiroit que le vol de ces objets nouveaux qu'on étale devant eux , et qu'ils ne doivent regarder que comme d'agréables inutilités , n'est à leurs yeux qu'une espèce de jeu auxquels ils n'attachent aucune importance : il sembloit , à les voir se présenter parés de leurs vols , devant les Français , ou qu'ils en regardassent la possession comme légitimement acquise , ou qu'ils eussent oublié l'action qui les leur avoit procurés. On ne peut cependant pas douter qu'ils n'ayent une idée fixe de la propriété , et qu'ils ne sachent bien que voler est une mauvaise action : le vol du fusil du capitaine *Marchand* , et la manière dont s'en fit la restitution , suffiroient pour en convaincre. Mais comment concilier , dans cette circonstance , la bonté naturelle de ces Insulaires , leur obligeance hospitalière , leur empressement à rendre service , leur facilité à

1791. oublier le mal qu'un Français avoit fait à un des  
 Juin. habitans, mal involontaire, à la vérité, mais qui,  
 Iles de à leurs yeux, pouvoit ne pas le paroître, com-  
 MENDOÇA. ment, dis-je, concilier toutes ces qualités avec  
 le projet concerté des guides officieux du capi-  
 taine *Marchand*, de l'attirer dans un bois pour  
 le voler! avec l'entreprise de spoliation tentée  
 contre son domestique! Observons toutefois que  
 le délit ne demeure pas long-temps impuni: un  
 homme qu'aucun ornement, aucune marque ne  
 distingue des autres, se charge de faire justice,  
 va à la recherche du voleur, et assomme de sa  
 main un de ses Compatriotes, pour avoir commis  
 un vol envers un Étranger: et personne ne s'en  
 formalise; personne ne prend parti contre l'as-  
 sassin en faveur de l'assassiné! le vol n'est donc  
 ni autorisé, ni même toléré à *Santa-Christina*.  
 Peut-être voudra-t-on supposer une connivence  
 entre le voleur et celui qui se charge de le punir  
 de son larcin! peut-être la prétendue punition  
 n'a-t-elle point été exercée; et la clause du traité  
 pourroit être le partage entre eux de la récompense  
 que le second est assuré d'obtenir! On trouve,  
 en effet, dans les Relations des Voyageurs,  
 quelques exemples d'un semblable accord, pour  
 un vol combiné; mais attendons de connoître  
 mieux les Naturels de *Santa-Christina*, à qui les  
 Européens ont bien peu de reproches à faire,

avant de porter sur leur moralité, à l'égard du vol, un jugement qui pourroit n'être pas équitable. Seroit-il juste, en effet, de juger toute une Peuplade sur la conduite criminelle de quelques individus ! Si quelqu'un de ces Insulaires, transporté dans nos contrées, et voyageant sur nos grandes routes, étoit assailli, dépouillé par des voleurs ; ou si, dans une de nos grandes cités, la curiosité l'ayant porté à une de nos salles de spectacles, des filoux vidoient adroitement ses poches ; le croirions-nous autorisé à dire que les Français sont un peuple de filoux et de brigands ?

Le vol fait au capitaine *Marchand* est le seul qui ait été tenté à force ouverte : les autres, on peut le dire, sont en quelque sorte, des vols d'espionnerie ; c'est l'enfant qui dérobe un bonbon. Mais si l'on peut avoir, sous ce rapport, quelque reproche à leur faire, on ne peut s'empêcher d'admirer leur bonne foi dans les échanges : aucun ne tentoit, après qu'il en avoit reçu le prix, de soustraire les effets qu'il avoit vendus<sup>1</sup> ; le

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

---

<sup>1</sup> Le capitaine *Cook* et *G. Forster* se plaignent que, dans les premières visites, les Naturels vouloient garder les marchandises qu'on leur offroit, et ne rien donner en échange ; *Cook* fut obligé de faire tirer un coup de fusil par-dessus la tête d'un Insulaire qui avoit, à plusieurs reprises, abusé de sa confiance : mais il ajoute que, dans la suite, ils se comportèrent avec plus d'honnêteté. (*Cook's 2.<sup>d</sup> Voyage*, vol. I,

1791.  
 Juin.  
 Îles de  
 MENDOÇA.

chirurgien *Roblet*, nous dit même que souvent il en a vu y joindre ou rapporter des articles qu'on avoit oublié de prendre, et que, dans la confusion, ils auroient pu faire disparaître, sans qu'il fût possible de s'apercevoir du mécompte. Fidelles entre eux, ils remettoient exactement les marchandises d'*Europe* à ceux qui avoient fourni les objets d'échange; ils n'essayoient point de se dérober les uns aux autres, les denrées qu'ils apportoient; souvent même ils se faisoient don mutuellement des effets qu'ils venoient d'acheter au prix de ce qu'ils avoient de plus précieux. Leur fidélité entre eux se montrait jusque dans les vols qu'ils commettoient; l'objet dérobé dans le Vaisseau passoit de main en main, sans que celui qui avoit fait le coup parût inquiet de savoir entre les mains de qui l'objet pourroit rester, bien assuré que, tôt ou tard, il reviendrait dans les siennes<sup>1</sup>. Sous

---

page 299, et *G. Forster*, vol. II, page 10.) Les Français ont eu l'avantage de trouver les habitans de *Santa-Christina* tout formés aux échanges, et convaincus qu'on ne trompoit pas impunément les Européens.

<sup>1</sup> Pour écarter le soupçon d'enthousiasme ou de partialité en faveur des Mendoçains, je dois rapprocher de ce que je dis ici, un fait en contradiction, rapporté par le capitaine *Cook*; mais je dois, en même temps, faire observer que c'est le fait d'un individu, un fait isolé, qui ne prouve rien contre la généralité, et duquel seulement on peut conclure qu'à *Santa-Christina*, comme par-tout ailleurs, il est des hommes vicieux,

quelque point de vue que l'on considère ce Peuple dans son commerce avec les Étrangers, il n'est pas possible de démêler les principes de sa conduite; on n'y voit que contradictions et incon-  
 séquences : mais combien d'hommes, combien de peuples, qu'il ne faut pas trop approfondir, si l'on veut les trouver toujours conséquens!

1791.  
 Juin.  
 Îles de  
 MENDOÇA.

ON a eu peu d'occasions d'observer la conduite intérieure et domestique des Naturels de *Santa-Christina*. Le capitaine *Cook* dit<sup>1</sup> qu'il n'a pu s'assurer si les femmes sont admises à manger avec les hommes : on sait que chez la plupart des Peuplades des îles, elles en sont exclues, et que souvent leur condition est des plus misérables. Le capitaine

---

dont le caractère particulier, en opposition avec le caractère général de la nation, les porte à des actions que la société entière désavoue et condamne : et dans quel coin de la terre habitée trouve-t-on une société d'hommes parfaits!

*Cook* dit qu'ayant acheté d'un Naturel qui montoit une pirogue, un petit cochon pour lequel il donna un clou de six pouces, et ayant remis ce clou à un autre homme de la pirogue, pour le faire passer au premier, cet homme en substitua furtivement un autre beaucoup plus petit : le maître du cochon réclamoit fortement le grand clou ; celui qui l'avoit reçu, sembloit décidé à le garder ; la dispute s'échauffoit ; mais le capitaine *Cook* s'en alla, sans attendre l'issue de la querelle. (*Cook's 2.<sup>d</sup> Voyage*, Vol. I, page 303.)

<sup>1</sup> *Ibid*, page 311.



1791. *Chanal* a assisté plusieurs fois aux repas des habitans de *la Madre de Dios*, et il a vu les hommes, les femmes et les enfans, manger en commun et se nourrir des mêmes mets. Il voyoit des mères allaiter leurs enfans ; et elles étoient dignes de l'être et en méritoient le titre, par les soins et les attentions délicates qu'elles prodiguoient à leurs nourrissons. Souvent aussi des hommes pressoient tendrement dans leurs bras, des enfans dont ils se glorifioient d'être pères ; mais on ignore quel garant ils peuvent avoir de leur paternité. On n'a pas pu se former une idée sur le rang qu'ont les femmes dans la société ; mais on a lieu de croire qu'elles n'ont d'autre influence que celle que peut donner l'abandon momentanée de leur personne. On n'est pas moins fondé à penser que la jalousie des hommes, quoique passagère comme leurs jouissances, les porte quelquefois à des violences ; car on en a vu <sup>1</sup> traiter des femmes avec brutalité, et employer même le bâton pour les frapper ; mais, en même temps, on a vu des femmes battre des hommes, parce que, insensibles au pouvoir de leurs charmes et à leurs provocations, ils les avoient repoussées sans rien accorder à leurs desirs. Ainsi l'égalité, sous ce rapport, semble, en quelque sorte, subsister entre les deux

---

<sup>1</sup> Observations de *Roblet*.

sexes : mais comme la nature n'a pas établi l'égalité des forces ; on peut conclure qu'ici , comme partout , les hommes souvent font valoir la raison du plus fort. Cependant cette raison ne vaut point entre eux ; on ne les voit point se battre pour obtenir ou conserver la conquête d'une femme ; il paroît que le droit du premier occupant n'est jamais contesté , ni celui de succession disputé : tout se traite à l'amiable ; et si *Santa-Christina* a soutenu des guerres , elles n'ont jamais dû avoir pour origine l'enlèvement d'une *Hélène*.

On n'a point été à portée de juger quel est le degré d'autorité des pères sur leurs enfans , ni quelle en est la durée ; mais on peut présumer qu'elle ne s'exerce pas au-delà de l'enfance , de cette première période de la vie où la foiblesse et l'impuissance réclament l'assistance et la protection d'un plus fort que soi. D'après ce qu'on a connu de la dépravation des mœurs à *Santa-Christina* , ce n'est pas une injustice , ce n'est peut-être pas même une opinion trop hasardée , de supposer que la paternité doit n'être regardée que comme une espèce d'adoption , et que l'enfant n'est soumis à ceux qui se sont portés pour ses auteurs , que le temps où il a besoin de leurs soins et de leur appui.

S'IL n'a pas été possible d'avoir connoissance

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.

1791.  
 Juin.  
 Îles de  
 MENDOÇA.

du régime intérieur des familles ou sociétés particulières, on n'a pas trouvé plus de facilité à connoître la forme du Gouvernement ou le régime politique de la grande société : seulement on peut assurer que ce n'est pas une espèce de Gouvernement féodal, tel qu'on l'a trouvé établi dans quelques-unes des îles qui composent les Archipels du *Grand-Océan*. Le capitaine *Chanal* ne doute pas cependant que ce Peuple n'ait des chefs qu'il nomme *Otöouh* ; et son opinion se fonde, d'une part, sur ce que les Naturels, comme on l'a vu, donnoient ce titre à celui d'entre eux auquel les Français, à leur arrivée dans l'île, furent présentés en cérémonie ; et de l'autre, sur ce que, lorsqu'il leur fut connu que le capitaine *Marchand* étoit le Commandant ou Chef du Vaisseau, ils lui appliquèrent également le titre d'*Otöouh*. Mais ce titre n'est pas celui qu'on donnoit au Chef de la *Madre de Dios* quand les Anglais visitèrent cette Baie : il seroit possible que les Français, faute de bien entendre les Naturels, eussent confondu le nom du Chef avec son titre, et que ceux-ci eussent appliqué au Chef des Français le nom du leur, comme ils donneroient à leurs amis leurs propres noms. *George Forster* <sup>1</sup> nous apprend que le Chef dont

<sup>1</sup> *George Forster's Voyage*. Vol. II, page 19.

Le capitaine *Cook* reçut une visite sur le rivage , et qui ne se montra qu'une fois dans son grand costume , leur avoit été présenté comme étant le Roi de toute l'île ; mais que ses sujets ou vassaux ne paroissent pas prodiguer les respects à sa Majesté. Ce Chef dit aux Anglais qu'il se nommoit *Hònoo* , et qu'il étoit *He-ka-ai* , titre qui , d'après l'opinion de M. *Forster* , correspond à l'*Aree* ( ou *Earee* , suivant *Cook* ) de *Taïti* , ou l'*Areekee* des îles *des Amis*. Le même Voyageur dit ailleurs <sup>1</sup> que le capitaine *Cook* ayant été dans le cas de frapper un matelot qui avoit manqué à son devoir , les Naturels qui en furent témoins , firent une observation qui peut donner quelque idée de la forme de leur Gouvernement : en se montrant les uns aux autres le Capitaine , ils se disoient , *Tape a-hai te tina* [ il bat son frère ] : ils pensoient donc , dit M. *Forster* , quoiqu'il leur fût bien connu qu'un seul des Étrangers avoit autorité sur tous les autres , que cependant lui et eux étoient tous frères : on pourroit croire , continue-t-il , qu'ils appliquoient à ces Étrangers l'idée d'une subordination du même genre que celle qui , sans doute , est établie parmi eux ; et qu'ils se regardent comme ne formant qu'une seule famille , dont le plus âgé est le Chef ou le Roi. Moins

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.

---

<sup>1</sup> *George Forster's Voyage*. Vol. II , pag. 31.

1791. avancés, suivant l'opinion du même Observateur, que les Taïtiens dans la civilisation, ils n'ont pas établi la différence des rangs, et leur constitution politique n'a pas encore pris la forme déterminée d'une Monarchie : en effet, leur Chef ne paroïsoit distingué des autres que par son habillement ; encore cette distinction n'étoit-elle qu'accidentelle et passagère : son autorité d'ailleurs, si toutefois il en a quelqu'une, ne se manifestoit par aucun acte, et les autres ne lui témoignent aucun égard. Cette dernière partie de l'opinion de M. *Forster* est confirmée par le rapport du chirurgien *Roblet*, qui nous dit que les Français n'ont vu aucun Chef qui parût avoir quelque autorité ; mais il n'ont rien aperçu non plus qui puisse appuyer la supposition d'un Gouvernement en quelque sorte patriarcal, d'un Chef de la grande famille. « Nous avons seulement observé, dit le chirurgien *Roblet*, que ceux qui étoient le plus écoutés de la multitude, étoient redevables de cet avantage à une belle figure, à une stature remarquable, à une force corporelle plus imposante, à un caractère plus mâle, à une énergie plus prononcée, et peut-être au plus grand nombre d'individus dont leur famille ( ou la réunion qu'on appelle *leur famille* ) se trouve composée : mais dans toutes les suppositions, leur pouvoir, à quelque titre qu'ils l'obtiennent, est toujours très-limité, et

l'on peut douter qu'il soit continu ». En se fondant sur l'opinion du chirurgien *Roblet*, on pourroit croire que celui des Naturels qui fit restituer, par des moyens violens, le fusil du capitaine *Marchand*, n'avoit d'autre autorité que celle de la force ; car, avant cet instant, il ne s'étoit fait remarquer par aucun acte de pouvoir ; et depuis, aucun acte ne le distingua comme Chef ; et cependant personne ne s'éleva contre le droit de faire justice qu'il s'attribua, et qui devoit appeler la vengeance des parens et des amis de celui contre qui il l'avoit exercé<sup>1</sup>. Mais là où il n'y a ni lois, ni chefs, la force est tout, et le foible obéit au fort.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

ON n'est pas mieux instruit sur la Religion que sur le Gouvernement de ce Peuple. Pendant le séjour que les Français ont fait à *Santa-Christina*, ils n'ont rien vu qui ait pu leur faire penser que ses habitans rendissent quelque culte à un Etre suprême : le Plaisir est la divinité du pays ; aucune superstition, aucune cérémonie, aucun Prêtre ou Jongleur. Nous voyons cependant que, lorsqu'en 1595, *Mendaña* découvrit cette île, il existoit à

---

<sup>1</sup> Ce Naturel est le même qui avoit promené paisiblement le chirurgien *Roblet* dans l'intérieur de l'île, sans autre sauvegarde pour l'Étranger, que le respect que pouvoit inspirer aux Naturels la présence du premier, sans autre sûreté que la confiance du second dans les droits de l'hospitalité.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

*Madre de Dios* une espèce de temple, un lieu consacré à des cérémonies, ou religieuses, ou funéraires. Deux siècles, à la vérité, se sont écoulés depuis le voyage des Espagnols; mais il serait sans exemple qu'un Peuple qui, dans des temps anciens, auroit pratiqué quelque culte, n'en eût conservé aucune trace, ou n'y en eût pas substitué un nouveau: il faut donc croire, ou que les Espagnols se sont mépris sur la destination de l'enceinte respectée des Naturels de *la Madre de Dios*, qui existoit à l'époque de la découverte, ou que, depuis ce temps, les habitans ont transporté les objets de leur vénération dans quelque partie de l'île où ni les Anglais, ni les Français n'ont pénétré.

LA plupart des Voyageurs cherchent à évaluer la population des îles qu'ils visitent; mais cette évaluation porte sur des Données si incertaines, qu'on peut craindre que souvent elle ne soit très-éloignée de la vérité, et presque toujours en exagération. En effet, le Voyageur aborde à une partie de la côte où la disposition des terres offre un abri aux Vaisseaux, communément à une partie que des ruisseaux arrosent et fertilisent; et ces avantages ont dû engager plusieurs des Naturels à y fixer leur demeure: d'autre part, la vue d'un objet aussi extraordinaire qu'un Vaisseau d'*Europe*, pour des Peuples qui ne connoissent que des

pirogues , et la curiosité de voir des hommes qui se montrent pour la première fois , doivent faire affluer , dans le Port que les Étrangers ont choisi pour leur débarquement , et pendant le séjour qu'ils y font , une multitude de Naturels empressés de s'y porter de tous les points de la côte d'où le Vaisseau peut être aperçu : ces deux causes réunies doivent faire paroître une grande population. Mais on se tromperoit presque toujours , si l'on vouloit conclure la population générale d'une île d'après le nombre des habitans qui se présentent sur le point où des Étrangers ont abordé ; et l'on ne parviendroit pas à un résultat plus exact , si l'on fondait son calcul sur l'étendue des cultures , et le nombre des plantations qui s'offrent à la vue : car , en général , le milieu de chacune des îles hautes , situées dans le *Grand-Océan* entre les Tropiques , est occupé par une chaîne de montagnes élevées qui ne paroissent pas susceptibles d'être cultivées , et d'où la stérilité doit repousser les habitans ; c'est près des bords de la mer seulement que des plaines agréables , des vallées fertiles , entrecoupées par des collines couvertes de bois , et par des ruisseaux féconds , invitent l'homme à travailler une terre qui promet de le récompenser de ses sueurs , et le décident à fixer son habitation dans des lieux où sa subsistance se trouve assurée ; le voisinage de la mer lui offre encore une ressource

1791.

Juin.

Iles de  
MENDOÇA.



1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

de plus pour en accroître les moyens : des côtes poissonneuses, des rochers où les coquillages de divers genres multiplient et se renouvellent sans cesse, lui fournissent, toute l'année, une variété d'alimens, et un supplément utile dans la saison où la terre en repos cesse de lui prodiguer ses dons.

En appliquant ces observations aux îles de *Mendoça*, dont une seule île, et un seul point de cette île, ont été visités par les Européens, on concevra combien peu doit être exact le calcul de leur population, établi sur le nombre des habitans que les Voyageurs ont pu voir rassemblés sur ce point unique. *George Forster* a cependant tenté ce calcul : et voici comment il le présente. « A juger de la population du Groupe de *Mendoça*, nous dit-il, par le peu d'étendue de chacune des îles qui le composent, elle ne doit pas être considérable. *Wahitahô*, ou *Santa-Christina*, a environ huit lieues de circuit (sept seulement, suivant le capitaine *Cook*) ; *ô-Hivahoa*, ou *la Dominica*, quinze ; *la Madalena*, cinq, suivant les Espagnols (six, suivant la Carte de *Cook* et suivant *Quiros*) ; *ô-Niteïo*, ou *San-Pedro*, trois ; l'île *Hood* qu'on n'a vue que de loin, autant<sup>2</sup>. *La Dominica*, la plus grande des

---

<sup>1</sup> *G. Forster's Voyage*. Vol. II, page 33 et 34.

<sup>2</sup> On ignore si ces deux dernières îles sont habitées ; elles ont si peu d'étendue, qu'il n'est guère probable qu'elles le soient ;

Îles, présente des bords si escarpés, et la plus grande partie du terrain est si hérissée de montagnes à pic, de flèches de clocher, qu'on peut regarder comme très-probable que, à proportion de son étendue, elle ne contient pas un nombre d'habitans aussi grand qu'on peut le supposer à *Santa-Christina*. Tous les cantons des îles de *Mendoça*, susceptibles de culture, paroissent très-peuplés : mais des montagnes stériles, et la plupart inaccessibles, occupant une grande partie de leur surface, on peut douter que la population du Groupe entier s'élève au-dessus de cinquante mille individus ».

Quelque juste confiance que l'on doive accorder aux connoissances profondes et à la manière de voir de *G. Forster* ; j'avoue que ce résultat ne me semble pas être la conséquence des Données qui l'ont amené ; il me paroît inadmissible ; et les raisons sur lesquelles je me fonde pour le rejeter, me semblent être d'un poids qui doit l'emporter même sur celui d'une autorité à laquelle on ne résiste jamais qu'à regret et avec répugnance. Quoique, dans le nombre des pirogues qui entouraient le Vaisseau, plusieurs fussent venues de *la Dominica* ; quoique les Naturels de cette île se trouvassent confondus à terre avec ceux

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.

---

seulement, si leurs côtes sont poissonneuses, elles pourroient être occupées temporairement par les Naturels des autres îles.

1791.  
Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

de *Santa-Christina* ; quoique les habitans des Baies du Sud se rendissent , pour la plupart , à celle de *la Madre de Dios* , quand les Français y abordoient ; on voit dans les journaux du capitaine *Chanal* et du chirurgien *Roblet* , parfaitement d'accord sur ce point , que toute cette affluence d'habitans de la côte occidentale de *Santa-Christina* et de Naturels de *la Dominica* , mêlés ensemble , n'a produit , dans aucun moment , une réunion dans laquelle on pût compter plus de cinq ou six cents individus de tout sexe et de tout âge : et il faut observer que la côte occidentale de *Santa-Christina* étant située *sous le Vent* de l'île , elle doit être plus peuplée que celle *du Vent* ; car on sait que , dans toutes les îles situées entre les Tropiques , dans la région des vents alizés , la côte du Vent , battue sans cesse par les vents et par la mer , n'invite pas à s'y fixer , des hommes à qui la pêche fournit une partie de leur subsistance , et qui tous se livrent plus ou moins à la navigation. Il paroît donc que ce seroit accorder beaucoup à l'île de *Santa-Christina* , que de lui donner mille habitans par lieue de côte , et en tout sept mille ; d'en supposer six mille à *la Dominica* , que *G. Forster* présume , avec raison , ne devoir pas , pour cause de stérilité sur la plus grande partie de son terrain , présenter une population aussi nombreuse que celle de *Santa-Christina* ; et d'en admettre six mille

pour la *Madalena*, dont le circuit est de six lieues : la totalité des habitans des trois grandes îles pourroit donc s'élever à dix-neuf mille individus, qu'on peut porter à vingt mille, si l'on veut accorder quelques habitans aux petites îles *San-Pedro* et *Hood*. Ce résultat est bien éloigné de celui de cinquante mille individus, que leur suppose le calcul de *G. Forster* : et je ne voudrois pas garantir que, si jamais il est possible de se procurer des Données plus précises, on ne reconnût que le résultat que je hasarde est encore très-exagéré.

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.

LE capitaine *Chanal* a dressé un Vocabulaire de *Santa-Christina*, qui comprend quelques mots de la langue des Naturels de cette île ; il n'y a fait entrer que ceux dont il a pu constater la vraie signification ; et il les a écrits comme un Français les entend et les prononce. Je ne puis, à cette occasion, me dispenser d'exprimer un vœu que, depuis long-temps, nos Navigateurs ont dû former ; ce seroit que quelque Savant qui possédât les Langues anglaise et hollandaise, voulût rassembler dans un même volume, les Vocabulaires qui se trouvent épars dans les Relations des Voyages faits par les Navigateurs de ces deux Nations, et qu'il ramenât à l'Orthographe et à la

---

\* Ce vocabulaire est renvoyé à la suite de la Relation.

1791.  
 Juin.  
 Iles de  
 MENDOÇA.

Prononciation françaises, les sons et les articulations que chaque Nation a figurés à sa manière, et pour sa propre prononciation. La plupart des Vocabulaires des Peuplades qui occupent les îles du *Grand-Océan*, ont été donnés par les Anglais ; et leur manière de peindre les sons diffère tellement de la nôtre, qu'un Navigateur français qui veut prononcer à sa façon les mots qui ont été figurés pour être prononcés par un Anglais, émet des sons qui ne font point reconnoître le mot de la Langue dans laquelle il veut s'exprimer. La même chose doit arriver à un Anglais, s'il veut prononcer, à sa manière, des mots qui ont été écrits pour être prononcés par un Français : il faut donc, pour que l'un et l'autre puissent se faire entendre des Naturels d'un pays, que la langue écrite, c'est-à-dire, les mots qu'ils ont sous les yeux dans le Vocabulaire dont ils veulent faire usage, soient figurés par des caractères, des signes, tellement combinés, qu'ils les obligent à émettre forcément les véritables sons de la langue parlée.

Le chirurgien *Roblet*, de son côté, a également dressé un Vocabulaire des mots mendoçains qu'il a pu recueillir ; la plupart sont les mêmes que ceux qui composent le Vocabulaire du capitaine *Chanal* : mais, comme les deux Observateurs ne les écrivent pas toujours de même, parce que, sans doute, ils ont entendu différemment, j'ai cru

qu'il pouvoit être utile de rapporter les deux manières dans deux Colonnes différentes. J'y ai joint une troisième Colonne, dans laquelle on trouvera quelques mots de la même Langue, correspondant aux mêmes mots dans les Vocabulaires des Français, et tels que le capitaine *Cook* les a donnés pour être prononcés par un Anglais : ils sont extraits de son *Tableau des divers langages parlés dans les îles du Grand-Océan, depuis l'île de Pâque jusqu'à la Nouvelle-Calédonie* <sup>1</sup>.

La Langue des habitans de *Santa-Christina* a la plus grande affinité avec celle des îles de *la Société*, ou plutôt c'est la même Langue : ce qui prouve que, quoique les deux Archipels soient séparés par un espace de mer de deux cent soixante lieues, et qu'il soit présumable que leurs pirogues n'entretiennent pas entre eux une communication habituelle, les Peuples qui les habitent doivent avoir une origine commune. Un Naturel de *la Société*, qui étoit embarqué sur *la Résolution*, conversoit couramment avec ceux de *la Madre de Dios* ; mais le capitaine *Cook* dit que les Anglais, qui avoient dû rapporter de leurs visites à *Taïti* la connoissance de la plupart des mots de la Langue qui s'y parle, ne purent jamais

1791.

Juin.

Îles de

MENDOÇA.

---

<sup>1</sup> *Cook's 2.<sup>d</sup> Voyage.* - Vol. II, page 364.

1791. parvenir à se faire entendre à *Santa-Christina*'.  
 Juin. En examinant les quatre-vingt-cinq mots de  
 Iles de la Langue de cette île que le capitaine *Chanal* a  
 MENDOÇA. rassemblés, on voit qu'elle emploie, comme la  
 nôtre, cinq Voyelles, *A, E, I, O, et U* prononcé  
 comme la Diphtongue *OU* l'est en français; mais  
 les Consonnes ne sont qu'au nombre de huit qui  
 font l'office de douze des nôtres: *B* ou *P*, qui ne  
 sont que la même articulation plus ou moins dure,  
 et se confondent à l'oreille: — *D*: — *C* dur, *G* dur,  
*K* et *Q*, dont les quatre articulations ne se distinguent  
 point, et qui toutes sont représentées par un *K*,  
 lequel, pour être articulé à la manière des Mendo-  
 çains, exige une espèce d'aspiration qui lui donne  
 un son guttural: *F—M—N—T—V*; ces cinq  
 dernières ayant chacune leur articulation propre et  
 distincte, comme dans les Langues d'*Europe*. Un  
 Lettré de *la Chine* pourroit-il jamais se persuader  
 qu'avec treize signes fort simples, on pût exprimer  
 toutes ses pensées!

Les Naturels de *Santa-Christina*, comme plu-  
 sieurs des Peuplades du *Grand-Océan*, ne peuvent  
 pas articuler notre *r*; ils y suppléent par une  
 espèce d'aspiration: ainsi, au lieu de *o-Hiva-rôa*,  
 ils prononcent *o-Hiva-hôa*: seroit-ce par mignar-  
 dise, comme le favori d'*Octave* prononçoit *Melcule*

---

! *Cook's 2.<sup>d</sup> Voyage*. Vol. I, page 308.

au lieu de *Me Hercule!* il est plus probable que c'est l'effet de l'imperfection de l'organe. Nos Consonnes *Z, s, X*, ne font pas partie des articulations de la Langue de cette île, laquelle, comme on en a pu juger, n'en admet aucune qui soit difficile. Souvent un mot est précédé des Voyelles *O* ou *E* : et quoique, par la manière dont le mot est prononcé, elles semblent en être une partie intégrante, elles n'en sont cependant que l'Article ; comme *E, O*, ou *TE*, sont des articles dans la Langue de *Taïti*.

Le capitaine *Chanal* observe que, quoique la Langue des *Mendoçains* soit remplie d'aspirations, et qu'en général ils la parlent avec véhémence, leur prononciation cependant a de la douceur. Pour la mieux saisir, on consultoit principalement les femmes, dont le son de voix, plus clair que celui des hommes, permet plus facilement de distinguer les nuances de l'articulation ; c'étoient les meilleurs maîtres de langue ; et l'on n'admiroit pas moins leur sagacité à saisir les questions, que leur justesse à y répondre.

LES détails dans lesquels je suis entré sur ce que nous avons pu deviner du caractère, des mœurs et des usages des habitans des *Mendoça*, ont fait connoître que les Naturels de ces îles ont plusieurs traits de ressemblance avec ceux de *Taïti* et des

1791.

Juin.

Îles de  
MENDOÇA.



1791. autres îles de *la Société*; et l'identité de langage  
 Juin. suffiroit, sans doute, pour prouver l'identité d'ori-  
 îles de gine. On peut croire que les dissemblances qui  
 MENDOÇA. existent, sous d'autres rapports, entre les Peuples  
 de ces deux Archipels, tiennent, et au climat qui  
 doit différer en raison de la différence des Latitudes,  
 et peut-être plus encore à la nature du sol qui, dans  
 l'île de *Santa-Christina*, la seule que nous connois-  
 sions, laisse peu d'espace à la culture, et prive ses  
 habitans de l'avantage de pouvoir former de ces  
 grandes plantations de mûriers sur lesquelles par-tout,  
 à *Taïti*, la vue se repose délicieusement. Les plaines  
 fertiles qui bordent les côtes de cette dernière île,  
 lui procurent un avantage local que rien ne peut  
 balancer dans celles de *Mendoça*; et ces ressifs,  
 cette espèce de digue de corail qui la cerne de  
 toutes parts, en fournissant des abris et une nourri-  
 ture à une multitude de coquillages, ajoutent un  
 supplément perpétuel aux productions de la terre,  
 pour la subsistance de ses habitans. En comparant,  
 en général, l'île de *Santa-Christina* avec celle de  
*Taïti*<sup>1</sup>, on voit d'abord qu'on ne trouve point dans  
 la première, l'opulence, le luxe, la profusion d'ali-  
 mens, la recherche et la variété d'étoffes qui se font  
 remarquer dans la Métropole du *Grand-Océan équatorial*. Les Taïtiens ont beaucoup de superflu; ils

<sup>1</sup> Voyez *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 35.

ont fait de grands pas vers la civilisation, de grands progrès dans les arts utiles et même dans les arts d'agrément. Les Mendoçains ont l'honnête nécessaire, l'aisance desirable dans tous les genres; et leur caractère ne les porte pas à désirer plus que ce dont ils jouissent: sans autres besoins que ceux auxquels la Nature fournit avec prodigalité, contents du jour présent et sans inquiétude pour le lendemain, partagés entre le plaisir et l'oisiveté, ils paroissent à l'abri de ces orages politiques qui souvent doivent troubler le Gouvernement, en partie monarchique, en partie féodal, qu'on trouve établi chez les Taïtiens. Ceux-ci ont perdu en liberté ce qu'ils ont acquis en civilisation; une partie vit des travaux de l'autre, et c'est la marche naturelle et ordinaire des grandes Sociétés; ils mènent une vie sensuelle, et déjà des maladies héréditaires commencent à les punir de leurs excès. Les Mendoçains ont conservé leur liberté primitive dans toute sa pureté, et chacun vit par soi et pour soi: la santé robuste dont ils jouissent, est bien préférable, sans doute, aux sensualités qu'ils ne connoissent pas encore, et qu'il faut leur désirer de ne connoître jamais. Je conçois qu'un Européen préférât pour lui-même *Taïti* à *Wahitahô*; mais un Mendoçain auroit grand tort, s'il envioit le sort d'un Taïtien: en s'éloignant davantage de la nature, il auroit peu à gagner, et risqueroit de beaucoup perdre.

1791.

Juin.  
Iles de  
MENDOÇA.

## CHAPITRE III.

*DU mouillage de la Baie de la Madre de Dios on aperçoit, dans l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest-quart-Ouest, une Terre qui n'est pas indiquée sur les Cartes hydrographiques. — On se dirige sur cette Terre; on découvre un nouveau Groupe d'îles qui ne forme qu'un même Archipel avec les îles de Mendocça. — Description de ce Groupe. — Description particulière de l'île principale et de ses habitans. — Conjecture sur d'autres Terres qui doivent être situées dans l'Ouest de ce Groupe. — Les habitans des îles de la Société avoient connoissance du Groupe des Mendocça et de celui qu'a découvert le capitaine Marchand, avant que les Navigateurs modernes eussent pénétré dans le Grand-Océan. — Opinion sur l'existence d'une autre Terre sous le Vent de ces îles. — Traversée depuis les îles nouvelles jusqu'à la côte Nord-Ouest de l'Amérique.*

1791. **A**VANT de reprendre la suite de la Navigation  
 Juin. du capitaine *Marchand*, je dois rapporter une  
 remarque qui fut faite les premiers jours de sa  
 relâche dans la Baie de la *Madre de Dios*, et qui  
 l'a conduit à la découverte d'un groupe d'îles dont  
 les

les anciens Navigateurs, et le capitaine *Cook* lui-même, n'avoient point eu connoissance. 1791.  
Juin.

Le jour que le *Solide* avoit ancré dans la Baie, le 14 Juin, au coucher du soleil, par un temps des plus clairs, on aperçut à l'horizon une tache fixe qui présentoit l'apparence du sommet d'un pic élevé, et restoit, à l'égard de la Baie, à l'Ouest-Nord-Ouest et Nord - Ouest - quart - Ouest du Monde. Le lendemain, à la même heure, l'horizon se trouvant de même dégagé de vapeurs, et l'air étant parfaitement diaphane, on releva la même tache dans la même direction que la veille. On ne put pas douter que cette tache ne fût une Terre : et comme aucune carte n'en indique dans cette partie ; qu'aucun Voyageur n'en fait mention, ce ne pouvoit être qu'une Terre inconnue, et l'on se proposa de la reconnoître.

C'est ainsi qu'en 1436, les Portugais, sous la conduite de *Gonzales Varco*, commençant à former un établissement dans l'île de *Porto-Santo*, dont, l'année précédente, ils avoient fait la découverte, observèrent, plusieurs jours de suite, une tache semblable à un petit nuage, qui paroissoit fixée à l'horizon. Ils se dirigèrent sur ce point, et découvrirent la grande île, alors inhabitée et couverte de bois, connue aujourd'hui sous le nom de *Madeira* [ *Madère* ], ou *l'île des Bois*. J'observerai, en passant, que les Anglais ont la prétention que la

1791. première découverte de cette île fut faite en 1344,  
 Juin. c'est-à-dire près d'un siècle avant celle des Portugais, par un Navigateur de leur Nation, nommé *Macham* : laissons cette fable, reléguée avec quelques autres dans la *Collection de Voyages de Richard Hakluyt*\*, où elle satisfait la vanité des Anglais qui n'exigent pas qu'on y croie, et n'y croient pas eux-mêmes. Mais, s'ils n'ont pas fait la découverte de cette île à laquelle l'excellence de ses vins a donné de l'importance, il est certain du moins qu'elle est pour eux une espèce de propriété, puisqu'ils en font le commerce à-peu-près exclusivement : et cet avantage plus réel, peut bien balancer pour les Anglais l'honneur stérile de la Découverte.

On pourroit être surpris que ni *Mendaña* ni *Cook*, qui ont relâché dans la Baie de la *Madre de Dios*, n'aient point fait la même observation que le capitaine *Marchand*, si l'on ne savoit que, dans les Mers situées entre les Tropiques, où la chaleur est constante, il n'est pas ordinaire d'avoir un horizon assez dépouillé de vapeurs, pour qu'on puisse distinguer une petite Terre d'un petit nuage, ou même l'apercevoir. Au reste, les

---

\* *The principal Navigations, Voyages, and Discoveries of the English Nation, &c.* By Richard Hakluyt. London. 1598-1600. In-folio, tome II, 2.<sup>e</sup> partie, page 1.

directions que ces deux Navigateurs ont suivies , en quittant la Baie de *la Madre de Dios* , *Mendaña* l'Ouest-quart-Sud-Ouest , et *Cook* le Sud-Ouest , ne les mettoient pas sur la route qui pouvoit les conduire à la découverte d'une Terre dont le gisement , à l'égard du Port du départ , est l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest-quart-Ouest.

1791.  
Juin.

La vue de cette nouvelle Terre rappelle un fait rapporté par *Quiros* dans sa lettre au gouverneur *Morga* : il dit que les habitans de *Madre de Dios* ayant aperçu sur le Vaisseau de l'Amiral un Nègre qu'ils distinguèrent parmi les Espagnols , firent entendre que , dans le Sud des îles de *Mendoza* , on trouvoit des Terres habitées par des hommes de cette espèce ; que ces Nègres étoient leurs ennemis ; qu'ils se servoient dans les combats , de l'arc et de la flèche ; et que les grandes pirogues qu'on voyoit dans le Port de *la Madre de Dios* , étoient destinées à porter la guerre chez cette Nation. *Quiros* ajoute que ce rapport des habitans de *Santa-Christina* ne lui a paru mériter aucune croyance ; et que les embarcations qu'ils appellent leurs grandes pirogues , lui ont semblé peu propres à tenir la mer , et moins encore à être employées dans des Voyages de long cours et des Expéditions de guerre. La difficulté de s'entendre

<sup>2</sup> *Sucesos de las islas Philipinas* , chap. VI.

1791. réciproquement ne permit pas à *Quiros* de se  
Juin. procurer de plus amples informations ; mais les  
raisons qui le déterminèrent à rejeter comme fa-  
buleux le rapport des Naturels de *Santa-Christina*,  
ne peuvent nous paroître décisives, aujourd'hui  
que nous sommes certains que les Naturels des  
îles de *la Société* communiquent dans leurs pirogues  
avec des îles qui sont éloignées de leur Archipel,  
de deux et trois cents lieues. Ce n'est cependant  
pas que je croie que l'on doive admettre l'exis-  
tence, dans le Sud des *Mendoça*, de quelques  
Terres habitées par des Nègres ; car , jusqu'à  
présent , on n'a trouvé dans les îles situées sous  
les méridiens voisins de celui des *Mendoça*,  
aucun individu appartenant à cette race d'hommes ;  
mais j'observe qu'entre la Route de *Cook*, qui a  
suivi, en venant de l'Est, des parallèles qui dif-  
fèrent peu de celui des *Mendoça*, et celle du  
commodore *Biron*, en 1765, qui passe à environ  
cent lieues dans le Sud de ces îles, il reste un  
espace qui n'est traversé par la Route d'aucun  
Navigateur connu ; et il se peut bien que, sur  
cette étendue de mer, il existe des îles qui n'ont  
pas encore été découvertes : mais, en admettant  
la possibilité de leur existence, je n'admettrois  
pas encore qu'elles soient habitées par des Nègres ;  
il se pourroit seulement que leurs habitans fussent  
beaucoup plus noirs que ceux des *Mendoça*,

qualifiés d'*hommes blancs* par nos Voyageurs; et que les Mendoçains eussent été frappés de cette différence de couleur comparée à la leur, comme ils ont dû l'être de celle des Européens, même de celle des Espagnols du *Pérou*, qui, quoique moins blancs en général que la plupart des Européens, doivent être nommés *hommes blancs* par les Blancs eux-mêmes de l'espèce de ceux qui habitent les îles du *Grand-Océan*. 1791. Juin.

LE CAPITAINE *Marchand* fit voile, le 20 juin à minuit, de la Baie de la *Madre de Dios*, et se dirigea d'après le Relèvement qu'il avoit fait, et qui lui indiquoit la position d'une Terre à peu de distance du Groupe des *Mendoça*. 20.

Le lendemain, au point du jour, il eut la satisfaction de découvrir dans le Nord-Ouest 7 degrés Ouest, une Terre haute vers laquelle il força de voiles pour la reconnoître : et à dix heures et demie du matin, il n'étoit plus qu'à quatre milles de distance de la Pointe la plus méridionale <sup>1</sup>. A ce même instant, on relevoit dans le Nord 4 ou 5 degrés Est, quelques monticules qui se montroient comme des îlots; mais on présuma qu'ils étoient liés entre eux et au 21.

---

<sup>1</sup> Voyez la Carte de ces îles, levée par le capitaine *Chanal*, pl. VI.



1791. corps de l'île, par des terres basses que la distance  
 Juin. ne permettoit pas de découvrir; et, d'après di-  
 21. verses remarques, on se crut fondé à penser que  
 les terres basses qu'on supposoit et les monticules  
 que l'on voyoit, formoient ensemble la partie  
 Nord-Est de la grande terre. Les Officiers du  
*Solide* donnèrent par acclamation à l'île décou-  
 verte, le nom d'*île Marchand*. Au Sud des terres  
 basses supposées, se présenteoit un grand enfon-  
 cement qui se terminoit à une pointe haute et  
 saillante de la côte orientale de la grande terre;  
 à peu de distance, à l'Est de cette Pointe, un îlot  
 en pain de sucre; et dans le Sud-Sud-Ouest de  
 celui-ci, un îlot plus petit qui parut n'être qu'un  
 rocher: le premier fut nommé *le Pic*. Une île de  
 moyenne hauteur, unie et tapissée de verdure, dont  
 le circuit peut être de deux milles marins, gît  
 Sud-Est et Nord-Ouest de la pointe la plus Sud  
 de la côte orientale de la grande île; sa forme  
 lui fit donner le nom d'*île Plate*: le canal qui la  
 sépare de l'île *Marchand* n'a pas plus d'une demi-  
 lieue de largeur; et elle paroissoit faire partie de  
 la grande île lorsque l'extrémité méridionale de  
 celle-ci restoit au Nord-Ouest 4 ou 5 degrés  
 Nord; on ne les vit détachées que lorsque l'île  
*Plate* resta au Nord 4 ou 5 degrés Est. En se  
 dirigeant au Nord-Ouest pour reconnoître de plus  
 près la côte du Sud-Ouest de l'île *Marchand*, on

distingua près de sa Pointe Sud , un rocher presque blanc dont la forme est celle d'un obélisque : il en reçut le nom , et la Pointe celui de Pointe de l'*Obélisque*. A partir de cette Pointe , jusqu'à la Pointe la plus occidentale qu'on eût à vue , la côte , sur une étendue de deux lieues et demie ou trois lieues , court vers le Nord-Ouest 4 ou 5 degrés Nord. Une demi-heure avant midi , l'extrémité méridionale de l'île *Plate* fut relevée par la Pointe de l'*Obélisque* , au Sud-Est-quart-Est ; et , de cette position , le rocher de l'*Obélisque* parut être détaché de l'île *Marchand* , et séparé de la grande terre par un canal très-étroit et semé de roches à fleur d'eau.

La partie Sud-Ouest de la grande île qu'on prolongeoit à la distance d'une demi-lieue , présente quelques jolies Anses de sable , sur le contour desquelles , parmi les Bananiers , les Cocotiers , les Arbres à pain , et d'autres grands arbres , on apercevoit des huttes éparses que les habitans abandonnoient pour accourir au rivage et contempler le Vaisseau. L'aspect de l'île , dans cette partie , est aussi agréable que varié. Des collines dont une verdure animée recouvre les pentes douces et les sommets ; des vallées ombragées par des plantations diversifiées ; plusieurs ruisseaux qu'on distinguoit du Navire , et qui rendent à la terre desséchée par les feux du soleil , la fraîcheur

1791.

Juin.

21.

1791. et l'humidité nécessaires à la reproduction des  
 Juin. plantes; enfin une belle cascade dont les eaux  
 21. écumantes se précipitent dans un vallon : tous  
 ces objets réunis sur un petit espace, attiroient  
 tour à tour et fixoient agréablement les regards.  
 De hautes montagnes dont les sommets sont arides  
 et hachés, et qui doivent se refuser à tout genre  
 de culture, occupent le centre de l'île; mais ces  
 montagnes cessent de paroître élevées, quand on  
 porte les yeux sur des pics de rochers nus et  
 inaccessibles, dont les flèches aiguës semblent  
 appartenir à des clochers.

En continuant de ranger la côte occidentale  
 de l'île, le capitaine *Marchand* aperçut, à midi,  
 une seconde Pointe sur l'alignement de la pre-  
 mière qui, jusqu'alors, lui avoit servi de point  
 de direction. Il ne tarda pas à découvrir entre  
 ces deux Pointes une ouverture profonde qui  
 sembloit promettre un abri sûr et commode. Le  
 capitaine *Masse*, commandant en second du  
*Solide*, fut expédié avec deux officiers et un  
 détachement de dix hommes pour aller recon-  
 noître le Mouillage; et le Vaisseau louvoya par  
 le travers de cet enfoncement pour attendre le  
 retour du canot. Sur ces entrefaites une pirogue  
 montée par trois Insulaires s'approcha du Navire :  
 un d'eux se hasarda à monter dans les porte-hau-  
 bans; il paroissoit flotter entre la crainte et la

confiance; on lui fit quelques présens qu'il reçut d'un air indifférent; mais jamais on ne put le déterminer à entrer dans le Vaisseau : à un mouvement que firent les Matelots pour l'exécution d'une manœuvre, sa frayeur fut si grande qu'il se précipita dans sa pirogue et s'éloigna du bord. Dans l'après-midi, d'autres embarcations s'approchèrent du Navire, et deux Insulaires y montèrent sans hésiter : ils examinoient tout avec attention, et témoignoiient leur surprise par des rires. Un d'eux se hasarda à faire le tour du Vaisseau, et tout ce qu'il voyoit paroissoit le satisfaire. A la vue des cochons et des poules, il leur donna les mêmes noms dont les appellent les Naturels des îles de *Mendoça*; mais on jugea que les clous, les couteaux et les autres bagatelles qu'on lui offroit étoient pour lui des objets absolument nouveaux; et l'on put en conjecturer que les deux Groupes, quoique peu distans l'un de l'autre, n'ont pas une communication habituelle : entre autres présens qu'on lui fit, un miroir dans lequel il vit sa figure, le fit rire aux éclats. Son compagnon sembloit stupide; il ne voulut jamais quitter la première place où il s'étoit assis en entrant dans le Vaisseau. Ces insulaires parurent bons, confians et reconnoissans : en échange des présens qu'on leur avoit faits, il offrirent et donnèrent de bon cœur leur dépouille entière qui consistoit en deux

1791.

Juin.

21.

1791. tocques de plumes de coq, fort sales, et un  
 Juin. hameçon de nacre; mais les dons de l'amitié ne  
 21. se calculent pas, le sentiment en fait le prix.

Le canot du *Solide* fut de retour à six heures du soir. On sut, par le rapport du capitaine *Masse*, que l'enfoncement qu'il avoit visité renferme deux Anses, l'une située dans la partie septentrionale, c'est-à-dire, au fond de la Baie, et l'autre dans l'Est en entrant; mais ni l'une ni l'autre ne parurent propres à recevoir un Vaisseau. Un joli ruisseau, dont les bords sont couverts de cresson, débouche dans la dernière Anse, et on y voit deux sources d'eau vive: la houle y est à peine sensible; le débarquement y est commode, et une chaloupe trouveroit toute facilité à s'y pourvoir d'eau. Les cases sont éparses et entremêlées, comme à *Santa-Christina*, de bosquets agréables qui les défendent de l'ardeur du soleil, et dans lesquels on reconnut les mêmes espèces d'arbres qu'on avoit vues aux îles de *Mendoça*. On n'aperçut dans l'Anse du Nord ni habitations ni habitans; mais dans celle de l'Est, sur laquelle le canot se dirigea, environ cent cinquante Naturels de l'un et l'autre sexe s'étoient rassemblés sur le rivage, et montroient autant d'empressement que de curiosité. Celui qui paroisoit être le Chef du Canton se détacha dans une pirogue, et vint au-devant des Étrangers pour les recevoir; il

étoit assis sur une espèce de siège élevé sur l'avant de la pirogue. On lui fit quelques présens; et, en retour, il offrit des cocos, du poisson, et une écaille d'huître perlière parfaitement polie. Les Étrangers furent reçus, en mettant pied à terre, avec les démonstrations de la joie et de la bienveillance.

1791.

Juin.

21.

Il n'étoit pas possible que, dans une visite et une inspection de quelques heures, on pût prendre du pays et de l'espèce d'hommes qui l'habitent, une connoissance qui suffise à fixer l'opinion sur l'un et sur l'autre; on n'en peut savoir que ce qu'un coup d'œil rapide a permis de saisir. Il faut cependant convenir que l'homme de la Nature, qui se montre d'abord ce qu'il est, peut être mieux connu dans une simple visite, que ne le seroit, après une longue fréquentation, l'homme policé qui s'est fait une physionomie, un masque, et à qui la civilisation a appris, par une longue habitude, à dissimuler le vice et à feindre la vertu.

Les Naturels de l'île *Marchand*, sont de la même couleur que ceux des îles de *Mendoça*; et tout indique qu'ils ont la même origine: leur vêtement est pareil, celui de la Nature sans aucun supplément: mais l'usage d'imprimer sur leur corps diverses figures bizarres, n'est pas aussi général qu'aux îles découvertes par *Mendaña*; on n'en voit qu'un très-petit nombre de tatoués:

1791. leurs ornemens sont les mêmes, mais ils en portent  
Juin. peu ; entre eux tous ils n'en possédoient que  
21. quelques-uns dont ils se dépouillèrent en faveur  
des Étrangers qui les visitoient : leurs armes sont  
les mêmes, la lance et le javelot. Ils ont paru  
moins vifs, moins intelligens que les Naturels de  
*Santa-Christina* : leur stature est peut-être aussi  
haute ; mais leurs corps ne présentent pas ces belles  
formes de l'Antique, cette perfection d'ensemble  
qui se font admirer dans les Mendoçains ; ils n'ont  
pas non plus cet air belliqueux qui annonce un  
caractère fier et indépendant. On avoit remarqué  
dans ceux qui s'étoient rendus à bord du Vaisseau,  
moins de dextérité à manœuvrer leurs pirogues  
qui cependant sont d'une construction semblable  
à celle des pirogues de *Santa-Christina*. Dans  
l'entrevue qu'on eut à terre avec eux, on eut  
beaucoup à se louer de leur conduite paisible et  
amicale : différens, à cet égard, de toutes les  
Peuplades du *Grand-Océan*, ils ne montrèrent  
aucune inclination au vol ; ils ne se permettoient  
même pas une demande, et sembloient s'interdire  
jusqu'au désir.

Les femmes de cette île ne le cèdent point,  
pour les charmes de la figure, l'élégance de la  
taille, et les autres agrémens naturels, à celles  
des îles de *Mendoça* ; mais la pudeur douce de  
l'innocence donne un attrait de plus à leur beauté :

la décence règne dans leur vêtement qui est composé d'une étoffe dont le *Morus papyrifera* fournit la matière, et qui est fabriquée de leurs mains à la manière des étoffes de *Taïti*, sans cependant en avoir la finesse. Elles sembloient, non pas fuir mais redouter la présence des Étrangers : et quoique leurs regards fixés sur eux, et leur cou tendu, décelassent l'impatience de la curiosité qui cherche à voir de plus près sans approcher, la distance qu'elles laissoient entre eux et elles, prouvoit leur retenue ; et l'on pouvoit croire que cette distance n'eût jamais été franchie, si des Vieillards officieux n'eussent été prendre par la main les plus jeunes d'entre elles, pour les offrir en hommage à leurs Hôtes, comme nous offrons un siège à celui qui nous fait une visite. Mais, bien éloignées de l'impudeur et de l'effronterie des Mendoçaines, celles qui avoient obtenu une préférence qu'elles sembloient redouter, n'approchoient qu'avec répugnance et en tremblant ; tout annonçoit que c'étoit de leur part un acte de soumission : semblables à l'innocente victime que le Prêtre traîne à l'autel . . . . . Je m'arrête. Ainsi donc la Vieillesse tient à honneur de prostituer la Jeunesse et les grâces ! ainsi cet usage, commun à tant de Peuples, et si révoltant dans nos mœurs, est ici regardé comme un devoir si important, si sacré, que le soin de son accomplissement ne

1791.

Juin.

21.



1791. peut être confié qu'aux Sages de la Nation ! Si  
 Juin. nous passons , par la pensée , d'une partie de la  
 21. Terre à une autre , nous reconnoissons , à chaque  
 pas , que l'Homme moral offre à la méditation du  
 Philosophe des différences plus tranchantes que  
 celles qu'il observe dans l'Homme physique : dans  
 celui-ci , la différence la plus caractérisée est celle  
 du *Blanc* au *Noir* , de l'Habitant de la *Scandinavie*  
 au Nègre du *Sénégal* ; mais cette transition dans  
 l'Espèce n'est pas brusque ; et si nous parcourons  
 les contrées connues du *Globe* , nous passerons  
 d'une couleur à l'autre par des nuances imper-  
 ceptibles : il en est autrement de l'Homme moral ;  
 peut-on , par exemple , trouver nulle part des  
 nuances intermédiaires entre la fidélité conjugale  
 imposée par nos mœurs , et la prostitution honorée  
 chez les *Peuplades* disséminées sur le *Grand-Océan* !  
 Il est donc des vertus et des vices , comme il est  
 une beauté et une laideur , de localité et de  
 convention : changez de latitude , la laideur se  
 change en beauté ; le vice est changé en vertu <sup>1</sup>.

Le capitaine *Marchand* imposa à la Baie où les

---

<sup>1</sup> Je ne dis pas qu'il est bien que cela soit ainsi ; mais je  
 dis que les faits semblent prouver que cela est : je ne me suis  
 pas chargé de peindre les hommes comme ils devoient être ,  
 mais comme ils sont ; j'écris l'Histoire ; je ne fais pas un  
 Traité de Morale.

Français avoient été reçus si amicalement, le nom de *Baie du Bon-Accueil*. 1791.  
 Juin.

La découverte qu'on venoit de faire d'une terre jusqu'alors inconnue, exigeoit qu'on naviguât avec prudence pendant la nuit, dans un parage qu'aucun Navigateur n'avoit traversé ; on se proposoit d'ailleurs de reconnoître la côte Nord-Ouest de l'île *Marchand* ; et, pour ne pas s'en écarter, on se tint bord sur bord, avec des vents variables de l'Est à l'Est-Nord-Est et de fréquentes risées. 21.

Le 22, au point du jour, on fit route pour doubler la Pointe du Nord de la Baie du *Bon-Accueil* : à 7 heures, elle se monroit au Nord-Est 4 ou 5 degrés Est ; et l'on releva, en même temps, deux autres Pointes l'une par l'autre sur la même direction que la première. En continuant de s'élever dans le Nord, on découvrit, à-peu-près à l'Est, au-delà des premières Pointes, des sommets de terre détachés les uns des autres, et présentant l'apparence d'une suite d'îlots : l'éloignement ne permettoit pas de distinguer si ce qui paroissoit être des îlots n'étoit pas plutôt des monticules, des mondrains, appartenant aux Terres extrêmes de l'île *Marchand* ; mais, d'après diverses combinaisons de Relèvemens, on s'arrêta à l'opinion que ces mondrains étoient les mêmes que l'on avoit présumé, en reconnoissant l'île par le côté de l'Est, devoir être liés entre eux par 22.

1791. des terres basses, et former la partie Nord-Est de  
 Juin. l'île *Marchand* : aucune Terre ne se montrait dans  
 22. le Nord au-delà de ces dernières sommités. Une  
 Reconnoissance plus détaillée de cette partie de  
 l'île eût exigé qu'on employât beaucoup de temps  
 à remonter dans le Vent ; et l'on se crut suffisam-  
 ment éclairé pour ne pas douter que l'île ne se  
 terminât, du côté de l'Est, au sommet le plus  
 reculé qu'on découvroit de ce côté.

Depuis le moment où l'on eut doublé la pointe  
 Nord de la Baie du *Bon-Accueil*, la plus occiden-  
 tale de la côte de l'Ouest, on aperçut clairement,  
 à environ neuf lieues de distance, une seconde île  
 qui se présenteoit sous un angle d'environ 11 de-  
 grés, entre le Nord demi-rumb Ouest, et le Nord-  
 Nord-Ouest demi-rumb Nord. En même temps,  
 on croyoit voir, à une plus grande distance sous  
 le Vent, d'autres Terres qu'on relevoit à l'Ouest  
 et Ouest-Sud-Ouest ; et cette apparence ne varia  
 point pendant toute la matinée.

Mais avant que de faire route pour aller à la  
 reconnoissance de la Terre qui se montrait dans la  
 partie du Nord, on vouloit débarquer à la côte  
 Nord-Ouest de l'île *Marchand*, pour y déposer un  
 Monument qui constatât la découverte des Français  
 et leur prise de possession. Le canot fut équipé  
 pour y conduire le capitaine *Marchand*, qu'accom-  
 pagnoit le capitaine *Chanal*.

Le

Le Vaisseau se maintint bord sur bord à une petite distance de la terre. Sa latitude, à midi, fut observée de 9 degrés 21 minutes, et celle qu'on avoit conclue du calcul des Routes depuis le départ de *Madre de Dios*, s'y accordoit parfaitement : la longitude du Vaisseau, à la même époque, déduite de celle qu'on avoit déterminée le matin par plusieurs observations de distance de la lune au soleil, étoit de 142 degrés 27 minutes<sup>1</sup>; et celle que donnoit le calcul des routes rapporté à la longitude du Port de *la Madre de Dios*, n'en différoit que de 3 minutes en excès. Cet accord entre le résultat de l'Estime et celui de l'Observation, prouve que les Courans n'avoient agi dans aucun sens, et que ces Déterminations peuvent être employées pour fixer d'une manière satisfaisante la position géographique de l'île *Marchand* à l'égard de *las Marquesas de Mendoça*, en faisant usage des Relèvemens pris le matin et à midi, époques des Observations qui ont servi à déterminer la longitude et la latitude du Vaisseau<sup>2</sup>.

Ce ne fut qu'après avoir lutté plusieurs heures, à force de rames, contre une mer assez grosse, et contre de fortes risées qui venoient de la terre, que le canot parvint à aborder à une première Anse

<sup>1</sup> Voyez la Note XXXI.

<sup>2</sup> Voyez les Relèvemens dans le *Journal de Route*, au 22 Juin.

1791.

Juin.

22.

1791. de la côte du Nord-Ouest, située au Nord et  
Juin. à peu de distance de la Pointe septentrionale de la  
22. Baie du *Bon-Accueil*. On prit terre sur une plate-  
forme de rochers, séparée de la côte par un petit  
bras de mer. Les Naturels, qui s'étoient rassemblés  
sur le rivage au nombre d'environ deux cents, et  
parmi lesquels on comptoit quelques femmes,  
s'empressèrent de venir au-devant des Étrangers,  
et les chargèrent sur leurs épaules pour leur faire  
traverser le canal. Les débarquans furent reçus  
comme ils l'avoient été dans la Baie du *Bon-Accueil*;  
les Insulaires firent éclater les mêmes transports de  
joie. Le Chef dont, la veille, on avoit eu tant à  
se louer, étoit à la tête des Naturels réunis sur le  
point où l'on mit pied à terre : et comme on  
n'apercevoit dans cette partie aucune habitation,  
on présuma que ce Chef et ceux qui l'accompa-  
gnoient habitent le contour de la première Baie et  
les Anses voisines, d'où la curiosité les avoit attirés  
dans celle où les Français se trouvoient. Cette  
dernière Baie, dénuée de verdure, n'offre par-tout  
qu'un sol stérile, qui n'a pu inviter les Naturels  
à y fixer leur demeure : elle fourniroit cependant  
du bois à brûler ; et l'on y voit un petit ruisseau  
ou une ravine qui pourroit, sur-tout dans la saison  
des pluies, suffire à l'approvisionnement d'un  
Vaisseau, si une forte houle qui vient se briser  
sur les grosses pierres qui bordent le rivage, n'en

rendoit l'abord impraticable aux chaloupes. Autant qu'on en put juger à la vue, toute cette côte du Nord-Ouest de l'île, quoique bien boisée, n'est pas aussi fertile que la bande du Sud-Ouest; la pente des collines est plus rude, et l'aspect en est moins agréable.

Les Naturels s'empressoient autour des Étrangers, mais sans confusion, sans être importuns, sans se rendre incommodés; ils sembloient n'avoir d'autre objet que de les voir de plus près. On leur distribua diverses bagatelles, des clous, des miroirs, des couteaux, des hameçons de fer, des grains de verre coloré: et il n'est pas besoin de dire que, dans la distribution des dons, les Vierges modestes ne furent pas oubliées. On reçut en échange, de ces bons Insulaires, et de leur chef en particulier, une lance, un dard ou javelot, deux éventails de plumes, et deux grandes coquilles d'huître perlière.

Depuis que la Navigation a fait connoître aux Européens, des parties du Globe terrestre dont les Anciens ne soupçonnoient pas l'existence, ils se sont persuadés que le Monde entier leur appartient; et que les terres qu'ils viennent à découvrir, sont des portions de leur Domaine universel que la Nature avoit eu tort d'aliéner, et qui doivent rentrer sous leur domination: trop heureux encore les possesseurs primitifs des contrées découvertes, si l'usurpateur, pour établir les droits de sa souveraineté, n'a pas

1791.

Juin.

22.

1791. recours à cette arme foudroyante , inventée dans  
Juin. notre Europe , que les peuples anciens ont été assez  
22. heureux pour ne pas connoître , et qui , dans l'es-  
pace d'un siècle , si court quand il est comparé à  
la durée du Monde , a détruit , ou soumis à quel-  
ques hommes , la moitié de l'Espèce humaine. Le  
capitaine *Marchand* , à l'exemple de tous ses devan-  
ciers , crut devoir prendre possession , au nom de  
la Nation française , de l'île dont il venoit de faire  
la découverte , possession qui entraînoit de droit ,  
dans l'opinion reçue , celle des autres îles qu'il  
pourroit découvrir dans le même parage. Cette  
cérémonie , qui ne seroit que ridicule par son  
inutilité , si elle n'étoit pas contraire au droit de la  
nature et des gens , se fit en attachant avec quatre  
clous , contre le tronc d'un gros arbre , une  
inscription qui contient les noms du Vaisseau et  
du Capitaine , et la prise de possession de l'île  
par les Français. Les Naturels qui observoient  
avec l'attention de la curiosité , tout ce que  
faisoient des Étrangers l'objet de leur admira-  
tion , ne se doutèrent certainement pas qu'on  
s'emparoit solennellement de la terre où reposent  
les ossemens de leurs pères , et qu'on leur don-  
noit un Maître dans un hémisphère que ni eux  
ni leurs ancêtres n'ont connu. Mais quoique le  
caractère paisible de ces Insulaires pût faire  
espérer qu'ils respecteroient ce monument , qui

ne devoit cependant durer que tant que la rouille n'auroit pas dévoré les clous , et que le temps ou les hommes n'auroient pas abattu l'Obélisque , on jugea que la prudence commandoit pour plus de sûreté , et *ad perpetuam rei memoriam* , d'écrire l'inscription sur trois feuilles de papier qui furent roulées séparément et renfermées dans trois bouteilles de verre , bouchées et cachetées : l'une fut déposée entre les mains du vénérable Chef du Canton ; la seconde fut remise à un homme d'un âge mûr ; et la troisième fut confiée à la garde d'une jeune fille : trois générations semblèrent à peine suffisantes pour répondre d'un dépôt si précieux. De tous les présens qu'on fit aux habitans du pays qui venoit d'être réuni à *la France* , les bouteilles furent ceux qu'ils reçurent avec le plus de plaisir , et auxquels , sans soupçonner qu'elles contenoient l'acte de leur réunion à un Empire d'*Europe* , ils parurent attacher la plus grande valeur. D'après cette disposition de leur part , on ne se permit pas de douter qu'ils ne les conservassent soigneusement , et l'on demeura convaincu qu'une conquête en bouteilles est assurée contre tous les événemens. Ne croiroit-on pas que les Français ont voulu faire entendre à tous les Navigateurs qui conquièrent ainsi le Monde en courant , qu'une prise de possession du genre des leurs , a toute la fragilité du verre

1791.

Juin.

22.



1791. qui doit en mettre le titre à l'abri de l'injure des  
Juin. siècles !

22.

Aussitôt que cette cérémonie imposante fut terminée, la Baie du Nord-Ouest de l'île *Marchand* fut proclamée *la Baie de Possession*, sans aucun empêchement ni réclamation de la part des anciens Propriétaires ; et leur silence dut être interprété comme un tacite assentiment.

L'étonnement des Naturels de cette île à la vue des Européens et des marchandises d'Europe, leur ignorance des échanges, leur simplicité, leur confiance, tout semble indiquer que les Français sont les premiers Navigateurs qui aient abordé à cette Terre. Le caractère doux, pacifique et officieux que ces bons Insulaires ont manifesté, ils le doivent tout entier à la Nature ; car ils ne savoient pas de quelle force venoient armés des hommes dont jusqu'alors l'espèce et le pouvoir leur étoient inconnus ; et ces témoignages de bienveillance et d'amitié dont ils étoient si prodigues envers une poignée d'Étrangers qui ne devoient pas leur paroître redoutables, on ne peut les attribuer au sentiment de la crainte qu'aucun acte de la part des Français n'a dû ni pu leur inspirer : on ne s'est même pas permis, ni dans la Baie du *Bon-Accueil*, ni dans celle de *Possession*, de tirer un seul coup de fusil à quelque oiseau de mer ; on craignoit que l'explosion d'une

arme à feu ne jetât l'épouvante parmi des hommes simples et bons à qui l'on devoit de la reconnaissance. Ils ignorent encore l'usage et l'effet des armes Européennes : et puissent-ils ne les jamais connoître ! L'île *Marchand* sera comptée dans le trop petit nombre des îles du *Grand-Océan* dont l'effusion du sang n'a pas souillé la découverte.

Si deux visites de quelques heures peuvent suffire pour prendre une idée générale d'un peuple dans l'état de nature ; elles ne sont pas suffisantes pour connoître en détail les productions du sol ; et l'on a seulement reconnu du rivage , sans pénétrer dans l'intérieur des terres , que les arbres qui croissent dans l'île *Marchand* sont , en général , des mêmes espèces que ceux qui se trouvent dans l'île de *Santa-Christina* des *Mendoça*. Comme on n'a point visité les habitations , on n'a pas été à portée de savoir si l'île nouvellement découverte offre des cochons et des poules ; mais on est fondé à le croire , puisque les Naturels qui vinrent à bord du *Solide* à sa première apparition sur l'île , et y virent de ces animaux , les reconnurent sur-le-champ , et les appelerent des mêmes noms que leur donnent les Naturels de *Santa-Christina* : on ne peut douter qu'ils n'ayent au moins des poules ; car les toques dont ils firent présent aux Français , étoient composées de plumes de coq ; et où sont

1791.  
Juin.  
22.

1791. des coqs, on doit croire qu'il y a des poules.  
 Juin. Tout ce que put faire le capitaine *Chanal* dans  
 22. le peu de temps qu'il passa dans la Baie de *Possession*, ce fut d'examiner le sol de l'île en masse. Il observa que les rochers dont cette Baie est bordée, et ceux qui saillent pour en former les Pointés, diffèrent essentiellement des rochers de la Baie de la *Madre de Dios* de *Santa-Christina*, lesquels, d'après l'examen qu'en a fait *George Forster*<sup>1</sup>, contiennent des productions volcaniques ou diverses espèces de laves, dont quelques-unes sont remplies de coquilles blanches et verdâtres : la pierre dont sont formés les rochers de la Baie de *Possession*, est grise, de la même qualité que celle de la plupart des carrières de *France*, et ne paroît avoir subi aucune altération. On distingue, dans plusieurs endroits, des couches parallèles inclinées à l'horizon ; et dans d'autres, les couches sont horizontales : les pics semblables à des flèches de clocher qui dominant les hautes montagnes de l'île, paroissent être de la même matière, et ont la même couleur, que les rochers dont les côtes sont formées : on ne découvre aucune trace de feu, aucun indice de l'effet d'un Volcan : ces masses de rochers accumulés, et inclinés sous différens angles, sembleroient plutôt

---

<sup>1</sup> *George Forster's Voyage*, Tome II, page 26.

indiquer que cette île, ou appartenoit à une plus grande Terre dont les parties basses ont été abymées sous les eaux, ou que des secousses violentes qu'elle aura éprouvées dans un tremblement de terre, auront affaissé le terrain, et occasionné l'éboulement et l'écroulement des rochers dont ses bords sont formés. Ces pics en aiguille qui dominent les montagnes, rappellent la description que *George Forster* a donnée de la partie Orientale de l'île de *la Dominica des Mendoza* : l'île *Marchand* n'est pas assez distante de la première, pour qu'on ne soit pas fondé à croire que l'une et l'autre doivent leur origine à une même convulsion de la Nature ; avec cette différence cependant que l'île de *Santa-Christina* dont on a été à portée d'examiner la qualité du sol, et probablement aussi les autres îles du Groupe des *Mendoza* qu'on n'a pas visitées, conservent les témoins de l'action du feu ; tandis que l'île *Marchand*, dans la partie qu'on a examinée, n'a présenté aucune production volcanique : il est cependant incertain si, en pénétrant dans l'intérieur de l'île, on n'eût pas découvert quelques indices des ravages d'un ancien volcan.

Lorsque le canot fut revenu à bord, et eut été embarqué vers quatre heures de l'après-midi,

1791.

Juin.

22.

---

\* Voyez ci-devant page 102.

1791. on prit la bordée du Nord, pour reconnoître la  
 Juin. nouvelle Terre qu'on avoit découverte sur cette  
 22. direction. La Pointe qui se monroit le plus à  
 l'Ouest, peu de temps avant le coucher du soleil,  
 fut relevée au Nord 6 ou 7 degrés Ouest, à quatre  
 lieues de distance; et, au même instant, l'île  
*Marchand* restoit depuis le Sud-Sud-Est jusqu'au  
 Sud-Est demi-rumb Est. La couleur des eaux  
 ayant paru changer tout-à-coup, on sonda; mais  
 une ligne de 90 brasses ne parvint pas jusqu'au  
 fond. On prit alors la bordée du Sud, et on  
 louvoya pendant la nuit. Le vent fut variable; et  
 de fortes rafales qui obligèrent de réduire la  
 voilure, occasionnèrent une dérive assez consi-  
 dérable dans l'Ouest: ce contre-temps empêcha  
 qu'on ne pût, le lendemain, s'élever assez dans  
 le vent pour reconnoître la nouvelle Terre d'aussi  
 près qu'on se l'étoit proposé.

23. Au point du jour, la partie qui paroissoit ter-  
 miner à l'Ouest la côte méridionale de cette Terre  
 restoit au Nord-Nord-Est demi-rumb Est. Si,  
 en même temps, on portoit sa vue sous le vent,  
 on y voyoit des apparences d'autres Terres; mais  
 les nuages qui étoient amoncelés à l'horizon pou-  
 voient faire craindre une illusion, et l'on ne se  
 permet pas d'assurer que ce sont des Terres  
 réelles: on remarqua cependant qu'elles étoient  
 situées dans la même partie où, la veille, on

avoit aperçu les mêmes apparences qui avoient été invariables pendant toute la matinée, et auxquelles, le reste du jour, on n'avoit pas donné une attention particulière, parce qu'on avoit été occupé de la visite et de la prise de possession de l'île *Marchand*.

On fit force de voiles pour s'élever dans le Nord. On voyoit un grand nombre d'oiseaux divers, des Foux, des Goillettes, des Frégates, des Paille-en-queues et de gros Poisson-volans à ailes rouges : ces derniers différoient de ceux qu'on avoit vus dans l'Est des îles de *Mendoça*, en ce qu'ils n'avoient que deux ailes au lieu de quatre. On prit à l'hameçon plusieurs grosses Bonites qui furent un régal pour l'Équipage du Vaisseau.

A neuf heures et demie du matin, on apercevoit clairement les extrémités Sud et Nord de la nouvelle Terre qui s'étendoit depuis le Nord-Est demi-rumb Est jusqu'à l'Est : la distance de chacune des Pointes extrêmes étoit de six ou sept lieues ; mais on n'étoit éloigné que de quatre de la portion de côte qui se trouvoit la plus près du Vaisseau. Le sommet de l'île est aplati ; et, quoiqu'elle soit assez haute, son terrain s'élève par une pente douce et régulière, depuis les bords de la mer jusqu'à ce sommet : on ne voyoit aucune hachure, aucune montagne terminée en

1791.

Juin.

23.

1791. pic. On jugea que cette île doit être fertile, et  
 Juin. offrir un séjour agréable : on ne l'approcha pas  
 23. d'assez près pour savoir si elle est peuplée ; mais  
 tout annonce qu'elle doit l'être. Le capitaine  
*Marchand* la nomma *île Baux*, du nom des Arma-  
 teurs propriétaires du Navire le *Solide*.

Cette île étoit trop au vent pour qu'on pût  
 espérer de la rallier ; et ne voulant pas perdre un  
 temps précieux dans une Reconnoissance qui n'eût  
 pu que satisfaire la curiosité, sans promettre aucun  
 avantage, on fit route au Nord-quart-Nord-Ouest.  
 En suivant cette direction, on avoit tout-à-la-fois  
 pour objet de reconnoître une autre Terre moins  
 considérable qui se présentoit entre le Nord-  
 Ouest-quart-Nord et le Nord-Nord-Ouest, et  
 de découvrir, avant la nuit, un espace de mer  
 libre assez étendu pour qu'on pût y louvoyer avec  
 sûreté, si, en s'élevant dans le Nord, on faisoit  
 la découverte de quelque nouvelle Terre sur cette  
 direction.

L'horizon entre le Sud et l'Ouest demouroit  
 toujours vaporeux, et chargé de nuages amoncelés,  
 comme il est ordinaire d'en voir sur les îles situées  
 entre les Tropiques : plusieurs personnes de  
 l'Équipage croyoient même distinguer la Terre.  
 Mais on étoit pressé de se rendre à la côte Nord-  
 Ouest de l'*Amérique* ; la saison s'avançoit, et il  
 n'étoit pas raisonnable de s'engager dans des

Découvertes qui, en portant le Vaisseau sous le vent de sa route, devoient alonger beaucoup sa navigation : c'eût été compromettre, par un retard, le succès d'une Expédition dont le commerce des Pelleteries étoit l'unique objet ; et l'on ne pouvoit pas exiger du capitaine *Marchand* qu'il sacrifîât à des vues d'une utilité générale, mais incertaine, des interêts plus directs, que la confiance de ses Armateurs avoit commis à son zèle et à sa prudence. C'est aux Gouvernemens d'ordonner les Voyages de Découvertes et d'en supporter la dépense ; et le Navigateur employé par le Commerce, qui, sur sa route, est occupé d'ajouter à nos connoissances par ses recherches, a bien mérité de toutes les Nations qui partagent l'empire de l'*Océan*.

En gouvernant sur la nouvelle Terre qu'on avoit découverte, lorsqu'on terminoit la Reconnoissance de l'île *Baux*, on reconnut bientôt que c'étoit une petite île ; et, en même temps, on en aperçut une seconde, peu élevée, et peu distante de la première. On dirigea sa route pour passer sous le vent de ces deux Terres ; mais on la régla de manière à en passer aussi près que la prudence le permettoit.

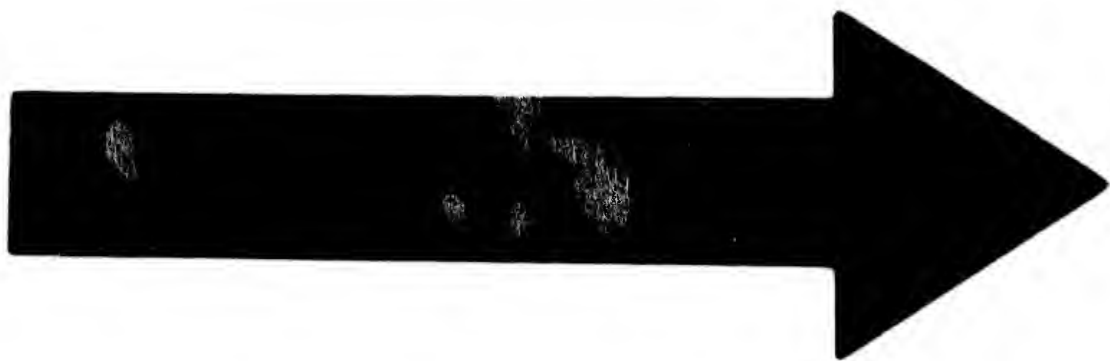
A midi, l'île *Baux*, dont la Pointe la plus proche pouvoit être à six lieues et demie de distance, restoit de l'Est 6 degrés Nord à l'Est-Sud-Est 2 degrés Sud ; et les deux îlots nouvellement

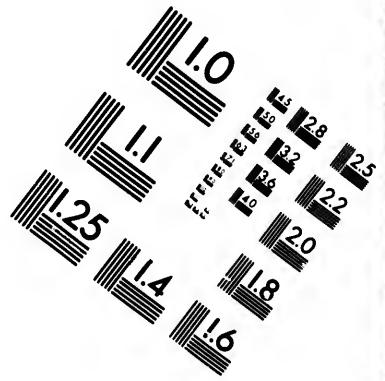
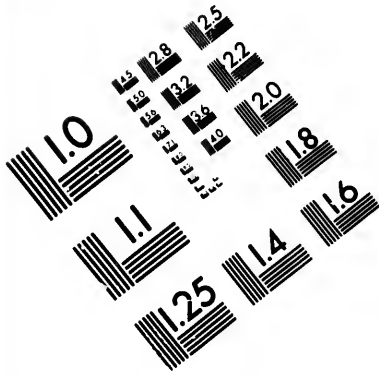
1791.

Juin.

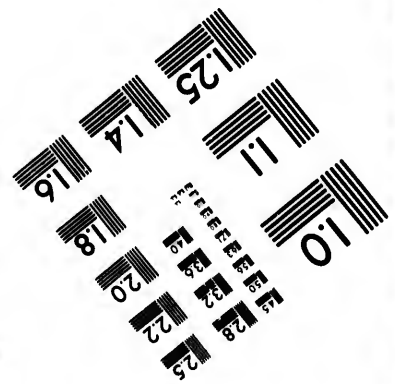
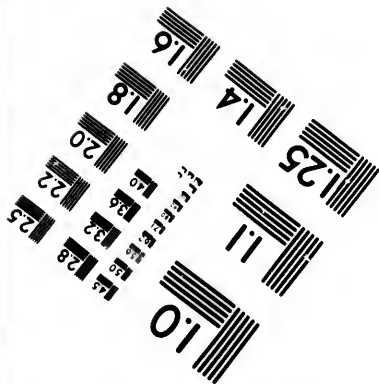
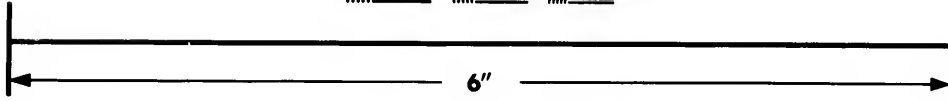
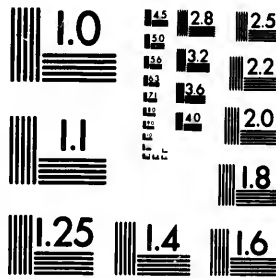
23.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 2.8  
1.6 3.2  
1.8 3.6  
2.0 4.0  
2.2 4.5  
2.5 5.0  
2.8 5.6  
3.2 6.3  
3.6 7.1  
4.0 8.0  
4.5 9.0  
5.0 10.0  
5.6 11.2  
6.3 12.5  
7.1 14.0  
8.0 16.0  
9.0 18.0  
10.0 20.0  
11.2 22.5  
12.5 25.0  
14.0 28.0  
16.0 31.5  
18.0 36.0  
20.0 40.0  
22.5 45.0  
25.0 50.0  
28.0 56.0  
31.5 63.0  
36.0 71.0  
40.0 80.0  
45.0 90.0  
50.0 100.0  
56.0 112.0  
63.0 125.0  
71.0 140.0  
80.0 160.0  
90.0 180.0  
100.0 200.0  
112.0 225.0  
125.0 250.0  
140.0 280.0  
160.0 315.0  
180.0 360.0  
200.0 400.0  
225.0 450.0  
250.0 500.0  
280.0 560.0  
315.0 630.0  
360.0 710.0  
400.0 800.0  
450.0 900.0  
500.0 1000.0  
560.0 1120.0  
630.0 1250.0  
710.0 1400.0  
800.0 1600.0  
900.0 1800.0  
1000.0 2000.0  
1120.0 2250.0  
1250.0 2500.0  
1400.0 2800.0  
1600.0 3150.0  
1800.0 3600.0  
2000.0 4000.0  
2250.0 4500.0  
2500.0 5000.0  
2800.0 5600.0  
3150.0 6300.0  
3600.0 7100.0  
4000.0 8000.0  
4500.0 9000.0  
5000.0 10000.0  
5600.0 11200.0  
6300.0 12500.0  
7100.0 14000.0  
8000.0 16000.0  
9000.0 18000.0  
10000.0 20000.0  
11200.0 22500.0  
12500.0 25000.0  
14000.0 28000.0  
16000.0 31500.0  
18000.0 36000.0  
20000.0 40000.0  
22500.0 45000.0  
25000.0 50000.0  
28000.0 56000.0  
31500.0 63000.0  
36000.0 71000.0  
40000.0 80000.0  
45000.0 90000.0  
50000.0 100000.0  
56000.0 112000.0  
63000.0 125000.0  
71000.0 140000.0  
80000.0 160000.0  
90000.0 180000.0  
100000.0 200000.0  
112000.0 225000.0  
125000.0 250000.0  
140000.0 280000.0  
160000.0 315000.0  
180000.0 360000.0  
200000.0 400000.0  
225000.0 450000.0  
250000.0 500000.0  
280000.0 560000.0  
315000.0 630000.0  
360000.0 710000.0  
400000.0 800000.0  
450000.0 900000.0  
500000.0 1000000.0  
560000.0 1120000.0  
630000.0 1250000.0  
710000.0 1400000.0  
800000.0 1600000.0  
900000.0 1800000.0  
1000000.0 2000000.0  
1120000.0 2250000.0  
1250000.0 2500000.0  
1400000.0 2800000.0  
1600000.0 3150000.0  
1800000.0 3600000.0  
2000000.0 4000000.0  
2250000.0 4500000.0  
2500000.0 5000000.0  
2800000.0 5600000.0  
3150000.0 6300000.0  
3600000.0 7100000.0  
4000000.0 8000000.0  
4500000.0 9000000.0  
5000000.0 10000000.0  
5600000.0 11200000.0  
6300000.0 12500000.0  
7100000.0 14000000.0  
8000000.0 16000000.0  
9000000.0 18000000.0  
10000000.0 20000000.0  
11200000.0 22500000.0  
12500000.0 25000000.0  
14000000.0 28000000.0  
16000000.0 31500000.0  
18000000.0 36000000.0  
20000000.0 40000000.0  
22500000.0 45000000.0  
25000000.0 50000000.0  
28000000.0 56000000.0  
31500000.0 63000000.0  
36000000.0 71000000.0  
40000000.0 80000000.0  
45000000.0 90000000.0  
50000000.0 100000000.0  
56000000.0 112000000.0  
63000000.0 125000000.0  
71000000.0 140000000.0  
80000000.0 160000000.0  
90000000.0 180000000.0  
100000000.0 200000000.0  
112000000.0 225000000.0  
125000000.0 250000000.0  
140000000.0 280000000.0  
160000000.0 315000000.0  
180000000.0 360000000.0  
200000000.0 400000000.0  
225000000.0 450000000.0  
250000000.0 500000000.0  
280000000.0 560000000.0  
315000000.0 630000000.0  
360000000.0 710000000.0  
400000000.0 800000000.0  
450000000.0 900000000.0  
500000000.0 1000000000.0  
560000000.0 1120000000.0  
630000000.0 1250000000.0  
710000000.0 1400000000.0  
800000000.0 1600000000.0  
900000000.0 1800000000.0  
1000000000.0 2000000000.0  
1120000000.0 2250000000.0  
1250000000.0 2500000000.0  
1400000000.0 2800000000.0  
1600000000.0 3150000000.0  
1800000000.0 3600000000.0  
2000000000.0 4000000000.0  
2250000000.0 4500000000.0  
2500000000.0 5000000000.0  
2800000000.0 5600000000.0  
3150000000.0 6300000000.0  
3600000000.0 7100000000.0  
4000000000.0 8000000000.0  
4500000000.0 9000000000.0  
5000000000.0 10000000000.0  
5600000000.0 11200000000.0  
6300000000.0 12500000000.0  
7100000000.0 14000000000.0  
8000000000.0 16000000000.0  
9000000000.0 18000000000.0  
10000000000.0 20000000000.0  
11200000000.0 22500000000.0  
12500000000.0 25000000000.0  
14000000000.0 28000000000.0  
16000000000.0 31500000000.0  
18000000000.0 36000000000.0  
20000000000.0 40000000000.0  
22500000000.0 45000000000.0  
25000000000.0 50000000000.0  
28000000000.0 56000000000.0  
31500000000.0 63000000000.0  
36000000000.0 71000000000.0  
40000000000.0 80000000000.0  
45000000000.0 90000000000.0  
50000000000.0 100000000000.0  
56000000000.0 112000000000.0  
63000000000.0 125000000000.0  
71000000000.0 140000000000.0  
80000000000.0 160000000000.0  
90000000000.0 180000000000.0  
100000000000.0 200000000000.0  
112000000000.0 225000000000.0  
125000000000.0 250000000000.0  
140000000000.0 280000000000.0  
160000000000.0 315000000000.0  
180000000000.0 360000000000.0  
200000000000.0 400000000000.0  
225000000000.0 450000000000.0  
250000000000.0 500000000000.0  
280000000000.0 560000000000.0  
315000000000.0 630000000000.0  
360000000000.0 710000000000.0  
400000000000.0 800000000000.0  
450000000000.0 900000000000.0  
500000000000.0 1000000000000.0  
560000000000.0 1120000000000.0  
630000000000.0 1250000000000.0  
710000000000.0 1400000000000.0  
800000000000.0 1600000000000.0  
900000000000.0 1800000000000.0  
1000000000000.0 2000000000000.0  
1120000000000.0 2250000000000.0  
1250000000000.0 2500000000000.0  
1400000000000.0 2800000000000.0  
1600000000000.0 3150000000000.0  
1800000000000.0 3600000000000.0  
2000000000000.0 4000000000000.0  
2250000000000.0 4500000000000.0  
2500000000000.0 5000000000000.0  
2800000000000.0 5600000000000.0  
3150000000000.0 6300000000000.0  
3600000000000.0 7100000000000.0  
4000000000000.0 8000000000000.0  
4500000000000.0 9000000000000.0  
5000000000000.0 10000000000000.0  
5600000000000.0 11200000000000.0  
6300000000000.0 12500000000000.0  
7100000000000.0 14000000000000.0  
8000000000000.0 16000000000000.0  
9000000000000.0 18000000000000.0  
10000000000000.0 20000000000000.0  
11200000000000.0 22500000000000.0  
12500000000000.0 25000000000000.0  
14000000000000.0 28000000000000.0  
16000000000000.0 31500000000000.0  
18000000000000.0 36000000000000.0  
20000000000000.0 40000000000000.0  
22500000000000.0 45000000000000.0  
25000000000000.0 50000000000000.0  
28000000000000.0 56000000000000.0  
31500000000000.0 63000000000000.0  
36000000000000.0 71000000000000.0  
40000000000000.0 80000000000000.0  
45000000000000.0 90000000000000.0  
50000000000000.0 100000000000000.0  
56000000000000.0 112000000000000.0  
63000000000000.0 125000000000000.0  
71000000000000.0 140000000000000.0  
80000000000000.0 160000000000000.0  
90000000000000.0 180000000000000.0  
100000000000000.0 200000000000000.0  
112000000000000.0 225000000000000.0  
125000000000000.0 250000000000000.0  
140000000000000.0 280000000000000.0  
160000000000000.0 315000000000000.0  
180000000000000.0 360000000000000.0  
200000000000000.0 400000000000000.0  
225000000000000.0 450000000000000.0  
250000000000000.0 500000000000000.0  
280000000000000.0 560000000000000.0  
315000000000000.0 630000000000000.0  
360000000000000.0 710000000000000.0  
400000000000000.0 800000000000000.0  
450000000000000.0 900000000000000.0  
500000000000000.0 1000000000000000.0  
560000000000000.0 1120000000000000.0  
630000000000000.0 1250000000000000.0  
710000000000000.0 1400000000000000.0  
800000000000000.0 1600000000000000.0  
900000000000000.0 1800000000000000.0  
1000000000000000.0 2000000000000000.0  
1120000000000000.0 2250000000000000.0  
1250000000000000.0 2500000000000000.0  
1400000000000000.0 2800000000000000.0  
1600000000000000.0 3150000000000000.0  
1800000000000000.0 3600000000000000.0  
2000000000000000.0 4000000000000000.0  
2250000000000000.0 4500000000000000.0  
2500000000000000.0 5000000000000000.0  
2800000000000000.0 5600000000000000.0  
3150000000000000.0 6300000000000000.0  
3600000000000000.0 7100000000000000.0  
4000000000000000.0 8000000000000000.0  
4500000000000000.0 9000000000000000.0  
5000000000000000.0 10000000000000000.0  
5600000000000000.0 11200000000000000.0  
6300000000000000.0 12500000000000000.0  
7100000000000000.0 14000000000000000.0  
8000000000000000.0 16000000000000000.0  
9000000000000000.0 18000000000000000.0  
10000000000000000.0 20000000000000000.0  
11200000000000000.0 22500000000000000.0  
12500000000000000.0 25000000000000000.0  
14000000000000000.0 28000000000000000.0  
16000000000000000.0 31500000000000000.0  
18000000000000000.0 36000000000000000.0  
20000000000000000.0 40000000000000000.0  
22500000000000000.0 45000000000000000.0  
25000000000000000.0 50000000000000000.0  
28000000000000000.0 56000000000000000.0  
31500000000000000.0 63000000000000000.0  
36000000000000000.0 71000000000000000.0  
40000000000000000.0 80000000000000000.0  
45000000000000000.0 90000000000000000.0  
50000000000000000.0 100000000000000000.0  
56000000000000000.0 112000000000000000.0  
63000000000000000.0 125000000000000000.0  
71000000000000000.0 140000000000000000.0  
80000000000000000.0 160000000000000000.0  
90000000000000000.0 180000000000000000.0  
100000000000000000.0 200000000000000000.0  
112000000000000000.0 225000000000000000.0  
125000000000000000.0 250000000000000000.0  
140000000000000000.0 280000000000000000.0  
160000000000000000.0 315000000000000000.0  
180000000000000000.0 360000000000000000.0  
200000000000000000.0 400000000000000000.0  
225000000000000000.0 450000000000000000.0  
250000000000000000.0 500000000000000000.0  
280000000000000000.0 560000000000000000.0  
315000000000000000.0 630000000000000000.0  
360000000000000000.0 710000000000000000.0  
400000000000000000.0 800000000000000000.0  
450000000000000000.0 900000000000000000.0  
500000000000000000.0 1000000000000000000.0  
560000000000000000.0 1120000000000000000.0  
630000000000000000.0 1250000000000000000.0  
710000000000000000.0 1400000000000000000.0  
800000000000000000.0 1600000000000000000.0  
900000000000000000.0 1800000000000000000.0  
1000000000000000000.0 2000000000000000000.0  
1120000000000000000.0 2250000000000000000.0  
1250000000000000000.0 2500000000000000000.0  
1400000000000000000.0 2800000000000000000.0  
1600000000000000000.0 3150000000000000000.0  
1800000000000000000.0 3600000000000000000.0  
2000000000000000000.0 4000000000000000000.0  
2250000000000000000.0 4500000000000000000.0  
2500000000000000000.0 5000000000000000000.0  
2800000000000000000.0 5600000000000000000.0  
3150000000000000000.0 6300000000000000000.0  
3600000000000000000.0 7100000000000000000.0  
4000000000000000000.0 8000000000000000000.0  
4500000000000000000.0 9000000000000000000.0  
5000000000000000000.0 10000000000000000000.0  
5600000000000000000.0 11200000000000000000.0  
6300000000000000000.0 12500000000000000000.0  
7100000000000000000.0 14000000000000000000.0  
8000000000000000000.0 16000000000000000000.0  
9000000000000000000.0 18000000000000000000.0  
10000000000000000000.0 20000000000000000000.0  
11200000000000000000.0 22500000000000000000.0  
12500000000000000000.0 25000000000000000000.0  
14000000000000000000.0 28000000000000000000.0  
16000000000000000000.0 31500000000000000000.0  
18000000000000000000.0 36000000000000000000.0  
20000000000000000000.0 40000000000000000000.0  
22500000000000000000.0 45000000000000000000.0  
25000000000000000000.0 50000000000000000000.0  
28000000000000000000.0 56000000000000000000.0  
31500000000000000000.0 63000000000000000000.0  
36000000000000000000.0 71000000000000000000.0  
40000000000000000000.0 80000000000000000000.0  
45000000000000000000.0 90000000000000000000.0  
50000000000000000000.0 100000000000000000000.0  
56000000000000000000.0 112000000000000000000.0  
63000000000000000000.0 125000000000000000000.0  
71000000000000000000.0 140000000000000000000.0  
80000000000000000000.0 160000000000000000000.0  
90000000000000000000.0 180000000000000000000.0  
100000000000000000000.0 200000000000000000000.0  
112000000000000000000.0 225000000000000000000.0  
125000000000000000000.0 250000000000000000000.0  
140000000000000000000.0 280000000000000000000.0  
160000000000000000000.0 315000000000000000000.0  
180000000000000000000.0 360000000000000000000.0  
200000000000000000000.0 400000000000000000000.0  
225000000000000000000.0 450000000000000000000.0  
250000000000000000000.0 500000000000000000000.0  
280000000000000000000.0 560000000000000000000.0  
315000000000000000000.0 630000000000000000000.0  
360000000000000000000.0 710000000000000000000.0  
400000000000000000000.0 800000000000000000000.0  
450000000000000000000.0 900000000000000000000.0  
500000000000000000000.0 1000000000000000000000.0  
560000000000000000000.0 1120000000000000000000.0  
630000000000000000000.0 1250000000000000000000.0  
710000000000000000000.0 1400000000000000000000.0  
800000000000000000000.0 1600000000000000000000.0  
900000000000000000000.0 1800000000000000000000.0  
1000000000000000000000.0 2000000000000000000000.0  
1120000000000000000000.0

1791. découverts , sur lesquels on se dirigeoit , furent  
Juin. relevés , à la distance de trois ou quatre lieues,  
23. du Nord-Ouest 7 degrés Nord au Nord-Nord-  
Ouest 6 degrés Ouest. A la même époque , la  
latitude du Vaisseau , déduite de l'Observation ,  
étoit de 8 degrés 50 minutes ; et sa longitude ,  
en rapportant le progrès vers l'Ouest , conclu de  
l'Estime , à la longitude déterminée la veille par  
des observations de distance de la lune au soleil ,  
étoit de 142 degrés 43 minutes ; mais , en corri-  
geant le progrès estimé vers l'Ouest , d'après la  
connoissance de l'effet des Courans qu'on avoit  
acquise par la comparaison et la combinaison de  
divers Relèvemens , on porta la longitude à 142  
degrés 46 minutes.

A une heure trois quarts de l'après-midi , on  
étoit parvenu à un quart de lieue de distance  
sous le vent du plus occidental des deux îlots  
qu'on venoit reconnoître : on releva l'extrémité  
méridionale de celui-ci , par le milieu du plus  
oriental , à l'Est un degré Nord ; et peu de temps  
après , le milieu du premier , par le milieu de l'île  
*Baux* , à l'Est-Sud-Est un degré Est. Ces deux  
îlots sont séparés l'un de l'autre par un canal d'un  
mille de large : celui de l'Ouest est le plus gros ;  
il est assez élevé pour être aperçu de 7 ou 8  
lieues ; il est couvert de mousse dans quelques  
parties ; celui de l'Est est petit et bas , et couvert

de fiente d'oiseaux ; de sa Pointe orientale part un ressif qui s'étend dans le Sud-Est : un grand nombre d'oiseaux d'espèces différentes voltigeoient autour des deux îlots que le capitaine *Marchand* nomma *les Deux - Frères*.

Pendant toute l'après-midi de ce jour , on ne cessa pas d'apercevoir sous le vent l'apparence d'une Terre étendue qui restoit dans l'Ouest-Sud - Ouest : et comme cette apparence s'est maintenue pendant deux jours , on ne peut guère se refuser à croire qu'il existe dans cette partie quelque Terre qui n'a point encore été découverte.

Après qu'on eut contourné et doublé *les Deux - Frères* par l'Ouest , on gouvernoit au Nord-Nord-Ouest , lorsque , à cinq heures et demie du soir , on découvrit une nouvelle Terre , du Nord-quart-Nord - Est 5 ou 6 degrés Est , au Nord-Est-quart - Nord 1 degré Nord ; et , dans la vue de là mieux reconnoître , on se rangea au plus près du vent : mais , comme on croyoit voir encore d'autres Terres sous le vent de celle-ci , et qu'avec ce soupçon il n'étoit pas prudent de conserver , pendant la nuit , la route du Nord , on attendit le jour , en louvoyant dans l'espace de mer qu'on avoit parcouru avant le coucher du soleil.

On reconnut , le 24 matin , la nouvelle Terre què , la veille , on avoit découverte ; et tandis qu'on la relevoit du Nord-Nord - Est 1 degré

1791.

Juin.

23.

24.

1791. Nord, au Nord-Est-quart-Nord 2 degrés Est,  
 Juin. on en découvrit une seconde au Nord-Est 2 ou 3  
 24. degrés Nord, et à environ douze lieues de distance.  
 Le capitaine *Marchand* donna à la première le nom  
 d'*île Masse*, et à la seconde celui d'*île Chanal* :  
 les deux Officiers employés sur le Vaisseau en  
 qualité de seconds Capitaines, qui avoient secondé  
 avec autant d'intelligence que de zèle les travaux  
 du Commandant en chef, dans la découverte d'un  
 nouvel Archipel, méritoient sans doute que leurs  
 noms fussent attachés à deux des îles qui le com-  
 posent.

A sept heures un quart, à huit heures et demie,  
 et à dix heures trois quarts, on fit des Relèvemens  
 des îles *Masse* et *Chanal* : au premier, *Masse*,  
 par l'extrémité Sud de *Chanal*, restoit au Nord-  
 Est 5 ou 6 degrés Est : par le second, l'île *Masse*  
 restoit de l'Est-Nord-Est 5 degrés et demi Est,  
 au Nord-Est-quart-Est, la partie de l'île *Masse*  
 la plus proche du Vaisseau à cinq lieues de distance ;  
 et dans cette position, l'île *Masse* déroboit à la  
 vue l'île *Chanal* dont on commençoit à découvrir  
 l'extrémité Nord par le bord septentrional de la  
 première : par le troisième, enfin, l'île *Masse*  
 restoit de l'Est-quart-Nord-Est à l'Est-quart-Sud-  
 Est, à la distance de cinq lieues ; et l'île *Chanal*, de  
 l'Est-Nord-Est 1 degré Est à l'Est-quart-Nord-Est.  
 A l'instant du dernier Relèvement, le capitaine  
*Marchand*

*Marchand* et le capitaine *Chanal* firent séparément deux suites d'observations de distance de la lune au soleil, dont le résultat, par un milieu entre toutes, donna 143 degrés 8 minutes de longitude Occidentale, pour le point auquel le Vaisseau étoit parvenu. L'Estime de la route, rapportée à la position qu'on avoit fixée d'après les observations faites, le 22 matin, à la hauteur de l'île *Marchand*, auroit donné une longitude qui ne diffère de celle qui fut observée le 24, que d'une minute en excès : ainsi l'on est fondé à conclure que la position des îles *Masse* et *Chanal*, à l'égard de l'île *Marchand*, ainsi que leur longitude absolue, peuvent être déterminées, d'après les Observations du 22 et du 24, avec une exactitude satisfaisante. La latitude observée ce dernier jour, à midi, fut de 7 degrés 54 minutes; et l'on reconnut que, dans les vingt-quatre heures; les Courans avoient porté de 10 minutes dans le Nord. En rapportant la longitude observée le matin, à la position du Vaisseau à midi, on trouve qu'à cet instant, il devoit être à 143 degrés 10 minutes à l'Occident de *Paris*.

Ici se termine la Découverte du capitaine *Marchand*. Le Groupe auquel il a imposé le nom d'*Iles de la Révolution*, composé de l'île *Marchand* avec les îlots qui en dépendent, de la grande île *Baux*, des îlots *les Deux-Frères*, et des îles *Masse*

1791.

Juin.

24.

1791. et *Chanal*, doit être réuni au Groupe de *las Mar-*  
 Juin. *quesas de Mendoca*, pour ne former dans le Système  
 24. géographique du Globe, qu'un même Archipel  
 composé de dix îles principales qu'on peut consi-  
 dérer comme étant les sommités d'une chaîne de  
 montagnes subaquées, qui occupe environ 60  
 lieues d'étendue sur une ligne Sud-Est et Nord-  
 Ouest. On a vu, en effet, que, par un temps  
 clair, l'île *Marchand* peut être aperçue du Port de  
*la Madre de Dios* de l'île de *Santa-Christina*; et  
 sa Pointe du Sud-Ouest ou de l'*Obélisque* n'est  
 distante de cette dernière île que de dix-neuf lieues  
 dans le Nord-Ouest-quart-Ouest 1 degré Ouest:  
 elle est plus rapprochée encore de *la Dominica*  
 dont elle n'est éloignée que de seize lieues dans  
 l'Ouest-Nord-Ouest; et elle se trouve située sur  
 le parallèle, et à dix-neuf lieues de distance, de la  
 petite île *Hood*, la plus septentrionale du Groupe  
 des *Mendoca*<sup>1</sup>. Le Groupe des îles de *la Révolution*  
 occupe 1 degré 42 minutes en latitude, et 44 mi-  
 nutes seulement en longitude; et en le réunissant à  
 celui des *Mendoca*, il va former un Archipel qui  
 occupera 2 degrés 40 minutes en latitude, et 1  
 degré 47 minutes en longitude<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voyez la Planche IV, N.º 1.

<sup>2</sup> On verra ci-après que la côte du Nord de l'île *Chanal*,  
 la plus septentrionale du Groupe de *la Révolution*, est située



Si l'on veut employer les résultats des observations de latitude et de longitude, faites à vue des îles découvertes par le capitaine *Marchand*; les divers Relèvemens des Terres comparés entre eux; le chemin parcouru suivant la *Table de Route*, et corrigé d'après les observations; les distances estimées à vue, à l'instant de chaque Relèvement; enfin, tous les détails nautiques rapportés dans le Journal du capitaine *Chanal*, on peut fixer avec une exactitude suffisante pour la sûreté de la Navigation, les positions géographiques, tant absolues que relatives, des cinq îles du Groupe, ainsi que leur étendue respective. L'emploi de ces *Données* combinées entre elles m'a conduit aux résultats suivans :

L'île *Marchand* peut avoir quatre ou cinq lieues de longueur sur une ligne Nord-Est et Sud-Ouest, en supposant que les mondrains qu'on aperçut dans sa partie du Nord-Est, tant par le côté de l'Est que par celui de l'Ouest, sont liés par des terres basses au corps de l'île : sa plus grande

---

à  $7^{\circ} 48'$  de latitude : *Cook* place le milieu de la *Madalena*, la plus méridionale des *Mendoça*, à  $10^{\circ} 25'$ ; ce qui donne  $10^{\circ} 28'$  pour sa côte du Sud. La longitude du milieu de l'île *Masse*, la plus occidentale du premier Groupe, est de  $142^{\circ} 50'$ ; et sa côte de l'Ouest sera à  $142^{\circ} 53'$  : le milieu de la *Madalena*, la plus orientale du second Groupe, est à  $141^{\circ} 9' 15''$ ; et sa côte de l'Est à  $141^{\circ} 6'$ .

Mar-  
tème  
hipel  
onsi-  
ne de  
n 60  
Nord-  
temps  
ort de  
na; et  
n'est  
lieues  
Ouest :  
minica  
dans  
ée sur  
, de la  
Groupe  
olution  
44 mi-  
ssant à  
el qui  
, et 1

*Chanal*,  
st située

1791. largeur qui se trouve dans la partie méridionale  
 Juin. est de trois lieues ; mais sa configuration est telle  
 24. que sa largeur varie considérablement : on estime  
 que son circuit doit être de dix ou onze lieues.  
 Le milieu de l'île est situé à 9 degrés 21 minutes de  
 latitude Sud , et 142 degrés 19 minutes de longitude  
 Occidentale. La latitude de la Baie *du Bon-Accueil*  
 est de 9 degrés 22 minutes. L'île *Marchand* peut être  
 aperçue de vingt lieues , lorsque l'horizon n'est ni  
 vapoureux , ni chargé de nuages , circonstance assez  
 rare dans les Mers situées entre les Tropiques.

Le circuit de l'île *Baux* est d'environ quinze  
 lieues , autant qu'on en a pu juger par l'étendue de  
 ses côtes méridionale et occidentale ; car il n'a pas  
 été possible de prendre connoissance de la partie  
 du Vent de l'île qui fait face au Nord-Est. Sa  
 Pointe la plus septentrionale , celle du Nord-Ouest,  
 d'après le Relèvement fait le 22 , à midi , est par 8  
 degrés 48 minutes de latitude ; et la longitude de  
 cette même Pointe , suivant son gisement observé  
 à l'égard de la Pointe la plus occidentale de l'île  
*Marchand* , est de 142 degrés 31 minutes. Le milieu  
 de l'île peut être placé à 8 degrés 54 minutes de  
 latitude , et à 142 degrés 25 minutes de longitude.

Les îlots *les Deux-Frères* gisent , l'un par  
 rapport à l'autre , Est et Ouest. En rapportant  
 l'îlot occidental à la Pointe du Nord-Ouest de  
 l'île *Baux* , on a trouvé que son milieu restoit ,

à l'égard de cette Pointe , à l'Ouest-quart-Nord-Ouest , à la distance de dix ou onze lieues : ainsi sa latitude doit être de 8 degrés 42 minutes, et sa longitude de 142 degrés 55 minutes.

1791.

Juin.

24.

Les observations pour la longitude , faites le 24 dans la matinée , et celles de midi du même jour pour la latitude <sup>1</sup>, rapportées à l'île *Masse* par un Relèvement et une distance estimée à vue , placent le milieu de cette île par 8 degrés ou 8 degrés 1 minute de latitude , et par 142 degrés 50 minutes de longitude : son gisement , à l'égard de la Pointe Nord-Ouest de l'île *Baux* , est le Nord-Nord-Ouest 2 degrés Nord , à environ six lieues de distance ; et à l'égard des *Deux-Frères*, le Nord demi-rumb Est.

L'extrémité méridionale de l'île *Chanal* fut relevée directement à l'Ouest , le 24 à midi , au moment où la latitude observée du Vaisseau étoit de 7 degrés 54 minutes ; elle occupe environ 6 minutes du Nord au Sud ; ainsi son milieu peut être à 7 degrés 51 minutes , et sa longitude est de 142 degrés 35 minutes : elle gît au Nord-Est-quart-Est 2 degrés Est , à quatre ou cinq lieues de distance de l'île *Masse*.

Les Relèvemens de ces deux dernières îles ont

---

<sup>1</sup> Voyez la Note XXXII , et le *Journal de Route* au 24 Juin.

1791. été pris à de trop grandes distances pour qu'il  
 Juil. soit possible de déterminer avec précision leur  
 24. étendue respective : elles paroissent à-peu-près  
 d'égale grandeur ; et l'on a cru pouvoir leur  
 donner sept ou huit lieues de circuit.

Avec les Données que je viens de rapporter , le capitaine *Chanal* a dressé une Carte particulière des îles de *la Révolution* ; et en la liant à celle de *las Marquesas de Mendocça* , que le capitaine *Cook* a publiée dans le premier volume de son second Voyage ' autour du Monde , on aura la Carte complète d'un Archipel composé de dix îles principales , qui , comme je l'ai dit , occupe , sur une ligne Sud-Est et Nord-Ouest , un espace de soixante lieues marines. On ne s'attend pas , sans doute , que la Carte du Capitaine *Chanal* , non plus que celle du capitaine *Cook* , présente la Topographie du littoral de chaque île , encore moins celle de l'intérieur : il n'est pas trop possible de se livrer à des Détails dans une première Reconnoissance ; le capitaine *Chanal* n'a pu qu'en saisir quelques-uns qui appartiennent à la côte occidentale de l'île *Marchand* que le *Solide* a côtoyée de très-près. Chaque île , en particulier , exigeroit le travail de plusieurs jours <sup>2</sup> , si l'on

---

<sup>1</sup> Page 305 de l'Original.

<sup>2</sup> Et peut-être d'un mois pour un seul Bâtiment.

vouloit relever toutes les Pointes , rapporter sur le papier toutes les sinuosités de la côte , en représenter rigoureusement la configuration , y placer les Sondes , assigner aux montagnes leurs véritables places , &c. La Carte du capitaine *Chanal* , ainsi que celle du capitaine *Cook* , présente seulement la masse de chaque île , figurée aussi exactement qu'il est permis d'en saisir la forme par des Relèvemens pris en naviguant à vue d'une Terre : chacune est représentée sur la Carte avec ses principales dimensions , et dans sa position relative à l'égard de celles qui , en étant les plus voisines , ont pu être aperçues en même temps ; la latitude et la longitude de leurs points extrêmes se trouvent fixées ; la largeur des canaux qui les séparent déterminée : et quoique la profondeur de ces canaux n'ait pas été sondée ; comme les îles sont toutes des Terres hautes , et qu'on sait que la Mer est par-tout profonde entre des Terres élevées , le Navigateur , la sonde à la main , n'hésitera pas , si sa route l'y conduit , à traverser un Archipel dont l'ensemble et les parties sont déterminés avec une exactitude qui suffit à la sûreté de la navigation.

ON a dû remarquer que , pendant la journée du 22 et celle du 23 Juin , le capitaine *Marchand* n'avoit pas cessé de voir , *sous le vent* , dans la

1791.

Juin.

24.

1791. partie de l'Ouest-Sud-Ouest, des apparences de  
Juin. Terre, qui sembloient fixées à l'horizon; et que  
24. même quelques personnes de l'Équipage avoient  
cru distinguer clairement la Terre : on doit regretter que l'objet de son Voyage et l'intérêt de ses Commettans ne lui permissent pas de se livrer à une vérification qui probablement eût ajouté de nouvelles découvertes à celles qu'il venoit de faire; car, en suivant sur une Carte générale du Globe les Routes des Navigateurs anciens et modernes qui ont fréquenté ces parages, on n'en voit aucune, sur une étendue de mer d'environ cent cinquante lieues, qui se soit portée dans le Sud-Ouest ou l'Ouest-Sud-Ouest des îles de *la Révolution*, ni qui ait croisé la ligne occulte qui seroit tirée de ce Groupe vers le point qu'occupent les apparences de Terre qu'on a constamment aperçues dans cette direction. La fixité des nuages, pendant deux journées consécutives, sur les mêmes points de l'horizon, est, entre les Tropiques, un signe assez certain que des Terres élevées, et d'une certaine étendue, arrêtent les nuées dans leur course, et les forcent de s'amonceler. J'abandonne un moment le capitaine *Marchand*, pour chercher s'il ne seroit pas possible de tirer, des connoissances que nous avons acquises d'ailleurs, quelque indice de l'existence d'une Terre, quelque probabilité qu'il en doit exister une dans ces

parages qui n'ont point encore été visités, et que cette terre peut être située sous le vent du Groupe que le capitaine *Marchand* a rencontré.

1791.

Juin.

24.

On trouve dans le Recueil des *Observations de Physique, de Géographie et d'Histoire naturelle* de *Reinold Forster*, une Carte hydrographique, aussi extraordinaire par l'origine de son auteur, qu'intéressante par les notions, quoique très-imparfaites sans doute, qu'elle nous a données de ces îles sans nombre situées à l'Est et à l'Ouest du Méridien de l'Archipel de *la Société*, îles dont plusieurs ont été retrouvées par les Européens, et dont on peut croire qu'un plus grand nombre est encore à chercher. Cette Carte <sup>1</sup> est celle qui a été dressée par *Joseph Banks* dans le premier Voyage du capitaine *Cook*, sous la direction et sous la dictée de *Tupia* <sup>2</sup>, ce Naturel de l'île *Ulietea* <sup>3</sup>, que le Navigateur anglais avoit amené en *Angleterre*, et que, depuis, il a ramené dans son île natale. *Tupia*, le plus intelligent des Insulaires du *Grand-Océan* qu'ayent rencontré les Voyageurs européens,

---

<sup>1</sup> *Reinold Forster's Observations, &c.* page 513 de l'Original. Voyez ci-après Pl. VII, une copie de la partie orientale de cette Carte.

<sup>2</sup> *Tupaya*, suivant l'orthographe de *M. Forster*.

<sup>3</sup> o - *Raietea* suivant *G. Forster* ; — *Yooletea* suivant *Parkinson*.

1791. s'étoit porté dans ses courses sur mer, tant au  
 Juin. Levant qu'au Couchant, jusqu'à trois cents et  
 24. quatre cents lieues de l'Archipel de *la Société* ;  
 dans le cours de son *Odysée*, il avoit visité plus de  
 quatre-vingts îles dont il donnoit les noms ; il les  
 distinguoit en Terres hautes et Terres basses, en  
 grandes et petites ; il en fixoit l'étendue par com-  
 paraison avec l'île de *Taïti* ; et en rapportant leur  
 position respective au lever ou au coucher d'une  
 étoile qu'il désignoit, il indiquoit le point de  
 l'horizon vers lequel chacune est située : il faisoit  
 connoître aussi quelques observations particulières  
 qu'il avoit eu occasion de faire sur les Naturels et  
 les productions de chaque île. A une grande  
 distance dans le Nord-Est de *Taïti*, à un des termes  
 extrêmes de ses Navigations, *Tupia* place un  
 Groupe de dix îles dont chacune porte un nom  
 sur sa Carte <sup>1</sup>, et il est à remarquer que trois de

---

<sup>1</sup> Ces dix îles, en commençant par la plus méridionale,  
 sont nommées, suivant l'orthographe employée sur la Carte :

*o-Haneanea — Neeo-Heeva — te-Manno — o-Otto —*  
*to-Rowha — Whattarre-Toah — WAITAHOO* ou  
*Whattarre-Oora — o-NATEYA* ou *o-NATEYO —*  
*HEEVA-ROA — Teebooi.*

Au lieu de *o-Nateya*, le capitaine *Chanal* écrit pour la  
 prononciation française, et comme il l'a entendu quand les  
 Naturels le prononçoient, *o-Niteïo* : au lieu de *Heeva-Roa*,  
 il écrit *ô-Hiva-Hôa* ; mais *G. Forster* observe que *Heeva-*  
*Roa*, est la prononciation des Taïtiens, et que les Mendoçains



ces noms , savoir , *o-Niteïo* , *ô-Hiva-Hôa* et *Wahîtahô* sont les mêmes noms que les Naturels des *Mendoça* donnent à trois de leurs îles , celles de *San-Pedro* , de *la Dominica* et de *Santa-Christina* , ainsi nommées par *Mendaña*. Je fais observer d'abord que les îles de *Mendoça* n'ont été retrouvées qu'en 1774 , dans le second Voyage du capitaine *Cook* ; que jusqu'à cette époque , les Européens ne les connoissoient que sous les noms de Saints que *Mendaña* leur avoit imposés ; et que cependant ceux qui leur sont donnés par les Naturels de ces îles , se trouvent écrits sur la Carte que *Tupia* avoit dressée pendant le premier Voyage de *Cook* : ainsi , il est prouvé que *Tupia* connoissoit ces îles sous les noms que les Naturels leur donnent , avant que les Anglais les eussent retrouvées ; et ce n'est pas de ceux-ci qu'il a pu en apprendre les noms. J'observe , en second lieu , que l'identité de trois des noms des cinq îles qui composent le Groupe des *Mendoça* de *Mendaña* ( le nom des deux autres n'est pas encore connu ) ne permet pas de douter que ce Groupe ne soit une portion de l'Archipel composé de dix

1791.  
Juin.  
24.

---

ne peuvent pas articuler la consonne *R* ; on sait que *o* et *te* sont des articles que souvent les Naturels suppriment : enfin , au lieu de *Waitahoo* , le capitaine *Chanal* écrit *Wahîtahô* , et *W. Wales* , *Ohitaho*. ( Voyez ci-devant , page 87. )

1791. îles que *Tupia* a placé dans le Nord-Est des îles  
 Juin. de *la Société*, au terme extrême de sa Navigation  
 24. vers le Levant, c'est-à-dire, à environ trois cents  
 lieues de ces dernières îles; et cette distance de  
 trois cents lieues, ainsi que le gisement du Nord-  
 Est, se trouvent conformes aux résultats des Ob-  
 servations de nos Navigateurs modernes: ainsi,  
 en joignant aux cinq îles des *Mendoça* les cinq  
 îles de *la Révolution*, l'Archipel de *Tupia* se trouve  
 complet, et tel que le capitaine *Marchand* l'a  
 reconnu.

A présent, je poursuis l'examen de la Carte de  
 ce premier Hydrographe du *Grand-Océan*, et je  
 vois dans l'Ouest de son Archipel de dix îles, une  
 grande île solitaire, sous le nom de *o-Heeva-Potto*,  
 qui se trouve située dans l'Ouest de l'Archipel:  
 et je demande si cette *o-Heeva-Potto* ne pourroit  
 pas être ces Terres, ou cette île, que je n'ai  
 présentées jusqu'à présent que comme une apparence  
 de Terre, et que le capitaine *Marchand* n'a pas  
 cessé d'apercevoir sous le vent des îles de *la Révo-  
 lution*, pendant les journées du 22 et du 23?

On pourra m'objecter que cette île est placée  
 sur la Carte de *Tupia* à un trop grand éloignement  
 de l'Archipel, pour qu'on admette que le capitaine  
*Marchand* ait pu la voir. Mais, sans doute, on  
 n'exige pas l'exactitude des Cartes de *Cook* ou de  
*la Pérouse*, dans celle d'un Insulaire de *la Société*

qui navigue dans une pirogue , sans moyen pour mesurer la vitesse de son sillage , sans instrument pour observer sa latitude , sans boussole pour se diriger ! On ne doit pas oublier qu'il n'a aucune idée précise , aucune mesure comparative des distances : *grande* ou *petite* , voilà les seules différences pour lui ; et l'île de sous le vent , dont il est question , doit se présenter à son esprit comme placée à une *grande* distance des dix îles qui forment l'Archipel , lorsqu'il compare cette distance avec celles qu'ont les dix îles les unes à l'égard des autres. Observons cependant que , si l'éloignement de l'île de sous le vent , à l'égard de l'Archipel , paroît trop grand , comme il l'est en effet , pour qu'elle puisse être aperçue du voisinage des îles de *la Révolution* , on ne peut nier au moins qu'elle ne soit placée à son vrai gisement à l'égard de cet Archipel. J'ajouterai qu'il est probable que *Tupia* , quoi qu'il en ait pu dire ( car il est Voyageur et par conséquent il exagère ) , n'a pas visité par lui-même les quatre-vingts îles dont il a fait mention , et qu'il en a marqué plusieurs sur sa Carte , d'après les renseignemens qu'il se sera procurés des Naturels des îles où il aura abordé : mais ces Insulaires qui , sans doute , ne sont pas tous aussi intelligens , aussi habiles Navigateurs que l'hydrographe *Tupia* , auront bien pu lui indiquer vaguement , par le point du lever ou du coucher

1791.

Juin.

24.

1791. du soleil ou d'une étoile remarquable, dans quelle  
 Juin. direction une île doit rester par rapport à une  
 24. autre trop éloignée pour être aperçue de la  
 première ; mais ni leurs connoissances ni leur  
 Langue peut-être, n'ont l'étendue nécessaire pour  
 donner une idée des distances autrement que par  
 le nombre des Journées qu'une pirogue doit em-  
 ployer pour se porter d'un point à un autre : et  
 cette manière d'estimer le chemin, n'est assurément  
 pas exacte ; on en peut juger par l'incertitude où  
 nous ont laissés les Relations de quelques Voyages  
 faits dans l'Antiquité, et même de quelques autres  
 entrepris dans un siècle plus rapproché du nôtre,  
 depuis la découverte du nouveau Monde.

Il n'est pas besoin de dire qu'en parlant d'une  
 Terre qui doit exister sous le vent des îles de la  
*Révolution*, en appuyant la probabilité de son  
 existence, de l'induction tirée de la Carte de *Tupia*,  
 je n'ai prétendu que présenter une simple conjec-  
 ture ; j'en abandonne la vérification à quelque  
 zélé Navigateur qui, porté dans ces parages, et  
 pouvant disposer de son temps, ne regardera pas  
 comme au-dessous de ses recherches, d'éclaircir le  
 doute du capitaine *Marchand*, et de constater  
 l'exactitude de l'Hydrographie de *Tupia*. Au  
 surplus, on verra, dans la suite de cette Relation,  
 que le Navigateur français n'est pas le seul qui  
 ait aperçu sous le vent de l'Archipel que nous

venons de parcourir, des apparences de terre qui ont été trop permanentes dans la même partie, pour qu'on puisse croire qu'elles n'étoient que l'effet d'une illusion produite par un rassemblement de nuages qui seroient amoncelés et fixés sur un même point de l'horizon ; un Navigateur des *États-Unis* de l'*Amérique* eut occasion, la même année, et à la même place, de faire la même remarque<sup>1</sup>.

1791.

Juin.

24.

---

<sup>1</sup> On pourroit objecter que la disposition des dix îles qui forment l'Archipel, telle qu'on la voit indiquée sur la Carte de *Tupia*, dressée sous sa dictée par *M. Banks*, n'est pas conforme, dans tous les points, aux résultats des découvertes successives des Navigateurs européens; que les trois îles dont les Naturels de ces Terres nous ont appris les noms, *o-Hiva-Hôa*, *Wahitahô* et *o-Nitéio*, appartiennent sur cette Carte, à la partie septentrionale de l'Archipel, c'est-à-dire, à trois des îles qui ont été découvertes par le capitaine *Marchand*, tandis que *Tupia* applique ces mêmes noms à trois des îles méridionales découvertes par *Mendaña*, et qu'en effet ces noms appartiennent à des îles du Sud : mais, sans doute, on ne supposera pas que *Tupia* fût assez bon Géographe pour disposer, de mémoire et avec exactitude, sur le papier, un Archipel composé de dix îles éparpillées ; pour fixer leurs distances et leurs gisemens respectifs, les unes à l'égard des autres ; et pour appliquer ensuite à chacune des îles le nom qui lui appartient parmi les dix noms dont il avoit chargé sa mémoire. *Tupia* a donné son Archipel en masse et les dix noms comme ils se sont présentés, ce qui étoit beaucoup pour lui ; et ces noms ont été appliqués à-peu-près au hasard et sans doute au gré de son Interprète autant qu'au sien propre : ce qui est certain, c'est

1791.  
Juin.  
25.

LE 25 Juin, le capitaine *Marchand* avoit perdu de vue les îles de *la Révolution*. A mesure qu'il s'élevoit dans le Nord, le vent se fixoit, et l'horizon s'éclaircissoit ; ce qui lui fit présumer qu'il n'existe pas d'autres Terres aux environs de ces îles dans la partie du Nord : et avec cette assurance, et après avoir déterminé par observation la longitude de son point de départ, de 143 degrés 49 minutes, à l'Occident de *Paris*, il fit route pour la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*.

Il se dirigea alternativement au Nord, au Nord-quart-Nord-Ouest, au Nord-Nord-Ouest, en forçant de voiles selon le temps, et se rapprochant

---

qu'il connoissoit, à environ 300 lieues dans le Nord-Est de *Taïti*, un grand Archipel composé de dix îles dont il avoit retenu les noms ; et il me semble que, pour prouver l'identité de son Archipel de dix îles, et de celui qui se compose des cinq îles de *Mendoça* et des cinq de *la Révolution*, c'est assez que trois des noms qu'il avoit retenus (et ce sont les seuls qu'on ait vérifiés) se trouvent être les mêmes que ceux qui sont donnés par les Naturels de ces Terres, à trois des îles de l'Archipel. On peut observer d'ailleurs que les situations relatives qu'il a assignées par aperçu, tant aux îles qui composent la partie méridionale de son Archipel, qu'à celles qui en composent la partie septentrionale, sont conformes respectivement, autant qu'elles pouvoient l'être, à la disposition générale du Groupe des *Mendoça* et à celle du Groupe de *la Révolution* : et à cet égard, sa Carte présente un ensemble plus approchant de la vérité, que n'en présentoient nos Cartes anciennes pour plusieurs parties du Globe, avant que les  
de

de la route du Nord, autant et aussi souvent que les variations du vent pouvoient le permettre. 1791.  
 Juin.

Le 27, on coupa la Ligne vers 143 degrés un quart de longitude Occidentale. 27.

Le lendemain, à six heures et demie du soir, on crut apercevoir une Terre à l'Ouest demi-rumb Sud : on étoit alors parvenu à 1 degré 31 minutes de latitude Nord, et 144 degrés 18 minutes de longitude. On fit route à petite voile, jusqu'à une heure après minuit, sur le point de l'horizon où l'on supposoit la Terre, et l'on mit en travers pour attendre le jour. Au lever de l'aurore, le temps fut des plus clairs : on voyoit dans les airs un 28.  
 29.

---

Navigateurs modernes en eussent fait la Reconnoissance. L'identité de l'Archipel de dix îles que *Tupia* place à 300 lieues dans le Nord - Est des îles de *la Société*, et de celui qui est composé des cinq îles de *Mendoça* et des cinq îles de *la Révolution*, étant une fois reconnue, il est permis d'avoir quelque confiance dans le surplus de la Carte de *Tupia*, et de la regarder comme une espèce d'indicateur qui peut, en s'y livrant avec précaution, guider dans la recherche de plusieurs autres îles dont il a donné les noms et indiqué les positions, et que nos Navigateurs n'ont pas encore découvertes. Si ce n'est pas juger trop favorablement de sa Carte, on pourroit supposer que sa grande île *Heeva - Potto*, qui se voit dans l'Ouest de son Archipel des *Dix*, est la terre dont le capitaine *Marchand* n'a cessé d'avoir la vue durant deux journées qu'il a employées à faire la Reconnoissance de son Groupe de *la Révolution*, et qui a été également vue, dans la même direction, par un Navigateur des *États-Unis*.

1791. grand nombre d'Hirondelles de mer et de Paille-  
Juin. en-queues ; mais toute apparence de terre avoit  
29. disparu. On reprit à toutes voiles la route du  
Nord.
- Juillet. Le 5 de Juillet, vers midi, par 10 degrés un  
5. tiers de latitude Nord, et 144 degrés et demi de  
longitude, on vit passer un gros tronc d'arbre qui  
paroissoit ne flotter que depuis peu de temps : on  
pouvoit, d'après cet indice, supposer que le  
Vaisseau se trouvoit dans le voisinage de quelque  
Terre ; mais aucun autre signe n'appuyoit cette  
conjecture.
15. Le 15 du mois, on commença à distribuer à  
l'Équipage, qui jouissoit d'une santé parfaite, une  
ration de bière fabriquée à bord avec du moût  
préparé, et un mélange de sucre. Cette boisson,  
qui est agréable au goût, est regardée avec raison  
comme un puissant préservatif contre le scorbut.
20. Des observations pour la longitude, faites le 20<sup>e</sup>,  
firent connoître que, depuis le 25 du mois de  
Juin, c'est-à-dire, dans l'intervalle de vingt-cinq  
jours, le mouvement des eaux avoit porté le  
Vaisseau hors de sa route apparente, de 1 degré  
46 minutes, ou cent un milles dans l'Ouest, et  
de 1 degré 54 minutes, ou cent quatorze milles  
dans le Nord, et lui avoit fait parcourir, sur la

---

\* Voyez la Note XXXIV.



direction du Nord-Ouest, 3 degrés un quart Nord, un chemin de cent cinquante trois milles dont l'Estime n'avoit pu tenir compte. On a cependant lieu de croire que la totalité de l'erreur n'a pas pour cause unique l'action des Courans, et qu'une partie en doit être attribuée à l'erreur de l'horloge de sable qu'on employoit pour mesurer la vitesse du sillage, et qui indiquoit une durée trop courte de 2 ou 3 secondes sur 30, ou d'environ un douzième. Le surplus de la somme des erreurs appartient à l'action des Courans : mais si l'on n'eût pas rectifié l'Estime de la Route par l'Observation journalière de la latitude; si des observations de distance de la lune au soleil n'eussent pas annoncé sous quel méridien le Vaisseau étoit parvenu; on n'eût pas soupçonné l'erreur qui provenoit de la fausse mesure du temps indiquée par l'horloge de sable, pendant que le Loc mesuroit le sillage : les erreurs en longitude se fussent accumulées; et l'on eût perdu à faire un inutile chemin dans l'Ouest, un temps que la saison avancée rendoit bien précieux pour un Vaisseau dont la destination étoit de faire la Traite des Pelleteries par les 57 degrés de latitude septentrionale.

Des observations de longitude, faites le 23, le 24 et le 26 Juillet, indiquèrent que, dans les parages où le *Solide* avoit navigué dans les

1791.  
Juillet.  
20.

23, 24  
et 26.

1791. intervalles de ces époques, le mouvement des eaux  
 Juillet. vers l'Ouest avoit été peu considérable. Mais leur  
 26. tendance vers le Nord étoit plus sensible; on eut  
 une erreur en latitude de 21 minutes, du 23 au  
 24; et les autres jours, l'erreur varia de 5 à 10  
 minutes, par vingt-quatre heures<sup>1</sup>.
27. Le *Solide* étoit parvenu le 27, à midi, à 39  
 degrés 48 minutes de latitude, et 151 degrés 42  
 minutes de longitude<sup>2</sup>. On avoit vu passer près  
 du Vaisseau, dans la matinée, et la veille de ce  
 jour, une quantité considérable d'une espèce de  
 fruit marin, de couleur brunâtre, et semblable,  
 pour la forme et la grosseur, à l'enveloppe épineuse  
 d'une châtaigne, ou à un petit oursin de la  
 Méditerranée : on vit aussi des Mollusca, des  
 Hirondelles de mer et des Oiseaux de tempête  
 [*Avis procellaria*]. Dans la nuit précédente, on  
 avoit entendu des cris d'oiseaux de terre; et le
28. 28, au point du jour, on se vit entouré de  
 Goilans, d'Hirondelles de mer et de plusieurs  
 troupes d'autres oiseaux de la grosseur du pi-  
 geon, dont le vol précipité, semblable à celui de  
 l'Alouette de mer, qui s'éloigne peu de la terre,

---

<sup>1</sup> Voyez les Notes XXXV - XXXVI - XXXVII.

<sup>2</sup> La longitude observée le 26 étoit, à midi, de 152° 17' occidentale, et du 26 au 27, le progrès vers l'Est avoit été de 0° 35'. (Voyez le *Journal de Route* à cette époque.)

indiquoit que ces oiseaux y doivent appartenir. Ces divers indices sembloient annoncer le voisinage de quelque Terre inconnue ; mais un temps nébuleux qui raccourcissoit le rayon de l'horizon , ne permettoit pas que la vue se portât à une grande distance. Le capitaine *Cook*, en 1778 , dans sa traversée des îles *Sandwich* à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, se trouvant par 41 degrés un quart de latitude Nord ( parallèle qui ne diffère pas de beaucoup de celui auquel le capitaine *Marchand* étoit parvenu ), et à 160 degrés un tiers à l'Occident de *Paris*, vit un Cormoran, espèce d'oiseau qui s'éloigne très-peu de la terre ; et cette rencontre inattendue lui fit soupçonner l'existence de quelque île dans le voisinage de sa position : il fut confirmé dans cette opinion, lorsque , par 41 degrés 50 minutes de latitude, et 144 degrés 50 minutes de longitude, il aperçut une pièce de bois flottante, dont l'apparence annonçoit qu'elle n'étoit à l'eau que depuis peu de temps, et qui venoit de l'Ouest'. En 1786, le capitaine *Portlock*, destiné de même pour la côte de l'*Amérique*, vit un grand nombre de Phoques se jouant autour du Vaisseau, par 39

1791.

Juillet.

28.

---

' Voyez *Portlock's Voyage*, page 94. *Portlock* étoit compagnon de *Cook* dans ce voyage. Voyez aussi la Carte générale des trois Voyages de *Cook*, dressée par le lieutenant *Roberts*.

1791. degrés 35 minutes de latitude, et 154 degrés et  
 Juillet. demi de longitude. Ce Navigateur observe que sa  
 28. distance du continent de l'*Amérique* étoit trop  
 considérable pour qu'il pût supposer que ces  
 amphibies, qui s'écartent peu de la terre, pussent  
 venir de la côte du continent, ou de quelques  
 îles qui en soient voisines; il ajoute que, se voyant  
 placé entre les deux positions dans lesquelles le  
 capitaine *Cook* avoit eu des indices de terre, et  
 lui-même en rencontrant dans celle où il se  
 trouvoit, il s'attendoit à découvrir quelque île  
 inconnue; mais que, pendant plusieurs jours, le  
 temps fut si brumeux, avec de la bruine, qu'il n'au-  
 roit pu apercevoir une Terre à cinq lieues de  
 distance; et qu'enfin la saison s'avancant, il ne  
 crut pas devoir s'engager dans cette recherche,  
 et reprit la Route du Nord'. Les observations  
 faites sur le *Solide*, d'après lesquelles sa latitude,  
 le 27 Juillet, étoit, comme on l'a vu, de 39  
 degrés 48 minutes, et sa longitude, de 151 degrés  
 42 minutes, plaçoient le Vaisseau, à cette époque:  
 — à 8 degrés 38 minutes, ou environ cent trente-  
 trois lieues, moins Ouest, et 1 degré 42 minutes,  
 ou trente-quatre lieues, moins Nord, que la pre-  
 mière position de *Cook*: — à 6 degrés 10 minutes,  
 ou quatre-vingt-quinze lieues, plus Ouest, et

---

\* Voyez *Portlock's Voyage*, page 94, et page x de l'*Appendix*.

1 degré 2 minutes, ou vingt lieues deux tiers, moins Nord, que la seconde : — et à 2 degrés 48 minutes, ou cinquante-six lieues, moins Ouest, et 18 minutes, ou six lieues, plus Nord, que celle de *Portlock* : et dans cette position du *Solide*, on remarqua que la plupart des oiseaux qui, comme je l'ai dit, appartiennent aux Espèces qui s'écartent peu de la terre, venoient de la partie de l'Ouest. On peut conclure de ces diverses remarques que, si, en effet, il existe dans ce parage quelque Terre encore inconnue, elle doit être située entre les parallèles de 39 et de 41 degrés, dans les intervalles compris, ou entre 160 degrés 1 tiers et 154 degrés et demi de longitude Occidentale; ou entre 154 et demi et 151 deux tiers; ou entre 151 deux tiers et 145; c'est-à-dire, dans les intervalles què laissent entre elles la première Route de *Cook* et celle de *Portlock*, celle-ci et celle de *Marchand*, cette dernière et la seconde de *Cook* : peut-être aussi cette Terre supposée se rencontreroit-elle à l'Ouest de toutes ces Routes, au-delà du soixantième méridien à l'Occident de *Paris*.

La navigation annuelle qu'un Galion a répétée pendant plus d'un siècle, de *Manille* à *Acapulco*, auroit procuré des connoissances certaines sur l'objet de cette recherche, si, chaque année, variant sa Route, il eût parcouru différens

1791.  
Juillet.  
28.

1791. parallèles, et se fût élevé jusqu'au dessus de celui  
Juillet. de 41 degrés, pour s'assurer s'il n'existoit pas des  
28. îles qui pussent offrir aux Vaisseaux, des relâches  
dans les cas de besoin ou d'accident. Mais comme  
il eût été difficile que les Découvertes que le  
Galion eût pu faire, restassent éternellement igno-  
rées des autres Nations; et que l'*Espagne* redoutoit,  
par-dessus tout, de leur faire connaître des îles  
qui, par leur position, auroient pu offrir des  
asiles aux Corsaires ennemis dans les temps de  
guerre, et pendant la paix des refuges aux Inter-  
lopes; il est très-probable que, si ses Navigateurs  
ont jamais découvert des Terres dans le parage où,  
dans ces derniers temps, ceux des autres Nations  
en ont soupçonné, elle a eu soin de les faire  
entrer dans l'oubli d'où le hasard les avoit tirées;  
et elle a pris des mesures assurées pour que, dans  
la suite, ses Vaisseaux ne pussent pas en faire:  
en effet, on voit que, du temps du Voyage  
d'*Anson*, qui s'empara, en 1743, du Galion de  
*Manille* et de la Carte hydrographique<sup>\*</sup> qui servoit  
pour en diriger la route, ce Vaisseau ne s'élevoit  
jamais au-dessus de 34 ou 35 degrés de latitude  
Nord; et, à moins que des circonstances de vent  
ne l'ayent quelquefois porté au-delà, il n'a pas

---

<sup>\*</sup> Voyez une Copie de cette Carte dans la Relation du  
Voyage d'*Anson*.

dû se trouver en position de rencontrer les Terres dont les Voyages de *Cook*, de *Portlock* et de *Marchand* nous présentent des indices, et qui, s'il en existe, doivent être situées par une latitude peu différente de celle de 41 degrés : encore moins le Galion a-t-il pu les voir si, comme l'assure le commodore *Anson* qui avoit eu occasion de le savoir, le trentième parallèle étoit assigné au Capitaine de ce Vaisseau, pour la limite septentrionale qu'il ne devoit franchir que dans le cas seulement où une force majeure lui en feroit une nécessité : ainsi, pour se garantir plus sûrement du danger que le Galion ne fît quelque Découverte, on le mettoit dans l'impossibilité d'en faire. Les Espagnols, souvent téméraires, toujours audacieux, tant qu'il s'est agi de tenter des Découvertes qui promettoient de grandes richesses, devinrent mystérieux par politique et timides par avarice, aussitôt que les trésors du Monde leur furent acquis ; ils enfouirent leurs Découvertes, comme l'avare enfouit son or ; et, dans la crainte de les partager, ils préférèrent de n'en pas jouir : depuis près de deux siècles, ils ont laissé les autres Nations glaner dans le champ où, les premiers, ils avoient moissonné en saison opportune.

Le capitaine *Marchand*, frappé, comme les Navigateurs qui l'avoient devancé dans ces Mers, des indices multipliés de Terre qui se monroient

1791.

Juillet.

28.

1791. dans le parage où il naviguoit , comme eux aussi  
 Juillet. ayant à remplir un objet déterminé , regretta de  
 28. ne pouvoir se livrer à une recherche qui présentoit  
 une grande probabilité de succès , et il poursuivit  
 sa route vers les côtes de l'Amérique.

29. Dans l'après-midi du 29 , par 42 degrés deux  
 tiers de latitude , et 150 degrés deux tiers de  
 longitude , la mer étant parfaitement calme , l'yole  
 fut détachée pour ramasser sur l'eau une plante qui  
 paroît appartenir au genre ou à la famille des  
*Fucus* ou *Varecs* , plus connue des Marins sous  
 le nom de *Goémon* ou *Algue* , et que , de loin ,  
 le mouvement que lui imprimoient quelques pois-  
 sons qui étoient à l'entour , avoit fait prendre  
 pour une Tortue. Je vais réunir en une seule ,  
 les descriptions qu'en ont données séparément le  
 capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet*.

La longueur de cette plante étoit de treize pieds  
 et demi , selon l'un , de quatorze pieds , selon  
 l'autre ; et sa circonférence à l'extrémité la plus  
 grosse , avoit quinze pouces , suivant le premier ,  
 et dix-huit , suivant le second ; elle diminuoit  
 progressivement sur toute sa longueur , se rédui-  
 soit à environ un pouce à l'autre extrémité , et  
 se terminoit en pointe. Le gros bout , suivant le  
 capitaine *Chanal* , étoit renflé en forme de bou-  
 teille ou de vessie. Sa tige flexible avoit la forme  
 d'un bambou creux mais sans nœuds ; ce qui lui



fit donner le nom de *Bambou de Mer*. Sa surface extérieure, lisse et unie, étoit couverte d'un bout à l'autre, de petits coquillages de l'espèce des Moules, selon le premier, de celle des Bernacles, selon le second, lesquels y étoient attachés par des pédicules de quatre, cinq, et même six pouces de long : ces pédicules diaphanes, dit le chirurgien *Roblet*, d'une consistance charnue et élastique, ressembloient à des tubes de verre remplis d'eau, et en avoient la transparence : le sommet de chaque pédicule étoit terminé par un coquillage à charnière, de la forme d'une tête de poisson, composé de quatre pièces mobiles, unies par une membrane, lesquelles renfermoient un petit animal à huit pattes. Le chirurgien *Roblet*, à qui appartient cette dernière partie de la description, dit qu'il ignore le nom de cet animal, mais qu'il croit qu'on le nomme *la Bernacle*.

Je crois, comme notre Observateur, que la coquille est, en effet, une *Bernacle* ou *Conque anatifère*, qu'en Bretagne on appelle *Bernache* et quelquefois *Bernicle* ; mais le petit animal à huit pattes ne semble point être l'habitant naturel de la coquille : seroit-ce un intrus ! un de ces animaux demi-crustacées, connus sous le nom de *Bernard-l'Hermite* ou *le Soldat*, à qui la Nature a donné l'instinct de se réfugier dans des coquilles vides, quelquefois aussi dans des zoophytes, ou

1791.

Juillet.

29.

1791.  
Juillet.  
29.

dans d'autres corps qu'il trouve convenables pour mettre sa partie postérieure, qui n'est point recouverte d'écaïlles, à l'abri de tout ce qui pourroit le blesser; tandis que la partie antérieure, assez semblable à celle de l'écrevisse ou de la langouste, et garnie de *dix pattes*, sort de la coquille pour saisir les insectes qui passent à sa portée! Le chirurgien *Roblet* n'a compté que *huit pattes* aux petits animaux qu'il a vus dans ses *Bernacles*; mais on pourroit supposer que deux autres restoient cachées dans la coquille: d'ailleurs, il peut et il doit y avoir des variétés dans l'Espèce; il seroit cependant très-singulier que chacuue des coquilles qui tenoient à la plante par autant de pédicules, fût habitée par un *Bernard l'Hermitte*. En comparant le coquillage que le chirurgien *Roblet* a observé et décrit, avec celui auquel les Naturalistes ont donné le nom de *Bernacle*, on trouve la plus grande ressemblance, de coquille à coquille, tant par la forme et la structure que par le pédicule; mais on ne la trouve plus d'animal à animal.

Suivant *Needham*, la *Bernacle*, ce coquillage très-singulier, a trois parties différentes; savoir: le pédicule qui sert de support au coquillage, la coquille, et l'animal qui y est renfermé. C'est par l'une des extrémités du pédicule, plus ou moins long, plus ou moins large, que la *Bernacle* adhère aux rochers, aux Vaisseaux et aux autres

corps étrangers. A la partie supérieure du pédicule, est la coquille, composée de cinq pièces ou valves, à-peu-près triangulaires (et c'est ce que le chirurgien *Roblet* veut indiquer sans doute en disant qu'elle a la forme de la tête d'un poisson); elles sont étroitement réunies par une pellicule mince qui tapisse la surface intérieure: le jeu que cette pellicule laisse aux pièces, leur permet cependant de s'écarter foiblement et de se rapprocher. Le corps de l'animal qui loge dans la coquille, est assez ressemblant à une petite huître; sa tête paroît garnie d'une espèce de houppe faite en forme de plumasseau; c'est l'assemblage d'une vingtaine de petites cornes ou de petits bras qui, vus au microscope, paroissent frangés: lorsque l'animal les agite, ils forment des courbes irrégulières renfermées les unes dans les autres; en les agitant, soit en dehors, soit en dedans de sa coquille, il forme dans l'eau un petit courant, et par ce moyen, il attire, comme dans un gouffre, les animalcules dont il se nourrit. La tête, hérissée de ces sortes de cornes, peut sortir au-dehors de la coquille et rentrer au-dedans<sup>1</sup>.

Il paroît donc que l'espèce de Bernacle que le chirurgien *Roblet* a observée, est habitée par

1791.  
Juillet.  
29.

---

<sup>1</sup> Voyez le Diction. d'Hist. nat. aux mots *Conque*, *Anatifère* et *Bernard-l'Hermite*.

1791. un animal différent de celui de la Bernacle que  
 Juillct. les Naturalistes ont décrite; car je ne suppose pas  
 29. qu'il eût donné le nom de *pattes*, à ces petits  
 bras ou cornes frangées, et qu'il n'en eût compté  
 que huit si elles étoient au nombre de vingt :  
 d'ailleurs l'*Huître* est si généralement connue,  
 que, si l'animal renfermé dans la coquille qu'il  
 a examinée, eût ressemblé à une huître, il n'eût pas  
 manqué de faire mention de cette ressemblance.

Je pense que c'est à la plante dont nos Voyageurs  
 ont fait la description, que le Rédacteur de la  
 Relation du Voyage d'*Anson* a donné le nom de  
*Sea-Leek*, Poireau de mer, dont elle a à-peu-près  
 la forme et la figure amplifiées; et c'est aussi le  
 nom qui lui a été donné par le capitaine *Cook*  
 qui a vu des plantes pareilles, à-peu-près dans  
 le même parage où le capitaine *Marchand* en a  
 rencontré; mais ni l'un ni l'autre des Navigateurs  
 anglais n'en a donné une description détaillée.

ON profita du calme qui régna le 29 pour  
 nettoyer la carène du Vaisseau à sa flottaison où,  
 malgré le doublage de cuivre, la mousse s'étoit  
 attachée, et devoit, par sa résistance, nuire à la  
 vitesse du sillage. On visita les voiles de rechange;  
 on s'occupa d'en réparer quelques-unes que les  
 rats avoient endommagées, et l'on se livra aux  
 divers travaux qui exigent du repos et du loisir,

et charment l'oisiveté du Matelot et l'ennui toujours inséparable du calme. 1791.  
Juillet.

Ce même jour dans l'après-midi, on vit une Baleine, et c'étoit la première qu'on eût aperçue depuis que le *Solide* naviguoit pour gagner les latitudes élevées : on étoit parvenu alors, comme je l'ai dit, entre les parallèles de 42 et 43 degrés. 29.

Le lendemain, et les jours suivans, on vit d'autres Baleines et des Bambous de Mer ; on voyoit, en même temps, une quantité innombrable de Goillettes, de Pétrils, de Quebrantahuessos, d'Oiseaux de tempête, et d'autres oiseaux de diverses espèces ; on rencontroit très-fréquemment de grandes pièces de bois flottantes ; tout annonçoit qu'on ne tarderoit pas à apercevoir la terre : et le résultat des observations de longitude en donnoit l'assurance. 30.

La saison étoit trop avancée dans l'hémisphère du Nord, pour que le capitaine *Marchand* crût devoir s'élever jusqu'aux parties de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, situées vers le soixantième parallèle, telles que *Willam's-Sound* et *Cook's-River* ; il s'étoit décidé à atterrir sur le cap *del Engaño*, remarquable par le mont *San - Jacinto* <sup>1</sup> qui le

---

<sup>1</sup> Le capitaine *Cook*, en 1778, imposa au *Capo del Engaño* et au *Monte San-Jacinto*, les noms de *Cape* et *Mount Edgcombe*. Que gagneroit la Géographie à ce changement de nom ! qu'y gagneroit l'immortel *Cook* !

1791. domine, et à commencer la Traite des Pelléteries  
 Juillet. dans *Norfolk-Bay*, ainsi nommée par le capitaine  
 30. *Dixon*, et qui doit être la *Baya de Guadalupe* des  
 Espagnols. D'après les Observations du capitaine  
*Cook*, du lieutenant *King*, et de l'astronome *Bayly*,  
 dans le *Voyage pour faire des Découvertes dans*  
*l'Hémisphère Boréal*<sup>1</sup>, le cap *del Engaño*, sous le  
 nom de cap *Edgcombe*, est situé à 57 degrés  
 4 minutes et demie de latitude Nord, et 138 degrés  
 15 minutes trois quarts de longitude Occidentale  
 de *Paris*.

Août. Le 7 Août, à midi, le capitaine *Marchand*  
 7. conclut de ses Observations et de celles du capi-  
 taine *Chanal*, que le Vaisseau étoit parvenu à  
 57 degrés 20 minutes de latitude, et que sa  
 longitude devoit être de 139 degrés 56 minutes :  
 la détermination de cette longitude étoit le résultat  
 du calcul des Routes appliqué au résultat des  
 observations de distance de la lune au soleil faites  
 le 5 dans la journée, et rapportées au midi de  
 ce jour<sup>2</sup>. Si cette Détermination étoit exacte,  
 on devoit, avant la nuit, avoir connoissance de  
 la Terre : on fit la route que cette position  
 indiquoit ; et à cinq heures et demie du soir,

---

<sup>1</sup> Voyez *The Original Astron. Observations made in a Voyage towards the Northern Pacific Ocean, &c. By W. Bayly*, page 349.

<sup>2</sup> Voyez la Note XXXVIII.

on eut la première vue de la côte d'Amérique.

1791.

A six heures, on reconnut le cap *del Engaño*, qui fut relevé à l'Est 19 degrés et demi Sud, à la distance de treize ou quatorze lieues. Le Vaisseau étoit donc plus Nord que le Cap de 13 minutes et demie, et plus Ouest de 1 degré 10 minutes trois quarts.

Août.

7.

En appliquant cette dernière différence à la longitude du Cap *del Engaño*, on trouve que celle du Vaisseau auroit dû être, à l'instant du Relèvement, de 139 degrés 26 minutes 33 secondes; mais, d'après le calcul des Routes rapporté au résultat des Observations du 5, elle étoit de 139 degrés 27 minutes 30 secondes<sup>1</sup>: ainsi, l'erreur à l'attérage n'étoit que de 53 secondes, ou environ un sixième de lieue dont le Vaisseau étoit supposé trop à l'Ouest. Cette précision étonnante n'eût pu avoir lieu, si, dans l'intervalle des Observations du 5 au Relèvement du 7, les Courans eussent influé sur la Route du *Solide* dans le sens de la longitude: mais leur action se dirigeoit directement au Nord, et elle avoit produit sur le progrès en latitude, dans le même intervalle, une erreur de 26 minutes ou vingt-six milles, que l'observation de la hauteur méridienne du soleil avoit rectifiée.

<sup>1</sup> Voyez Tome III, Note XXXIX.

1791.

Août.

7.

L'erreur de la longitude que l'Estime indiquoit à l'attérage, d'après le calcul des Routes dans la traversée, rapporté à la longitude de la Baie de *la Madre de Dios*, n'étoit que de 1. degré 25 minutes, ou quinze lieues un tiers, dont elle se trouvoit plus occidentale que la véritable. Mais cette exactitude, comme on peut le voir dans les *Notes*<sup>1</sup>, n'est due qu'au hasard : des erreurs *en avant* ont compensé une partie des erreurs *en arrière*.

Si le *Solide* eût été favorisé des vents dans cette traversée, dont la longueur a été de quarante-huit jours, il eût pu la terminer en quarante-un ou quarante-deux ; car la longitude du point de Départ, le 20 Juin, et celle du point d'Arrivée, le 7 Août, ne diffèrent l'une de l'autre que d'environ 2 degrés, dont la seconde est moins occidentale que la première : le trajet sur une Route qui se seroit peu éloignée de la direction d'un méridien, n'eût été que d'environ treize cents lieues, au lieu de quinze cents qu'il a été forcé de parcourir, parce qu'ayant été porté jusqu'à 13 degrés dans l'Ouest de son méridien de Départ, il lui a fallu défaire ce chemin inutile, et reprendre encore 2 degrés dans l'Est, pour se trouver sous le méridien du point d'où il pouvoit avoir la

---

<sup>1</sup> Note XXXIX.



vue de la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amerique*, où l'on se proposoit d'aborder. 1791.  
 août

Dans le cours de la traversée, les Courans ont constamment porté vers le *Nord* et vers l'*Ouest* : les différences vers le *Sud* et vers l'*Est* ont été aussi rares que peu considérables. En prenant un terme moyen, on peut évaluer l'effet du mouvement des eaux pendant les quarante-huit jours employés dans ce trajet, à deux lieues un dixième par vingt-quatre heures sur la direction du Nord 30 degrés Ouest<sup>1</sup>.

Le *Solide* étoit parvenu le 7 au soir à vue de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amerique* ; mais un calme, fatigant par sa longueur, retint le Vaisseau à la hauteur de la *Baya de Guadalupa* où l'on se proposoit de relâcher : quelquefois, une brise perdue du large l'amenoit jusqu'à l'entrée de la Baie ; et soudain, la cessation de cette brise, ou une brise de terre qui survenoit, l'obligeoit à s'en éloigner. Cette position tenoit un peu du supplice de *Tantale* ; et la commodité d'examiner à son aise les Terres où l'on vouloit aborder, ne pouvoit dédommager des contrariétés sans cesse renaissantes qui s'opposoient à ce qu'on y parvînt. On voyoit devant soi des montagnes très-élevées ; et sur la

---

<sup>1</sup> Voyez le Tableau des erreurs de l'Estime pendant cette traversée, Note XXXIX.

1791. neige qui les couvre, se dessinoient les arbres  
Août: verts dont elles sont plantées jusqu'à leurs sommets.

7. La base qui porte ces montagnes, et les petites collines qui, de distance en distance, la dominant, revêtues de verdure, fixent agréablement les regards, lorsque l'œil, après s'être élevé, en suivant la pente de la neige, jusqu'à la hauteur des nuages, se rabat et se repose sur ces terrains où d'antiques forêts de sapins, de pins et d'autres grands arbres, croissent et s'élèvent sur les débris de ceux que le temps a réduits en poussière. Une température douce, un ciel serein, un air pur, permirent de contempler, tout à loisir, durant cinq jours, ces productions de la Nature sauvage et abandonnée à sa seule énergie : ce ne fut que dans la matinée
12. du 12 qu'il fut enfin possible d'atteindre la Baie de *Guadalupa*, et qu'on y laissa tomber l'ancre après 242 jours de navigation depuis le départ de *France*, sur lesquels dix seulement avoient été passés au mouillage, tant dans la Baie de *la Praya*, que dans celle de *la Madre de Dios*.

Si l'on compulse la Table de Loc, ou si l'on mesure sur la Carte le chemin que le Vaisseau a parcouru sur le Globe, depuis son départ de *Marseille* jusqu'à son arrivée à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*; on trouve qu'il a fait cinq mille huit cents lieues marines, qui équivalent à plus des quatre cinquièmes de la circonférence d'un

grand cercle de la Terre ; et que sa vitesse moyenne , durant cette partie du Voyage , a été de vingt-cinq lieues par vingt-quatre heures.

1791.  
Août.  
12.

Jusqu'à présent le scorbut ne s'étoit point manifesté à bord du *Solide* ; un seul homme en paroisoit attaqué ; mais l'atteinte étoit si légère , qu'il n'avoit pas été empêché une seule fois de faire son service , de nuit comme de jour. On n'avoit éprouvé aucun de ces fléaux qui , dans les premiers temps , ont fait payer si cher à l'*Europe* la découverte d'un nouveau Monde , et ont fait , avec raison , regarder comme destructives de l'Espèce humaine ces Navigations hardies auxquelles nous dûmes la première connoissance du *Grand Océan* , et de ces îles éparses ou rassemblées en groupes , dont nous ignorons encore le nombre et l'origine. Mais le chirurgien *Roblet* fait observer que jamais on ne s'occupa avec plus d'intérêt et de zèle que sur le *Solide* , de la conservation d'un Équipage ; que jamais on ne veilla avec une attention plus scrupuleuse et plus soutenue , à la salubrité du Vaisseau , à la propreté des Matelots , à la bonne qualité des Vivres. A ces soins de tous les instans , on joignoit l'emploi fréquent de divers rafraîchissemens , et des anti-scorbutiques , tels que les choux , les carottes , les navets , le céleri , l'oseille et autres légumes marinés ou confits au vinaigre. L'eau à boire ne cessa jamais d'être livrée

à discrétion ; et , outre les boissons d'usage à la mer , presque tous les jours on en distribuoit extraordinairement une autre , faite avec le moût de bière fermentée et le sucre , qu'un goût acidule rend agréable aux Marins , et dont l'expérience des longs voyages de *Cook* et de *la Pérouse* avoit déjà prouvé les excellens effets. La bonne santé de l'Équipage récompensoit les Officiers et les Armateurs du *Solide* , les premiers , de leurs soins paternels et constans pour entretenir ce bon état , et ceux-ci des dépenses qu'ils avoient généreusement multipliées , sans compter avec eux-mêmes , pour approvisionner leur Vaisseau de tous les préservatifs connus qui pouvoient concourir à prévenir les maladies.

*FIN du Tome I.*

---

---

## E R R A T A.

INTRODUCTION. Page vij, Ligne 7 : et eut la même destinée, *lisez*, et son sort ne fut pas plus heureux.

*Ibid.* Page xxij, Ligne 8 du Texte par en bas : *Guillaume de l'Isle*, *lisez*, *Joseph-Nicolas de l'Isle* (l'Astronome).

*Ibid.* Page xcij, Lignes 14 et 15 : du côté de l'Europe, par le Nord-Ouest, ou du côté de l'Amérique, par le Nord-Est, — *lisez*, du côté de l'Europe, par le Nord-Est, ou du côté de l'Amérique, par le Nord-Ouest.

*Ibid.* Page cl, Ligne 1 : en cette, *lisez*, en cet.

Page 35, Ligne 2 par en bas : le Pirabe, dit le Volant, le Milan de Mer, *lisez*, le Pirabe, le Pégase, dit le Volant, l'Hirondelle de Mer, le Milan de Mer.

Page 42, Ligne 7 : 51 minutes, *lisez*, 41 minutes.

*Ibid.* Ligne 11 : excède la somme, *lisez*, approche de la somme.

*Ibid.* Ligne 14 : 4 degrés 38 minutes, c'est-à-dire, de 276 milles ou 92 lieues, *lisez*, 4 degrés 28 minutes, c'est-à-dire, de 262 milles ou 87 lieues un tiers.

